

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Publiés sous la direction de François Paschoud
par Bernard Grange et Charlotte Buchwalder

TOME XLV

HERMANN DIELS (1848-1922)
ET LA SCIENCE DE L'ANTIQUITÉ

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

WILLIAM M. CALDER III, WILT ADEN SCHRÖDER,
STEFAN REBENICH, JAAP MANSFELD,
WALTER BURKERT, JUTTA KOLLESCH,
TIZIANO DORANDI, WOLFGANG RÖSLER

Entretiens préparés et présidés par
William M. Calder III et Jaap Mansfeld

Avec la participation de
Alex Leukart, François Paschoud et Olivier Reverdin

FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
VANDŒUVRES – GENÈVE

1999

Les premiers «Entretiens sur l'Antiquité classique» ont eu lieu en 1952, du 8 au 13 septembre. Dans l'avant-propos du volume où ils sont consignés, le Baron Kurd von Hartd en donne la définition. La voici: «Chaque année, au siège de la Fondation à Vandœuvres, auront lieu des 'Entretiens sur l'Antiquité classique', au cours desquels des spécialistes, représentant plusieurs pays, feront des exposés sur un domaine choisi et, au cours des discussions, procéderont à d'enrichissants échanges de vue.»

Conçue et mise au point par des savants tous aujourd'hui décédés – parmi eux Ludwig Curtius, Bruno Snell, Kurt von Fritz, Albin Lesky, Theodor Klauser, Olof Gigon – l'institution s'est révélée viable. Quarante-cinq fois, des savants de divers pays se sont réunis à Vandœuvres, au mois d'août; les «Entretiens» ont été régulièrement publiés.

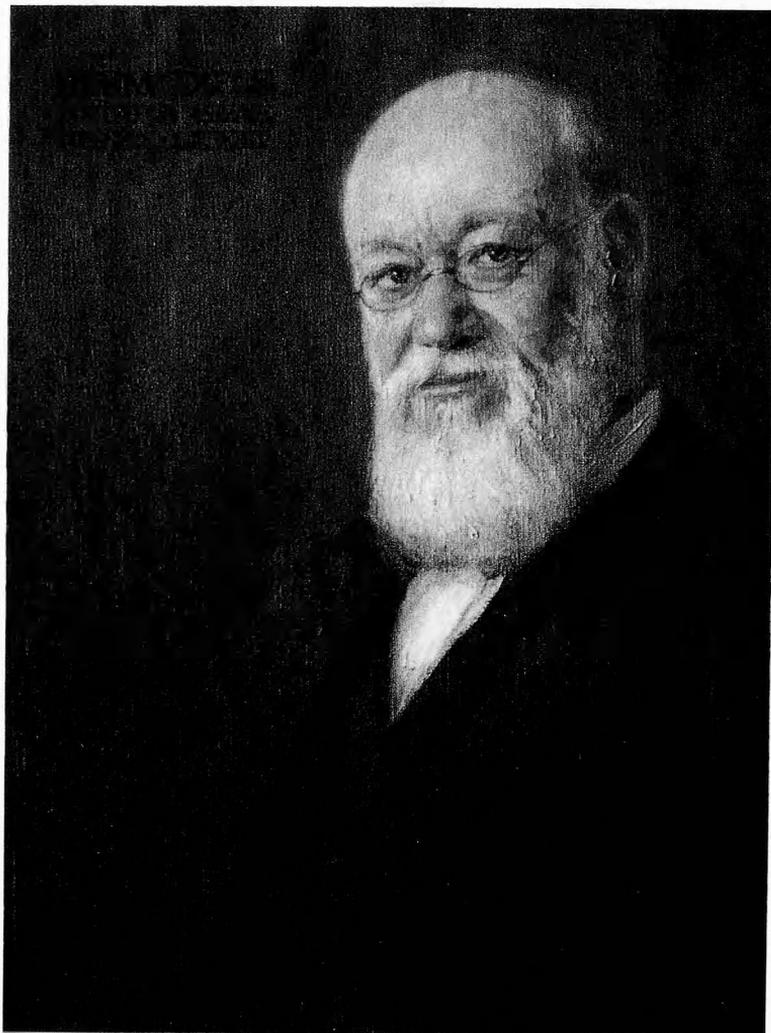
FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

ENTRETIENS

TOME XLV

HERMANN DIELS (1848-1922)
ET LA SCIENCE DE L'ANTIQUITÉ

ENFANTINO DE LA ESCUELA DE LA ESCUELA
Pobles por la dirección de Piedad...



DEPARTAMENTO DE CULTURA
1970-1971

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
Publiés sous la direction de François Paschoud
par Bernard Grange et Charlotte Buchwalder

TOME XLV

HERMANN DIELS (1848-1922)
ET LA SCIENCE DE L'ANTIQUITÉ

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS
PAR
WILLIAM M. CALDER III, WILT ADEN SCHRÖDER,
STEFAN REBENICH, JAAP MANSFELD,
WALTER BURKERT, JUTTA KOLLESCH,
TIZIANO DORANDI, WOLFGANG RÖSLER

Entretiens préparés et présidés par
William M. Calder III et Jaap Mansfeld

Avec la participation de
Alex Leukart, François Paschoud et Olivier Reyverdin

VANDŒUVRES – GENÈVE
17-21 AOÛT 1998

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
Publiés sous la direction de François Paschoud
par Bernard Gagne et Charlotte Buchsbaum
TOME XIV

HERMANN DIELS (1848-1923)
ET LA SCIENCE DE L'ANTIQUITÉ

UN ETAT EXPONÉ SUR DES DISCUSSIONS
PAR
WILLIAM M. CALDER III, WILLIAM SCHROEDER,
STEFAN BRUNNEN, JANE MANNING,
WALTER BRUNNEN, JULIA KOLLER,
TIZIANO DONATI, WOLFGANG KÖRNER

Éditions de la Fondation Hardt, Genève
William M. Calder III et Jean Hattendorf

Les droits de reproduction et de traduction
sont réservés pour tous les pays.

ISSN 0071-0822
ISBN 2-600-00745-8

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 1999 by Fondation Hardt, Genève

"1901152735"
SCHWEIZERISCHE LANDESBIBLIOTHEK 14



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE SUISSE
BIBLIOTECA NAZIONALE SVIZZERA
BIBLIOTECA NAZIONALA SVIZRA 2000/02
1735-59060116

PRÉFACE

Le Comité scientifique de la Fondation Hardt, dérogeant à la pratique habituelle, a confié la préparation des Entretiens sur Hermann Diels à deux personnes extérieures à l'institution, les professeurs William M. Calder III et Jaap Mansfeld. Dans le Foreword qui suit cette préface, ils précisent dans quel esprit et selon quels critères ces Entretiens ont été conçus.

Le président de la Fondation n'a pas grand-chose à y rajouter. Il tient cependant tout d'abord à remercier les deux institutions mentionnées dans le Foreword qui ont apporté une contribution bienvenue aux frais occasionnés par ces Entretiens, puis à dire sa gratitude à Bernard Grange qui, avec son acribie habituelle, a préparé le volume pour l'impression, et à Charlotte Buchwalder, qui a assumé pour la troisième fois avec désintéressement la tâche austère et peu gratifiante de la compilation des index.

François Paschoud

PREFACE

The Comité scientifique de la Fondation Herbarium de la
Université de Berlin a confié le portrait de Hermann von Her-
mann Diels à deux personnes estimées à l'institution, les profes-
seurs Wilhelm M. Cahn et Jürg Meisfeld. Pour le portrait
qui sera exposé, ils ont chacun écrit un texte qui sera
publié en français et en allemand.

Le portrait de la Fondation a été grandement enrichi
par les contributions de deux institutions sœurs
dans le domaine de la botanique, qui ont apporté une contribution
importante à la connaissance de la botanique. Les deux
textes ont été écrits par les auteurs pour être exposés
dans le portrait. Les deux textes ont été écrits par les
auteurs pour être exposés dans le portrait. Les deux
textes ont été écrits par les auteurs pour être exposés
dans le portrait. Les deux textes ont été écrits par les
auteurs pour être exposés dans le portrait.

Portrait - Fondation

Das Porträt von Hermann Diels stammt von dem Berliner Maler Albrecht Biedermann (1870-1949). Es trägt die Inschrift HERM. DIELS AETATIS SUAE ANNO · LXXIII · und zeigt somit den am 18. Mai 1848 geborenen Diels um die Zeit seiner Emeritierung (31. März 1921). Das Bild wurde 1973 von Diels' Enkelin Elisabeth Kirsch (1909-1976), Tochter des ältesten Sohnes, des Botanikers Ludwig Diels, der seinerzeitigen Kirchlichen Hochschule in Berlin-Zehlendorf zum Geschenk gemacht. Es befindet sich heute in der Bibliothek der Theologischen Fakultät der Humboldt-Universität Berlin.
(Aufnahme: Th. Poiss. Zu Biedermann vgl. *Saur Allgemeines Künstlerlexikon*, Bd. 10 [München und Leipzig 1995], 528.)

TABLE DES MATIÈRES

	Foreword by William M. Calder III and Jaap Mansfeld	
	Abbreviations	
I.	WILLIAM M. CALDER III	
	<i>Hermann Diels:</i>	
	<i>What sort of fellow was he?</i>	1
	Discussion	29
II.	WILT ADEN SCHRÖDER	
	<i>Hermann Diels</i>	
	<i>und das Hamburger Johanneum</i>	37
	Discussion	83
III.	STEFAN REBENICH	
	<i>"Mommsen ist er niemals näher getreten."</i>	
	<i>Theodor Mommsen und Hermann Diels</i>	85
	Discussion	135
IV.	JAAP MANSFELD	
	Doxographi Graeci	143
	Discussion	165
V.	WALTER BURKERT	
	<i>Diels' Vorsokratiker.</i>	
	<i>Rückschau und Ausblick</i>	169
	Discussion	198

VI. JUTTA KOLLESCH

<i>Die Organisation und Herausgabe des Corpus Medicorum Graecorum. Ergänzende Details aus der Korrespondenz zwischen Hermann Diels und Johannes Mewaldt</i>	207
Discussion	224

VII. TIZIANO DORANDI

<i>Gli studi ercolanesi di Hermann Diels</i>	227
Discussion	257

VIII. WOLFGANG RÖSLER

<i>Hermann Diels und Albert Einstein: Die Lukrez-Ausgabe von 1923/24</i>	261
Discussion	289
En guise d'Épilogue, par Olivier Reverdin	295
INDICES	299

FOREWORD

The Forty-fifth Entretiens (16-21 August 1998) were the first ever devoted to a modern man rather than to Pausanias or Hesiod. 18 May 1998 was the 150th birthday of Hermann Diels (1848-1922); *Wissenschaftsgeschichte* is a flourishing new discipline within classical studies that deserves encouragement at the highest level; and Diels had long played Xenophon to Wilamowitz' Thucydides. He deserved and repaid attention. Eight scholars assembled that included *Wissenschaftshistoriker* and specialists within disciplines where Diels had made a permanent contribution. Because only eight participants were possible, several subjects were not covered (e.gg., the Aristotelean Commentators and ancient technology). The nature of the subject limits disagreement. We know Diels wrote the *Doxographi Graeci*. We can argue endlessly about the author of the *Seventh Epistle* and end up convincing no one. Often discussion meant the introduction of new sources (published and unpublished) unknown to the contributor. The participants agreed that such sources could be included in the final versions without specific attribution. We express here the gratitude of all of us to one another. One result is that the traditional published discussions are briefer than usual and often simply state an alternative view or adduce neglected supporting evidence. The contributions are published in the order in which they were delivered.

Finally, we thank the Comité scientifique for their courage in breaking with tradition; Professors O. Reverdin and F. Paschoud for their patience and hospitality; and M. Bernard Grange who has much improved the published format. The Research Fund of the William Abbott Oldfather Professorship

of the Classics at the University of Illinois at Urbana/Champaign and the Department of Philosophy at Utrecht University contributed to the cost of these Entretiens. We hope that the ensuing decades will see further gatherings on other great men and women in our field.

William M. Calder III
Jaap Mansfeld

ABBREVIATIONS

- ADB* *Allgemeine deutsche Biographie* (Leipzig 1875-1912; Nachdruck 1967-1971).
- Aëtiana* J. Mansfeld and D.T. Runia: *Aëtiana. The Method and Intellectual Context of a Doxographer*, Vol. I: *The Sources*, *Philosophia Antiqua*, Vol. 73 (Leiden 1997).
- Antiqua 23* Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff: *Selected Correspondence 1869-1931*, ed. by W.M. Calder III, *Antiqua 23* (Napoli 1983).
- Antiqua 27* W.M. Calder III: *Studies in the Modern History of Classical Scholarship*, *Antiqua 27* (Napoli 1984).
- Bibliography* M. Armstrong, W. Buchwald, W.M. Calder III: *Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff. Bibliography 1867-1990*, revised and expanded after Fr. Frhr. Hiller von Gaertringen and G. Klaffenbach (Hildesheim, München und Zürich 1991).
- BiogJahr* *Biographisches Jahrbuch für Alterthumskunde* (sp. für die *Altertumswissenschaft*), begr. von C. Bursian (Berlin, sp. Leipzig, 1878-1943) (angebunden an: *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft*). Gesamtverzeichnis der Nekrologe in *Lustrum* 3 (1958), 251-259.
- Briefe Althoff* *Berufungspolitik innerhalb der Altertumswissenschaft im wilhelminischen Preussen. Die Briefe Ulrich von Wilamowitz-Moellendorffs an Friedrich Althoff (1883-1908)*. Hgg. von W.M. Calder III und A. Košenina (Frankfurt/M. 1989).
- Briefe Diels* "Lieber Prinz". *Der Briefwechsel zwischen Hermann Diels und Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff (1869-1921)*. Hgg. von M. Braun, W.M. Calder III und D. Ehlers, unter Mitarbeit von St. Trzaskoma (Hildesheim 1995).
- Briefe Mommsen* *Mommsen und Wilamowitz. Briefwechsel 1872-1903*, hgg. von Fr. und D. Hiller von Gaertringen, Einführung von Eduard Schwartz (Berlin 1935).
- Briefe Murray* A. Bierl, W.M. Calder III, R.L. Fowler: *The Prussian and the Poet. The Letters of Ulrich von Wilamowitz-*

- Moellendorff to Gilbert Murray (1894-1930)* (Hildesheim 1991).
- Briefe Schwartz* W.M. Calder III, R.L. Fowler: *The Preserved Letters of Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff to Eduard Schwartz*. Ed. with Introduction and Commentary (Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse, Jhrg. 1986, H. 1) (München 1986).
- Briefe Usener* H. Dieterich, F. v. Hiller: *Usener und Wilamowitz. Ein Briefwechsel 1870-1905*. Mit einem Nachwort und Indices von W.M. Calder III (Stuttgart, Leipzig ²1994).
- DG H. Diels (ed.): *Doxographi Graeci* (Berlin 1879 and later repr.).
- DGG *Philology and Philosophy. The Letters of Hermann Diels to Theodor and Heinrich Gomperz (1871-1922)*. Ed. by M. Braun, W.M. Calder III, D. Ehlers. Prepared for publication by St. Trzaskoma (Hildesheim 1995).
- DK H. Diels and W. Kranz (Hrsgg.): *Die Fragmente der Vorsokratiker* (Berlin 1934-7 and later reprints).
- DLZ *Deutsche Literaturzeitung für Kritik der internationalen Wissenschaft*.
- DUZ Hermann Diels, Hermann Usener, Eduard Zeller: *Briefwechsel*. Hrsg. von D. Ehlers, 2 Bde. (Berlin 1992).
- Erinnerungen* U. von Wilamowitz-Moellendorff: *Erinnerungen 1848-1914* (Leipzig ²1929).
- Further Letters* W.M. Calder III (ed.): *Further Letters of Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff*. Prepared for publication by Stephen Trzaskoma (Hildesheim 1994).
- GGA *Göttingische Gelehrte Anzeigen*.
- GPH H. Diels: *De Galeni historia philosopha* (Diss. Bonn 1870; repr. 1871).
- Heraklit* H. Diels (ed.) (1901b): *Herakleitos von Ephesos*. Griechisch und deutsch (Berlin 1901, 56ff.; rev. ed. Berlin 1909, 83ff.).
- KERN O. Kern: *Hermann Diels und Carl Robert. Ein biographischer Versuch* (Leipzig 1927) (Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft, Bd. 215).
- KIRSTEN *Die Altertumswissenschaften an der Berliner Akademie. Wahlvorschläge zur Aufnahme von Mitgliedern von*

- F.A. Wolf bis zu G. Rodenwaldt, 1799-1932.* Hrsg. von Christa Kirsten (Berlin 1985).
- KS (Diels)* H. Diels: *Kleine Schriften zur Geschichte der antiken Philosophie.* Hrsg. (Einleitung und Bibliographie) von W. Burkert (Darmstadt 1969).
- KS (Wilamowitz)* U. von Wilamowitz-Moellendorff: *Kleine Schriften*, 6 Bde. (Berlin 1935-1972).
- Lehrgedicht* H. Diels (ed.) (1897): *Parmenides Lehrgedicht*, griechisch und deutsch. Mit einem Anhang über griechische Thüren und Schlösser (Berlin 1897).
- METTE H.J. Mette: "Nekrolog einer Epoche: Hermann Usener und seine Schule. Ein wirkungsgeschichtlicher Rückblick auf die Jahre 1856-1979", in *Lustrum* 22 (1979-80), 5ff.
- NDB* *Neue deutsche Biographie* (Berlin 1953ff.).
- PhU* *Philologische Untersuchungen.* Hrsg. von A. Kiessling und U. v. Wilamowitz-Moellendorff, 30 Hefte (Berlin 1880-1925).
- PPF* H. Diels (ed.) (1901a): *Poetarum philosophorum fragmenta*, *Poetarum Graecorum fragmenta auctore Udalrico de Wilamowitz-Moellendorff collecta et edita*, Bd. 3,1 (Berlin 1901).
- REGENBOGEN O. Regenbogen (1961): "Hermann Diels", in *Kleine Schriften*, hrsg. von F. Dirlmeier (München 1961), 543-54.
- SAMTER E. Samter, *Zum Gedächtnis von Hermann Diels* (Berlin 1923).
- SB* Sitzungsberichte der Berliner Akademie der Wissenschaften.
- Vors.* H. Diels (ed.) (1903): *Die Fragmente der Vorsokratiker* (Berlin 1903; rev. eds. 1906, 1912, 1922).
- Wilamowitz nach 50 Jahren* *Wilamowitz nach 50 Jahren.* Hrsg. von W.M. Calder III, H. Flashar, Th. Lindken (Darmstadt 1985).

I

WILLIAM M. CALDER III

HERMANN DIELS: WHAT SORT OF FELLOW WAS HE?

“Dann vertraute mir eines Tages
der berühmte Altertumsforscher Diels an,
wie herrlich ihm und seiner Frau
der erste Pferdebraten geschmeckt habe,
so schmackhaft und nahrhaft!”
Alois Brandl¹

I. *Introduction*

I have repeatedly pled for *Wissenschaftlertgeschichte als Wissenschaftsgeschichte*. The naive believe that scholars argue from the facts available to them. Rather I have come to believe each scholar imposes on the evidence his own preconceived opinion. He finds what he has already decided is there². That is scholarship even at the level of *Mikrophilologie* is *Rezeptionsgeschichte*. I enjoy reading what are optimistically called “scholarly books” in order to find out about their authors. How did the ideology of National Socialism color Jaeger’s *Platonbild* or his SS past Pöschl’s *Aeneid*? How did Welcker’s homosexuality determine his “rescue of Sappho from an overwhelming prejudice”? Why did Wilamowitz

¹ A. BRANDL, *Zwischen Inn und Themse. Lebensbeobachtungen eines Anglisten. Alt-Tirol/England/Berlin* (Berlin 1936), 324.

² See my “Wissenschaftlertgeschichte als Wissenschaftsgeschichte”, in *Das Altertum* 42 (1997), 245-256.

detest Demosthenes? What drew Eduard Norden to Tacitus, *Germania*?

Diels has always puzzled me. The man is so elusive. His *Sitz im Leben* condemned him to play Xenophon to Wilamowitz' Thucydides³. There are very few anecdotes of Diels. Why did so few ever write of their teacher? Our portrait of Diels the man was fixed over seventy years ago⁴. How historical is that portrait? And we have two published memoirs of Diels by his lifelong friend and colleague, Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff. How much did Wilamowitz tell us? And were they friends or simply colleagues who knew each other well? Scattered anecdotes require collection. What do we learn from them? Then suddenly seven years ago a DDR scholar restored the man Diels to the world⁵. We had two volumes of expertly edited letters between Diels and his mentors Hermann Usener and Eduard Zeller. In 1995 with Maximilian Braun and Dietrich Ehlers, I edited the letters between Diels and his friend of over half a century and almost 150 letters discovered in California of Diels to Theodor and Heinrich Gomperz⁶. What can we learn from over 1000 new documents?

³ See W. BURKERT, in *KS (Diels)* p.VII: "Dem Namen Hermann Diels scheint freilich, verglichen etwa mit Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, weniger individuelle Farbe und Leuchtkraft zu eignen".

⁴ O. KERN, *Hermann Diels und Carl Robert. Ein biographischer Versuch* (Leipzig 1927). Kern consistently plays down what today we should call Diels' leftist inclinations: see Dietrich EHLERS, *DUZ* II 424-428. For the standard modern bibliography of Diels' publications see H. DIELS, *Kleine Schriften zur Geschichte der antiken Philosophie*, hrsg. von Walter BURKERT (Darmstadt 1969), p.XIV-XXVI. Reviews of Diels' books are not included nor are entries numbered. We have no list of dissertations written under him.

⁵ Hermann DIELS, Hermann USENER, Eduard ZELLER, *Briefwechsel*, herausgegeben von Dietrich EHLERS (Berlin 1992), I: 591 S.; II: 562 S.; Register; Personen und biographische Daten; Index nominum antiquorum; henceforth cited *DUZ*. I review the volumes in *Gnomon* forthcoming.

⁶ See Maximilian BRAUN, William M. CALDER III and Dietrich EHLERS (Hrsgg.), *Lieber Prinz. Der Briefwechsel zwischen Hermann Diels und Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff (1869—1921)*, unter Mitarbeit von Stephen Trzaskoma (Hildesheim 1995), XXIV + 353 S.; henceforth cited: *Briefe Diels*. This must be read with the supplement by M. BRAUN and W.M. CALDER

II. Kern's Diels

Kern's account of early Diels is based almost entirely on Diels' lost *Erinnerungen*. This means we have what Diels wished to remember from his childhood and, therefore, what shaped the adult. Kern states that he is "aus dem werktätigen Volk". Whether this means upper working class or lower middle class remains a *Streitfrage*⁷. Diels tells us that his maternal grandmother was not happy with her daughter's marriage. A sense of unease certainly accompanied him in the presence of his social superiors. This led to modesty and a lack of self-assurance. On the other hand, and I wish to make this absolutely clear, this ought to cause us to admire all the more what Diels accomplished and the upwardly mobile society that allowed him to do so. A man of his origins could never have become a classics don at Oxbridge nor a classics professor at Harvard at this time. Like Wilamowitz, he succeeded against his father's wishes. His father would have preferred that he became a chemist and forced him to learn the bookbinder's trade. Again like Wilamowitz, he attended a humanistic gymnasium and became a classicist because of a mother's influence. Already in the middle-school what we might call today his dyslexia was known, "ein Defekt seines Hirns"⁸. This crippled him mentally for life. I can compare the distinguished American Byzantine historian, my teacher, Glanville Downey's

III, "Hermann Diels, the Gomperzes and Wilamowitz: A Postscript", in *Quaderni di storia* 45 (1997), 173-184. See the reviews of Hans-Ulrich BERNER, in *Gymnasium* 104 (1997), 578-9; C.J. CLASSEN, in *Historische Zeitschrift* 264 (1997), 139-140; Robert L. FOWLER, in *BMCRev* 9 (1998) and W.A. SCHRÖDER, in *Eikasmos* 8 (1997), 283-307. See further IDD., *Philology and Philosophy. The Letters of Hermann Diels to Theodor and Heinrich Gomperz (1871-1922)* (Darmstadt 1995).

⁷ W.A. SCHRÖDER at *Eikasmos* 8 (1997), 302 seeks admirably to rescue Diels from the working class: "Tatsächlich war Diels der Sohn eines Bahnbeamten, der kurz nach der Geburt seines Sohnes zum Bahnhofsvorsteher (-verwalter) in Wiesbaden avancierte". Not untrue but one wonders to which parties Diels' parents were invited.

⁸ See KERN 9 and *infra*.

(1908-1991) lifelong stuttering⁹. One can only laud their courage.

Diels was ten years a schoolmaster. These were his formative years (1872-82), 24-34 years old. These are the years that create the mature scholar. For Wilamowitz it was Greifswald with a variety of teaching, inspiring colleagues (not least Wellhausen but also Kiessling) and students who asked questions. Kern (63-64) perceptively detected the permanent stamp that these years fixed on Diels. "Er war und bleibt ein Schulmeister". That is he was programmed to present his pupils with truth which they should learn and regurgitate on command. Lectures by nature are passive. But a seminar, where *commilitones* work with a *primus inter pares* to uncover truth of a sort that might cause the teacher to change his mind, was always foreign to Diels. One need simply contrast Wilamowitz' and Diels' behaviour in Usener's seminars. "Umzulernen stets bereit" was fundamental to Wilamowitz from Greifswald through retirement. The correspondence with Friedländer documents a young student's daring to correct the restorations on unpublished papyri by a *superordinarius*, called a god by Werner Jaeger and Eduard Fraenkel. And Wilamowitz was willing and even grateful to have been corrected by someone forty years younger than he. The other side of the coin is that students admired Wilamowitz in a way they could not Diels.

III. *Wilamowitz' Diels*

Wilamowitz twice delivers a final verdict on a Du-friend of over fifty years. First there is his *Gedächtnisrede* held in the

⁹ See W.M. CALDER III, "Glanville Downey", in *Biographical Dictionary of North American Classicists*, ed. by Ward W. BRIGGS, Jr. (Westport 1994), 141-143. Comparable also is the Swiss scholar, Heinrich Meyer (1802-1871), who because of a speech defect that prevented him from delivering sermons became a scholar rather than a pastor. His lifework was the editing of the fragments of lost Roman orations: see Andrea BALBO, in *Athenaeum* 85 (1997), 625 n. 4.

Berlin Academy in 1922¹⁰. This is a formal occasion and *topoi* are expected. But one sees what Wilamowitz most admired in his friend, what most joined them together apart from a half century's shared experiences. Wilamowitz cites *Arbeitskraft* and *Schaffenslust* as Diels' two great qualities. He worked hard and he enjoyed it. His work was the most important part of his life. He compares him to Zeller in a revealing phrase: "In der Tat waren sie verwandt, beide aristotelische Naturen¹¹, Diels noch mehr als Zeller"(72). This I do think is praise but with a faint damn. Wilamowitz was a Platonist. "Fidem platonicam profiteor"¹². That means he preferred Platonic natures to Aristotelian ones but would be the last to deny the value of the other party. Compare his ill-concealed contempt for people who write *RE* articles or compile bibliographies. Jaeger confirms Wilamowitz' verdict when he writes¹³: "...[Diels] deliberately kept away from Plato, for whom he had no inner spiritual affinity". I wonder whether this was the source for Jaeger's later contention, confided to me at Harvard, that scholars of working or lower class origin simply could never understand the aristocratic milieu of the Platonic dialogue. The implication was that Wilamowitz could.

Diels, even more than Zeller, worked *sine ira et studio*. He finished up enormous projects that would have defeated others. He had a patience with people that Wilamowitz lacked. One need only compare the two men's relations to Usener and Gomperz. Diels was not threatening. Wilamowitz cites a younger colleague (72) on "ein geradezu väterlicher Freund".

¹⁰ I cite Wilamowitz, *KS* VI 71-74.

¹¹ See KERN 107: "Aristotelisch ist Diels' Lebensarbeit deshalb zu nennen, weil er die wissenschaftliche Arbeit nicht nur organisierte, sondern auch selbst mühselige Arbeit tat, ähnlich wie Theodor Mommsen, ein König und Karner zugleich". See further REGENBOGEN 553: "Leibniz und Aristoteles waren seine Heroen".

¹² Eduard NORDEN, *Kleine Schriften zum Klassischen Altertum* (Berlin 1966), 668. Cf. REGENBOGEN 553: "...und dem Problem Plato ist er [Diels] zeit seines Lebens mit einer gewissen Scheu aus dem Wege gegangen".

¹³ See Werner JAEGER, *Five Essays* (Montreal 1966), 30.

Wilamowitz' students (I think of Jaeger and Ed. Fraenkel) preferred to refer to him as God or a lion¹⁴ rather than Dad. "Papa Wilamowitz" is nowhere attested. My impression is that Wilamowitz implies here and elsewhere "thoroughly admirable but a trifle dull". Kern tells us that, unlike Robert, Diels did not like music, the theater or to party¹⁵. He lacks the passion, the mania of a Platonist, rather the icy objectivity of an Aristotle. Both men were servants of the Goddess Wissenschaft, as Wilamowitz liked to call her. "Wir wissen, daß wir Diener sind, tun unsere Pflicht und bringen willig die Opfer, die gerade ein freiwillig übernommener Dienst immer verlangt" (73).

Finally there are his last words on Diels in the *Erinnerungen*¹⁶ of 1928:

"Wir waren seit der Studentenzeit in Fühlung geblieben, und so verschiedene Menschen wir waren, auch vom Leben verschieden geführt und in der Wissenschaft nicht nur in dem was wir trieben, sondern auch wie wir es trieben, verschieden (darauf gerade beruhte unsere einander ergänzende Wirkung auf die Schüler): im Grunde waren wir doch dieselben, die in Bonn ihre Freundschaft begründet hatten. Durch die Verschiedenheit unserer Lebensgewohnheiten ergab es sich, daß wir uns nicht sehr viel sahen und die eigenen Arbeiten, abgesehen von den Papyri, kaum je besprachen, aber jeder von uns fühlte sich im Hause des andern besonders wohl, wozu unsere Frauen nicht wenig beitrugen."

He continues to praise Frau Diels, the exemplary wife and mother, to whom the three remarkable sons owed as much as to their father. One finds a revealing difference. Any letter that Diels thought of especial importance he had his wife read before mailing it. Contrarily any letter that was utterly unimportant Wilamowitz had his wife answer. We know from the typewriter used which were hers. Wilamowitz does not skirt the problems.

¹⁴ See *Briefe Althoff* 140 n.580, where Peter Corssen (1856-1928) sees Wilamowitz as a lion and himself as a worm who lifelong crawls on his stomach and eats dirt.

¹⁵ KERN 29.

¹⁶ See *Erinnerungen* 283-284.

He notes the lasting wounds of the Hamburg period that embittered Diels. He was oversensitive and sometimes lost his temper. He held grudges and once he had made up his mind it was difficult to make him change it. This was contrary to Wilamowitz. He forgave Rohde and didn't waste time on Cauere or Flach¹⁷ and until the very end could change his mind. Friedländer convinced him that *Alc. I* was genuine. Diels on the other hand was easier to get along with than Wilamowitz. He had more patience and tact. Success in his organizational capacities confirm this. Also his long membership in the prestigious *Mittwochsgeellschaft*. Its liberal origins would also have been a factor¹⁸.

Wilamowitz admired and understood his friend. He learned that Diels feared if he came to Berlin all the students would attend his lectures and not Diels'. Wilamowitz heard of this and anticipated a difficulty by suggesting that he and Diels split the *Kollegengeld* without regard to how many students were enrolled in which lectures¹⁹. Diels needed the money and it was not an issue with Wilamowitz.

IV. *Students and Friends on the Man*

THEODOR MOMMSEN²⁰

Mommsen at least once was disappointed with the man. Certainly he was a hard worker. In 1895 he would with

¹⁷ See H. FLACH, *Herr v. Wilamowitz-Möllendorff und Eudocia. Eine Skizze aus dem byzantinischen Gelehrtenleben* (Leipzig 1881). I am grateful to Prof. Dr. Martin Hose for a copy of this rare item.

¹⁸ See Gerhard BESIER (ed.), *Die Mittwochsgeellschaft im Kaiserreich: Protokolle aus dem geistigen Deutschland 1863-1919* (Berlin 1990), 381 *s.n.* Diels.

¹⁹ Information from Schwester Hildegard von Wilamowitz-Moellendorff.

²⁰ I wish to state clearly that I have not seen the Mommsen-Diels correspondence. The contribution of Stefan Rebenich to this volume for the first time documents the working relationship between Diels and Mommsen and casts doubt on Wilamowitz' verdict.

Mommsen's support succeed Mommsen as Sekretar of the Akademie. Better Diels than Vahlen. But he had earlier turned down a great chance. A young man, who wants to go somewhere, should not say "No." Diels had. The evidence is Mommsen to Wilamowitz (24 January 1880)²¹. There was clearly a need for a review journal to be called *Centralblatt* that would provide expert, prompt and critical reviews of the flood of publications in classical studies. The *Jena Literaturzeitung* failed. Years later the *DLZ* would partially supply the need and finally Jaeger's *Gnomon* (1925) did. Mommsen wanted Diels aged 32 to edit the new publication. The blessing of the Academy and support from Reimer were assured. Diels typically turned to Usener, who discouraged him²². Usener rightly underscored the considerable difficulties; but one cannot help but think that part of his reaction was due his dislike of Mommsen. Mommsen certainly interpreted it so and was disappointed that Diels turned down a challenge that would have made him world-famous and done only good for the *Großbetrieb der Wissenschaft*. It is revealing that Mommsen preferred Diels to Wilamowitz for the post. Of course that Wilamowitz was in Greifswald not Berlin was a factor; but Mommsen saw that Wilamowitz lacked the patience and the tact to edit such a journal.

JULIUS WELLHAUSEN

Wilamowitz often thought that the greatest legacy of the Greifswald years was the friendship with the Old Testament scholar and historian of Judaism, Julius Wellhausen (1844-1914)²³. He had arranged Wellhausen's Göttingen appointment. His very frank evaluation of Diels as Sekretar of the

²¹ See *Briefe Mommsen* 72 (86-87). A new edition of the uncensored letters with commentary is in progress.

²² The crucial documents are at *DUZ* I 194-203.

²³ For Wilamowitz' most important evaluation of Wellhausen see *Briefe Schwartz* 78-84 and further *Erinnerungen* 188-191.

Academy survives in a personal letter of 18 March 1904 to Harnack. I cite it here²⁴:

“Ich habe meinen Wahlzettel schon vorgestern abgeschickt und Wilamowitz darauf genannt, weil ich ihn für den bedeutendsten deutschen Philologen der Gegenwart halte. Ich meinerseits brauche keine anderweitigen Rücksichten zu nehmen. Ich will aber nicht sagen, daß solche Rücksichten überhaupt unberechtigt wären. Nur Diels kann sie kaum beanspruchen. Ich halte ihn trotz seiner größeren ‘Gediegenheit’ im Vergleich zu W. für untergeordnet. Er scheint mir als der edelste Typus eines Classenlehrers für Obersecunda. Wenn er als Secretar der Akademie geistreich werden muß, stellt er sich so auf die Zehen, daß mir der Mund zuckt.”

The verdict, especially from such a source, is devastating. Is it fair? We do not know the background. Had Wellhausen reason to dislike Diels? Was he jealous of Diels’ intimacy with his close friend and benefactor? The objections are to Diels’ personality. Not a word is said of his scholarly achievement by 1904 considerable. However unwelcome, such a source cannot be ignored.

OTTO JESPERSEN

The great Danish linguist, Otto Jespersen (1860-1943), except for Heiberg is the only non-Germanspeaking European whose testimony on Diels is known to me. The publication of an English translation of the memoirs of Jespersen²⁵ makes available an hitherto unknown testimony for the life of Diels. The incident recorded occurred in summer 1911. It is of interest for three reasons: 1) it contains a rare reference to Diels’ wife, 2) it provides a rare glimpse of Diels abroad²⁶ and 3) it

²⁴ The letter has been published by William M. CALDER III and Maximilian BRAUN at *Quaderni di storia* 45 (1997), 179-180.

²⁵ Arne JUUL, Hans F. NIELSEN, Jørgen Erik NIELSEN (editors), *A Linguist’s Life. An English Translation of Otto Jespersen’s Autobiography with Notes, Photos and a Bibliography* (Odense 1995). The passage here cited is on p. 175.

²⁶ See REGENBOGEN 552: “er [Diels] war kein beweglicher Mensch des Reisens und der dadurch erworbenen Anschauung; es ist charakteristisch, daß er Sizilien und Griechenland erst im Frühjahr 1903 als Fünfundfünfzigjähriger besucht hat”. Wilamowitz had first visited Greece at age 24!

documents the political naïveté of Diels, who believed in the permanence of peace. The passage is²⁷:

“I found myself in the same train compartment as the excellent German classical scholar Diels, who as secretary of the Berlin Academy was bound for the same destination²⁸. We got onto the subject of world politics²⁹, and both he and his vivacious little wife³⁰ assured me most eagerly and from their personal acquaintance with the Kaiser that he was a wholehearted lover of peace and the best guarantee against war breaking out. The German nation was also against war. ‘Das wäre ja unsinnig, ja ein verbrechen, eine torheit!’ What about the Pan-Germanists? ‘Oh, the Pan-Germanists! Nobody in Germany takes them seriously, there are only a couple of them in the Reichstag and they have absolutely no influence’. Otherwise our conversation was mainly about the possibility of a world language³¹. Diels favoured the revival of Latin; better methods might promote greater proficiency in speaking and writing it among young people at school; perhaps the language might be simplified somewhat.”

WILLIAM A. HEIDEL

William A. Heidel (1868-1941) seems to have been Diels’ only American student³². He was of German origin, a man of ability, who, confined to a small college, produced little. He had no doctoral students and hence no lasting influence. His

²⁷ This passage was earlier discussed at *Quaderni di storia* 45 (1997), 178-179.

²⁸ St Andrew’s University, Scotland, which was celebrating its 500th anniversary.

²⁹ For Jespersen’s politics see *A Linguist’s Life*, 269: “From my student days I have had a radical bent...”

³⁰ Bertha Diels, geb. Dübell (1847-1919). She married Diels in 1873: see KERN 50.

³¹ At least ten years earlier Diels had been concerned with the matter of a world language: see H. DIELS, “Das Problem der Weltsprache”, in *Deutsche Revue* 26,1 (January/March 1901), 45-58 and his letters to Th. Gomperz of 4 and 12 April 1904 (= *DGG* 161-162).

³² For his life see David SIDER, “William Arthur Heidel”, in *Biographical Dictionary* (note 9 above), 274-276.

dissertation remains authoritative³³. A revealing letter of 12 October 1922 to Ilberg was published by Otto Kern³⁴. Heidel wrote:

“When as a lad of twenty years I went to Berlin in 1888³⁵ I was especially attracted by two men, Zeller and Diels, both of whom showed me much courtesy and consideration. There the fusion of my two chief interests — in philosophy and Greek — took the turn of a deep interest in Greek philosophy, probably in no small degree in consequence of my association with these great teachers. Of the two I was most drawn to Diels, and I conceived for him a great affection, which will continue while I live. For twenty-five years we have written to one another more or less frequently and exchanged copies of our published studies; and when I was in Germany of course I paid my respects to him in person. The sympathy between us was deeper however, than any outward correspondence. Of course, as the younger man, my debt to him was the greater; but for years I have observed that without knowing it we were almost always engaged upon the same things... His departure is a sad blow to me, and to our common studies. I incline to think that in the retrospect of the next generation Diels will be regarded as the foremost classical scholar of Germany in our time, and as one of the soundest and most permanently influential of all time.”

The loyalty of a distant student is moving. Because Heidel had never known Wilamowitz, Diels becomes foremost. The subsequent judgment that he was among the soundest and most permanently influential is the fitting tribute to Diels' achievement. The Heidel *Nachlaß* deserves attention. Professor Sider informs me: “Essentially, Heidel sees a clear parallel between Diels' scholarly interests and his own, even to the point that Heidel had begun a collection of the Presocratic fragments before he learned that Diels was also planning such a volume. Heidel took Diels' course in history, part 2, which ended with

³³ William A. HEIDEL, *Pseudo-Platonica* (Diss. Chicago, Baltimore 1896) with formulaic thanks to Diels at p.4.

³⁴ I cite the text at Diels, *KS* 12. It was first published at *NJahr* 51 (1923), 76.

³⁵ Wilamowitz would remain in Göttingen until SS 1897 and hence provided no competition.

Alexander and Pergamon; a course on Herodotus; on Greek lyric poets; an introduction to Greek philosophy (where Diels spoke of the *Vetusta Placita* as well as the Sophists, Sophocles, and Euripides). I learned all this from looking at his class notebooks in the Heidel archive at Wesleyan University³⁶.

OTTO SKUTSCH

"The facts of history are what people believe", Arthur Darby Nock often declared. Otto Skutsch records departmental gossip, jokes that students told one another about their professors. Whether the matters joked about are "true" or not is beside the point. But a joke to be effective must be plausible, that is containing the probability of truth. He recalls of Wilamowitz³⁷: "But I can tell you an anecdote which characterizes the man. One day his colleague Hermann Diels, of the Presocratics and Greek technology, returned to his office and greatly shocked, rushed out again. In the corridor he met Wilamowitz: 'Herr Kollege, Herr Kollege, what I have just seen in my office: my assistant, sitting on the sofa, with a girl student!' Wilamowitz: 'Was she naked?' The aristocrat and man of the world, poking fun at his bourgeois colleague". The historicity of the anecdote is supported by Wilamowitz' good-humoured shocking of Eduard Meyer³⁸. It reveals that when Wilamowitz was with Diels he could not be himself. He had to assume the persona of the bourgeois. This would limit their friendship. It was lasting and loyal rather than deep. Or, as in other matters, they tacitly agreed to disagree. The

³⁶ There are preserved at Wesleyan the notes (in German and English) of four sets of lectures delivered by Diels in Berlin (1888-1890).

³⁷ Otto SKUTSCH, "Recollections of Scholars I have known", edited by Anton BIERL and William M. CALDER III, in *HSCP* 94 (1992), 397. The joke was told in 1928 six years after Diels' death.

³⁸ Wilamowitz in June 1914 aged sixty-six and rector elect of the Berlin University pursued two young women up a tree at a garden party given by Eduard Meyer: see Gottlieb HABERLANDT, *Erinnerungen, Bekenntnisse und Betrachtungen* (Berlin 1933), 196-197.

anecdote also shows that students did not take Diels seriously als Mensch. In easy going Weimar Berlin Wilamowitz was closer to them.

PAUL FRIEDLÄNDER

We have preserved the letter that Friedländer wrote to Wilamowitz upon learning of the sudden death of Diels. He writes on 9 June 1922 from Marburg³⁹:

“Sie wissen wohl, dass ich mich als junger Student mit leidenschaftlicher Einseitigkeit an Sie anschloss. Von Diels habe ich wohl vieles gelernt, aber Wesentliches hat er mir damals nicht bedeutet. Wer und was er eigentlich gewesen ist, das habe ich erst sehr allmählich gelernt und habe dann auch die Freude gehabt, zuweilen mit ihm sprechen zu dürfen und seine Freundlichkeit zu erfahren. Aber das Wichtigste ist mir doch seine objektive Leistung. Die werde ich immer als nie erreichbares Vorbild preisen, so sehr ich überzeugt bin, dass unser Wille auch nach anderer Richtung gewandt sein muss.”

Friedländer was observant, informed, introspective and candid. Hence the value of his evaluation. He had learned a lot from Diels but Diels meant nothing to him in a really important sense. Diels never changed him in the way Wilamowitz did. Diels could not easily attract intelligent young students. He lacked charisma⁴⁰. How many dissertations were written under him? and why? When the student had become a scholar, he saw, as a young colleague, the abiding value of Diels' achievement and that, because it was devoid of passion, it was so long-lasting. Wilamowitz replied on 11 June⁴¹:

³⁹ See William M. CALDER III and Bernhard HUSS (Editors), *The Wilamowitz in Me*. 100 Letters between Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff and Paul Friedländer, UCLA. Department of Special Collections. Occasional Papers 9 (Los Angeles 1999), 167.

⁴⁰ See his student's assessment at REGENBOGEN 552: "...aber nie die volle göttliche Freiheit des charismatischen Menschen..."

⁴¹ *Op.cit.* (n.39 above), 169.

“Nun bin ich der Überlebende allein der Bonner, der römischen Zeit, auch meiner Anfänge als Dozent. Freude gibts nicht mehr⁴², Arbeit durch Diels’ Tod mehr als ich leisten kann. Er ist, wie Heiberg gleich schreibt, überall ganz unersetzlich⁴³. Viele werden’s erst an der Lücke spüren, was er alles durch seine Person ausfüllte. Er war voll von Schaffenslust, mehr als manche Jahre früher. Ich werde die Aufgabe sehr unzulänglich erfüllen, von dem, was er war, wollte und konnte, ein Bild zu geben.”

Fortunately J.L. Heiberg’s (1854-1928) letter to Wilamowitz survives. He wrote on 8 June 1922⁴⁴:

“Die Trauerbotschaft von Diels’ plötzlichem Tod trifft uns als ein Blitzschlag, er war hier ungemein frisch und vergnügt und hat bei allen einen sehr sympathischen Eindruck hinterlassen. Hoffentlich hat er sich auf der Reise nicht überanstrengt; nach seiner Rückkehr bekam ich noch einen sehr vergnügten Brief. Für das Corpus medicorum ist er unersetzlich, und die Wiederherstellung der internationalen wissenschaftlichen Arbeit leidet durch seinen Tod einen schweren Verlust.”

Heiberg revealingly has only *topoi* for the man. The loss is the end of the work that the man had accomplished based on his international connections, his expertise owed experience both in the material and in organization. Who can fill his shoes? There is nothing for a friend that is gone. This evaluation Wilamowitz fully approved and cited.

WERNER JAEGER

A case could be made that Werner Jaeger was Diels’ greatest student. The obvious rival would be Felix Jacoby. The evidence for Jaeger’s view of Diels is almost non-existent. I can say from my

⁴² Comparable is his letter to Gilbert Murray of 14 March 1923 on his loneliness following the death of Diels: see *Briefe Murray*, 118-120. Jaeger repeatedly observed to me in the late fifties that he now understood “the loneliness of Wilamowitz at the end”.

⁴³ Wilamowitz cites this epithet again in his memorial address to the Academy: see *KS VI* 71.

⁴⁴ The letter has been earlier published at *Wilamowitz-Friedländer* (n. 39 above), 169 n. 429.

own experience that he spoke as often of Wilamowitz as he said nothing of Diels. To his students we were told, he was “Papa Diels”. There were no recollections of his teaching, no treasured mots, no anecdotes of eccentric behaviour. I recall only one story in its way revealing. Jaeger told me (ca. 1953) that Diels sent to Wilamowitz then on active service in the Franco-Prussian War a copy of his dissertation *De Galeni historia philosopha* (Diss. Bonn 1870). It was delivered to Wilamowitz as he was lounging in uniform before a campfire with his comrades. He took the dissertation, rolled it up, lit the end of it in the fire and ignited his cigar with it saying: “When I am scholar I am 100% scholar; when I am soldier, I am 100% soldier”. I have no idea of Jaeger’s source. Perhaps it was a student myth. What does it tell us? Wilamowitz was the greater man. He was a soldier fighting for his country while Diels stayed at home and read Pseudo-Galen. Wilamowitz was master of the great theatrical gesture. Diels assumed Wilamowitz would have time to read a dissertation. Already we have the *topos* of Diels as the hardworking, well meaning but naive second fiddle.

But on the other hand Jaeger showed no bitterness, no regret. The vita of the dissertation confirms that Diels was the director and Wilamowitz second reader⁴⁵. Also that Jaeger avoided Diels’ lectures on Aristotle⁴⁶, the subject of his disser-

⁴⁵ On 6 August 1998 Professor Dr. Albert Henrichs (Harvard) kindly communicated to me “Diels’ draft for the Doktordiplom in the Jaeger Nachlass at Houghton Library.” The document makes it clear that Diels was director and Wilamowitz second reader. I cite it here in his transcription: “Da das Prädicat der Beurteilung mit Rücksicht auf beide Arbeiten gegeben worden ist, müssen beide auf dem Diplom genannt werden. Ich schlage folgende von dem Hrn. Correferenten und dem Decan zu genehmigende Form vor postquam examen etc. et dissertationes duas eximias tradidit unam lingua germanica scriptam cui titulus est ‘Studien zur Entstehungsgeschichte der Metaphysik des Aristoteles’, alteram latine scriptam cui inscribitur Emendationum Aristotelearum specimen, quod quidem nunc auctoritate ordinis edidit Philosophiae etc.

Diels

[in Wil.’ hand] Ganz einverstanden

Wilamowitz”

⁴⁶ See W. JAEGER, *Five Essays*, 30: “I did not hear his lectures on Aristotle’s Ethics”.

tation, is revealing⁴⁷. He came to Aristotle through private reading with the octogenarian Adolf Lasson. His interest in textual criticism he owed Vahlen. Wilamowitz preferred Plato to Aristotle and one feels the choice of Diels as director was *faute de mieux*. Who else could do it?

Certainly a factor was that Diels died in 1922, Wilamowitz in 1931. That meant Jaeger was a colleague of Diels only two semesters. Jaeger successfully delayed the appointment of Diels' successor for four years⁴⁸. The Diels-Wilamowitz correspondence yields little other than that Diels loyally and successfully supported his former student in 1913 at his Habilitation and for the prize of the Charlottenstiftung⁴⁹.

HILDBRECHT HOMMEL

Hildebrecht Hommel (1899-1996)⁵⁰ was the last man alive to have known Diels personally. He participated (1921/22) in the two last seminars that Diels held at Berlin. His recollections are certainly the most positive we have. He even prefers Diels to Wilamowitz. What precisely does he report? And what was the reason for his enthusiasm?⁵¹ Briefly the tale follows. Hommel's father, the Munich orientalist, had met Diels at Erman's in Berlin in 1920 shortly before the student's arrival in October 1920. Hommel was required to take an examination for

⁴⁷ See W. JAEGER, *Emendationum Aristotelearum Specimen* (Diss. Berlin 1911). This is reprinted at *Scripta Minora* I (Roma 1960), 1-38 but with the revealing suppression of the *vita*.

⁴⁸ Ludwig A. Deubner (1877-1946) was imposed on Jaeger in 1926 as successor in Diels' chair: see Otfried Deubner, in Ludwig DEUBNER, *Kleine Schriften zur klassischen Altertumskunde*, Beiträge zur Klassischen Philologie 140 (Königstein/Ts. 1982), p.XIV-XX.

⁴⁹ See *Briefe Diels* 284 with n.1020.

⁵⁰ For an exemplary necrology of an occasionally controversial figure see E. HECK, in *Gnomon* 69 (1997), 651-6 and Manfred FUHRMANN, in *FAZ* 27 January 1996. He directed 55 dissertations.

⁵¹ What follows is taken from Hildebrecht HOMMEL, "Berliner Erinnerungen 1920-1921. Hermann Diels zum Gedächtnis. Anhang zu einer H. Diels Nachlese Leipzig 1984", in *Symbola. Kleine Schriften zur Literatur- und Kulturgeschichte der Antike* II (Hildesheim 1988), 442-451.

admission to Diels' middle seminar on Aristotle, *Athenaion Politeia*. The top twelve would be admitted. Diels graded him thirteenth. Rather than being angered, Hommel admired Diels' honesty: "Vielleicht hätte ein anderer als er, nach den verheißungsvollen Ankündigung meinem Vater gegenüber, ein Auge zugeedrückt und mich durchschlüpfen lassen. Aber bei ihm gab es so etwas nicht, und so erhielt ich zum ersten Mal ein Zeugnis seiner unbestechlichen Objektivität, die mir gewaltig imponierte, obwohl ich sozusagen ihr Opfer war" (444). He was allowed to audit the class and worked all the harder to prove himself. When Diels interpreted *AthPol* 53 on the lawcourts, the young Hommel dared to disagree with the master and at the next meeting placed his refutation on the Katheder. A week later Diels announced that he had revised his view "zur Meinung des 'als Gast teilnehmenden Mitglied'" (444). Diels brought a French work to Hommel's attention. Hommel wrote a critique of it which Diels submitted shortly before his death to *Philologische Wochenschrift*. Hence Hommel's first publication⁵². This he later considerably expanded and it became his Munich dissertation published in 1927⁵³. Diels was a lucid, patient teacher of facts. Hommel recalls his mnemonic devices, clearly a legacy of his school teaching. The students learned the Attic months by memorizing an hexameter "Hék- Meta- Bóe- Py- Maí- Po- Gam- 'Anth- Ela- Múny- Tha- Skíro-!" In SS 1921 Hommel heard Diels' Kolleg on "Griechische Religionsgeschichte"⁵⁴. He went from the Hagia Triada Sarcophagus to Neoplatonism and Hellenistic syncretism. He sometimes simplified but made a difficult subject understandable. He used Greek literature not least the satyr-play as

⁵² See H. HOMMEL, review of G. COLIN, "Les sept derniers chapitres de l' *Ἀθηναίων πολιτεία* d'Aristote" (in *REG* 30 [1917], 20-87), in *PhilWoch* 42 (1922), 721-730.

⁵³ H. HOMMEL, *Heliaia. Untersuchungen zur Verfassung und Prozeßordnung des athenischen Volksgerichts, insbesondere zum Schlußteil der ἈΘΗΝΑΙΩΝ ΠΟΛΙΤΕΙΑ des Aristoteles*, Philologus Suppl.-Bd.19,2 (Leipzig 1927).

⁵⁴ Best on Diels as *Religionshistoriker* is Ernst SAMTER (Berlin 1923), who, however, has little on the man.

sources but included a *damnatio* of Euripides, who had no feeling for religion and was more curious than informative⁵⁵. Hommel took it down in his notes of 17 June 1921:

“Ein Sophistenschüler, erst in zweiter Linie Dichter, ohne sittliche Maßstäbe, Verfasser psychologisch-pathologischer Seelenanalysen, erkältend mit seinem nackten Realismus, letzten Endes ohne rechte künstlerische Note; hat er sich einmal allzusehr in Widersprüche verrant, blieb ihm nichts anderes übrig, als den Deus ex machina zu bemühen; zu all dem war er ganz anhängig von der öffentlichen Meinung. Seine Beliebtheit verdankt er dem Umstand, daß man bei seinen Rühreffekten weinen konnte und Sentenzen mit nach Hause trug, mal von dieser, mal von jener Art. Unter den Epigonen finden sich heute wie damals selbst bedeutende Namen, die auf diesen Blender hereingefallen sind.”

This is polemic of a sort one does not associate with Diels. His *collega proximus* had done as much as anyone in his time to rescue Euripides from the *damnatio* of A.W. Schlegel not to speak of the dread Nietzsche, who in fact had never read the author he damned⁵⁶. What caused Diels' explosion? The use of *Sophistenschüler* as a term of reproach recalls his scepticism of Gomperz' rescue under the influence of Grote of the sophists in his *Griechische Denker*⁵⁷. An easy explanation is that Diels did not like poetry and had just passively accepted at an early age the *opinio communis* on Euripides, sc. Schlegel's. But the *damnatio* of Euripides easily implies Nietzsche and hence implies a merciless attack on what was a central feat of Wilamowitz' scholarly life. Students of Weimar Berlin must have taken it as a naive puritanism. Hommel

⁵⁵ A dislike for Euripides is suggested at REGENBOGEN 553: “Für Euripides, den Problematiker, hatte er nichts übrig”.

⁵⁶ See the late Ernst BEHLER, “A.W. Schlegel and the Nineteenth-Century *Damnatio* of Euripides”, in *GRBS* 27 (1986), 335-367; Albert HENRICHs, “The Last of the Detractors: Friedrich Nietzsche's Condemnation of Euripides”, *ibid.*, 369-397; and William M. CALDER III, “Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff: *Sospitator Euripidis*”, *ibid.*, 409-430. Diels' student hearers would immediately have thought of Wilamowitz.

⁵⁷ See e.g., *DGG* 73 p.107-108.

records his reaction: "Mein Banknachbar Otto Rieth und ich, wir konnten uns bei dieser Eskapade kaum des Lachens erwehren. Aber solche Augenblicke, in denen Diels' Grenzen sichtbar wurden, waren selten und konnten bei dem, der einmal von seiner gewiss einseitigen Bedeutung erfüllt war, sein Bild nicht verdunkeln". At least not for Hommel and his benchmate. But how would men like Jaeger, Reinhardt, or Schadewaldt have reacted?

Hommel provides a rare glimpse into the homelife of Diels. After the death of his wife, Achille Vogliano⁵⁸ boarded with him and Hommel was often asked to Sunday dinner. He reports (446): "Es gab stets zum Braten einen ausgezeichneten Weißwein, für den er [Diels] selber als Kenner einstand, während ihm das Rauchen verpönt war. Die Tischgespräche waren niemals lebhaft, stets temperiert und von ihm in gemessenem Takt geleitet". One can only contrast W.E.J. Kuiper's enthusiastic report of a party of over one hundred guests at the Wilamowitzes on Saturday evening 20 June 1909 in two letters to his mother and fiancée⁵⁹. Hommel preserves a revealing incident where at dinner Diels reported a trauma of his youth. As a schoolboy he was to recite a memorized narrative but forgot the end and was publicly humiliated as only a schoolboy can be. Diels concluded (447): "Seit dieser Zeit habe ich nie mehr bei öffentlichen Anlässen ohne Manuskript gesprochen". However, when the occasion called for it, he could speak in a way that affected his hearers. Hommel notes especially his farewell address as Sekretar of the Academy in 1921 and that Diels procured a ticket for a mere student to attend. Diels would show his library with the books he had bound himself. The last visit was in spring 1922. Hommel rang the doorbell, entered and on the stairs above stood Diels,

⁵⁸ See R. KEYDELL, in *Gnomon* 26 (1954), 287-288 and especially Marcello GIGANTE, "Achille Vogliano compagno del sabato", in *Quaderni di storia* 31 (1990), 129-136.

⁵⁹ See J.M. BREMER and W.M. CALDER III, in *Mnemosyne* S. IV, 47 (1994), 208-210.

his arms spread "eine wahrhaft väterliche Geist". His student admired, loved and trusted him. What more can one ask? Hommel's report remains the best known to me.

FELIX JACOBY

Jacoby was a complex and difficult man⁶⁰. I know no memoir where he recalls his teacher Diels. On 3 January 1895 Diels wrote Theodor Gomperz suggesting that his son Heinrich might be interested in competing for a prize offered by the University of Göttingen for an edition of Apollodorus, *Chronik*.⁶¹ He was not. Presumably as second choice he offered the task to Felix Jacoby (1876-1959), another brilliant Jewish student from Magdeburg not Wien. The result was *De Apollodori Atheniensis Chronicis* (Diss. Berlin 1900), 24 pp. This was expanded and published in 1902 as: *Apollodors Chronik. Eine Sammlung der Fragmente*, Philologische Untersuchungen 16 (Berlin 1902; repr. New York 1973) and dedicated to "Meinem Lehrer Hermann Diels in Dankbarkeit und Verehrung". In a brief *Vorbemerkung* Jacoby gratefully writes: "Wenn ich diesem buche den namen des mannes vorsetze, der vor nunmehr 20 jahren den chronisten Apollodoros von den schatten zu neuem leben erweckt hat, so sind meine gründe persönlicher natur. einer anregung aus seinen vorlesungen verdankt die arbeit ihre entstehung; und während des entstehens hat er sie mit seinem interesse begleitet. so ist die widmung ein schwacher ausdruck des dankes für das, was ich als schüler meinem lehrer schulde". Jacoby, as later Hommel, was inspired by a lecture of Diels to choose his dissertation topic. Jacoby's subsequent lifetime project, the *FGrHist* which he announced

⁶⁰ He is used by the American Jewish historian, Saul Friedländer, as the *Inbegriff* of the anti-semitic semite: see Saul FRIEDLÄNDER, *Nazi Germany and the Jews*. I: *The Years of Persecution, 1933-1939* (New York 1998), 16. In 1933 Jacoby admitted that he had consistently voted for Hitler since 1927 and in his public lectures alleged: "Augustus is the only figure of world history whom one may compare with Adolf Hitler".

⁶¹ See *DGG* 80 p.116-117.

on 8 August 1908 at the International Historical Congress in Berlin, was far closer to Diels than to Wilamowitz. It was an Aristotelian rather than a Platonic project. At the end of his scholarly life, at Berlin-Dahlem on 25 December 1957, Jacoby wrote⁶²: "...mein alter gestattet mir leider nicht mehr, den lange vorbereiteten kommentar zu dem Ethnographenteil noch selbst vorzulegen. Aber trotz der mir immer lebhaft im gedächtnis gebliebenen düsteren prophezeiung meines lehrers und freundes Hermann Diels über den vor vornherein zu ehrgeizig concipierten plan einer 'kommentierten' sammlung der Historikerfragmente darf ich der sicheren hoffnung ausdrück geben, dass auch diese lücke in absehbarer zeit ausgefüllt werden wird".

Yet one must not forget that in the *Vorbemerkung* cited above immediately after thanking Diels, Jacoby continues to thank ("mit nicht geringerem danke") Wilamowitz, who had carefully read the whole MS and provided numerous "bemerkungen teils besserungen und neue gedanken, teils anregungen zum nochmaligen durchdenken der probleme". In 1904 Jacoby dedicated the *Habilitationsschrift* to Wilamowitz "in dankbarer gesinnung"⁶³.

V. Diels on Himself

How well can a man know himself? How far can historians trust memoirs and letters? There is no set rule. Control every statement when possible and draw conclusions from what you learn. There is a vast difference between Schliemann and Wilamowitz. Diels' memoirs are lost. Most of his letters are concerned with scholarly details, often *minutiae* such as *clausulae* in Philodemus, which may interest three people in the world. The point is: the opinion is the opinion of a Diels. Are there

⁶² *FGrHist* III C 1 (Leiden 1958), 7*.

⁶³ Felix JACOBY, *Das Marmor Parium* (Berlin 1904), p.III.

even three men today who may boast his knowledge of Greek? But occasionally there is the letter preserved which reveals very much of the man. I note three. One illustrates the inferiority complex unavoidable in a class society on the part of one who came up from almost the bottom. Another illustrates his dyslexia, if we may call it that, an extraordinary difficulty which he overcame to become one of the greatest scholars of modern times in the most demanding field in the humanities. Finally I adduce a great letter that reveals his ability to judge himself and to speak about it. Here in chronological order are the texts:

1. "Hier in Wien habe ich nur Hartel und Gomperz angetroffen. Letzterer ist als Bankiersohn u. Millionair natürlich fürstlich eingerichtet. Er lud mich zu Tische ein, wo er mich seiner jungen, hübschen Frau vorstellte. Die beiden mögen wol ihre Schadenfreude gehabt haben an dem vom Umherlaufen in der schmutzigen Stadt höchst ungelackten Barbar. Sie ließen es zwar nicht merken, aber ich fühlte mich doch kalt in diesen Prunkgemächern und vor dem mit weißen Handschuhen das Silber auftragenden Johann"⁶⁴.

The citation is from a letter of 13 January 1872 of the twenty-three year old Diels written from Vienna to his Bonn teacher, Hermann Usener. For the first time the railway worker's son is a guest at the palatial villa of a member of the ruling class. Rather than proud of his achievement, he is frightened and ill at ease. His host and hostess, although outwardly charming, must be greatly amused by the rude, unpolished barbarian. Diels identifies rather with the servant Johannes who in white gloves serves the meal on a silver platter. Here is a rare glimpse of the inferiority that Diels felt but overcame. Wien and Berlin were class societies where Diels in his own mind would always be an outsider, tolerated rather than accepted. He cannot imagine the tolerance of an aristocrat. Gomperz and his wife would certainly not be laughing at him. Wilamowitz

⁶⁴ DUZ I 48. The *laudatio* is found at H. DIELS, *PPF* p.V-VIII.

encouraged and approved the marriage of his daughter Adelheid to the son of a rubbish-collector (Abdecker). Wilamowitz was a rebel from his class and so was Gomperz who became a professor rather than a banker. This fundamental insecurity caused Diels to prefer work to parties and surely was a factor in his productive withdrawal from Berlin society.

2. "Kaibels Hingang, der uns ja nicht mehr unerwartet kam und für ihn und seine Familie eine Erlösung bedeutet, hat mich doch sehr ergriffen. Ich erinnere mich noch ganz deutlich an unsere Gespräche vor 30 Jahren über ihn und Wilamowitz, und obgleich der spätere Lebensweg und die Lebensarbeit mich an die zweite Stelle gesetzt hat, sind wir⁶⁵ stets in lebendigem Austausch unserer wissenschaftlichen Interessen und Lebenserfahrungen geblieben. Eine Würdigung seiner Arbeit an den *Frage. Comitorium*, die ich in diesem Jahre wegen Epicharm genauer kennen und schätzen gelernt habe, wird in der Praefatio der *P. Ph.* erscheinen"⁶⁶.

I find this one of the most admirable passages in Diels' letters. He bares his soul. Wilamowitz probably had some six Du-friends excluding relatives. Kaibel and Diels are attested so by the letters. Kaibel had replaced Wilamowitz as Diels' closest student-friend, after Wilamowitz left Bonn for Berlin WS 1869/70⁶⁷. Wilamowitz and Diels had one of the most productive friendships in the history of our discipline. They were coevals and it lasted over fifty years. There was scarcely a quarrel. Here Diels has the courage and the self-knowledge to confess without bitterness that compared to Wilamowitz he was in Kaibel's mind in second place⁶⁸.

⁶⁵ I prefer a reference to Kaibel and Diels rather than to Wilamowitz and Diels.

⁶⁶ *DGG* 144-145.

⁶⁷ See KERN 37.

⁶⁸ "Zweite Stelle" means that in Kaibel's eyes Diels took second place to Wilamowitz. Correct *DGG* 145 n. 615. It does not mean that Diels was second to Wilamowitz and Kaibel, a modest third. One can contrast the anger that Wilamowitz felt toward Harnack because Mommsen preferred him. The interpretation is disputed: see W.A. SCHRÖDER, in *Eikasmos* 8 (1997), 302, where for "Diels' eigene Einschätzung" I should prefer "Kaibels' Einschätzung."

3. "Da Sie Wert darauf legen, Individualerfahrungen über die Anschauung begrifflicher Dinge zu sammeln, so habe ich zu meiner Beschämung gesehen, daß ich ein gänzlich phantasie-loser Geselle bin, was ja auch wol mit meiner *ἀμουσία* zusammenhängt. Ich stelle mir den Montag nicht blau und den Donnerstag nicht grün vor, die Monate des Jahres bilden bei mir weder eine gerade Linie noch einen Kreis, kurzum alle diese schöne Plastik fehlt mir völlig, was ich für einen Hauptgrund meines schwachen Gedächtnisses halte, das nur für rationale Zusammenhänge, nicht für die zufälligen des Klanges (Gedicht, Memorirtes) oder der Farbe, Sinn hat. Ganz ähnlich muß Helmholtz⁶⁹ construiert gewesen sein, dem man es sogar beim Sprechen anmerkte, wie er alles immer von unten herauf vorbrachte ohne parate und anschaulich vorgestellte Reihen zur Verfügung zu haben. Er hat mir das auch öfter persönlich auseinandergesetzt.

Damit hängt es wol auch zusammen, daß wo gedächtnismäßige Reihen doch vorhanden sind, z.B. die 12 Monate, dieser Besitz gänzlich zusammenhanglos ist mit dem begrifflichen Detail, das ich mit jedem der 12 Monate verbinde. Daher würde, wenn ich, wie man zu sagen pflegt, den Verstand verlöre d.h. die oberste regulirende Function, der Fall jenes von Ihnen geschilderten Paralytikers eintreten. Ich würde nicht rückwärts die Monate aufsagen können, was auch so nicht mit Geläufigkeit, sondern nur durch anstrengende Reconstruction für mich möglich ist. Damit hängt wol auch zusammen, daß ich nichts auswendig behalten kann und wenn ich gezwungen werde das zu thun, was auf der Schule zuweilen vor kam, dann verliere ich völlig das Bewußtsein über das, was ich sagen will, weil die bloße Anstrengung den äußerlichen Zusammenhang zu reproduciren, der durch keine Simonideische Bildermnemonic⁷⁰ unterstützt wird, alle geistige Kraft aufsaugt und mich innerlich zum Papageyen macht. Ich habe daher auch seit meinen Schuljahren es gänzlich aufgegeben irgend etwas auswendig zu behalten⁷¹.

⁶⁹ Hermann Ludwig Ferdinand von Helmholtz (1821-1894), Professor of Physics and Director of the Institute for Physics at Berlin, Ordinary Member of the Berlin Academy since 1871.

⁷⁰ For Simonides' technique of mnemonics see *PLIN.nat.* 7, 89; *Cic.fin.* 2, 104 and *LONGIN.Rh.* 718 (I p.316 Spengel).

⁷¹ *DGG* 174-175.

The passage is a citation from a letter of 1 October 1896 of Diels aged 48 to Heinrich Gomperz (1873-1942), aged 23. Diels thanks the young man for a copy of his dissertation. The candor with which he addresses his friend's son is remarkable. He is utterly without imagination. He is ἀμουσία. That is he has no feeling for great literature, the theater, art, or music⁷². He does not see days in colors, nor the series of months. He has a poor memory (one can only contrast the almost praeter-natural memory of Wilamowitz, who by age eighteen had memorized extant Greek tragedy). Sound or color do not exist for him. He states specifically that he cannot easily say the names of the months backwards. This is a common symptom of the dyslexic. He cannot memorize anything and clearly he refers to the schoolboy trauma of forgetting the end of a recited speech at school. What ought we to draw from this admission? Certainly not a derogatory critique of Diels. Rather I admire all the more the extraordinary courage of a man who overcame such a handicap to make a lasting contribution to philology, a discipline that requires verbal memory, imagination, articulate-ness of its practitioners. The contribution of Diels is all the more extraordinary.

VI. *Biography as Palaeography*

The great historian of religion and comparative folklorist, Sir James George Frazer (1854-1941), observed almost seventy years ago that the methodology for studying folklore is fundamentally palaeographical⁷³. He wrote⁷⁴:

⁷² This is confirmed at REGENBOGEN 552: "D. war kein eigentlich musischer Mensch mit einer spontanen Liebe zu den Künsten der Musik und des Theaters..."

⁷³ Dr. Tiziano Dorandi would prefer "schematological".

⁷⁴ Sir James George FRAZER, *Garnered Sheaves. Essays, Addresses, and Reviews* (London 1931; repr. 1968), 97.

“In the case of authors who wrote before the invention of printing, scholars are familiar with the process of comparing the various manuscripts of a single work, in order, from such a comparison, to reconstruct the archetype or original MS. from which the various existing MSS. are derived. Similarly in folklore, by comparing the different versions of a single tale, it may be possible to arrive with tolerable certainty at the original story, of which the different versions are more or less imperfect and incorrect representations.”

He then proceeded to apply this method to the story of “The Boy who became Pope”. In an earlier paper on “Some Popular Superstitions of the Ancients”, first published in 1890, he already uses this method. He writes⁷⁵:

“To put it metaphorically, the two sets of customs, the European and the savage, are independent copies of the same original picture; but both copies are somewhat faded through time, and each has preserved some features which the other has lost. Thus they mutually supplement each other, and, taken together, enable us to restore the original with some completeness.”

By 1902 the palaeographer and writer of ghost stories, Montague Rhodes James (1862-1936), was employing palaeographical methodology to reconstruct the lost archetypes of diverse folktales⁷⁶.

I find the task of the biographer essentially palaeographical. We seek to reconstruct a lost original from scattered traces, often themselves distorted by interpolations and corrupt readings. The more complex the archetype the more the danger of distortion. What was the “true Hermann Diels”? He was different things to different people: to his teachers, his superiors, his colleagues, his students, his family, chance acquaintances. No one, whether his wife or Wilamowitz, knew the whole Hermann Diels. I fear the best we can do is examine the extant evidence and seek to establish an hypothesis that does not contradict evidence proven sound.

⁷⁵ J.G. FRAZER, *ibid.*, 129 = *Folklore* 1 (1890), 146.

⁷⁶ See Richard William PFAFF, *Montague Rhodes James* (London 1980), 133.

VII. *Conclusion*

The evidence yields a thoroughly admirable rather than intriguing man. "A dead philologist is only a bibliography". According to this criterion Diels' life was an unqualified success⁷⁷. He did not produce aperçus lasting for a decade or so and discarded after his death. He made neglected texts of importance available to subsequent interpreters. One thinks only of the Pre-Socratics, the medical writers, the commentators on Aristotle. How has work done with these sources changed our view of antiquity since 1900? What Diels wanted to do he did well. This meant years of hard work on material that was often dull. His accuracy is remarkable and so too his continued production in spite of personal and political difficulties. As a man he was amiable, trustworthy, loyal, modest and dull. He had no lasting problem that consistently complicated his life⁷⁸. I think of the Jewish self-hate of Eduard Norden and Felix Jacoby; the homosexuality of F.G. Welcker, Jacob Bernays, Ernst Kantorowicz, A. E. Housman, and C.M. Bowra; the persecution and hence the divided loyalties of Eduard Fraenkel, Paul Friedländer, Michael Rostovzeff, or Moses Finley; the Nazi sympathies that later shamed them of Ernst Buschor, Wolfgang Schadewaldt, Richard Harder, and Werner Jaeger; the SS past of Viktor Pöschl.

Diels never really shared in the Berlin social whirl and so had more time for his work. No lasting family problems distracted him. Indeed the success of his three sons contrasts dramatically with Wilamowitz' five children. His lower class origin if anything was a "productive neurosis", sc. he worked harder to prove his worth. It would not be just assumed. His relations to his teacher and "Ersatzvater", Hermann Usener, and his older mentors, Eduard Zeller and Theodor Gomperz, were amiable and long lasting. Disagreements were regularly over

⁷⁷ See the Burkert bibliography at n.4 *supra* and the excellent remarks at REGENBOGEN 552-553.

⁷⁸ See W. BURKERT at Diels, *KS* p.VII: "Sein Lebensweg, wie auch sein Charakter, war von großer Geradlinigkeit und Einfachheit".

scholarly points that were reconciled through calm, rational argument. With Usener and Gomperz Wilamowitz had difficulties. Zeller he scarcely knew. Diels never wrote any killer reviews of the sort Wilamowitz or Rohde could. He preferred to document disagreement without rhetoric. He was member of the *Mittwochsgesellschaft*. They did not seem to want Wilamowitz. World War I was relatively kind to him. No son fell; contrast his friends and colleagues Wilamowitz, Ed. Schwartz, Ed. Meyer. He never ran about giving rousing *Kriegsreden*. In fact he disapproved them⁷⁹. As Sekretar his only irritant was Lupulus, who did all he could to impede the founding of *TLL*. He had no bitter enemies but also no close friends. Poetry, music, the theater meant little to him. We have no record of a correspondence with writers, poets, or directors, as Wilamowitz enjoyed. He had some foreign friends; the Gomperzes and Heiberg come to mind, the meeting with Jespersen, the gratitude of Heidel. An uneventful, productive life by a hardworking, amiable fellow. We must all be thankful for the man and what he did and adopt his motto: "Laboremus"⁸⁰!

⁷⁹ See his letter of 4 September 1915 to Heinrich Gomperz: *DGG* 185 with n.756.

⁸⁰ For his motto see *REGENBOGEN* 553. I am grateful to Dr. Robert Kirstein (Münster/Urbana), who has improved an earlier draught.

DISCUSSION

J. Mansfeld: It is not only a fact that scholars impose their preconceptions on the evidence. They are also “formed” by it. Es gibt nicht bloß Berufskrankheiten, sondern auch Berufsgesundheiten.

W.M. Calder III: Du hast wie immer Recht.

W. Rösler: Diels hatte als Schüler die traumatische Erfahrung gemacht, beim Vortrag von auswendig Gelerntem steckenzubleiben. Er behielt davon zeitlebens ein distanzierendes Verhältnis zum Memorieren (vgl. Kern 9 [aus Diels’ Erinnerungen an seine Jugend]; H. Hommel, in *Symbola, Kl.Schr.* II 446 f.). Doch war dies kaum mehr als eine harmlose Idiosynkrasie; von einem “Defekt seines Hirns” spricht Diels “launig” (Kern a.O.), d.h. scherzhaft. Verwandter Natur, mit einem Anflug von Sarkasmus, sind meines Erachtens die Äußerungen im Brief an H. Gomperz vom 1.10.1896. In diesem Zusammenhang ist erheblich, daß Diels das Eingeständnis, die Monatsnamen nicht rückwärts aufsagen zu können, an die Voraussetzung bindet: “Wenn ich [...] den Verstand verlöre”.

Nicht in die Schülerzeit, doch auch noch in die Jugend fällt die schockhafte Erfahrung sozialen Unterschieds, die der dreißigjährige Diels im Hause des Wiener Millionärs Theodor Gomperz machte. Aus ihr scheint für Diels aber keinerlei Problem von andauernder Wirkung erwachsen zu sein. Wir treffen ihn später in Berlin nicht nur in höchsten Kreisen der Wissenschaft (einschließlich des Ordens *pour le mérite*), sondern auch im gesellschaftlichen Kontakt mit Personen, die herausgehobene Positionen in verschiedensten Berufsgruppen bekleideten (Politik, Verwaltung, Kirche, Justiz, Militär, auch

Wirtschaft u.a.). Wichtig sind in diesem Zusammenhang die Mittwochs-Gesellschaft und der durchaus nicht esoterische Kreis der 'Graeca'. Diels zählte geradezu zu den Honoratioren, den Kaiser kannte er persönlich (siehe die Erinnerungen von Otto Jespersen).

S. Rebenich: Das von Otto Jespersen überlieferte Zeugnis, Diels habe im Sommer 1911 die Friedensliebe Kaiser Wilhelms herausgestellt, sollte nicht nur als Beweis seiner politischen Naivität verstanden werden, sondern zeigt ebenfalls die Wahrnehmung der weltpolitischen Situation durch einen Gelehrten, der aus den einzelnen Krisen seiner Zeit noch nicht die Gefahr eines Weltkrieges ableitete, sondern der an den Ausgleich nationaler Gegensätze durch internationale wissenschaftliche Kooperation und an die friedensstiftende Kraft der *res publica litterarum* glaubte.

W.M. Calder III: I agree but in the light of subsequent events surely he was naive rather than prophetic.

W.A. Schröder: Ich möchte zu einigen Punkten bzw. Formulierungen Ihres Beitrags Stellung nehmen.

1) In den einleitenden Sätzen stellen Sie u.a. die (rhetorische) Frage "What drew Eduard Norden to Tacitus, *Germania*?" Die Antwort geben Sie *expressis verbis* in der Einleitung zum Briefwechsel Wilamowitz-Norden (p.XIII): Um den Makel seiner jüdischen Abkunft auszulöschen. "Norden sei immer [sic] der jüdische Außenseiter gewesen, der seine Vergangenheit "by playing *Wir Germanen*" habe leugnen wollen". Dagegen möchte ich betonen, daß Nordens Beschäftigung mit Tacitus und den Germanen bis auf seine Schul- und Studienzeit zurückgeht ("als ich an der Küste meiner ostfriesischen Heimat, die mir von der Schule vertraute taciteische Darstellung der Feldzüge des Germanicus abermals las") und daß ein äußerer Anlaß, nämlich eine Limesreise unter Loeschckes Führung kurz vor dem Ausbruch des Ersten Weltkriegs, zu

dem Entschluß führte, die "Urgeschichte" zu verfassen (vgl. das Vorwort), welcher Plan während des Krieges eine nationalpatriotische Komponente erhielt. Ich sehe kein Indiz, daß Norden sich mit der Behandlung dieses Themas als guten Deutschen oder gar Germanen ausweisen wollte; die jüdische Herkunft dürfte Norden frühestens Ende der zwanziger Jahre — schmerzlich — bewußt geworden sein. Es gibt überhaupt keinen Hinweis, daß Norden sich vor 1933 oder gar schon "immer" als jüdischer Außenseiter gefühlt habe; eine solche Annahme ist reine Spekulation, die ihren Ausgangspunkt in den Ereignissen der Jahre 1933ff. hat; sie beruht also auf einer *interpretatio ex eventu*; ebensowenig gibt es ein Zeugnis für einen bei Ed. Norden anzutreffenden "jüdischen Selbsthaß" (wie Sie gegen Ende formulieren). Wilamowitz jedenfalls hat Norden für einen ganz normalen Deutschen gehalten, wie sein Brief an Norden vom 15. April 1919 zeigt, in dem er über eine mögliche Habilitation der Eva Sachs spricht. "Daß wir so viele Dozenten haben, alle Juden beinahe, ist nicht angenehm, aber wie ich den Pr(ivat) Doz(enten) ansehe, ist nur die moralische und wissenschaftliche Qualität maßgebend". Hätte Wilamowitz (der hier in erster Linie über die große Anzahl der Dozenten, nicht über deren Herkunft klagt) so geschrieben, wenn er damit hätte rechnen müssen, irgendwelche Empfindlichkeiten Nordens zu provozieren? Wir wissen nicht genau, wie Norden auf derartige Äußerungen reagiert hat, aber ich bin doch ziemlich sicher, daß seine Herkunft damals kein Problem für ihn war.

2) Mit leichter Variation wiederholen Sie ihre Ansicht, Diels stamme aus der Arbeiterklasse bzw. jetzt aus der "upper working class", und berufen sich dafür auf Kerns Formulierung, Diels komme "aus dem werktätigen Volk". Dabei übersehen Sie, daß Kern von der marxistischen Terminologie noch völlig unberührt war und daß er sich hier nicht auf den Vater, sondern allgemein auf die Vorfahren väterlicherseits bezieht: Und diese waren (s. Kern 2) selbständige Handwerker, die Gesellen beschäftigen; sie waren keine Geistesarbeiter, sondern eben

“werktätig”, aber mit der Arbeiterklasse im heutigen Sinne hatten sie nichts gemein. Weiter: Der Großvater mütterlicherseits hatte eine Gymnasialbildung genossen und war Beamter (Revisionsrat der Militärkasse in Wiesbaden), ein Onkel mütterlicherseits, dem Herm. Diels viel verdankte (Karl Rossel), war Gymnasiallehrer und zuletzt Staatsarchivar in Idstein. Und das Entscheidende: Der Vater Ludwig Diels (1820-1872) war zunächst Lehrer an einem privaten Lehrinstitut, wegen seines Interesses an der technischen Entwicklung des (damals noch in den Anfängen stehenden, dann aber schnell aufblühenden) Eisenbahnwesens wechselte er 1840 in den Dienst der Bahn und wurde Stationsvorsteher (bzw. -inspektor, wie H. Diels in seinem Lebenslauf sagt) in Biebrich und dann in Wiesbaden. Er hatte den Status eines Beamten (im Range eines Hauptmanns), beherrschte das Französische von Jugend an perfekt und später das Englische gut, so daß er sich mit den vielen Fremden, die in den berühmten Kurort kamen, bestens verständigen konnte. Auch wenn dem Vater eine Abneigung gegen gymnasiale Bildung eigen war, so reichen diese Angaben (nach Kern 2ff.; 8ff.) doch völlig aus, um zu zeigen, daß Diels’ Vater Beamter (vielleicht ein niedriger) war und dem niederen bis mittleren Bürgertum zuzurechnen ist; und ich würde (unter Einbeziehung der mütterlichen Linie) Ihre Anm.6 aufgeworfene Frage dahingehend beantworten, daß Diels’ Eltern bestimmt keine Arbeitervereine besuchten oder in Arbeiterkreisen verkehrten, sondern vielmehr in Kreisen des (niederen bis mittleren) Bürgertums. Will man schließlich Herm. Diels’ spätere gesellschaftliche Stellung insgesamt richtig würdigen, so ist auch noch zu berücksichtigen, daß seine Frau Berta Dübell (1847-1919) die Tochter eines Kreisgerichtsrats in Wiesbaden war (Diels 50). Ich halte also in vollem Umfang an meiner früher begründeten Ansicht (in *Eikasmos* 8, 302 und 308) fest und möchte dies um so nachdrücklicher tun, als ich sehe, daß Sie sich letztlich doch nicht von Ihrer früheren Anschauung lösen; denn gegen Ende (S.15) ist Diels bei Ihnen wieder “the railway worker’s son” bzw. einer “who came up from almost the

bottom". Ich halte auch Ihre damit zusammenhängende Auffassung, daß Diels an einem Minderwertigkeitskomplex gelitten habe und daß er "in his own mind would always [sic] be an outsider", zumindest für übertrieben.

3) An späterer Stelle (S.5-6) meinen Sie, daß Diels umgänglicher gewesen sei als Wilamowitz, und fügen hinzu: "He had more patience and tact". Angesichts der in meinem Beitrag publizierten Dokumente — ich denke dabei vornehmlich an Diels' Brief an Wilh. Wagner (Dok. 6-7) — wird man diese Einschätzung wohl etwas einschränken müssen: Der 'junge' Diels hat sich am Johanneum nicht als besonders verbindlich und taktvoll im Umgang mit Kollegen und dem vorgesetzten Direktor erwiesen. Vgl. meinen Beitrag S.59 (mit Anm.35) und Wilamowitz, *Erinnerungen*, 284 (zitiert in meinem Diskussionsbeitrag S.83).

4) Schließlich möchte ich noch Stellung nehmen zu der vertrakteten Stelle aus Diels' Brief an Gomperz (*DGG* 144f.) über ihre beiderseitigen Gespräche über Kaibel und Wilamowitz ("und obgleich der spätere Lebensweg und die Lebensarbeit mich an die zweite Stelle gesetzt hat, sind wir stets in lebendigem Austausch unserer wissenschaftlichen Interessen und Lebenserfahrungen geblieben"). Sie haben sich jetzt nach meiner Kritik (*Eikasmos* 8, 302f.) zu der Deutung entschlossen (S.23 und Anm.68), daß Diels hier mutig eingestehe, daß er nach Kaibels Auffassung gegenüber Wilamowitz die zweite Stelle einnehme (vorher vertraten Sie die Meinung, daß Diels hier zugebe, daß nach Wilamowitzens Urteil Kaibel ihm, Diels, überlegen gewesen sei). Doch auch von Kaibels Auffassung ist hier nirgends die Rede, ebensowenig von einer Rangfolge im wissenschaftlichen Bereich (was Sie jetzt nicht mehr ausdrücklich sagen), sondern von einer Rangfolge in ihren persönlichen Beziehungen, d.h. in ihrer (Diels' und Wilamowitzens) Stellung zu Kaibel; zu beachten ist dabei, daß der Dielsbrief im November 1901 geschrieben ist, zu einem Zeitpunkt also, als Diels und Wilamowitz noch nicht sehr lange gemeinsam in Berlin gewirkt hatten (die spätere langandauernde Freundschaft zwischen Diels

und Wilamowitz bleibt hier also völlig außer Betracht). Ich will meine abweichende Ansicht noch einmal mit etwas anderen Formulierungen zu begründen suchen und der Ihren entgegenstellen: Obgleich Kaibel später, d.h. nach Beendigung ihrer gemeinsamen Studienzeit, enger mit Wilamowitz (als mit Diels) befreundet war ("der spätere Lebensweg") und obgleich Kaibels wissenschaftliche Arbeiten sich in ihrer Thematik stärker mit den von Wilamowitz behandelten Gegenständen berührten ("und die Lebensarbeit"), so sind Diels und Kaibel in der Folgezeit doch immer in wissenschaftlichem und persönlichem Kontakt geblieben ("sind wir stets... geblieben"). Daß diese Sichtweise von Kaibel und Wilamowitz (s. sogleich) geteilt wurde, ist für Diels eine Selbstverständlichkeit, die er nicht besonders ausdrücken wollte und mußte. Ich meine außerdem, daß Ihr Satz "Wilamowitz and Diels had one of the most productive friendships in the history of our discipline" erheblich eingeschränkt werden muß, ja, geradezu widerlegt wird, wenn man Wilamowitzens eigenes Bekenntnis über sein Verhältnis zu Diels heranzieht (*Erinnerungen*, 283f.): "Wir waren seit der Studentenzeit in Fühlung geblieben, und so verschiedene Menschen wir waren, *auch vom Leben verschieden geführt und in der Wissenschaft nicht nur in dem was wir trieben, sondern auch wie wir es trieben, verschieden [...]*". In den von mir hervorgehobenen Teilen dieses Satzes sehe ich zudem eine eindeutige Bestätigung meiner Interpretation dieser schwierigen Briefstelle.

W.M. Calder III: 1) When does upper working class become lower middle class? The best, I think, is Kern's "aus dem werktätigen Volk". Take it as you will. 2) Norden's attraction to the *Germania* and *Germanenideologie* is psychologically easily explicable as a symptom of his *Selbsthaß*. Compare his conversion, his marriage, his references in lectures to "Wir Germanen", his signing of the loyalty oath to Hitler; and his obedient firing at the request of a Nazi dean of his two Jewish assistants, Friedrich Solmsen and Richard Walzer. 3) I agree. With age and job security Diels became more tolerant.

J. Kollesch: 1) Die Bemerkung “to change his mind was always foreign to Diels” erscheint mir nicht hinreichend differenziert; zumindest in Fragen der Textkritik war er durchaus bereit, eigene Entscheidungen zu revidieren. 2) Heibergs Kondolenzschreiben zum Tod von Diels war an Wilamowitz als den offiziellen Vertreter des *CMG* gerichtet. Das heißt bei diesem Brief handelte es sich um ein offizielles Schreiben an die Berliner Akademie, das Heiberg — was ich durchaus nachvollziehen kann — nicht für den passenden Ort hielt, persönliche Gefühle über den Verlust eines langjährigen Freundes auszudrücken. Zumindest sollte man ihm keinen Vorwurf daraus machen, wenn er das in diesem Kontext unterließ.

W.M. Calder III: 1) The remark is Wilamowitz’ (*Erinnerungen*, 284) not mine. One can only assume that in the context that Wilamowitz dealt with him Diels was less ready to change his mind than in questions of textual criticism. 2) The point is well taken. I am not certain, however, that this letter is more formal than Heiberg’s other extant ones to Wilamowitz.

II

WILT ADEN SCHRÖDER

HERMANN DIELS UND DAS HAMBURGER JOHANNEUM

Das Hamburger Johanneum, dessen offizielle Bezeichnung "Gelehrtenschule des Johanneums" lautet, ist das älteste, 'ehrwürdigste' unter den drei humanistischen Gymnasien Hamburgs. Es ist ein Produkt der protestantischen Reformation; gegründet wurde das Johanneum, nachdem die lutherische Lehrmeinung unter den Geistlichen in Hamburg ziemlich schnell die Oberhand gewonnen hatte, im Jahre 1529 als St. Johannis-Schule von Johannes Bugenhagen (1484-1558), dem Manne, der als bedeutender Organisator des Schul- und Kirchenwesens im gesamten norddeutschen Raum nach der Reformation gilt¹. Dreieinhalb Jahrhunderte hindurch war das Johanneum die einzige Gelehrtenschule im Stadtstaat. Erst 1881 — Diels hatte Hamburg bereits verlassen — wurde wegen ständig steigender Schülerzahlen ein zweites Gymnasium eröffnet, die "Neue Gelehrtenschule", die bald darauf (am 21. Februar 1883) zu Ehren des alten Kaisers den Namen "Wilhelm-Gymnasium" erhielt. Das dritte Gymnasium, das

¹ Vgl. Friedrich PAULSEN, *Geschichte des gelehrten Unterrichts*, 3. erw. Aufl. von Rud. LEHMANN, I (Leipzig 1919), 276ff.; 282ff. Edmund KELTER, *Hamburg und sein Johanneum im Wandel der Jahrhunderte. 1529-1929* (Hamburg 1928), 9ff. Hans OPPERMAN, *Die Hamburgische Schulordnung Bugenhagens*, Vorträge und Aufsätze, hrsg. vom Verein f. Hamb. Gesch. 14 (Hamburg 1966). — Mit Dok. und der entsprechenden Ziffer verweise ich auf die im Anhang edierten Briefe und Dokumente. Die "Hamburgische Oberschulbehörde" habe ich gegen Ende mit OSB abgekürzt.

von dem dänischen König Christian VI. im Jahre 1738 gegründete Christianeum, dessen berühmtester Schüler auf dem Gebiet der Altertumswissenschaften Theodor Mommsen war, lag weit vor den Toren Hamburgs in Altona, das ab 1640 zum dänischen Machtbereich gehörte und nach einer preußischen Zwischenzeit (ab 1867) erst 1937 dem Gebiet des Hamburger Staates zugeschlagen wurde.

Ich habe nicht die Absicht, auf die durchaus wechselvolle Geschichte des Johanneums hier näher einzugehen; aber einige Hinweise, welche die überragende Bedeutung dieser Anstalt für das geistige und kulturelle Leben Hamburgs im Laufe der Jahrhunderte illustrieren, will ich doch vorausschicken. Als erstes hebe ich hervor, daß der berühmte Arzt und Naturforscher Joachim Jungius (1587-1657), der mit seiner *Logica Hamburgensis* (Hamburg 1635 [Buch 1-3] bzw. vollständig [Buch 1-6] 1638) entscheidend zur Entwicklung der Logik beigetragen hat, nach Professuren in Rostock und Helmstedt 1629 für das Rektorat des Johanneums und zugleich des Akademischen Gymnasiums gewonnen werden konnte². Das Akademische Gymnasium war kurz zuvor (1613) begründet worden, um die Absolventen der Gelehrtenschule derart auf das Universitätsstudium vorzubereiten, daß sie sich, ohne die Artistenfakultät zu besuchen, sogleich ihren theologischen, medizinischen oder juristischen Spezialstudien zuwenden konnten. Das Akademische Gymnasium, die Keimzelle der späteren "Hamburgischen Universität", die erst 1919 errichtet wurde, hatte also als 'Selecta' etwa die Funktion einer Artistenfakultät³. Ohne Zweifel hat eine Per-

² Während Jungius vom Rektorat der Gelehrtenschule wegen Streitigkeiten mit der Geistlichkeit, die ihm im Griechischen eine zu große Berücksichtigung der profanen Autoren vorwarf, 1640 zurücktrat, bekleidete er die freiere Stellung als Rektor des Akad. Gymnasiums bis an sein Lebensende (vgl. KELTER 43f.).

³ Zur Gründung des Akademischen Gymnasiums vgl. KELTER (o. Anm.1), 26-27. Formal war das Akad. Gymnasium eine selbständige, neben der Gelehrtenschule bestehende Anstalt (in enger räumlicher Verbindung); dies schloß aber gelegentliche Personalunion im Rektorat (wie bei Jungius) oder in anderen Funktionen nicht aus.

sönlichkeit wie Joachim Jungius nicht nur das Ansehen Hamburgs in der gebildeten Welt gesteigert, sondern auch durch seine Lehrtätigkeit und wissenschaftliche Schriftstellerei befruchtend auf die Bildung seiner Mitbürger und das geistige Leben gewirkt.

Ähnliches gilt für den Polyhistor Johann Albert Fabricius (1668-1736), der ein halbes Jahrhundert später viele Jahre hindurch als Professor am Akademischen Gymnasium wirkte (1699-1736) und kurze Zeit auch das Rektorat der Gelehrten-schule innehatte (1708-1711)⁴. Berühmte Schüler, die nicht weniger den Ruf einer Schule prägen als deren Lehrer, waren zu Beginn des 17. Jhdts die beiden Hamburger Lucas Holstenius (1596-1661) und Johann Friedrich Gronov (1611-1671); beider Namen haben noch heute unter Philologen einen guten Klang.

Doch nicht immer stand das Johanneum in Blüte. Es gab auch Phasen des Niedergangs wie gegen Ende des 18. Jahrhunderts, als große politische und gesellschaftliche Umwälzungen einhergingen mit einem Wandel der Bildungsinhalte und -ziele sowie divergierenden Anforderungen, die an die Schule gestellt wurden, die nicht nur künftige Gelehrte heranbilden, sondern auch Hamburger Kaufmannsöhne auf ihre Tätigkeit vorbereiten und die zukünftigen Lenker des Hamburger Gemeinwesens mit dem notwendigen Rüstzeug versehen sollte; eine Situation, die noch durch die Unfähigkeit des Rektors, die Schule zu reformieren und dem neuen Geist zu öffnen, verschärft wurde. Die Schülerzahlen, nach welcher der Erfolg und das Gedeihen einer Schule in erster Linie bemessen werden, waren stark rückläufig, ganze Klassenstufen waren verwaist⁵.

Der Mann, der die Wendung brachte und damit einen ein ganzes Jahrhundert währenden Aufschwung des Johanneums einleitete, war der später als 'restitutor Johannei' verehrte

⁴ Vgl. KELTER (o. Anm.1), 57-63 ("Der Polyhistor J.A. Fabricius als Professor am Gymnasium und Rektor Johannei").

⁵ Vgl. dazu Kelters Kapitel "Verfall der Schule mit dem Ende des 18. Jhdts" (99-105).

Johannes Gurlitt, Rektor der Schule von 1802 bis 1827. Er führte die notwendige Neuorganisation der Schule und des Unterrichts durch: Nicht mehr der Erwerb eines mustergültigen lateinischen Stils in Wort und Schrift durch sklavische Nachahmung der Autoren war nunmehr das oberste Ziel, vielmehr stand jetzt das Verstehen vor allem der griechischen Literaturwerke in ihrer Eigenart und die Herausbildung des eigenen literarischen Geschmacks und der eigenen Urteilsfähigkeit an Hand dieser Werke im Mittelpunkt des Unterrichts. Gurlitt hat, wie Kelter es formuliert, "für unser kleines Hamburg getan, was für die preußischen Schulen Wilhelm von Humboldt gegeben hat: das Griechentum als geistige Macht", mit ihm hielt der Neuhumanismus seinen Einzug⁶.

Um das wissenschaftliche Niveau des Kollegiums zu charakterisieren, genügt es, auf die Thukydidesforscher Franz Wolfgang Ullrich (1795-1880), Ludwig Ferdinand Herbst (1811-1894) und Johannes Classen (1805-1891) zu verweisen, die der Schule während eines halben Jahrhunderts (1823-1876) ihren Stempel aufdrückten und zu denen sich für kurze Zeit auch der Herausgeber der Komikerfragmente Theodor Kock (Direktor im SS 1863) und der Horazkommentator Adolph Kiessling (Professor am Johanneum 1869-1872, vorher und nachher Univ.-Professor in Basel bzw. Greifswald und Straßburg) gesellten. Mit vollem Rechte konnte Usener am 7. Juli 1872 an Diels schreiben (*DUZ* I 30 S.68), daß er "dort Glied eines Lehrercollegs sein (würde), wie es wohl kein einziges Gymnasium in Deutschland aufzuweisen hat". Doch auch Schüler haben während dieser Periode den Ruhm der Schule befördert: Ich nenne nur den Architekten Gottfried Semper (Schüler 1804-1810), den späteren Hamburger Bürgermeister und eigentlichen Begründer der "Hamburgischen Universität" Werner von Melle (Abitur 1872) und den Physiker Heinrich

⁶ Zu Gurlitt vgl. KELTER 106-137 ("Der Neuhumanismus hält mit Joh. Gurlitt seinen Einzug"), das Zitat 117. Hans KURIG, *Professor Ullrich und das Johanneum in Hamburg*, Beitr. z. Gesch. Hamburgs 33 (Hamburg 1987), 22-28. Allgemein auch PAULSEN (o. Anm.1), II 191ff.; 278ff.

Hertz (Schüler 1874-75), denen ich in bewußter Einseitigkeit die Klassischen Philologen bzw. Altertumswissenschaftler Jacob Bernays (Schüler von 1840-44), Erwin Rohde (Schüler 1860-1864), Theodor Birt, Eduard Meyer, Gustav Heylbut (alle drei Abitur 1872), August Kalkmann (Abitur 1873) und schließlich Karl Friedrich Lehmann⁷ (später Lehmann-Haupt) zur Seite stelle.

In das Kollegium dieser Gelehrtenschule, über deren herausragende Stellung im gesellschaftlichen Leben der Stadt gerade auch in der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts sich noch manches Zeugnis beibringen ließe⁸, trat Hermann Diels im Frühjahr 1873 als Probelehrer ein. Daß Diels überhaupt seit dem Sommer 1872 in den Schuldienst strebte und nicht sogleich die wissenschaftliche Laufbahn einschlug, wie es ursprünglich seine Absicht gewesen war, hatte wirtschaftliche Gründe. Seine persönlichen Verhältnisse hatten eine andere Wendung genommen, als er hatte voraussehen können.

Nach seinen Studien in Berlin (SS 1867 und WS 1867/68) und Bonn (SS 1868 — WS 1870/71), die er am 22. Dezember 1870 mit der Promotion bei Hermann Usener abgeschlossen hatte mit einer Arbeit, der die kurz zuvor von der Fakultät preisgekrönte Schrift⁹ über die Ps.-Plutarchischen *Placita philosophorum* zugrunde lag, legte Diels noch am 8. Juli 1871 das

⁷ Lehmann-Haupt ist als Sekundaner von Diels selbst im Griechischen (Herodot) unterrichtet worden und hat später für Otto Kern (vgl. VII) seine (heute verschollenen) Erinnerungen an Diels niedergeschrieben, aus denen KERN (54 f.) einen Abschnitt zitiert.

⁸ Vgl. z.B. KELTER (o. Anm.1), 179 (zur Wirksamkeit Classens durch Vorträge in der Hamburger Gesellschaft) und 191f. (zur Feier des 350jährigen Jubiläums 1879 als einem großen gesellschaftlichen Ereignis).

⁹ Und zwar am 3. August 1870 (nicht 1869, wie KERN 38 irrtümlich schreibt), vgl. Diels' eigenen Lebenslauf (Dok. 2) und J. Mansfeld (in diesem Band) S. 148. Das Manuscript dieser Arbeit, von der die Dissertation nur ein Teildruck ist (Dok. 1), ist seit dem Zweiten Weltkrieg verschollen (Mansfeld, Anm.13). Wenig bekannt ist, daß von der Dissertation (*De Plutarchi historia philosopha* [Bonn 1870]) im Jahr darauf ein nicht als Diss. erkennbarer verbesserter Neudruck mit erweitertem Titel erschienen ist: *De Plutarchi historia philosopha scripsit atque priora capita edidit.*

Staatsexamen in Bonn ab¹⁰ und unternahm zunächst alles, um diese Untersuchungen fortzuführen. Als erstes besuchte er noch im Herbst desselben Jahres einige Gelehrte, um sich mit ihnen fachlich auszutauschen, allen voran Curt Wachsmuth, der mit ähnlichen Problemen wie er selbst beschäftigt war (s. *DUZ I* 10 S.43-45) und der gerade seine Dissertation in den *Göttingischen Gelehrten Anzeigen* (133, 1871, 698-712) rezensiert hatte. Es folgte zu Beginn des nächsten Jahres (2. Januar bis 2. Mai 1872) eine größere Reise in den Süden, um Handschriften (Florilegien und Verwandtes) aufzuspüren und zu collationieren. Sie führte ihn über München nach Wien, Venedig, Florenz, Rom, Neapel, Mailand und über Zürich und Straßburg wieder zurück nach Wiesbaden (er berichtet darüber ausführlich an Usener, s. *DUZ I* S.47-60; danach Kern 42-46). Doch bald nach seiner Rückkehr starb sein Vater und einen Monat darauf auch sein Gönner, der Onkel mütterlicherseits Karl Rosel (am 2. Juni bzw. 2. Juli 1872), der ihn vielfach gefördert und unterstützt hatte.

Diels, von Usener aufs rührendste getröstet¹¹, sah sich nun gezwungen, zum Herbst "Unterkunft an einem Gymnasium" zu suchen, da er seiner Mutter nicht zumuten konnte, "noch längere Zeit für ihn Sorge tragen zu müssen" (*DUZ I* 24 S.63). Bei der Suche nach einer geeigneten Stelle wurde er von Usener, der manch einen Schuldirektor kannte, unterstützt (Einzelheiten *DUZ I* S.65ff.). Das Ergebnis dieser Bemühungen war, daß Diels bereits für den Herbst eine feste Anstellung am Flensburger Gymnasium erhielt, während ihm der Hamburger

¹⁰ Auf einen kleinen Widerspruch sei aufmerksam gemacht: Während im Prüfungszeugnis (Dok. 1) Diels die Lehrbefähigung in den klassischen Sprachen, Philosophie, Deutsch und Geschichte zuerkannt wird, nennt er selbst in seinem Lebenslauf (Dok. 2) zusätzlich Geographie für mittlere Klassen (dagegen übergeht er die Philosophie): Tatsächlich hat er in Flensburg auch Geographie-Unterricht erteilt (*DUZ I* 35 S.75).

¹¹ *DUZ I* 23 S.62: "Die Störung, welche momentan vielleicht für Ihre nächsten Pläne entsteht, ist ein verschwindendes Sandkörnchen gegenüber der Tröstung und Unterstützung der Mutter, die Ihnen jetzt obliegt" (der gesamte Brief ist ein *documentum vere humanum*).

Direktor Classen die (so gut wie sichere: *DUZ* I 29 S.67) Zusage gab, daß er zu Ostern 1873 sein Probejahr am Johanneum beginnen könne, und dann weitere Beschäftigung mit entsprechenden Aufstiegsmöglichkeiten zusicherte.

Seine Eindrücke vom Flensburger Gymnasium, an dem er ein Probeprobjahr verbrachte (vom 1. Oktober 1872 bis zum März 1873), schildert Diels in einem ausführlichen Brief an Usener am 25. Oktober 1872 (*DUZ* I 35 S.74-76): Der Direktor Otto Siefert sei "ein durch und durch humaner, liebenswürdiger Mann", dem wissenschaftlicher Sinn durchaus nicht abgehe. Er habe ein philologisches Kränzchen eingerichtet, in dem Aristophanes gelesen werden solle. Der Unterricht strenge ihn, Diels, körperlich und geistig kaum an, er habe viel freie Zeit für seine eigenen Arbeiten; mit den Kollegen, von denen zwei auch wissenschaftlich tätig seien, verkehre er viel; selbst die Bibliothek sei "verhältnismäßig recht gut besetzt". Da verwundert es ein wenig, wenn der Biograph von Diels' "Flensburger Exil" spricht (Kern 52), welcher Begriff beim Leser unwillkürlich den Eindruck einer Leidenszeit hervorruft¹².

Trotz dieser recht angenehmen Erfahrungen fiel Diels der Wechsel aus einem "Schleswig-Holsteinischen Landstädtchen" (so Usener *DUZ* I 30 S.68) nach Hamburg nicht schwer, der zu Ostern 1873 vollzogen wurde, obwohl die Schleswig-Holsteiner ihn gern behalten hätten und eine sichere Anstellung schon für den Herbst versprochen (vgl. I 37 S.78). Direktor des Johanneums war damals Johannes Classen (1805-1891), selbst ein Zögling dieser Schule (1820-24) und des Akademischen Gymnasiums (1824/25), der Diels "mit großer Liebenswürdigkeit entgeginkam und sich seiner väterlich annahm"¹³.

¹² Auch in späteren Briefen aus dieser Periode (*DUZ* I S.78-82), die meist anderes zum Gegenstand haben, findet sich nichts Abtrügliches über die Flensburger Schulverhältnisse, so daß der Brief vom 25. Oktober als repräsentativ für die gesamte Flensburger Zeit angesehen werden kann.

¹³ *DUZ* I 41 S.84 (27.4.1873). Etwas später (am 2.7.1873) spricht Diels von der "unendlichen(n) Liebenswürdigkeit Classens, der gegen mich nie seine bisweilen ihn überkommende Laune zeigte" (ebd. I 45 S.92); Zeller gegenüber nennt er ihn am 22.1.1877 "seinen väterlichen Freund" (ebd. II 1

Seine ersten Eindrücke über die neuen Verhältnisse (*DUZ I 41 S.83f.*) faßte Usener in seinem Antwortbrief vom 7. Mai 1873 kurz dahingehend zusammen: "Daß es Ihnen in Hamburg schnell gefällt, freut mich und ich hatte es erwartet" (*DUZ I 42 S.86*). Er habe auch von Friedrich von Duhn gehört, daß er, Diels, "schon ganz Hamburger geworden sei". So blieb es auch noch geraume Zeit; am 21. Mai 1873 schrieb Diels an Usener (*DUZ I 43 S.88*): "In meiner hiesigen Stellung fühle ich mich tagtäglich wohler. Ich weiß, ich bin starker Optimist, dachte aber nach den Schilderungen, die ich öfters gehört, die Verhältnisse ungünstiger zu finden". Weiter heißt es — und dies war für Diels besonders wichtig —, die Vorbereitung des Unterrichts nehme wenig Zeit in Anspruch und so habe er den ganzen Nachmittag für sich, d.h. für seine wissenschaftlichen Arbeiten zur Verfügung (ebenso *I 50 S.99* vom 21.10.1873). Und an späterer Stelle in demselben Brief: "Mit dem hiesigen Collegium bin ich zwischenzeitlich — soweit ich es wollte — bekannter geworden. Man hat es hier ganz in der Hand, mit wem man näher bekannt werden will oder nicht, und manche Persönlichkeiten darunter sind mir nicht sympathisch. Dagegen komme ich öfter mit Schrader, Bubendey, Rautenberg (alle drei Bonenser) zusammen, in der Schule auch mit dem trefflichen Wagner¹⁴ und vor Allem mit Classen, dessen wunderbare $\chi\acute{\alpha}\rho\iota\varsigma$ und Idealität des Charakters ich immer mehr verehren lerne". Usener antwortete am 16. Juni 1873 freudig auf diesen Brief (*DUZ I 44 S.89*): "Liebster Diels, Ihr frischer Brief mit seinen erfreulichen Mittheilungen über Ihre Hamburger Verhältnisse, Stellung, Ausichten hat mir lebhaftre Freude bereitet, und ich kann nur den

S.17). Zu Classen (1805-1891) vgl. u.a. R. HOCHÉ, in *ADB* 47 (1903), 497-98 (trotz des unten [s. Anm.37] geschilderten Gegensatzes sehr sachlich). C.J. CLASSEN, in *NDB* 3 (1957), 264. H. BUBENDEY, in *BiogJahr* 28 (*JAW* 128), 1905 (1906), 19-33. Georg BEHRMANN, *Erinnerungen* (Berlin 1904), 47-49; 267f. W. VON MELLE, *Jugenderinnerungen* (Hamburg o. J. [1928]), 78f.

¹⁴ Die zuerst genannten drei hatte Diels schon in einem früheren Brief als recht tüchtig bezeichnet und Wagner noch über sie gestellt (*DUZ I 41 S.84*).

Wunsch hinzufügen, daß Sie, so lange Sie in Hamb(urg) thätig sein werden, sich immer gleich wohl und behaglich fühlen möchten¹⁵.

Ich habe Diels und Usener hier deshalb so ausgiebig zu Wort kommen lassen, weil Kern dieses für Diels so überaus erfreuliche und erfolgreiche Jahr am Johanneum mit einem einzigen Satz, ja Halbsatz, übergeht, wodurch im Zusammenhang mit seiner ausführlichen Darstellung der Folgezeit die Vorstellung erweckt wird, die gesamte Periode am Johanneum, also auch das erste Jahr unter Classen, sei für Diels eine Leidenszeit gewesen¹⁶. Aus demselben Grund will ich ausdrücklich darauf hinweisen, daß Diels zu Ostern 1874, wie von Classen bereits zu einem früheren Zeitpunkt in Aussicht gestellt (s. *DUZ* I 29 S.67) und auf seinen Vorschlag, zum ordentlichen Lehrer ernannt worden ist¹⁷; denn dieses Faktum wird nirgends von

¹⁵ Auch in den folgenden Monaten äußert sich Diels befriedigt über seine Stellung am Johanneum: *DUZ* I 45 S.91 (2. Juli 1873) und 50 S.99 (21. Oktober 1873), wo er Usener mitteilt, daß er sich "jetzt täglich" mit seiner Arbeit beschäftigen könne.

¹⁶ Der entscheidende Satz bei KERN 52 lautet: "denn Johannes Classen [...] hatte ihn für das Johanneum in Hamburg als Hilfslehrer gewonnen, an dem er von Ostern 1873 bis Michaelis 1877 unterrichtet hat, ein Jahr noch unter dem greisen Classen, der dem jungen Gelehrten ein warmes Verständnis entgegenbrachte, drei Jahre unter dem aus Elberfeld berufenen Direktor R. Hoche, die er in vertrautem Gespräche als Martyrium bezeichnete". Noch eindeutiger 56: "Diels' Erfahrungen auf dem Gymnasium seiner Vaterstadt und dann in Hamburg waren keine solchen, an die er in späteren Jahren gern zurückdachte". Auch Diels selbst hat später (1914), als er seine Erinnerungen aufzeichnete (dazu KERN p.VII), die Hamburger (und Flensburger?) Zeit sehr undifferenziert betrachtet: "Was wir beide, meine Frau und ich, in Hamburg 1872 [sic] — 1877, namentlich aber in den letzten drei Jahren erlitten haben, soll verschwiegen bleiben" (zit. nach KERN 50f.); es folgt das Bild von der "Hamburger Galeere": Entsprechend E. SCHÜTRUMPF ("Herm. Diels", in *Class. Scholarship. A Biographical Encyclopedia* [New York & London 1990], 53), nach dem Diels die gesamte Zeit am Johanneum als "the 'Hamburg galley'" bezeichnet habe.

¹⁷ Vgl. seinen eigenen Lebenslauf (Dok. 2, vgl. auch Dok. 8 und 10), das Johanneums-Programm von 1875 und eine Personal-Nachricht in der Johanneumsakte, nach der Diels am 13.4.1874 an Stelle des (aufgerückten) Dr. Micolci zum ordentl. Lehrer gewählt wurde. *DUZ* I 45 S.91 vom 2. Juli 1873: "Classen hat mich als ordentl. Lehrer vorgeschlagen" (usw.). Das Faktum ist also über alle Zweifel erhaben.

Kern erwähnt; vielmehr muß der Leser seiner Biographie, gerade auch der sorgfältige, zu der Auffassung gelangen, Diels sei erst im Herbst 1877, als er an das Königstädtische Gymnasium nach Berlin wechselte, zum ordentlichen Lehrer aufgestiegen¹⁸.

Doch diese für Diels sehr erquicklichen Zustände sollten sich zu Ostern 1874, mit Beginn des neuen Schuljahres, grundlegend ändern. Schon im Sommer 1873 hatte Classen "sein definitives Abgangsdesiderium" eingereicht und den Leiter des Kieler Gymnasiums, Conrad Niemeyer, als seinen Nachfolger vorgeschlagen, "mit dessen Direction nach dem was ich erfahren habe, wir sehr zufrieden sein könnten", wie Diels am 2. Juli 1873 an Usener schrieb (*DUZ I 45 S.92*; vgl. S.99).

Zwar der Abschied wurde Classen mit Abschluß des Schuljahres 1873/74 gewährt, aber mit seinem Vorschlag drang er nicht durch. Vielmehr wählte die Oberschulbehörde am 20. Dezember 1873 den Elberfelder Direktor Dr. Richard Hoche (1834-1906) zum Professor und Direktor des Johanneums; auf ihn entfielen 14 Stimmen, während zwei für den Greifswalder Direktor Karl Kruse abgegeben wurden und Niemeyer, Classens Wunschkandidat, gar keine Stimme erhielt¹⁹.

¹⁸ Man vergleiche dazu den in Anm.16 zitierten Satz Kerns mit den gegen Ende dieses Abschnitts stehenden Worten (55): "So sehnt er [Diels] sich immer nachdrücklicher aus Hamburg fort, [...] und wird zum 1. Oktober 1877 nach Berlin [...] an das Königstädtische Gymnasium als ordentlicher Lehrer berufen". Der Eindruck, er sei erst jetzt — verzögert durch die Mißgunst des Direktors Hoche — zum ord. Lehrer berufen, wird noch dadurch verstärkt, daß Kern zwischendurch eine Briefstelle zitiert (jetzt *DUZ I 55 S.109*), in der sich Diels darüber beklagt, bei Beförderungen übergangen zu sein: "Eyssenh(ardt) ist der siebte, der eingeschoben wird seit Hoches Antritt". Eine ähnliche Klage schon vorher (*DUZ I 53 S.105*). Vgl. E. SCHÜTRUMPF (o. Anm.16), 53: "where [in Berlin] he became a regular teacher".

¹⁹ Nach Personal-Nachrichten in der Personalakte Hoche des Johanneums (Acta betr. Personalien: Hoche, C II d). Bestätigt wurde die Wahl durch den Senat am 23. Dezember. Richard Gottfried Hoche (1834-1906), 1856 in Leipzig zum Dr. phil. promoviert, war Adjunkt an der Ritterakademie in Brandenburg (1856), ord. Lehrer in Wetzlar (1859), Oberlehrer in Wesel (1863), bevor er daselbst (1867) und dann in Elberfeld (1870) Direktor wurde. Von Ostern 1874 bis 1887 leitete er das Johanneum, danach

Hoche war für Diels kein ganz Unbekannter. Er war mit Hoche bereits im Sommer 1872 in Berührung gekommen, als er 'Unterkunft an einem Gymnasium' suchte. Damals hatte Usener ihn "einen der ausgezeichnetsten Directoren die wir haben" genannt und sich im Interesse von Diels an ihn gewandt (*DUZ* I 26 S.65). Hoches Antwortbrief (wohl an Usener gerichtet) hat Diels "sehr eingeleuchtet" (I 28 S.66), Hoche sicherte Diels auch "Beschäftigung für den nächsten Winter" (1872) zu, "jedoch ohne jede weitere Andeutung von Remuneration", weshalb Diels diese Möglichkeit nicht weiter verfolgte (I 29 S.67)²⁰.

Nach Hoches Amtseinführung am 16. April 1874 lernte Diels ihn nun auch persönlich kennen; seinen ersten Bericht über das Wirken des neuen Direktors sandte er schon Ende Mai 1874 an Usener²¹:

"Daß Classen hier an der Schule abgeschieden ist und Hoche an seine Stelle getreten ist, wissen Sie bereits. Sie werden neugierig sein, etwas über den letzteren zu hören. Offen gestanden bin ich wenig von ihm persönlich erbaut. Nach Classens freilich vielleicht zu weitgehender Liebenswürdigkeit, kam mir Hoche stets nur im Dienstfrack entgegen und bemüht sich nun so schnell wie möglich, den allerspeciellsten preußischen Schnitt (wie es z.B. in Schlesw. Holstein nicht ist) einzuführen. Das Ganze

beaufsichtigte er als Oberschulrat das gesamte Höhere Schulwesen Hamburgs, zunächst kommissarisch, seit dem 30. Juni 1888 endgültig; mit dem 1. Juli 1900 trat er in den Ruhestand. Zahlreiche Würdigungen befinden sich in seiner Personalakte; vgl. insbes. Friedr. SCHULTESS im Programm des Johanneums von 1907, 4-7 (mit Schriftenverzeichnis); ferner Fr.A. ECKSTEIN, *Nomenclator philologorum* (Leipzig 1871), 252 und W. PÖKEL, *Philologisches Schriftsteller-Lexicon* (Leipzig 1882), 122.

²⁰ Usener mahnt noch (I 30 S.69): "Versäumen Sie nicht Herrn Dir. Hoche Ihre schließliche Entscheidung mitzuteilen, falls Sie nicht schon definitiv abgelehnt haben". Sollten die später auftretenden Animositäten zwischen Diels und Hoche daher rühren, daß Diels sich dieses Versäumnis hat zu Schulden kommen lassen?

²¹ *DUZ* I 52 S.101-102. Der Brief ist undatiert; die Angabe im Text hat der Herausgeber D. Ehlers aus dem Anfang des Briefes (hier nicht abgedruckt) rekonstruiert. Kern, der ebenfalls aus diesem Brief zitiert (52f.), hat versehentlich das Datum des vorangehenden Briefes (13. Januar 1874) gewählt.

macht mir bis jetzt einen sehr schablonenmäßigen Eindruck, wozu er als Zahlenmensch (er liebt es über jede Lumperei statist[ische] Aufnahme zu veranstalten²², was endlose Schreiberei gibt) sehr zu neigen scheint. Mich speciell berührte es eigentümlich, daß er in der zweiten Conferenz ohne mich vorher avertiert zu haben, mir und einem andern Collegen zwei St(unden) wöchentlich mehr dictierte. Während nemlich früher unter Classens Leitung die gesetzl(iche) Bestimmung 18-24 St(unden) für den ordentl(ichen) Lehrer so verstanden wurde, daß man ohne Vergütung Niemandem mehr gab als 20 St(unden), findet Hoche 22 u(nd) selbst 24 St(unden) für durchaus nicht zuviel. Daneben will ich nicht leugnen, daß er in einzelnen Dingen manchen verrotteten Zopf abgeschnitten hat und daß seine Rücksichtslosigkeit mit der er die alten Traditionen über Bord wirft bewundernswürdig ist, aber das ganze schmeckt mir zuviel nach preußischer Unterofficiersschablone. So läßt er sich z. B. jetzt von jedem Lehrer aufschreiben, wieviel Verse Ovid oder Cäsar er in dies(em) Jahr lesen wolle und erhöht wo es Noth thut, die Zahl, als ob es auf multa und nicht multum ankäme! Die andern Collegen selbst Herbst haben einen heilloosen Respect vor ihm, so daß ich mit meiner Opposition, die ich ihm mache ziemlich allein stehe."

Viel vernichtender hätte das Urteil, das Diels hier knapp zwei Monate nach Hoches Amtsantritt ausspricht, kaum ausfallen können. Ich glaube, dieser Briefstelle entnehmen zu können, daß Diels insbesondere die menschlichen Eigenschaften Hoches enttäuscht haben, daß ihm seine Umgangsformen, sein Auftreten, sein Verhalten gegenüber Kollegen mißfallen haben sowie seine Rücksichtslosigkeit bei der Durchsetzung von Neuerungen, weniger die Maßnahmen selbst. Er tadelt sie zwar als schablonenhaft, gibt aber zu, daß manche Traditionen überholt waren.

²² Vgl. dazu E. KELTER, *Hamburg und sein Johanneum...* (o. Anm.1), 187f.: "Gewiß war Hoche in seiner Amtsführung, in der peinlichen Sorgfalt seiner Arbeit, schwer zu übertreffen. Wir brauchen uns nur seine Schulprogramme anzusehen, um das bestätigt zu finden. [...] Diese [die Schulnachrichten] enthalten am Schluß genaues, statistisches und Tabellenmaterial" (usw.). Auf Kelters Kapitel "Die Direktoren Joh. Classen (1864-1874) und Richard Hoche (1874-1888) im Zeitalter Wilhelms I." (164-197) sei überhaupt verwiesen.

Die Kritik an Hoche, seiner Person und seinen Maßregeln, beherrscht Diels' Briefe an Usener, kaum ein Brief aus dieser Periode, in dem Diels nicht über Hoches Amtsführung oder die "recht traurigen Schulverhältnisse" (I 55 S.109) klagt.

Neue Aspekte bringt sein Brief vom 14. November 1874, also ein halbes Jahr später geschrieben als der soeben zitierte (*DUZ* I 53 S.105):

"Hoche ist ein Mann, der jetzt für gelehrte Dinge absolut auch nicht das geringste Interesse mehr hat, unter dem also für mich nichts zu hoffen ist, so wenig ich auch seinen Anordnungen und Plackereien bis jetzt Widerstand geleistet habe. Aber daß diese die besten Kräfte absorbierende Belastung mit Correcturen und Pedanterien nicht mehr lange so fortgehen kann ist klar, besonders da durch Einschlebung dreier neuer Collegen in die besten Stellen eine Beförderung in Avancement oder materiell nicht in Aussicht steht.

Da ich diese Ansichten nach allen Seiten hin ausgesprochen habe, so denke ich wird sich vielleicht sonst etwas finden. Am liebsten freilich wäre es mir, wenn ich die liebe Jugend zu unterrichten, ganz aufgeben könnte. Doch das alles muß ich der Zukunft überlassen und bitte ich Sie nur, mich wie bisher mit Ihren freundlichen Rathschlägen unterstützen zu wollen".

Interessant ist hier — und ich werde darauf zurückkommen —, daß Diels ein knappes Dreivierteljahr nach seiner Ernennung zum ordentlichen Lehrer sich bei der Beförderung durch Hoche übergangen fühlt. Die hier erstmals geäußerte Absicht, das Johanneum zu verlassen, um an eine andere Schule zu wechseln, begegnet von jetzt an regelmäßig und wird immer dringender. Aus seinem Brief vom 31. Dezember 1875 an Usener wird zudem die enorme Arbeitsbelastung deutlich, die Diels fast zu erdrücken drohte (I 55 S.109):

"Ich habe bei einer solchen Art von Direction (Eyssenh[ardt] ist der siebte, der eingeschoben wird seit Hoches Antritt) nicht Lust noch Jahre lang in der untersten Stelle hocken zu bleiben und werde, bis ich die Leute von meiner Brauchbarkeit als akad(emi-scher) Lehrer überzeugt haben werde, nach der ersten besten

andern Stelle greifen. So habe ich mich um die durch Genthe erledigte Stelle in Frankfurt gemeldet, aber bin noch ohne Antwort. [...] Am liebsten möchte ich, wenn ich hier befördert würde, nicht fort, da ein Umziehen gerade in dem letzten Jahre meiner Arbeit verhängnißvoll werden könnte. Auf der anderen Seite könnte eine Ueberbürdung mit Arbeiten verschiedenartigsten Genres, wie ich sie jetzt treiben muß, nicht ohne Nachtheil für meine Gesundheit längere Zeit fortgesetzt werden. Einen Stundenplan meiner Thätigkeit von morgens sieben bis Nachts ein Uhr wage ich Ihnen gar nicht mitzuthemen, da ich ernstliche Vorwürfe von Ihnen, wie von anderen deswegen empfangen würde”.

Wie unglücklich Diels sich fühlte, wie verzweifelt er über seine Lage war, die ruhiger wissenschaftlicher Arbeit wenig förderlich war, zeigt eine Bemerkung in seinem Brief vom 9. Mai 1876 (I 58 S.114f.):

“Aus der Schule gibts wenig u(nd) wenig Erfreuliches. Eyssenhardt ist angetreten weniger unangenehm, als wir vermuteten. Sein Unterricht scheint sogar bei den Schülern einen wolthuenden Gegensatz gegen die ungläubliche wissenschaftliche Oede Hoche zu bilden. WWagner hat natürlich nach seiner Froschmolluskenbreinatur [dazu Anm. 31] den neuen Ankömmling mit allen Ehren empfangen. H(och)e hat jetzt wieder zwei Oberlehrerst(ellen) creiert und dafür wieder einige Semitheologen von Elberfeld pp gewonnen, an Beförderung ist natürlich gar nicht zu denken. Deshalb sobald dies Jahr herum ist, fort aus dieser Wüste!”

Wir wissen nicht genau, ob sich Diels kurz darauf, im August, eine Möglichkeit bot, Hamburg zu verlassen. Jedenfalls befindet sich in der Personalakte Diels (Dok. 5) die Anfrage des Greifswalder Gymnasialdirektors Steinhausen an Hoche, ob er Diels, dessen wissenschaftliche Tüchtigkeit ihm außer Zweifel stehe, für eine freiwerdende Lehrerstelle empfehlen könne. Auf Diels hingewiesen war Steinhausen durch Kiessling, den Horazkommentator (seit 1872 Professor an der Greifswalder Universität). Wahrscheinlich war dieser wiederum von seinem Bruder, dem Naturwissenschaftler Hans Kiessling (1839-1905), der Diels' Kollege am Johanneum war, über dessen bedrückende Lage

unterrichtet worden²³. Leider können wir nicht sagen, wie Hoche geantwortet hat, ob er (in der Hoffnung, sich eines Widersachers und Kritikers entledigen zu können) Diels gelobt oder ob er Diels als unerträglich "eitel und überheblich" (s. Dok.6) geschildert hat (so daß Steinhausen auf seine Berufung verzichtete). Ich vermute in Anbetracht des geradlinigen Charakters Hoches, daß sich beide offen ausgesprochen haben, daß Diels damals einen Wechsel wegen des fortgeschrittenen Stadiums seiner Arbeit abgelehnt (vgl. *DUZ I* 55 S.109) und Hoche seinen Kollegen in diesem Sinne benachrichtigt hat²⁴.

Noch eine Briefstelle aus Diels' letzter Zeit am Johanneum, dessen Atmosphäre er einmal (am 21. Mai 1877, s.u.) als "durch niedrigsten Servilismus inficiert" bezeichnet, will ich anführen²⁵, da sie zeigt, daß es ihm schließlich nur noch darum ging, fortzukommen (*DUZ I* 61 S.125 vom 22.3.1877):

"Das Geschichtsexamen von Hoche zu hören, ist eine wahre Qual, eineinhalb St(unden) lang nichts wie Zahlen! Hoffentlich schlägt bald meine Erlösungsstunde, wenn auch verschiedene Anstrengungen fortzukommen erfolglos geblieben sind. Selbst

²³ Wilamowitz scheidet zum damaligen Zeitpunkt aus: Wie die Briefe Nr. 11 und 12 des Briefwechsels Diels-Wilamowitz zeigen, haben die beiden ihre freundschaftlichen Beziehungen nach etwa fünfjähriger Unterbrechung erst im Laufe des August 1876 wiederaufgenommen. Diels' Brief (Nr. 12), der dem Wilamowitzbrief vorausgeht, ist am 5. August geschrieben, Wilamowitzens Antwort (Nr. 11) kaum vor Ende August. Vgl. dazu "Bemerkungen zum Briefwechsel Diels-Wilamowitz", in *Eikasmos* 8 (1997), 283-308, insbes. 285-87 und 294 mit Anm.48.

²⁴ Hoche's Randnotiz "fraglich" legt diese Vermutung nahe. Zunächst hatte ich, paläographisch nicht unmöglich, "freylich" gelesen, was einen gehässigen Ton Hoche's implizieren würde (aber D. Ehlers, der mich auf die andere Möglichkeit hinwies, hat wohl Recht, zumal Hoche Dok. 6 "freilich" schreibt).

²⁵ Für Diels' Kritik an Hoche, seiner Persönlichkeit, seinem Unterricht und auch seiner wissenschaftlichen Unzulänglichkeit, verweise ich zusammenfassend auf folgende Stellen: *DUZ I* S.102; 105; 106; 109; 113; 115; 125; 129; 132-133; 134; 139. Ohne Namensnennung auch in einem Brief an Th. Gomperz vom 17. April 1877 (*DGG* 5 S.19, vgl. S.17): "Meine Stellung an der hiesigen Schule wird bei dem banausischen Character meiner Kollegen hier immer unerquicklicher". Wilamowitz gegenüber spielt er ebenfalls auf die unerquicklichen Schulverhältnisse an (am 5. August 1876); vgl. "Bemerkungen zum Briefw. Diels-Wilamowitz" (o. Anm. 23), 292 mit Anm. 36 und 50.

Bonitz, den Classen und Zeller, ohne mein Zuthun, angegangen hatten, mir in Berlin eine Stellung zu verschaffen, zuckte die geheimrätlichen Achseln! ci vuol pazienza”.

Keine drei Monate später kam die erlösende Nachricht, am 15. Juni 1877 wurde Diels zum ordentlichen Lehrer des Königsstädtischen Gymnasiums in Berlin gewählt (was er vor allem den Bemühungen Zellers zu verdanken hatte, s. *DUZ* II 282 S.365), zwei Tage darauf bat er um die Entlassung aus dem Dienst des Hamburgischen Staates, die ihm zum 30. September gewährt wurde.

Das Ende seiner Zeit am Johanneum unter Hoche, die er selbst später ein Martyrium nannte (Kern 52), war abzusehen, Usener beglückwünschte ihn am 14. Juli “zu der bevorstehenden Translocation nach Berlin” (*DUZ* I 66 S.135).

Doch zum Abschluß mußte sich Diels noch einmal mit Hoche auseinandersetzen. Er benötigte, vermutlich aus formalen Gründen, ein Zeugnis über das von ihm unter Classen abgelegte Probejahr (Dok. 9-10). Offiziell wurde es von der Oberschulbehörde (OSB) ausgestellt, aber zugrunde gelegt wurde natürlich die Beurteilung des Schuldirektors. Man wird nicht gerade sagen können, daß das Zeugnis glänzend ausgefallen ist. Selbst wenn man bei der Wendung “Da [...] seine Leistungen [...] den an ihn gestellten Anforderungen entsprachen” und bei dem Schlußsatz “Diese Stellung bekleidet er noch gegenwärtig zu unserer Zufriedenheit” von den Definitionen der heutigen Schulbureaukratie absieht und das Zeugnis wohlwollend auslegt, wird man die gewählten Formulierungen bestenfalls mit der Note ‘drei’ (d.h. befriedigend) identifizieren. Ich vermute, daß dem Praeses, dem Bürgermeister Kirchenpauer, das gespannte Verhältnis, das zwischen Hoche und Diels herrschte, bekannt war und daß er zur Abschwächung des verheerenden Eindrucks des vorgelegten Entwurfs dafür gesorgt hat, daß der Zusatz “laut Bericht des Directors der Schule” eingefügt wurde²⁶: So wußte jeder Leser,

²⁶ Das bedeutet, daß Kirchenpauer Diels als Lehrer höher eingeschätzt hat als Hoche und überzeugt war, daß wegen Hoches persönlicher Abneigung das Zeugnis schlechter als berechtigt ausgefallen war.

daß es zwar formal ein Zeugnis der OSB war, in Wirklichkeit aber eines, das von Diels' Kontrahenten Hoche ausgestellt war. Je nach dem Wohlwollen, das der Leser Diels entgegenbrachte, konnte er es deuten.

Nur zweimal hat Diels seinen Direktor Usener gegenüber gelobt. Einmal unmittelbar nach dessen Amtsantritt, als er ihm bescheinigte (*DUZ I 52 S.102*), daß er 'in einzelnen Dingen manchen verrotteten Zopf abgeschnitten habe und daß seine Rücksichtslosigkeit, mit der er alte Traditionen über Bord werfe, bewunderungswürdig sei'; falls dies noch als Lob betrachtet werden kann, wenn man den gesamten Tenor des Briefes und die Einschränkung: "aber das ganze schmeckt mir zuviel nach preußischer Unterofficiersschablone" hinzunimmt. Das zweite Mal Anfang 1876. Diels hatte, um seine Arbeit über die Doxographen voranzutreiben, die OSB unter Hinweis, daß es sich um eine von der Preußischen Akademie gestellte Preisaufgabe handele, am 12. Januar gebeten, die von ihm zu erteilende Stundenzahl von 22 auf zwölf zu reduzieren; dies wurde auch am Tage darauf genehmigt (s. Dok. 4). Dazu schrieb Diels am 27. Januar 1876 an Usener (*DUZ I 57 S.111*):

"Eine zweite angenehme Meldung kann ich Ihnen machen, daß es mir auf mein Gesuch bewilligt worden ist im nächsten Schuljahr 1876/77 statt 22 wöchentl(icher) Schulstunden nur 12 zu erteilen. Ich kann dabei nur die Bereitwilligkeit, mit der Hoche darauf einging rühmen. Freilich müssen dann meine Freunde die ausfallenden Stunden geben, wozu sich auch sieben meiner Kollegen erboten haben."

Diels' Freude und die Anerkennung, die er Hoche zollt, ist gut zu verstehen; denn seine Arbeit machte auf Grund dieser Vergünstigung erfreuliche Fortschritte, wie er Usener bereits am 9. Mai 1876 (*I 58 S.114*) meldet; und selbstverständlich war weder das Entgegenkommen Hoches noch die Bereitschaft der sieben Kollegen, wenn man die persönlichen Animositäten in Betracht zieht und insbesondere, daß Diels, wie Dok. 3 belegt, zur Zeit seiner Eingabe neben seinem Schulunterricht an

einem Privatinstitut Stunden erteilte und diese bis Ostern 1876 fortzusetzen gedachte, zu welchem Zeitpunkt die beantragte Reduzierung wirksam werden sollte²⁷ (und wurde). Hier hätte sich Hoche ohne Zweifel ein Ansatzpunkt geboten, Diels' Gesuch zu torpedieren.

In der von Hoche geschaffenen Atmosphäre gestaltete sich auch Diels' Verhältnis zu seinen Kollegen zunehmend schwieriger; nicht alle erfüllten die von ihm beachteten Maßstäbe, sondern sie zeigten sich, um ihr Fortkommen nicht zu gefährden, gefügig und unterwürfig und gaben ihre anfängliche Opposition gegen Hoche auf. Zunächst, unter dem Direktorat Classens, waren es außer Classen selbst vier Kollegen, mit denen Diels Bekanntschaft geschlossen hatte und mit denen er sich wissenschaftlich austauschen konnte. Es waren dies, wie soeben schon zitierte Briefstellen zeigen (*DUZ* I 41 S.84 und 43 S.88f.), Hermann Schrader (1841-1916), Heinrich Bubendey (1840-1917, der 'jüngere' Bubendey), Ernst Th. Rautenberg (1842-1913) und Wilhelm Wagner (1843-1880), alle kaum älter als Diels. Am Ende seiner Johanneumszeit verkehrte er nur noch mit Classen und Schrader. Schon in Berlin, schrieb er unter dem 5. November 1877 an Usener (*DUZ* I 68 S.139): "Gott sei Dank, dass ich aus Hamburg und seinem Johanneum fort bin, wo ich außer Classen und etwa Schrader (der nebenbei bemerkt jetzt dick im Porphyrios steckt) Niemand näher getreten bin".

Speziell zu Rautenberg müssen Diels' freundschaftliche Beziehungen später völlig zum Erliegen gekommen sein. "Es ist ja fast eine Ehre nicht zu derselben Kategorie wie Stock und Consorten zu gehören", schrieb Diels am 16.4.1877 an Wagner (s. Dok. 7); und unter die Consorten rechnete Diels, wie der Zusammenhang lehrt, auch Rautenberg. Diels' Vorwurf, dieser

²⁷ Aus einem Dielsbrief an den Direktor vom 16.10.1874 (in der Personalakte des Johanneums befindlich) ergibt sich, daß Diels damals acht Privatstunden je Woche gab, aus einer anderen Notiz, daß es im Sommer 1874 sogar zwölf waren.

habe seine Beförderung durch Liebedienerei gegenüber Hoche erwirkt, läßt sich so gut wie sicher aus Dok. 6 in Verbindung mit Dok. 7 erschließen. Da Diels, wie sich aus dem Ende des Wagnerbriefes ergibt, kein Mann des Kompromisses war, war der freundschaftliche persönliche Verkehr damit wohl beendet.

Besonders gut sind wir durch die Usenerbriefe und Dok. 7 und 6 (Diels' Brief an Wagner und Hoches Aktennotiz) über Diels' Verhältnis zu Wilhelm Wagner unterrichtet²⁸.

Wagner, der kurz vor seinem 37. Geburtstag verstarb, war ein äußerst gelehrter und vielseitig begabter Mann, und Diels hat ihn auch so eingeschätzt. Mit einer Arbeit über Plautus bei Ritschl in Bonn promoviert (I 35 S.74 "Plautus-Wagner"), wandte er sich nebenbei der englischen Philologie zu (Shakespeare) und edierte auch frühneugriechische Texte, wofür er vom griechischen König mit dem Erlöserorden ausgezeichnet wurde (1875); diese Ausgabe ist bis heute nicht ersetzt (und wurde deshalb nachgedruckt). Diels spricht vom "trefflichen" Wagner (I 43 S.89), bescheinigt ihm "große Vielseitigkeit und daneben große praktische Erfahrung" (I 41 S.84). Er stand in Graz an

²⁸ Eine umfangreiche Personalakte, in der auch in Zeitungen erschienene Würdigungen verwahrt werden, befindet sich im Johanneum. Vgl. insbes. Ad. METZ, "Zur Erinnerung an Wilh. Wagner. Sein Lebens- und Entwicklungsgang", in *Progr. der Gelehrtenschule des Johanneums zu Hamburg*, Schuljahr 1880-1881 (Hamburg 1881), p.I-XXV (mit Schriftenverzeichnis). A. FELS, in *Englische Studien* 4 (1881), 188-194. R. HOCHÉ, in *BiogJahr* 3 (*JAW* 20), 1880 (1881), 10-12. John GLUCKER, "Professor Key and Doctor Wagner. An Episode in the History of Victorian Scholarship", in *Pegasus. University of Exeter Class. Society Magazine* No. 12 (June 1969), 21-41 (ein Resümee ["Ein bemerkenswerter Vortrag"]) in *Das Johanneum*, Jahrg. 1970, Heft 2, 30-33), und (mit dems. Titel) *Pegasus. Classical Essays from the University of Exeter* 1981, 98-123 (letzteren Aufsatz kenne ich nicht). Ferner: *Bonner Kreis* Nr. 63. KELTER (o. Anm.1), 186; 189; 196. Fr.A. ECKSTEIN, *Nomencl.philol.*, 603. W. PÖKEL, *Philol.Schriftsteller-Lex.*, 295. Nach dem Studium der klassischen Philologie in Berlin und Bonn (vom SS 1861 bis SS 1864) hielt sich Wagner sechs Jahre in England auf. Von Ostern 1870 bis zu seinem Tode wirkte Wagner am Johanneum als Lehrer des Englischen (zu seinem eigenen Bedauern nicht der klassischen Sprachen). Er starb am 15. April 1880 während einer Forschungsreise in Neapel. Die Reaktionen auf seinen Tod beweisen, daß Wagner ein weltweit geachteter und anerkannter Gelehrter war. Diels äußert sich über ihn *DUZ* I S.74; 84; 88f.; 91; 106; 112; 115; 125; 134.

erster Stelle (I 54 S.106) und in Leipzig²⁹ auf einer Berufsliste (Dok. 7). Diels hebt schon früh seine Eitelkeit hervor (I 54 S.106: "Eitelkeit ist nemlich eine kleine Schwäche an ihm"), aber eher wohlwollend und nachsichtig, und da Wagner ihm "trotz seiner handwerksmäßigen Praxis u(nd) Auffassung der Philologie oft recht nützlich ist", kommt er häufiger mit ihm zusammen³⁰ (I 57 S.112 vom 27.1.1876). Doch allmählich verdüstert sich das Bild. Um Wagners Opportunismus und seine Dienstfertigkeit, ja Servilität zu charakterisieren, spricht Diels von seiner "Froschmolluskenbreinatur"³¹ (I 58 S.115) und degradiert ihn zum "Famulus des Direktors" (I 61 S.125). Vollends Diels' Zorn erregte Wagner aber, als er Diels am 16. April 1877 darauf hinwies (Dok. 7), daß ihm sein "Umgang mit gewissen Kreisen" Schaden bringen, d.h. seine Beförderung verhindern würde. Usener gegenüber hat Diels sich am 21. Mai über diesen Vorfall geäußert (DUZ I 65 S.134):

"Kommt mir neulich WWagner und meinte, ich möchte doch die Freundschaft des Directors Hoche zu gewinnen suchen, da sonst ein Avancement für mich nicht zu hoffen wäre! Ob der betreffende ehrenwerthe Professor inspiriert war oder nicht, ist gleichgültig. Den Bescheid, den ich ihm gab, können Sie sich denken. Sie werden sich aber auch denken können, wie unerträglich es ist, in einer solchen durch niedrigsten Servilismus inficierten Atmosphäre leben zu müssen".

²⁹ Und zwar war Wagner, wie andere Quellen zeigen (z.B. METZ [o. Anm.28], p.xvi f.), 1877 einer der Kandidaten für die Ritschnachfolge.

³⁰ Ein Beleg für das gute Verhältnis ist Wagners Brief vom 31. August 1876 an den Direktor Hoche: "Sehr geehrter Herr Director, Ich habe Diels gestern Abend besucht und ihn recht unwohl gefunden. Eine häßliche Geschwulst im Nacken muß geschnitten werden. Er bedauert, auch heute nicht zur Schule kommen zu können und hat mich gebeten, Ihnen dies mitzuthemen. Ihr ganz ergebener W. Wagner". Vom 30.8. bis zum 22.9. konnte Diels damals keinen Unterricht erteilen (alles nach Schriftstücken in der PA Diels).

³¹ Der Begriff scheint damals geläufig gewesen zu sein; z.B. wird er von dem Rezensenten von Wilamowitzens *Aus Kydathen* (Philol.Unters. 1) im *Literar.Centralblatt* 31 (1880), 1390-93, verwendet, der von "der Froschmolluskenbreinatur dieses Stil" spricht, um die bunte Mischung von saloppen und gezierten Wörtern, von allermodernster und veralteter Ausdrucksweise zu charakterisieren. Der Rezensent dürfte, wie seine gesamte Diktion verrät, Erwin Rohde sein.

Hier kommt das Ansinnen Wagners noch deutlicher zum Ausdruck, gleichsam die positive Seite: Diels solle sich konzilianter gegenüber Hoche verhalten, gar seine Freundschaft zu gewinnen suchen; mit anderen Worten: er solle seine eigenen Überzeugungen fahren lassen und sich genauso servil verhalten, wie es nunmehr fast alle seine Kollegen taten. Die Antwort, die Diels ihm erteilte, ist, wie wir sehen können, in der Tat sehr heftig ausgefallen und in ihrer verletzenden Schärfe kaum zu überbieten. Man wird nicht zögern, diesen Brief als unvereinbar mit dem unter Gymnasiallehrern herrschenden Umgangston zu bezeichnen. Rückhaltlos wirft Diels Wagner und den später genannten Kollegen Opportunismus und Karrierestreben vor: "Eine vollends erkältende Wirkung hatte die überraschend schnelle Annäherung an die Größen [...] der Domstraße", womit in erster Linie Hoche gemeint ist. Beleidigend ist gegen Ende auch die Bemerkung über den Kollegen Rinn, dem er, Wagner, etwas Geist einflößen möge, "der in Elberfeld stark an ihm vermißt wurde"³².

Ein etwas selbstgerechter Ton scheint mir aus dem Anfang zu sprechen, wenn Diels Idealismus, vertreten durch seine Person, und Egoismus (wohl im Sinne des Karrierismus), vertreten durch Wagner, nebeneinanderstellt³³.

Man kann es sich kaum vorstellen, daß Diels bei der Abfassung dieses Briefes noch nicht zum Berliner Lehrer gewählt war; doch erfolgte diese Wahl erst zwei Monate später (am 15. Juni). Ich vermute aber doch, daß Diels im Wissen um die Bemühungen Zellers und anderer sich damals schon ziemlich

³² Heinrich Rinn (1843-1922) war also eine "Creatur Hoches von Elberfeld her" (s. *DUZ* I 53 S.105 Anm.1). Auch alle anderen in dem Wagnerbrief (Dok. 7) genannten Personen waren damals Lehrer am Johanneum: Rautenberg (bereits oben erwähnt), Friedrich Stock (1827-1897), Ludwig O. Bröcker (1814-1895), Dr.iur. (Jena 1837) und Dr.phil. (Heidelberg 1838). Mit Kiessling ist der Mathematiker Hans Kiessling (1839-1905), der Bruder Ad. Kiesslings, gemeint.

³³ Eine gewisse Überheblichkeit bei Diels glaube ich auch bei seiner (Schaden-) Freude über ein sprachliches Versehen Mommsens bzw. Haupts zu spüren; dazu *DUZ* I S.88; 90; 93.

sicher war, daß seine "Erlösungsstunde" (dasselbe Wort etwa gleichzeitig auch *DUZ* I 61 S.125) unmittelbar bevorstehe.

Hoche fand, wie seine Aktennotiz zeigt (Dok. 6), das Schreiben im Nachlaß Wilhelm Wagners. Es wird ihm eine reine Freude gewesen sein: Sah er hier doch all die schlechten Eigenschaften: maßlosen Ehrgeiz und Selbstüberschätzung bestätigt, die er schon immer an Diels beobachtet zu haben glaubte. So hat er das Schreiben mit zahlreichen Anstreichungen am Rande (Frage- und Ausrufezeichen) der Personalakte Diels beigelegt³⁴. In der Tat stellt dieser Brief den Umgangsformen von Diels kein gutes Zeugnis aus, zumal dann nicht, wenn Wagner, was anzunehmen ist, aus wohlmeinender Absicht handelte und Diels aus seiner Isolierung heraushelfen wollte.

Ob Diels frei "von aller persönlichen Eitelkeit" war, wie sein Biograph meint (Kern 114), ob er vielleicht in seiner frühen Zeit ein wenig davon besaß, wird kaum sicher und schon gar nicht generell zu entscheiden sein: Dasselbe Auftreten kann durchaus unterschiedlich wirken. Max Dessoir, Diels' späterer Berliner Kollege, hat ihn jedenfalls für eitel gehalten: Als er Diels eines Tages besuchte, lag auf dem Lesepult "hell beschienen, nicht zu übersehen, eine prächtig gedruckte Einladung des Reichskanzlers zu einem Abendempfang" (M. Dessoir, *Buch der Erinnerung* [Stuttgart 1946], 186).

³⁴ Unmittelbar darauf folgt in der Akte der Zeitungsbericht über Diels' Wahl in die Akademie (Dok. 11), in dem diese unrichtig damit motiviert wird, daß er sie als Schüler Mommsens (der damals über großen Einfluß in der Akademie verfügte) dessen Gunst verdanke. Tatsächlich ist die Initiative von Eduard Zeller ausgegangen, er hat den Wahlvorschlag für Diels' Aufnahme in die Akademie formuliert, Bonitz, Mommsen, Vahlen und Kirchhoff haben sich ihm angeschlossen (KIRSTEN 96). Andererseits zeigt sich der Berichterstatter insofern über Interna der Sitzung wohlunterrichtet, als Mommsens Stimme durchaus entscheidend war: In seinem Dankesbrief an Mommsen schreibt Diels nämlich am 4. August 1881 (die Wahl war am 28. Juli erfolgt, ihre Bestätigung durch die vorgesetzte Behörde am 15. August): "Für die durch Roberts Freundlichkeit mir von Ihnen übersandten Glückwünsche spreche ich Ihnen meinen herzlichsten Dank aus, zumal ich weiß, daß Sie bei meiner Wahl Ihre gewichtigste Stimme in die Wagschale gelegt haben" (der Brief, dessen Kenntnis ich St. Rebenich verdanke, ist noch unpubliziert; vgl. dessen Beitrag in diesem Band, unten S. 113).

Selbstbewußt war Diels und durfte dies auf Grund seiner Leistungen auch sein; und selbstbewußt ist er auch dem Direktor Hoche gegenübergetreten, so z. B. als er "den Unterricht in der Prima" für sich verlangte (*DUZ* I 61 S.125). Schwer dagegen zu beurteilen ist, ob Diels gelegentlich zu selbstbewußt war und, wie Hoche formuliert, an "maßloser Selbstüberschätzung" litt. In einem Punkte, den Hoche hervorhebt, der aber sicher nicht allein für sein vernichtendes Urteil über Diels' Sinnesart maßgeblich war, scheint mir Hoche im Recht zu sein: Es war anmaßend von Diels, daß er, kaum ein Jahr als ordentlicher Lehrer im Amt, mit seiner Beförderung gerechnet hatte und Hoche dies wissen ließ. *DUZ* I 53 S.105 bestätigt, daß Diels sich bereits im November 1874 übergangen fühlte, und zwar wohl deshalb, weil er meinte, daß seine Gelehrsamkeit (die Hoche im übrigen anerkannt hat) nicht hoch genug veranschlagt worden sei, da Hoche ein Mann sei, "der jetzt für gelehrte Dinge absolut auch nicht das geringste Interesse hat", für den Gelehrsamkeit also bei Beförderungen von Lehrern nur von untergeordneter Bedeutung war.

Es ist hier nicht meine Absicht gewesen, Diels' Charakter herabzusetzen oder ihn gar für all die Schwierigkeiten und unerquicklichen Verhältnisse, in denen er sich während seiner Johanneumszeit befand, verantwortlich zu machen. Auch wenn Diels damals — im Gegensatz zu späteren Zeiten³⁵ — wohl nicht ganz leicht im Umgang war und gelegentlich überheblich aufgetreten sein mag, so wird man doch die Ursache vor allem in dem herrschsüchtigen, keinen Widerspruch duldenden 'Preußen' Hoche sehen, "der wußte, was er wollte" (Kelter 185), der das, was er für richtig erkannt hatte, auch gegen höchsten Widerstand rücksichtslos durchsetzte. Werner von Melle, der spätere Bürgermeister, der leitend an der Entwicklung des Hamburgischen Bildungswesens dieser Zeit beteiligt war und planmäßig auf die Gründung einer Universität hinwirkte, spricht

³⁵ Angedeutet ist diese Entwicklung seines Wesens in der schönen Würdigung O. REGENBOGENS (*Kl.Schr.*, 551f.).

einmal von "dem sich allmächtig dünkenden Schulrat [ab 1888] Hoche" und charakterisiert ihn zusammenfassend wie folgt³⁶:

"Hoche war bald nach meinem Abgang zur Universität an Stelle des liebenswürdigen Thukydides-Gelehrten Johannes Classen Direktor der altberühmten Gelehrtschule des Johanneums geworden und hatte hier ein strenges Regiment eingeführt, das er nun, von Senator Stammann zum Schulrat berufen, im gesamten höheren Schulwesen durchzuführen bemüht war. Nach seiner Auffassung gingen die Interessen der Schulen denen der Wissenschaftlichen Anstalten immer vor. Ja man behauptete, wenn auch wohl mit Unrecht, daß er Lehrer, die ihm aus dem einen oder anderen Grunde nicht zusagten, an die Wissenschaftlichen Anstalten fortgelobt habe. Durch und durch Autokrat und auch in der äußeren Form wenig verbindlich, hatte er, ungeachtet seiner erheblichen Verdienste um die Entwicklung der höheren Schulen, viele Gegner."

Berücksichtigen muß man bei der Beurteilung und Bewertung Hoches, daß er in einer Phase des Umbruchs nach Hamburg berufen wurde. Ihm war die Aufgabe gestellt, nach dem Beitritt Hamburgs zum Norddeutschen Bund (1867) und der Gründung des Kaiserreichs (1871) das Hamburgische Schulwesen, das bis dahin eine ziemlich eigenständige Stellung eingenommen hatte, an das preußische anzugleichen. Es mußten z.B. die Bestimmungen für die Reifeprüfung, die fortan als verbindlich für die Aufnahme eines Studiums gelten sollten, mit den preußischen in Übereinstimmung gebracht werden, wenn anders die Hamburger nicht ihre Studienberechtigung an den preußischen Universitäten verlieren wollten. Deshalb hatte die OSB mit Hoche einen Preußen berufen, der sich als Direktor in der Rheinprovinz, in Wesel und in Elberfeld bereits bewährt hatte.

Man kann sich kaum einen größeren Gegensatz vorstellen als den zwischen Hoche und dem früheren Direktor Classen. Classen, selbst "ein feiner Gelehrter" (Kelter 165f.), wollte wieder Gelehrte heranziehen, Hoche, der kaum (nach Diels:

³⁶ W. VON MELLE, *Dreißig Jahre Hamburger Wissenschaft. 1891-1921. Rückblicke und persönliche Erinnerungen* I (Hamburg 1923), 148f. und 150.

keinen) Sinn für Gelehrsamkeit besaß, war der Typ des preußischen Verwaltungsbeamten, mit dem, wie man gesagt hat (Kelter 184), der preußische Unteroffizier (und dessen Ton) am Johanneum Einzug gehalten hat. Classen behandelte die Schüler als eigenständige Persönlichkeiten, als Individuen, er erzog sie zur Selbständigkeit, widmete sich vorzüglich den besonders Begabten und ließ den Schülern viele Freiheiten (so erlebte unter ihm der Wissenschaftliche Verein, bekannt geworden durch Eduard Meyer, eine neue Blüte).

Hoche hat von Anfang an keinen Zweifel daran gelassen, daß er die Schule für verwahrlost halte und sie sich in einem verrotteten Zustand befinde³⁷; er hat sofort energisch durchgegriffen und ein strafferes Regiment eingeführt; so hat er beispielsweise, wie wir schon sahen (*DUZ* I 52 S.102; Dok. 6), die Stundenzahl der Lehrer erhöht. Und vor allem ließ er den Schülern weniger Freiheiten und Spielraum für eigene Interessen; sie einheitlich auf möglichst gleichem Niveau auf die Reifeprüfung 'abzurichten', zu dressieren war sein oberstes Ziel.

Bei der ersten von ihm und zugleich nach den neuen, schärferen Bestimmungen durchgeführten Reifeprüfung (Ostern 1875) bestanden von 23 Kandidaten nur zwölf, was zu einem Skandal, einem "Fall Hoche" führte, über den sogar die

³⁷ So ist es nicht verwunderlich, daß das Verhältnis zu seinem völlig anders gearteten Vorgänger entsprechend getrübt war. Schon am 27. Januar 1876 bemerkt Diels, daß sich der Verkehr zwischen den beiden Direktoren "auf sehr zufällige Begegnungen" beschränke (*DUZ* I 57 S.113); und Hoche's Aktennotiz von 1880 (Dok. 6), in der es heißt, Diels habe Classen "die Handlangerdienste für seinen Thukydides (geleistet)", ist mehr als bezeichnend. Vgl. auch die Erinnerungen Friedr. MEINECKES, *Autobiographische Schriften*, Werke 8 (Stuttgart 1969), 38: "Und waren denn unsere humanistischen Lehrer noch dieselben wie zur Zeit Wilhelm v. Humboldts und Friedrich August Wolfs? Einige wohl, aber nicht die Mehrzahl. Raabes Horacker zeichnet sehr gut die verschiedenen Typen von Lehrern an den höheren Schulen in der Zeit nach den großen Kriegen, den etwas zerfahrenen, aber herzenswarmeren alten Lehrer, in dem Humanist und Mensch zusammengewachsen waren, und den schneidigen, philologisch gedrillten jungen Lehrer mit dem Rezept: 'Immer stramm, stramm, stramm, alles über einen Kamm'. Der große Philologe Hermann Diels, dem ich dies einmal erzählte, bestätigte mir, daß genau so in seiner Frühzeit um 1870 sich die Generationen der Lehrer geschieden hätten".

Hamburgische Bürgerschaft debattierte, insofern ohne Erfolg, als Hoche die neuen gesetzlichen Bestimmungen auf seiner Seite hatte und nicht nachgab³⁸. Nicht nur Schüler und deren Eltern, auch Teile des Kollegiums und (später als Schulrat) der Schulverwaltung hat Hoche durch seine Art gegen sich aufgebracht. Für die damalige Zeit sicher völlig unerhört, wurden die internen Gegensätze der Lehrerschaft auch vor den Schülern ausgetragen, wie folgendes gut beglaubigtes Vorkommnis zeigt: Als der Lehrer Ernst Reinstorff (1830-1893) bei geöffnetem Fenster Unterricht erteilte und von draußen die Kommandorufe des Turnlehrers L. Bintz hereindrangten, da rief er dem Primus zu: "Otto, mach die Fenster zu, draußen brüllt ein Preuße"; oder nach einer anderen Version: "Schließen Sie die Fenster, Meyer; draußen kommandiert ein Preuße"³⁹. Damals sind zwei köstliche Karikaturen des Schülers Emil Horst entstanden, die das tyrannische Wesen Hoches aufs Korn nehmen; einmal "Hoche als Attila" und zum anderen "König Hoche Hofhaltend", auf dem auch der lange Diels zu sehen ist⁴⁰.

³⁸ KELTER (o. Anm.1), 186f. Noch 1956 berichtet der ehemalige Schüler Ulrich Dannenberg (Abitur 1909), dessen Vater betroffen war, unter der Überschrift "Ära Classen — Ära Hoche" in der Schulzeitschrift darüber (*Das Johanneum* N.F. Heft 24, April 1956, 30): "Auch (mein Vater) war Schüler von Direktor Classen und bei seinem Abgange Primaner. Er fiel daher dem aus Preußen gerufenen Nachfolger, dem gefürchteten Direktor Hoche, anheim. Dieser erklärte bald nach seinem Antritte, daß er gründlich mit dem Hamburger Schlendrian aufräumen und höchstens die Hälfte der Primaner zur Reifeprüfung zulassen werde. Dem darauf einsetzenden Wirbel in der Prima entzog sich mein Vater durch die Flucht auf die Hochschule für Musik. Noch in seinem neunten Jahrzehnt grollte er dem Direktor Hoche und auch ich als Jung-Johanniter sah dem Gefürchteten, wenn er als Schulrat zu feierlichen Anlässen mit Zylinder im Gelände des Johanneums sich erging, mit Sippengroll nach".

³⁹ Vgl. KELTER (o. Anm.1), 186 (ohne Namensnennung). Martin LEO, "Erinnerungen aus der 'Hoche-Zeit'" (s. folg. Anm.), 236. Julius Bintz (1843-1891) gehörte zu den "Creaturen Hoches von Elberfeld und Wesel her" (*DUZ* I 53 S.105 Anm.1). Begonnen hatte er als Philologe mit einer Dissertation über Nonnos (Halle 1865), später war er begeisterter Turnlehrer und stand ganz auf der Seite Hoches.

⁴⁰ Publiziert sind sie mit Erläuterungen erst aus Anlaß des Jubiläums von 1929 unter der Rubrik "Erinnerungen aus der 'Hoche-Zeit'", in *Das Johanneum*, Heft 8 (September 1929), 238-240. Ebd. Heft 12 (September 1930),

Diels' Erlösungsstunde schlug, wie bereits erwähnt, am 15. Juni 1877 mit der Wahl zum ordentlichen Lehrer des Königsstädtischen Gymnasiums in Berlin, an das er zum 1. Oktober wechselte und an dem er sich, wie seine Briefe an Usener zeigen (I 68 S.138ff.), wohlfühlte⁴¹. Schon im August 1881 wurde er ordentliches Mitglied der Königlich Preußischen Akademie der Wissenschaften, womit eine Lehrtätigkeit an der Universität verbunden war; den Schuldienst konnte Diels dann endgültig quittieren, als er zunächst zum außerordentlichen Professor (4. Oktober 1882) und dann zum ordentlichen Professor (25. Januar 1886) an die Berliner Friedrich-Wilhelms-Universität berufen wurde, die in den folgenden Jahrzehnten unter der tatkräftigen Mitwirkung von Diels weltweit zum Zentrum der Altertumswissenschaften wurde. Trotz dieses steilen Aufstiegs und höchster Auszeichnungen hat sich ihm die Leidenszeit am Johanneum so tief eingepägt, daß die Erinnerung daran nie verblaßte oder gar ausgelöscht wurde. Besonders deutlich trat ihm die Vergangenheit vor Augen, als er 1914 seine Erinnerungen niederschrieb: Er hat sie mit seiner Verlobung abgebrochen: "Noch jetzt krampft sich mir das Herz zusammen bei der Erinnerung [an die Johanneumsjahre]. Ich schließe daher vor diesem traurigsten aller meiner Lustra [s. aber oben Anm.16] meine Erinnerungen", und weiter: "Dankbar aber muß ich zum Schlusse bekennen, daß es die Wissenschaft war, die mir meine Hingabe an sie in schwierigsten Verhältnissen dadurch lohnte, daß sie mir 1877 den Weg aus der Hamburger Galeere eröffnete

327-330 ("Hoche's Iliasstunden und ihr Bildungswert") von Ed. HALLIER auch Positives über Hoches Unterricht.

⁴¹ Etwas sonderbar berührt Diels' Äußerung vom 22. Juli 1877, also eine Woche nach seiner Wahl, gegenüber Usener (*DUZ* I 67 S.137): "An Lust und so Gott will Kraft fehlt's nicht [zur Habilitation usw.], es fragt sich nur, ob mir Berlin und die dortigen Schulverhältnisse ebensoviel Muße und Kraft zum Arbeiten lassen, wie Hamburg". So ganz schlecht scheinen Diels' Arbeitsbedingungen in Hamburg also doch nicht gewesen zu sein, auch wenn er "der Anregung [in Hamburg] fast vollständig entbehrt habe", wie er fortfährt.

und zu höheren Lebenspfaden mich emporführte"⁴² (zitiert nach Kern 50f.).

Das erste Mal aber wurde Diels bereits im Herbst 1905 mit seiner Vergangenheit konfrontiert, als er die Philologen-Versammlung in Hamburg besuchte; als ältester der anwesenden Universitätsprofessoren ("eine bedenkliche Ehre!") hatte er auf die Rede des Bürgermeisters Mönckeberg zu antworten, "was ich so that", schreibt er Zeller, "daß ich geschichtlich die natürliche Verbindung von Handelsstadt und Wissenschaft hervorhob und der Wahrheit gemäß bezeugte, daß nach einer 1875 eingetretenen Stockung, die durch Hoche veranlaßt war, nunmehr in letzter Zeit Hamburg wieder in nähere Beziehung zur Wissenschaft getreten ist". Nicht ohne Genugtuung fügt er hinzu: "Man hatte dort das Bestreben durch außerordentliche Liebenswürdigkeit die schlimmen Zeiten vergessen zu machen, die mir Direktor Hoche bereitet hatte, bis Sie mit Bonitz die schöne Wendung in meinem Leben vorbereiteten, für die ich Ihnen in jeder Stunde meines Lebens dankbar bin" (*DUZ* II 282 S.365).

⁴² Seine ganze Arbeitskraft widmete Diels während der Hamburger Jahre den *Doxographi Graeci*; das Thema war von der Preuß. Akademie (Ed. Zeller) am 2. Juli 1874 als Preisaufgabe (für Diels) gestellt, am 5. Juli 1877 wurde ihm der Preis zuerkannt, 1879 erschien das Werk im Druck (Weiteres in dem Beitrag von J. Mansfeld in diesem Band). Von den wenigen kleineren Arbeiten dieser Zeit hebe ich den grundlegenden Aufsatz "Chronologische Untersuchungen über Apollodors Chronika" hervor (in *RhM* 31 [1876], 1-54), gegen den Wilamowitz in seinen "Memoriae obliteratae" (*Hermes* 11 [1876], 291-304; 515) polemisiert, welcher Vorgang zur Wiederaufnahme ihrer persönlichen Beziehungen führte, die seit Abschluß ihrer Studien unterbrochen waren (vgl. dazu die oben Anm.23 zitierten "Bemerkungen zum Briefwechsel Diels-Wilamowitz"). Diels' Stimmung wurde gegen Ende seiner Hamburger Tätigkeit dadurch gehoben, daß Zeller ihn bereits am 11. April 1877 zur Mitarbeit an den *Commentaria in Aristotelem Graeca* aufforderte (s. *DUZ* II 2 S.17f. und I 65 S.135), deren Redaktor er am 15. Dezember desselben Jahres nach dem frühen Tod Torstricks wurde (KERN 65). Zu Beginn seiner Hamburger Zeit (am 17. Juli 1873) schloß Diels (in Wiesbaden) die Ehe mit Berta Dübell (1847-1919), der Tochter des Wiesbadener Kreisgerichtsrats Ludwig Dübell (1808-1888). Auf das Hamburger Bürgerrecht, das er am 28. Mai 1875 erworben hatte (Personalnachricht in der Johanneumsakte), spielt Diels am 10.4.1877 einmal an (*DUZ* I 64 S.132).

Damals wurde er mit Werner von Melle bekannt, mit dem er dann von Zeit zu Zeit über universitäre Fragen und die Gründung der Hamburgischen Universität korrespondierte. Anders als Wilamowitz war Diels ein eindeutiger Befürworter dieser Neugründung.

Das Johanneum hat sich später gern seines berühmten Lehrers erinnert. Die erste Gelegenheit bot Diels' 60. Geburtstag im Jahre 1908, zu dem auch das Kollegium seiner früheren Schule ihn beglückwünschte⁴³. Diels' Dankeschreiben (Dok. 12) ist sehr verbindlich ausgefallen; wenn er von den persönlichen freundschaftlichen Beziehungen zu einigen älteren Kollegen spricht, so könnte ich allerdings nur Hermann Schrader nennen, der aber bereits 1901 in den Ruhestand getreten war.

Zum 70. Geburtstag erschien ein Artikel von Wilhelm Capelle, einem Johanneumslehrer, im *Hamburgischen Correspondenten*, der in Diels' Personalakte abgelegt ist. Auch von Melle hatte Diels gratuliert, und so befindet sich in seinem Nachlaß ein Exemplar von Diels' Dankeskarte, die ihn selbst als altgewordenen Landmann beim Pflügen zeigt (dazu Kern 105). Zu Diels' Tode hat der Direktor des Johanneums im Namen des Kollegiums kurz und eher geschäftsmäßig kondoliert, worauf sein Sohn Ludwig artig, ebenso knapp repliziert hat (Dok. 13-14). Die Traueranzeige der Familie ist der Personalakte beigegeben. Eine wirklich warmherzige Würdigung durch den Kern-Schüler Wilhelm Quandt (1888-1957) erschien aus Anlaß von Diels' 100. Geburtstag 1949 in der Johanneumszeitschrift⁴⁴.

Beschließen will ich Diels' Beziehungen zum Johanneum mit einem Dankesbrief von ihm, den er am 1. Januar 1921

⁴³ W. von Melle hatte im Namen der OSB gratuliert, wofür Diels am 20. Mai dankt. Dieser (wie auch der sogleich im Text zitierte) Dielsbrief befindet sich im Nachlaß Werner von Melle der SUB Hamburg, das Glückwunschschreiben der OSB nach dem Druck im *Hamburgischen Correspondenten* als Zeitungsausschnitt in der PA Diels.

⁴⁴ Hermann DIELS und Ulrich VON WILAMOWITZ, *Das Johanneum. Mitteilungen des Vereins ehem. Schüler (etc.)*, N.F. Heft 2 (Juli 1949), 3-5 und Heft 3 (Nov. 1949), 3-6.

Werner von Melle geschickt hat. Er beweist, denke ich, daß Diels es verstanden hat, auch die Liebe und das Vertrauen seiner Schüler zu gewinnen, die der Greifswalder Direktor 1876 von ihm erwartete (Dok. 5). Und er bildet einen versöhnlichen Abschluß zum Thema "Diels und das Hamburger Johanneum":

Hochverehrter H(er)r Senator,
für Ihren herzlichen Glückwunsch zum 50jährigen Doctorjubiläum danke ich tiefgerührt. Der Gedanke an meine Hamburger Wirksamkeit wird jetzt besonders mir nahe gebracht durch die nähere Verbindung mit Prof. Richard Burmeister [1860-1944], dem Pianisten, der mich in Erinnerung an seine Lehrzeit auf dem Hamburger Johanneum, wo ich an ihm einen lieben Schüler hatte, in sein Häuschen in Dahlem aufgenommen und während seiner Abwesenheit in Rom zum Hausmeister eingesetzt hat. Durch ihn bin ich auch mit einem andern alten Schüler, dem jetzigen Botschafter in Rom, wieder in Beziehung getreten, so daß mir die alte Hamburger Vergangenheit lebhaft wieder vor die Seele getreten ist. In der Hoffnung, daß die unklaren Neuerungsbestrebungen, von denen Universität und Höheres Schulwesen auch bei Ihnen zur Zeit stark bedroht sind, allmählich auf einen gesunden Stand zurückgeschraubt werden können und mit den herzlichsten Wünschen für Ihre hochgesegnete Wirksamkeit

Ihr verehrungsvoll / ergebener Hermann Diels.

Anhang: Briefe und Dokumente

Vorbemerkung

Alle im Folgenden edierten Briefe und Dokumente befinden sich in der im Hamburger Johanneum verwahrten Personalakte Hermann Diels (Acta betr. Personalia: Diels, Litt. D, No. XIVs.), die keine Blattzählung aufweist (einiges liegt lose bei). Hier nicht berücksichtigt habe ich einige unwichtigere Briefe von Diels (z.B. die Bitte um Vertretung seines Unterrichts wegen Krankheit), ein Schriftenverzeichnis von 1874 (wohl eine Beilage zum Lebenslauf, unten Nr.2), gedruckte Auszüge aus den Schulprogrammen von 1874 und 1875, die Diels betreffen, ferner mit P. N. (Personal-Nachrichten) überschriebene Aktennotizen.

Außerdem befinden sich in der Akte

- die Bonner Promotions-Urkunde;
- ein Exemplar seiner Dissertation (neuwertig);
- ein Zeitungsausschnitt aus dem *Hamburgischen Correspondenten* vom 7. Juli 1877, betr. die Zuerkennung des Akademie-Preises;
- ein Zeitungsausschnitt mit dem Titel "Hermann Diels (zu seinem 70. Geburtstage am 18. Mai 1918)", von Dr. W. Capelle, Hamburg; und schließlich
- die Todesanzeige.

Alle Dokumente habe ich diplomatisch, d.h. unter Beibehaltung der Orthographie und Interpunktion der jeweiligen Originale, herausgegeben. Inconsequenzen, z.T. bei denselben Verfassern, können also nicht überraschen. Kurze erklärende Zusätze habe ich gelegentlich in eckigen Klammern hinzugefügt. Wie bei Inschrifteneditionen üblich, habe ich Abkürzun-

gen der Originale weitgehend aufgelöst und durch runde Klammern kenntlich gemacht (eckige Klammern habe ich für den Fall gewählt, daß die Abkürzungen sich bereits in durch runde Klammern eingeschlossenen Parenthesen befanden). Geschweifte Klammern habe ich einmal bei einem Briefentwurf (Nr. 13) verwendet, um Tilgungen durch den Schreiber selbst anzuzeigen. — Herrn Dr. Uwe Petersen, dem Leiter der Bibliothek der Gelehrtenschule des Johanneums, sei auch an dieser Stelle für sein Entgegenkommen gedankt sowie für die Genehmigung, diese Dokumente publizieren zu dürfen. Ebenfalls danken möchte ich der Staats- und Universitätsbibliothek (SUB) Hamburg für die Erlaubnis der Veröffentlichung von Dielsbriefen, die oben im Text und unten in meinem Diskussionsbeitrag zum Vortrag von Herrn Rösler näher bezeichnet sind.

[1. Staatsexamenszeugnis vom 8. Juli 1871. Abschrift von Diels' eigener Hand; beglaubigt durch den Direktor des Wiesbadener Real-Gymnasiums]

Prüfungs-Zeugniß

für den Candidaten des höheren Schulamts Dr. Hermann
Diels aus Wiesbaden

Bonn den 8. Juli 1871

Heute unterzog sich Dr. H. Diels vor der unterzeichneten Commission der Prüfung für das höhere Schulamt.

Derselbe ist geboren zu Biebrich am 18. Mai 1848, Sohn des Bahnhofverwalters Ludwig Diels zu Wiesbaden, evangelischer Confession.

Seine Vorbildung hat er vom Frühjahr 1858 bis Frühjahr 1867 auf dem Gymnasium zu Wiesbaden erhalten und sich dort das Zeugniß der Reife ersten Grades erworben. Er hat dann ein Jahr lang in Berlin und drei Jahre in Bonn Philologie studiert und hier am 22. Dezember 1870 auf Grund einer Abhandlung de Galeni historia philosopha und eines insigni cum laude bestandenen Examens die philosophische Doctor-

würde erlangt. Die mit ihm vorgenommene Prüfung hatte folgende Ergebnisse.

Der Candidat hatte als ordentliches Mitglied des Königlichen philologischen Seminars von Michaelis 1868 bis Michaelis 1870 sich ebenso sehr durch regen Eifer wie durch erfreuliche Leistungen ausgezeichnet. Durch eine umfangreiche Abhandlung über die Geschichte und die Quellen der uns unter den Namen des Plutarch und Galen und in den Eklogen des Joh. Stobaeus erhaltenen Tractate über griechische Philosophie, welche von der hiesigen Universität mit dem Preis gekrönt wurde (s. *Indicia quinque ordinum universitatis Frid.-Guil.-Rhenanae de litterarum certaminibus annis 1869-1870 facta* p. 5), lieferte er schon vor Abschluß seines akademischen Studium [sic] einen namhaften Beweis wissenschaftlicher Begabung. Ein kleiner Abschnitt dieser großen Arbeit liegt gedruckt vor in der Inauguraldissertation "de Galeni historia philosopha", deren Inhalt bereits durch Professor C. Wachsmuth (Göttinger Gel. Anzeigen 1871 St. 18 p. 698ff) eine günstige Beurteilung und weitere Begründung erfahren hat. Die mündliche Prüfung in der classischen Philologie entsprach vollkommen den Erwartungen; der Candidat wußte eine Stelle des Manilius (1, 483-507) gewandt und sicher aufzufassen, und sowohl eine erzählende wie rednerische Parthie des Thukydides (4, 84. 85) mit Genauigkeit und Eleganz in die lateinische Sprache zu übersetzen; auch bei kritischen Schwierigkeiten bewährte er ein sicheres und schlagfertiges Urtheil, und auf dem Gebiet der antiken Litteraturgeschichte, dem eine Reihe weiterer Fragen galt, war er nach allen Seiten hin erfreulich orientirt. Der Scharfsinn und das wissenschaftliche Combinationsvermögen des Candidaten, der weite Umfang seiner geistigen Interessen, die große Leichtigkeit und Energie seines Arbeitens, wozu sich bei größerer Reife auch eine noch größere Sorgfalt für das Einzelne und Kleine gesellen wird, berechtigen zu der Erwartung hervorragender Leistungen.

Die deutsche Arbeit des Candidaten hatte Kants Tadel der Aristotelischen Kategorienlehre zu entwickeln und zu

beurtheilen. In wohl überlegter Weise hatte der Kandidat zuerst die Frage aufgeworfen, in wie weit Kant eine richtige Kenntniß von Aristoteles Kategorienlehre besitzen konnte und wirklich besaß. Diese Frage hatte derselbe mit den besten Mitteln philologischer Kritik und mit philosophischer Einsicht in das System des Aristoteles treffend beantwortet.

Durch diese Voruntersuchung gewann besonders die Beurtheilung der Stellung Kants zur Aristotelischen Kategorienlehre einen festeren Rückhalt und das rechte Licht [s. *DUZ* I S.37 und 40]. Sowohl die Darstellung wie die Beurtheilung der Ansicht Kants zeugte von tüchtigem Wissen und gutem Urtheil des Candidaten. Nach diesem Ausfall der Arbeit, welche eine eingehende Bekanntschaft mit einem Hauptphilosophen sowohl der alten wie der neueren Zeit voraussetzte, konnte die Prüfung in der Geschichte der Philosophie kurz ausfallen. Es ward daher mehr Gewicht darauf gelegt zu erkunden, ob der Candidat mit den Erfordernissen des philosophischen propädeutischen Unterrichts insbesondere mit den Grundgesetzen der Logik sich hinreichend bekannt gemacht hatte.

Die Vorbereitung nach dieser Seite ließ noch Einiges zu wünschen übrig, der Candidat kannte wohl die logischen Grundgesetze, aber sein Wissen war nicht sicher genug und setzte ihn nicht immer in Stand die Regeln anschaulich zu erläutern. Mit Pädagogik und deren Geschichte hatte sich der Candidat leider zu wenig beschäftigt.

Ueber den deutschen Unterricht entwickelte der Candidat Ansichten, die schwerlich reif überlegt waren, er wollte den deutschen Unterricht in den oberen Classen ganz an die stufenweis folgende Lectüre Lessings Goethes und Schillers anknüpfen. Doch zeigte der Candidat dabei wenigstens soviel Bekanntschaft mit dem Gegenstand des deutschen Unterrichts, daß man hoffen darf, diese Kenntniß verbunden mit seinen guten Gaben werde ihn auch schon in der Praxis das Rechte finden lassen.

In der Geschichte wurden dem Candidaten Fragen über die griechischen Verhältnisse von 480 bis 430 vor Chr(istus), dann über die literarische und kritische Auffassung der römischen Königszeit, hierauf über die Sachsenkriege Carls des Großen, die Änderungen der sächsischen Verfassung, die Entwicklung der aristokratischen Vorrechte in jener Zeit, endlich über die französische Geschichte im 16. Jahrhundert vorgelegt. Die Antworten waren, mit Ausnahme des letzten Punktes überall befriedigend und bekundeten wissenschaftliche Bildung und Selbstständigkeit [sic].

Der Candidat genügte im Französischen den allgemeinen Anforderungen.

Da derselbe im Abiturientenzeugniß das Prädicat "vorzüglich" in der Religion hat, so ist von einer Prüfung wegen der allgemeinen Anforderungen Abstand genommen.

Demnach ertheilt die unterzeichnete Commission dem Candidaten Dr. Hermann Diels aus Wiesbaden

das Zeugniß des ersten Grades

indem sie ihn für befähigt erklärt, die classischen Sprachen, Philosophie und Deutsch in allen, Geschichte in den mittleren Classen zu lehren.

Schließlich wird er zufolge Ministerial-Verfügung vom 27sten November 1858 hierdurch angewiesen, sich alsbald bei dem Schulcollegium der Provinz, in welcher er eine Anstellung zu erhalten wünscht, oder einstweilen seinen Aufenthalt zu nehmen gedenkt, unter Vorlegung seines Prüfungszeugnisses schriftlich zu melden und sich dem betreffenden Departementsrath womöglich persönlich vorzustellen.

Königliche Wissenschaftliche Prüfungscommission

(gez) Sybel, R. Lipschitz, Krafft, Usener, Jürgen Bona Meyer, Simar, A. Kortegarn.

(L. S.)

Die Uebereinstimmung vorstehender Abschrift mit dem Original wird hierdurch bescheinigt.

Wiesbaden d(en) 26sten Juni 1872.

[unleserliche Unterschrift] / Director

[Stempel:] Kön. Pr(eußisches) Real-Gymnasium zu Wiesbaden.

[2. Eigenhändiger Lebenslauf vom 12. Mai 1874]

Hermann Alexander Diels geb(oren) 18. Mai 1848 in Biebrich am Rhein. Confession: evangelisch. Vater: Ludwig Diels Bahnhofinspector gest(orben) 1872 in Wiesbaden, Mutter Emma geb. Rossel. Besuchte das gelehrte Gymnasium zu Wiesbaden von Ostern 1858 — Ostern 1867. Mit dem Zeugniß der Reife ging er O(stern) 1867 nach Berlin um Klass(ische) Philologie zu studieren. Von dort O(stern) 1868 nach Bonn, wo er Mich(aelis) 1868 in das philol(ogische) Seminar eintrat. 3. Aug(ust) 1870 [*corr. ex* 1869] erhielt er für die gelöste Preisauf(gabe) über die Placita philosophorum des Plutarch, Stobaeus, Galen etc. den Preis und publicirte darauf behufs der Promotion (22. December 1870) die Dissertation de Galeni historia philosopha. Am 8. Juli 1871 legte er zu Bonn seine Staatsprüfung (Klass. Sprachen, Deutsch f[ür] ob[ere], Geschichte u. Geogr[aphie] f[ür] mittlere Klassen) ab. 2. Jan(uar) 1872 — 2. Mai 1872 machte er zum Zwecke handschr(iftlicher) Studien zu den Placita eine Reise nach Italien, trat am 1. Oct(ober) 1872 als Probecandidat in das Gymnas(ium) zu Flensburg (Ordinar[ius] der Sexta) ein. Ostern 1873 ward er als wissensch(aftlicher) Hilfslehrer an der hies(igen) Gelehrtschule beschäftigt (Ordin[arius] der IV b) und Ostern 1874 als ordentl(icher) Lehrer angestellt.

Hamburg, 12 Mai (18)74

Hermann Diels Dr. phil.

[3. Gesuch (handschriftl.) des Herm. Diels vom 12. Oktober 1875 an die Oberschulbehörde]

Ew. Hochwohlgeboren

theile ich in Ergänzung meines früheren Gesuches mit, daß ich die erwähnten zwei Privatstunden auf Grund einer contractlichen Verpflichtung seit anderthalb Jahren an einem hiesigen Privatinstiute ertheile und bitte Sie, gefälligst vermitteln zu wollen, daß mir den schon begonnenen Winterkursus zu beenden gestattet werde.

Hochachtungsvoll

Hermann Diels Dr. phil. / ord. Lehrer der Gelehrten/schule des Johanneums.

Hamburg, d(en) 12. October 1875.

[Randnotiz:] "Genehmigt bis Ostern 1876. II Section der O(ber-) S(chul-) Beh(örde). 13.XI.(18)75." Hoche hat das Gesuch, wie eine Notiz zeigt, am 12.10. abgezeichnet.

[4. "Auszug aus dem Protocolle der Zweiten Section" der Oberschulbehörde vom 13. Januar 1876; handschriftl.]

Hamburg, den 13. Januar 1876

Der Herr Vorsitzende producirt <eine> Eingabe des Dr. Diels vom 12. Jan(uar) d(es) J(ahres), welcher, um ihm die Ausarbeitung einer wissenschaftlichen Arbeit, welche als Preisaufgabe von der Königl(ich) Preußischen Akademie der Wissenschaften gestellt worden ist, zu ermöglichen, bittet, die von ihm zu vertretende Stundenzahl während des Schuljahres Ostern 1876 bis Ostern 1877 von 22 auf 12 zu ermäßigen. Nach Referat des Herrn Director Hoche, durch welches constatirt wird, daß mehrere Collegen des Petenten sich bereit erklärt haben, die aus der Gewährung des Gesuches etwa sich ergebenden Ueberstunden ohne weitere Entschädigung zu übernehmen

beschlossen: dem Gesuche zu deferiren [Folge zu leisten]. Mittheilung behufs Berücksichtigung bei Ausarbeitung des Lehrplans an Herrn Director Hoche Dr.

[Unterschrift, unleserlich]

gelesen Dr. H. Diels.

Ausfertigung / für Herrn Director / Hoche Dr.

[5. Schreiben, handschriftlich, undatiert, des Direktors des Greifswalder Gymnasiums an Hoche; wie Aktennotizen zeigen, ist es am 10. August 1876 eingegangen, am 11. hat es Dir.

Hoche "nach Rücksprache mit D(iels)" beantwortet; es dürfte also am 9. Aug. geschrieben und abgeschickt sein]

[9. August 1876]

Hochgeehrter Herr College.

Herr Prof. Dr. Kiessling hat mir für eine ordentl(iche) Lehrerstelle, die an dem hiesigen Gymnasium zu Michaelis c(ur)rentis zur Erledigung kommt, den augenblicklich an dem Johanneum zu Hamburg angestellten Dr. Diels empfohlen. Ehe ich mich mit dem Herrn Diels selbst in Verbindung setze, halte ich es für geboten, mir diejenigen Informationen über ihn einzuholen, die mir unumgänglich zu sein scheinen. Ich nehme mir daher die Freiheit, an Sie, hochgeehrter Herr, folgende Fragen zu richten, deren Beantwortung ich freilich nur von Ihrer collegialischen Bereitwilligkeit erwarten darf:

- 1.) Hat sich Dr. Diels, dessen wissenschaftliche Tüchtigkeit mir außer Frage steht, auch practisch als Lehrer bewährt?
- 2.) Ist es ihm gelungen, sich die Liebe und das Vertrauen seiner Schüler zu erwerben? Macht ihm die Handhabung der Disciplin auf irgend einer Stufe Schwierigkeiten?
- 3.) Würde er nach Ihrer Ansicht einem etwaigen Rufe nach hier folgen, wenn ihm 1000 Thaler als Gehalt in Aussicht gestellt würden? Würde er von dort zu Michaelis noch entlassen werden? [Zu diesem gesamten Punkt Randnotiz von Hoche: "fraglich"]

Ich bitte Sie um Verzeihung wegen meiner etwas allzu großen Kühnheit; Sie wissen ja aber selbst, daß man im Interesse der Anstalt Manches wagt, was man um seiner selbst willen nicht thun würde.

Genehmigen Sie die Versicherung meiner besonderen Hochachtung und schon im Voraus den Ausdruck meiner Dankbarkeit.

Ich bin, Herr College, / Ihr / ergebener Diener. / Dr. F. Steinhausen, / Direktor des Gymnasiums und / der Realschule I. O(rdnung) zu Greifswald.

[6. Aktennotiz des Direktors Richard Hoche vom 24. Juni 1880, mit der das folgende Schreiben (Nr. 7) der Personalakte des H. Diels beigegeben wurde]

Das inliegende Schriftstück fand sich nach dem Tode des Prof. Wagner (gestorben 15. April 1880) in dessen Nachlaß. Dasselbe ist so bezeichnend für die Sinnesart des Dr. Diels, dessen Begabung und Gelehrsamkeit durch maßlose Eitelkeit und Selbstüberschätzung, auch durch noch schlimmere Eigenschaften beeinträchtigt wurde, daß ich dasselbe seinen Personalacten beiheften möchte. Spätere werden aus dieser kleinen Probe erkennen, mit welchem Material von Lehrern hier eine Neugestaltung der Anstalt unternommen werden sollte!

Dr. D(iels) war derselbe, der — Ostern 1874 erst definitiv angestellt — mir einige Wochen darauf seine Verwunderung aussprach, daß er 22 u(nd) nicht bloß 20 wöchentliche Stunden erteilen solle; Ostern 1875 glaubte er sich beleidigt, daß er nicht vor Rautenberg, also außer der Reihe, zum Oberlehrer befördert war, u.s.w. Hinter diesen Ansprüchen stand freilich immer der frühere Director Classen, dem er die Handlangerdienste für seinen Thukydidēs leistete!

24. Juni 1880. H(ochē).

[7. Schreiben des Herm. Diels an Professor Wilhelm Wagner vom 16. April 1877]

Eilbeck, 16. April (18)77

Geehrter Herr Professor,
Ihre Anfrage, die Sie heute Morgen die Güte hatten an mich zu richten, hat von meiner Seite nur eine andeutende Antwort erhalten, da ich es vermeiden wollte nähere Erörterungen zu geben, die weder Ort noch Zeit angemessen waren. Ich darf Ihnen jedoch nachträglich diese nicht vorenthalten.

Sie wissen, daß unser Verkehr bei der Verschiedenheit unsrer Studien und, was damit zusammenhängt, unsrer Lebensauffas-

sungen niemals intim geworden ist. Je näher ich Sie kennen lernte, um so größer ward, wie ich instinktiv fühlte, die Kluft, die nun einmal zwischen Idealismus und Egoismus (oder wie die Philosophen sonst sagen) besteht. Um so mehr natürlich ward auch meinerseits das Niveau des Verkehrs und der Unterhaltung auf die Trivialität reduciert, was auf die Dauer unerquicklich zu werden drohte.

Ihre Uebersiedelung in die Domstraße ließ natürlich auch eine äußere Veranlassung vermissen, unsern Verkehr in andern als den Formen der äußeren Höflichkeit fortzusetzen, zumal selbst darin von der einen und andern Seite nicht immer der strikteste Kanon mag beobachtet worden sein.

Eine vollends erkältende Wirkung hatte die überraschend schnelle Annäherung an die Größen, richtiger Höhen der Domstraße. Ich werde es wahrhaftig Niemand übel nehmen mit seinem Nachbarn, selbst wenn er nicht ganz mit ihm übereinstimmt, auf freundlichem Fuße zu stehen. Ich selbst glaube niemals anders als höflich mit dem Director und seiner Familie verkehrt zu haben. Aber in einer Stellung, die an Unabhängigkeit in Deutschland beneidenswerth dasteht, ohne jeden Einfluß, wie Sie selbst gestehen, bloß zur Verzierung des Cortège zu dienen, dazu gehört eine Bescheidenheit, wie sie gewöhnlich nur Collegien kleinerer Städte auszuzeichnen pflegt. Jenen Eindruck machte es mir wenigstens, als ich Sie ein Paar Mal in jener glänzenden Suite erblickte. Ob es auf Wahrheit beruht, daß Sie sogar einmal in der von Ihnen weidlich belachten Samstags-Soiree in hoher Begleitung erschienen seien, weiß ich nicht. Doch habe ich zu meiner großen Ueerraschung bei Ihnen die Fam(ilie) Bröcker getroffen, deren Einführung ich mir nicht anders erklären kann als durch den Einfluß jenes Kreises. Wenigstens weiß ich sonst keine Berührungspunkte für Sie und Bröcker, dessen Aufnahme in die cohors ziemlich durchsichtigen Gunstbewerbungen gefolgt ist. Ob damit die spaßhafte Geschichte im Zusammenhang steht, daß ein andrer Professor bei dem ehrenwerthen Bröcker erst nach sechs Jahren seinen Antrittsbesuch machte, will ich

wie alle derartigen Niedlichkeiten den Frauen überlassen. Sie müssen ja selbst gewußt haben, ob das Ihrer Würde angemessen war. Jedenfalls finde ich durchaus nicht angemessen, daß Sie mich heute morgen auf den angeblichen Schaden in meiner äußeren Stellung aufmerksam machten, den mein Umgang mit gewissen Kreisen mir bringen würde. Sie wissen doch selbst oder wenn Sie es noch nicht wissen, so möchte ich es Ihnen jetzt eindringlich sagen, daß ich unter allen Umständen darauf verzichten muß à la Kießling, Rautenberg und Stock zu operieren. Ich glaube, daß meine äußere Lage allerdings trauriger und aussichtsloser ist, als die jener Ehrenleute je war. Trotzdem werde ich niemals jener Banausik gegenüber etwas thun, was ich nicht vor mir verantworten könnte. Auch hänge ich zu wenig an Äußerlichkeiten, so [*corr. ex als*] daß eine (mir unmöglich erscheinende) Beförderung keinen sonderlichen Eindruck auf mich machen würde. Es ist ja fast eine Ehre nicht zu derselben Categorie wie Stock und Consorten zu gehören. Hoffentlich schlägt bald für mich die Erlösungsstunde aus diesen drei- und vierfach unangenehmen Verhältnissen, die meine Frau ruiniert [s. *DUZ I 61 S.125*] und mich um 20 Jahre älter gemacht haben. Ihnen aber wünsche ich zu dem neuen Kreise Alles Glück. Mögen Sie befriedigt noch lange Arm in Arm mit College Rinn, wie ich Sie heute sah, wandeln; vielleicht, daß er etwas Geist mitgetheilt erhält, der in Elberfeld stark an ihm vermißt wurde. Ob dieß aber ein geeigneter Umgang ist für einen Mann, der kürzlich auf der Professorenliste in Leipzig gestanden hat, dieß, geehrter Herr Professor, bezweifelt

Ihr / ergebener / HDiels.

[In kleiner Schrift ist am Rande der letzten Seite, quer zum Haupttext, hinzugefügt:]

Meine Frau hat es schmerzlich empfunden mit Ihrer I(ieben) Frau, die sie aufrichtig verehrt, nicht mehr in der früheren Weise verkehren zu können. Ihr allein zu Liebe geschieht es, daß ich mich nicht ganz von dem mich nicht befriedigenden Umgange zurückziehe.

[8. "Auszug aus dem Protocolle der Zweiten Section" der Oberschulbehörde vom 21. Juni 1877; handschriftl.]

Hamburg, den 21. Juni 1877

Der Herr Vorsitzende producirt ein Schreiben des Dr. Diels vom 17. d(es) M(onats), in welchem derselbe um seine Entlassung aus dem Dienste des Hamburgischen Staats nachsucht, weil er am 15. d(es) M(onats) zum Lehrer des Königsstädtischen [sic] Gymnasiums in Berlin erwählt worden sei.

Beschlossen: dem Petenten die Entlassung von dem Amte eines ordentlichen Lehrers an der Gelehrtenschule des Johanneums zum 30. Sept(ember) d(es) J(ahres) zu bewilligen.

Dr. Ad. Micolci.

Gelesen [Unterschrift:] Dr. H. Diels

Ausfertigung / für Herrn Director / Hoche Dr.

[9-10. "Auszug aus dem Protocolle der Zweiten Section" der Oberschulbehörde vom 17. Juli 1877 betreffend die nachträgliche Ausstellung eines Zeugnisses für das von Diels absolvierte Probejahr und Entwurf (Abschrift) dieses Zeugnisses vom 11. Juli 1877; handschriftl.]

Hamburg, den 17. Juli 1877

Auf Antrag des Herrn Director Hoche d(e) d(ato) 11. Juli 1877, betreffend nachträgliche Ausstellung eines Zeugnisses für den ordentlichen Lehrer Dr. Diels über die ihm als Probejahr anzurechnende Zeit von Ostern 1873 bis Ostern 1874, während welcher er als Hilfslehrer an der Gelehrtenschule thätig war, wird

Beschlossen: den Entwurf mit der von dem Herrn Präses vorgeschlagenen Einfügung "laut Bericht des Directors der Schule" zu genehmigen.

concordat: / [Unterschrift:] Kirchenpauer.

Ausfertigung / für Herrn Director / Hoche Dr.

(Entwurf)

Hamburg, 11. Juli 1877

Dem ordentlichen Lehrer der Gelehrtschule des Johanneums, Dr. Hermann Diels, wird auf seinen Antrag nachträglich von uns bezeugt, daß er zu Ostern 1873 zur provisorischen Wahrnehmung einer ordentlichen Lehrerstelle an der genannten Anstalt hierher berufen und während des Schuljahres 1873/74 in wöchentlich 20 Stunden mit deutschem, lateinischem und griechischem Unterricht in Tertia und Quarta beschäftigt gewesen ist, auch das Ordinariat einer Quarta verwaltet hat. Da <laut Bericht des Directors der Schule> seine Leistungen während dieses Probejahres den an ihn gestellten Anforderungen entsprachen, indem er gute didactische Befähigung und disziplinarische Kraft zeigte, auch sich in seiner Dienstführung gewissenhaft und pünktlich erwies, so ist er zu Ostern 1874 von uns als ordentlicher Lehrer definitiv angestellt worden. Diese Stellung bekleidet er noch gegenwärtig zu unserer Zufriedenheit.

Die Oberschulbehörde, / Section für das höhere Schulwesen.

(gez.) Bürgermeister Kirchenpauer Dr.

Bescheinigung / für den ordentlichen / Lehrer der Gelehrtschule / Herrn Dr. Hermann Diels.

[Der in Spitzklammern eingefügte Satz ist am Ende nachgetragen, durch Hinweiszeichen ist die Stelle seiner Einfügung markiert]

[11. Zeitungsausschnitt, befindlich in Diels' Personalakte des Johanneums, aus der "Beilage zum 'Reichs-Herold'" vom Mittwoch, dem 31. August 1881; dort heißt es unter der Rubrik "Wissenschaft"]

Herr Mommsen und das jüngste Mitglied der K(öniglich) pr(eußischen) Akademie der Wissenschaften. Bekanntlich ist es keine geringe Ehre, zu den Mitgliedern der höchsten gelehrten Körperschaft im preußischen Staat zu gehören, und nur selten gelingt es einem jüngeren Manne, durch eine geniale Lei-

stung sofort in das Heiligthum eingelassen zu werden, in dem altbewährte Meister im Schmuck mühsam errungener Lorbeeren thronen. So kann denn gewiß die gesammte Lehrerschaft mit Recht stolz darauf sein, daß so eben einer ihrer Angehörigen, Herr Dr. Diels vom Königstädtischen Gymnasium, in die Pforten jenes Tempels eingegangen ist. Waren es doch berühmte, allbekannte Meister ihrer Wissenschaft, denen er dadurch gleichgestellt wurde; die Professoren Dr. Tobler und Wattenbach, jener ein Neusprachler, dieser ein Historiker von hervorragendem Rang, wurden gleichzeitig mit Herrn Diels zu Mitgliedern der Akademie gewählt.

Wir gönnen Herrn Diels, einem tüchtigen, strebsamen, thätigen Gelehrten gewiß die ihm widerfahrene Auszeichnung, möchten aber unseren Lesern die Kenntniß gewisser recht charakteristischer Vorgänge, die sich bei dieser Wahl zugetragen haben sollen, nicht vorenthalten. Herr Diels ist ein Schüler des Herrn Mommsen, und seine Verdienste sind diesem natürlich am meisten bekannt: als in der entscheidenden Sitzung Herr Mommsen den Namen seines Kandidaten nannte, sahen sich die andern Mitglieder verwundert an und fragten: "wer ist Herr Diels?" Hierauf erklärte ein anderes Mitglied, er habe aus einer Schrift des Herrn D(iels) so viel gelernt, wie nie aus einem andern Buche. Dies genügte, der Vorgeschlagene ward erwählt. Uebrigens wartet ein hervorragender Berliner Gelehrter [Emil Hübner?], der selbst im Auftrage der Akademie einen Band Inschriften musterhaft herausgegeben hat, seit Jahren auf die Anerkennung, die er wohl verdient hat. — Er entstammt freilich nicht dem Seminare des Herrn Professor Mommsen. Auch dürfte man mit Recht darauf gespannt sein, wen die nächste Wahl der Akademie treffen wird, wenn es sich um einen hervorragenden Philologen handelt. Schwiegersohn des Herrn Mommsen ist bekanntlich Graf [sic] Wilamowitz-Möllendorf [sic], Professor in Greifswald, der unter Anderem auch die Doctordissertation des Doctor Cauer, eines Sohnes des Berliner Stadtschulrathes, abgethan hat. Derselbe ist aber freilich auch kein Schüler Mommsens.

[12. Diels' Dankesschreiben für die Glückwünsche zu seinem 60. Geburtstag]

[Stempel:] Hermann Diels / Professor / Nürnbergerstrasse 65 II / Berlin W. 50.

20 / 5 1908

Hochverehrter H(er)r Direktor,

Sie haben an der Spitze des Lehrercollegiums des Johanneums bei Gelegenheit meines 60. Geburtstages der alten Zeiten und der alten Gemeinschaft so liebenswürdig gedacht, daß ich Ihnen und Ihren verehrten Collegen meinen innigsten Dank aussprechen muß. Wie mit Ihnen so verbinden mich auch mit einigen von Ihren älteren Collegen freundschaftliche persönliche Beziehungen, deren in herzlicher Dankbarkeit bei dieser Gelegenheit zu gedenken mir eine besondere Freude war.

Mit den besten Wünschen für Sie, hochgeehrter H(er)r Direktor, und Ihr Collegium, dem ich meinen Dank bitte gütigst übermitteln zu wollen, bleibe ich in Verehrung und Hochachtung

Ihr treulichst ergebener / HDiels.

[13. Condolenzschreiben des Direktors des Johanneums (handschriftl. Entwurf) aus Anlaß des Todes von Hermann Diels]

H(am)b(ur)g 14. 6. (19)22

Hochgeehrter Herr Professor.

Das Kollegium der Gelehrtenschule des Johanneums beehrt sich, Ihnen und den übrigen Hinterbliebenen {des Herrn Geheimrat Prof. Dr. Diels} Ihres Herrn Vaters das tiefste Beileid beim Hinscheiden dieses großen Gelehrten auszusprechen. Unsere Schule ist stolz darauf, ihn {unter} in die Zahl {sein} ihrer Lehrer rechnen zu können.

{Mit vorzüglicher H.}

Ich weiß nicht, ob Ihnen bekannt ist, daß Ihr Herr Vater Mitglied unser [sic] Witwenkasse war. Es wird für ihn {daher} von

dieser ein Begräbnisgeld von 500 M(ark) gezahlt. Ich bitte um gefällige Angabe, ob es durch Bank oder Postscheck oder Anweisung {zugestellt werden} und unter welcher Anschrift es zugestellt werden soll.

M(it) v(orzüglicher) H(ochachtung) / Prof. Dr.

[14. Antwort des Sohnes (handschriftl.), des Botanikers Prof. Dr. Ludwig Diels]

Berlin — Dahlem
 Altenstein Str. 4
 15. Juni 1922

Hochgeehrter Herr Professor,
 für Ihre gütigen Worte der Teilnahme beim Ableben unseres Vaters spreche ich Ihnen und Ihren Herren Kollegen vom Johanneum meinen und meiner Brüder verbindlichsten Dank aus.

Ebenso danke ich Ihnen bestens für Ihre Mitteilung betr(effs) der Witwenkasse. Ich wäre Ihnen dankbar, wenn Sie die 500 M(ark) auf das Konto "Professor Dr. Diels oder Frau", Dresdner Bank Wechselstube V, Berlin-Steglitz Schlossstr. 85, anweisen lassen wollten.

Mit der Bitte, mich den Herren Ihres Kollegiums bestens zu empfehlen, verbleibe ich
 mit vorzüglicher Hochachtung / Ihr / sehr ergebener / Prof. Dr.
 L. Diels.

DISCUSSION

W. Burkert: Zum Verhältnis Diels-Hoche möchte ich bemerken, daß die Überreaktion von beiden Seiten auffällig ist: Diels spricht von seinem "traurigsten Lustrum", was in Wirklichkeit nur dreieinhalb Jahre waren; und Hoche sammelt noch Jahre später 'belastendes' Material gegen Diels (s. Dok. 6-7). Offenbar kam es zu einer Verletzung im ganz persönlichen Bereich, die von außen her nicht ganz einsehbar ist.

W.A. Schröder: In der Tat scheint Diels später 'vergessen' zu haben, daß sein Probehalbjahr in Flensburg (ab Herbst 1872) und das erste Jahr am Johanneum unter Classen (ab Ostern 1873) für ihn recht glückliche Zeiten waren, die ihn zu intensiver Arbeit an den *Doxographi* kommen ließen (dies zeigt der seit kurzem publizierte Briefwechsel Diels-Usener mit aller Klarheit). Nur so ist es verständlich, daß er in der Rückschau bei der Niederschrift seiner *Erinnerungen* (1914) und in Gesprächen seine gesamte Flensburger und Hamburger Dienstzeit (zusammen genau fünf Jahre) völlig undifferenziert als "das traurigste aller seiner Lustra" zusammenfaßt (entsprechend sein Biograph Kern) und seine *Erinnerungen* mit der Verlobung im Herbst 1872 vor dem Dienstantritt in Flensburg enden läßt (vgl. auch oben Anm.16). Die gegenseitige Antipathie muß enorm, die zwischen beiden herrschenden Gegensätze unüberbrückbar gewesen sein; die vorgeführten Quellen haben m.E. aber auch gezeigt, daß Diels daran nicht ganz schuldlos war, ja, daß er in seinen Jünglingsjahren ein rechter Hitzkopf sein konnte. Das war auch Wilamowitz bekannt, der in seinen *Erinnerungen* darauf anspielt (284): "Die Gemessenheit und Würde, die nun in seiner Haltung herrschte und zu dem Bonner Studenten im Gegensatz stand, war anerzogen. Er hatte sich damit gegen die bitteren Zurücksetzungen gewappnet, die er

in Hamburg am Johanneum erfahren hatte. Unter ihr barg sich ein zuweilen sehr heißes Empfinden, gegen Niedrigkeit der Gesinnung ein flammender Zorn [vgl. den Wagnerbrief], der ebenso plötzlich hervorbrechen konnte wie eine tiefe Rührung”.

J. Mansfeld: Ich meine, daß beide, sowohl Diels als auch der Direktor Hoche, von ihrem Standpunkt aus (wie in einer griechischen Tragödie) Recht hatten.

W.A. Schröder: Ohne Zweifel war ein Interessensgegensatz von vorneherein dadurch gegeben, daß Diels, der eine Universitätskarriere anstrebte, in erster Linie wissenschaftlich arbeiten wollte, ihm der Schuldienst mit der ausufernden Korrekturtätigkeit letztlich lästig war, während der neuberufene ‘preußische’ Direktor Hoche als Vertreter des Staates — ganz modern — auf Effektivität bedacht war: So wurden die Lehrer durch Erhöhung der Unterrichtsstunden stärker herangezogen, aber durchaus im Rahmen der gesetzlichen Bestimmungen, s. *DUZ* I 52 S.102 (unter Classen waren die Lehrer dagegen ein wenig verwöhnt worden); und die Schüler wurden stärker kontrolliert, was wiederum zu einer Mehrbelastung des Lehrers führte. Beide hatten also durchaus aner kennenswerte Gründe für ihren jeweiligen Standpunkt.

St. Rebenich: Gibt es Hinweise, daß sich Diels am Hamburger Johanneum, wie ein Zeugnis von Wilamowitz vermuten läßt [vgl. die soeben zit. Stelle aus seinen *Erinnerungen*], auf Grund seiner sozialen Herkunft als Außenseiter empfunden hat?

W.A. Schröder: Ihre Frage kann ich mit einer kleinen Einschränkung eindeutig beantworten: Es gibt nach meinem jetzigen Kenntnisstand keine derartigen Hinweise. Allenfalls kann man vermuten, daß Diels’ Herkunft die Quelle einer sehr großen Empfindlichkeit war, die dazu geführt hat, daß er sich bei Beförderungen schon zu einem Zeitpunkt übergangen und “bitter zurückgesetzt” fühlte (wie Wilamowitz formuliert), als er, wie oben S.59 dargelegt, keinen wirklichen Anlaß dazu hatte.

III

STEFAN REBENICH

“MOMMSEN IST ER NIEMALS NÄHER GETRETEN.” THEODOR MOMMSEN UND HERMANN DIELS¹

*Heinrich Chantraine
zum 70. Geburtstag*

“MommSEN ist er niemals näher getreten”. Mit diesen Worten umschreibt Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff in seinen *Erinnerungen* das Verhältnis zwischen seinem Schwiegervater Theodor Mommsen und seinem altertumswissenschaftlichen Kollegen Hermann Diels². Auf den ersten Blick scheint das Diktum überzeugend, denn was hatte der Philosophie- und Wissenschaftshistoriker, der eigenhändig Platons Nachtuhr und antike Türschlösser in seinem Studierzimmer rekonstruierte³, mit dem Juristen und Historiker gemein, der die Wissenschaft vom römischen Altertum auf eine neue methodische Grundlage stellte? Was der von den Studenten liebevoll “Papa Diels”⁴ genannte Lehrer mit dem ob seiner Polemik gefürchteten Professor, dem der Spitzname das “Rasiermesser” verliehen worden war?⁵ Was verband den irenischen Sohn eines hessi-

¹ Zu den zusätzlich zu den im Abkürzungsverzeichnis des Sammelbandes genannten Siglen vgl. die Bibliographie am Ende des Beitrages.

² *Erinnerungen* 180.

³ KERN 105.

⁴ CALDER, “Wissenschaftlertgeschichte”, 251.

⁵ Vgl. die *Erste Beilage* zur *Vossischen Zeitung* vom 1. Dezember 1917 (Nr. 613), wo Bemerkungen Otto Hirschfelds wiedergegeben sind, die dieser anlässlich der Feier zum 100. Geburtstag Theodor Mommsens im Institut für Altertumskunde am 30. November 1917 machte.

schen Stationsvorstehers, der nicht nur während seiner Tätigkeit am Hamburger Johanneum den Makel seiner sozialen Herkunft empfand⁶, mit dem aufbrausenden Sproß aus dem südschleswigschen Pfarrhaus, der sein Leben lang stolz war, nicht zur großagrarisches "Gauernerbande" zu gehören?⁷ Wie kam der gouvernementale Gelehrte Diels, der den "alten Recken" Bismarck adorierte und der Wahl Treitschkes in die Preußische Akademie der Wissenschaften applaudierte⁸, mit dem streitbaren Liberalen aus, der mit Bismarck vor Gericht die Klagen kreuzte und Treitschkes Wahl mit allen Mitteln zu verhindern suchte?⁹ Hatte Diels nicht selbst bemerkt, daß "das Unberechenbare und oft Widerspruchsvolle der Mommsen'schen Art den Eindruck des Dämonischen" in ihm hervorrufe?¹⁰

Die wissenschaftshistorische Literatur zu Mommsen hat bisher, wenn überhaupt, nur am Rande von Diels Notiz genommen, und die Beziehungen zwischen den beiden Gelehrten sind, wenn ich recht sehe, noch nicht untersucht worden. Diese Lücke will vorliegender Beitrag schließen. Dabei wird nach den Gemeinsamkeiten und den Differenzen in wissenschaftlicher, politischer und vor allem wissenschaftsorganisatorischer Hinsicht zu fragen sein, um zugleich Wilamowitz' eingangs zitierte Feststellung zu überprüfen. Grundlage hierfür ist vor allem der unveröffentlichte Briefwechsel zwischen Diels und Mommsen aus der Staatsbibliothek zu Berlin¹¹, der ergänzt wird durch weitere Dokumente im Geheimen

⁶ Vgl. KERN 15ff. (hier — wie auch sonst — beschönigend); *Erinnerungen* 284.

⁷ Vgl. seinen Brief an Lujo Brentano vom 12. November 1901 (REBENICH Nr.198).

⁸ Vgl. *DUZ* II 96 S.101; 172 S.229f.; 221 S.294.

⁹ Vgl. REBENICH 333ff. und 358f.

¹⁰ Vgl. *DGG* 98 S.140.

¹¹ Diels' Briefe an Mommsen erstrecken sich über den Zeitraum von 1871 bis 1903 und umfassen 179 Blätter. Mommsens Briefe sind in der Sammlung Darmstaedter (nachfolgend abgekürzt: S.D.) überliefert (59 Bl.); allerdings ist bei den Schreiben nicht immer der Name des Adressaten genannt, so daß der Empfänger häufig auf Grund inhaltlicher Kriterien erschlossen werden muß. Dieses Problem erkannte bereits Lothar Wickert, der das Konvolut auswertete (vgl. seinen "Index zum Register der Korre-

Staatsarchiv und dem Archiv der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften sowie durch verschiedene bereits publizierte Gelehrtenkorrespondenzen¹².

I. *“Der Mutterboden aller Wissenschaft”, oder: Die verlorene Einheit*

Am 28. September 1909 hielt Hermann Diels auf der 50. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Graz einen Vortrag über “Die Anfänge der Philologie bei den Griechen”. Darin machte er sich zur Aufgabe, “die kleinen und bescheidenen Wurzeln bloßzulegen, aus denen der heute so stolz entwickelte und vielverzweigte Baum der philologischen Wissenschaft vor 2500 Jahren aus dem hellenischen Boden, dem Mutterboden aller Wissenschaft, emporgesproßt” sei¹³. Unter Rückgriff auf antike Autoritäten entwickelte Diels eine Methodologie der Sprach- und Literaturwissenschaften, die in der Feststellung gipfelte, “daß philologische Methode im engeren Sinne von selbst erwächst aus der allgemeinen historischen Forschung” und daß “auf dieser Verknüpfung des Realen und Formalen, des Sachlichen und des Sprachlichen und auf der Durchdringung beider Gebiete mit echthistorischem Geiste” der Fortschritt der philologischen Wissenschaft beruhe¹⁴. Mit

spondenten” [StBB-PK, NL Wickert, Nr.369, S.8, 14-17, 33-35]) und die Briefe zum Teil transkribierte (Wickerts Umschriften werden nach seinem Nachlaß in der StBB-PK zitiert). Diels wird im folgenden nur dann als Adressat angenommen, wenn eindeutige Anhaltspunkte vorliegen (z.B. wenn ein datierter Brief von Diels im Nachlaß Mommsen sich auf denselben Gegenstand bezieht).

Daß ich die Zeugnisse der S.D. für vorliegenden Beitrag auswerten konnte, verdanke ich dem Sachverstand und der Unterstützung von Frau Helga Döhn in der Staatsbibliothek zu Berlin, Preußischer Kulturbesitz; ihr sei hier ganz herzlich für ihre Hilfe gedankt. Der Briefwechsel, aus dem hier auszugsweise zitiert wird, soll an anderer Stelle veröffentlicht werden.

¹² Den genannten Institutionen danke ich für die Publikationserlaubnis der zitierten Quellen.

¹³ *Neue Jahrbücher* 25 (1910), 1-25, zitiert nach: *KS (Diels)* 68-92, hier 68.

¹⁴ Ebd. 92.

diesem klaren Bekenntnis zur bedingungslosen Historisierung seines Faches befand sich Diels in bester Gesellschaft — und in Übereinstimmung mit den Maximen Theodor Mommsens. Dieser hatte in seinem Nachruf auf Otto Jahn die "streng philologische Methode" beschworen, "das heißt einfach die rücksichtslos ehrliche, im großen wie im kleinen vor keiner Mühe scheuende, keinem Zweifel ausbiegende, keine Lücke der Überlieferung oder des eigenen Wissens übertünchende, immer sich selbst und anderen Rechenschaft legende Wahrheitsforschung"¹⁵. Auch Diels wollte sein Scherflein zu ebendieser "Wahrheitsforschung" beitragen, die das Gewesene "aus dem Gewordenen mittelst der Einsicht in die Gesetze des Werdens" zu erkennen versuchte¹⁶ und für die man sich durch editorische Arbeiten, also durch die Ordnung "der Archive der Vergangenheit"¹⁷ qualifizierte.

Der klassizistischen und romantischen Verklärung der Antike stellten Mommsen und Diels, stellten die Altertumswissenschaftler des Wilhelminischen Reiches ein positivistisches Wissenschafts- und Geschichtsverständnis entgegen, das sie mit beispiellosem Aufwand das Quellenmaterial der römischen Antike erforschen und ordnen ließ. Obwohl Mommsen kategorisch die Zusammenschau historischer, philologischer und juristischer Forschung verlangte, um die traditionelle Zersplitterung der Altertumswissenschaft zu überwinden, war nur noch er allein in der Lage, die Ergebnisse einer weitverzweigten und komplexen Quellenforschung zu überblicken und immer wieder originäre Synthesen vorzulegen; seine Nachfolger hingegen verloren sich immer mehr in einer hochspezialisierten Großforschung. Durch Mommsens methodische Vorgaben und inhaltliche Forderungen wurde eine Entwicklung eingeleitet, die sich nach dem

¹⁵ MOMMSEN, *RA*, 459.

¹⁶ Th. MOMMSEN, "Antwort auf die Antrittsrede von K.W. Nitzsch", in *Monatsberichte der Berliner Akademie* 1879, 522f., zitiert nach MOMMSEN, *RA*, 199f., hier 199.

¹⁷ Th. MOMMSEN, "Antrittsrede als Mitglied der Akademie", in *Monatsberichte der Berliner Akademie* 1858, 393-395; zitiert nach MOMMSEN, *RA*, 35-38, hier 37.

Ersten Weltkrieg verstärken sollte und die die Altertumswissenschaft — analog zu anderen Wissenschaftsbereichen — weiter fragmentarisierte und segmentierte. Diese Entwicklung vermochte auch die Konzeption einer alle Einzeldisziplinen umfassenden *klassischen* Altertumswissenschaft, die Wilamowitz in Anlehnung an Vorstellungen August Boeckhs entwickelte und die auf die *cognitio totius antiquitatis* abzielte, ebensowenig aufzuhalten wie der von Eduard Meyer unternommene Versuch, Alte Geschichte als Teil der Universalgeschichte in Forschung und Lehre darzustellen. Die von Mommsen gewünschte und beeinflusste inhaltliche und methodische Modernisierung seines Faches zerstörte die immer wieder beschworene Einheit der Altertumswissenschaft.

Diels wiederum bemühte sich, dem von Mommsen propagierten wissenschaftlichen Universalismus gerecht zu werden. Die ganze Kultur des griechisch-römischen Altertums sollte "als untrennbare Einheit" umfaßt und behandelt werden¹⁸. Mehr noch: Mit hehrem Pathos und neuhumanistischer Rhetorik beschwor er eine Einheit der Wissenschaft¹⁹, die inhaltlich und organisatorisch längst der Vergangenheit angehörte. Während die offizielle Akademiepanegyrik an dem Zusammenhalt der Klassen festhielt und die Fiktion einer Wissenschaft fortschrieb, hatten die Naturwissenschaften längst selbständige, nicht der Akademie inkorporierte Forschungsinstitute für ihre Grundlagenforschung entworfen und sich Gedanken über private Wissenschaftsfinanzierung im großen Stil gemacht. Als Diels am Leibnizschen Jahrestag 1912 im

¹⁸ Hermann DIELS, "Die Einheitsbestrebungen der Wissenschaft", in *IMWKT* 1 (1907), 3-10, Zitat 9; vgl. DIELS, "Organisation", 594f. Zu Diels' "universaler Auffassung der Altertumsstudien", die ihm bereits Usener in Bonn vermittelte, vgl. Werner JAEGER, "Die klassische Philologie an der Universität Berlin von 1870-1945", in *Studium Berolinense. Aufsätze und Beiträge zu Problemen der Wissenschaft und zur Geschichte der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin* (Berlin 1960), II 459-485, hier 466f.

¹⁹ Ebd. Diels sieht eine "Epoche der großen Synthese" angebrochen (7), in der die "Zusammenfassung der gesamten Wissenschaft in wirklich wissenschaftlicher Weise" bevorstehe (6).

Brustton der Überzeugung verkündete, "diese zur Einheit der Wissenschaft und der Weltanschauung treibende Richtung" werde "in diesem Jahrhundert sich siegreich [sc. in der Akademie] durchsetzen"²⁰, war durch die Gründung der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft die Notwendigkeit zur fortschreitenden wissenschaftlichen Differenzierung längst dokumentiert²¹. Den Vertretern der Medizin sowie der Natur- und Ingenieurwissenschaften erschienen akademie- und universitätsunabhängige Institute wohl nicht nur aus forschungsstrategischen und finanzpolitischen Überlegungen erstrebenswert: In der Akademie mußte die physikalisch-mathematische Klasse bei der Realisierung eigener großer Arbeiten nicht nur lange hinter der philosophisch-historischen Klasse zurückstehen²², sondern sich auch des herrischen Hegemoniegehabes der Geistes-, insbesondere der Altertumswissenschaft erwehren und manche Demütigung in Kauf nehmen. So wunderte sich Mommsen, daß ein so gescheiterter Kopf wie Hermann von Helmholtz an naturwissenschaftlichen Fragen Gefallen finden könne²³. Wilamowitz wollte gar das Helmholtz-Denkmal vor der Universität verschwinden lassen, da es sich nicht schicke, daß sich die Naturwissenschaft einen Herrschafts-

²⁰ Hermann DIELS, "Ansprache zur Feier des Leibnizschen Jahrestages (4. Juli 1912)", in *SB* 1912, 583-586, hier 585; vgl. auch DIELS, "Organisation", 594f.

²¹ Vgl. hierzu Lothar BURCHARDT, *Wissenschaftspolitik im Wilhelminischen Deutschland. Vorgeschichte, Gründung und Aufbau der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft zur Förderung der Wissenschaft* (Göttingen 1975); Bernhard VOM BROCKE, "Vorgeschichte, Gründung und Entwicklung der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft zur Förderung der Wissenschaften — Der Anteil Friedrich Althoffs", in *Friedrich Althoff 1839-1908* (Berlin 1990), 129-163; ID., "Die Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft im Kaiserreich. Vorgeschichte, Gründung und Entwicklung bis zum Ausbruch des Ersten Weltkriegs", in *Forschung im Spannungsfeld von Politik und Gesellschaft. Geschichte und Struktur der Kaiser-Wilhelm-/Max-Planck-Gesellschaft. Aus Anlaß ihres 75jährigen Bestehens*, hrsg. von Rudolf VIERHAUS u. Bernhard VOM BROCKE (Stuttgart 1990), 17-162 (mit reichen Literaturhinweisen) sowie SCHIERA 284ff.

²² Vgl. dazu Hermann DIELS, "Die wissenschaftliche Arbeit der Königlich Preußischen Akademie der Wissenschaften im Jahre 1907", in *IMWKT* 2 (1908), 327-344, hier 338.

²³ Vgl. H. DIELS, "Die Einheitsbestrebungen..." (wie Anm.18), 5.

platz anmaße²⁴. Angesichts der zunehmenden Diversifikation wissenschaftlicher Projekte und des Konkurrenzdrucks neuer Wissenschaftsinstitutionen postulierte auch Diels kategorisch den Primat seiner Wissenschaft in Universität und Akademie und polemisierte zum Beispiel gegen eine in den Sitzungsberichten der Akademie erschienene Publikation des Mineralogen Karl Klein *Über Buntkupfererz aus Tyrol*²⁵: "Nomen et omen habet! Und mit solcher Sorte soll man zusammen arbeiten"²⁶!

Nicht dieser Sorte, aber anderen naturwissenschaftlichen Kollegen wollte Diels die technischen Errungenschaften der Antike vermitteln²⁷. Ob allerdings seine antiquarische Gelehrsamkeit, die sich in Ausführungen "Über Platons Nachtuhr"²⁸ und "Über die von Prokop beschriebene Kunstuhr von Gaza"²⁹ sowie in seinen Rekonstruktionen griechischer Türschlösser und -schlüssel³⁰ offenbarte, Naturwissenschaftler und Ingenieure beeindruckte, sei dahingestellt. Doch illustrieren diese Untersuchungen, um Walter Burkerts Formulierung aufzugreifen, "die Selbstversponnenheit einer Wissenschaft, die sich selbst unanfechtbar als Höchstzweck empfand"³¹. Vergleichbare Versuche, im Zeitalter der naturwissenschaftlichen Modernisierung die Wurzeln nicht nur der abendländischen Zivilisation, sondern auch der Technik im Altertum zu suchen, unternahm

²⁴ *Erinnerungen* 293. Man beachte, daß Wilamowitz nicht einmal den Namen des weltberühmten Naturwissenschaftlers richtig zu schreiben vermochte: Statt Helmholtz ist Helmholt zu lesen.

²⁵ *SB* 1898, 521-523.

²⁶ Brief an Mommsen vom 23. Juli 1898 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 111f.).

²⁷ Vgl. etwa Hermann DIELS, *Antike Technik. Sechs Vorträge* (Leipzig und Berlin 1914); *Antike Technik. Sieben Vorträge* (Leipzig 1920); vgl. auch Helmut WILSDORF, "Hermann Diels in seiner Bedeutung für die Geschichte der antiken Technik", in *Philologus* 117 (1973), 284-293.

²⁸ *SB* 1915, 824-830.

²⁹ Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Nr. 7.

³⁰ Vgl. Hermann DIELS, *Parmenides. Lehrgedicht. Griechisch und deutsch. Mit einem Anhang über griechische Thüren und Schlösser* (Berlin 1897) sowie KERN 105.

³¹ *KS (Diels)* p.XIII.

Diels überdies in Organen, die ein breiteres Publikum erreichen sollten. So schrieb er in den *Hamburger Nachrichten* vom 11. Mai 1915 über "Dampfmaschine, Automat, Taxameter im Altertum", und bemühte sich auch sonst um die Popularisierung wissenschaftlicher Erkenntnisse. Deshalb nahm er an den volkstümlichen, für Arbeiter bestimmten Vortragskursen der Berliner Hochschullehrer teil³², publizierte in dem offiziellen Organ des preußischen Wissenschaftsministeriums, in der *Internationalen Monatschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*³³, in Richard Fleischers *Deutschen Revue* und in Paul Hinnebergs Reihe *Kultur der Gegenwart*³⁴, in deren ersten, 1906 erschienenen Band er *Die Organisation der Wissenschaft* vorstellte. Diels' Versuche, in prägnanter Form wissenschaftliche und wissenschaftsorganisatorische Probleme dem bildungsbürgerlichen Publikum näherzubringen, erreichten allerdings weder sprachlich noch inhaltlich das Niveau von Mommsens großer 'populärer' Darstellung, der *Römischen Geschichte*, in der der spätere Literaturnobelpreisträger unter dem unmittelbaren Einfluß der 1848er Revolution "die Alten herabsteigen" ließ "von dem phantastischen Kothurn, auf dem sie der Masse des Publikums erscheinen"³⁵. Diels blieb im weit höheren Maße als Mommsen, wie Werner Jaeger bemerkte, "überwiegend Forscher, der reine Typus des βίου θεωρητικοῦ"³⁶.

Mommsen wie Diels verstanden Wissenschaft und Wissenschaftsorganisation als nationale Aufgabe und Reflex der "Weltstellung" Deutschlands³⁷, ohne indes die Notwendigkeit internationaler Kooperation in Abrede zu stellen. Im Gegenteil:

³² KERN 117 und SAMTER 26.

³³ Vgl. dazu *DUZ* II 306 S.388 (Brief an Zeller vom 21. Mai 1907).

³⁴ Vgl. die Bibliographie in *KS (Diels)* p.XIV-XXVI sowie GRAU, *Berliner Akademie*, 96ff.

³⁵ Vgl. Mommsens Brief an Wilhelm Henzen vom 26. November 1854 bei WICKERT III 627f.

³⁶ JAEGER, "Diels", 39; anders SAMTER 19.

³⁷ Vgl. etwa H. DIELS, "Die wissenschaftliche Arbeit..."(wie Anm.22), 328; ID., "Festrede zum 23. Januar 1896", in *SB* 1896, 45-57, bes. 50ff. sowie GRAU, *Berliner Akademie*, 17f.; REBENICH 98f. und SCHIERA 280f.

Beide haben an der Transformation des deutschen Wissenschaftssystems zu einem internationalen Großbetrieb entscheidenden Anteil gehabt³⁸. Dabei waren es nicht immer selbstlose Motive, die sie veranlaßten, den Kontakt zu ausländischen Wissenschaftlern aufrechtzuerhalten. So teilte Diels am 3. März 1894 Mommsen den Brief des Genfer Philologen Jules Nicole mit, der auf eine zwei Monate zuvor an Mommsen gesandte Anfrage noch keine Antwort erhalten hatte. Diels brachte das Gesuch in Erinnerung und mahnte: "Da es dem guten Professor offenbar sehr um Ihre Meinung zu thun ist, so beeile ich mich seinem Wunsche auch ohne Occasion zu entsprechen. Er ist sehr gefällig und da sie dort hübsche Sachen haben, so ist es nützlich ihn warm zu halten"³⁹.

Beide hatten einen breit gefächerten Kanon wissenschaftlicher Interessen: Mommsen, der die römische Altertumskunde auf eine neue Grundlage stellte, betrieb epigraphische, numismatische, philologische, chronologische, romanistische und historische Studien zur römischen Geschichte in ihrer ganzen Breite, betrat jedoch mit seinen Arbeiten so gut wie nie griechischen Boden. Diels, der die "Wissenschaft von der Überlieferung der griechischen Philosophie"⁴⁰ begründete, war ein brillanter Editor und glänzender Philologe, schrieb über antike Religionsgeschichte ebenso wie über antike Technik, äußerte sich zu einer Vielzahl grammatischer und sprachlicher

³⁸ Vgl. z.B. H. DIELS, "Eine Katastrophe der internationalen Wissenschaft", in *IMWKT* 9 (1915), 127-134, bes. 129, wo Diels darauf hinweist, er habe "ein gut Teil seiner Kraft und Lebensarbeit an das Ziel einer internationalen Organisation der Wissenschaft gesetzt"; ID., "Internationale Association der Akademien zu Paris", in *Deutsche Revue* 26,3 (1901), 344-352; Ulrich VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, "Geschichte der Philologie", in *Einleitung in die Altertumswissenschaft* I, hrsg. v. Alfred GERCKE u. Eduard NORDEN (Leipzig u. Berlin ³1927), 71 sowie weitere Zeugnisse für Mommsen bei REBENICH 68ff.

³⁹ StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 59-60; vgl. die Briefe vom 21. Juni 1891 und 13. März 1893 (ebd., Bl. 28 und 38). Von besonderem Interesse waren für Diels die Scholien des Genfer *Iliascodex*, vgl. z.B. *KS (Diels)* 59-67.

⁴⁰ JAEGER, "Diels", 39.

Probleme, öffnete sich aber kaum aktuellen Fragestellungen der Philosophie⁴¹ und betrieb historisch-antiquarische Forschungen. In den wissenschaftlichen Arbeiten der beiden Gelehrten gab es jedoch nur wenige unmittelbare Berührungspunkte, wie die Korrespondenz zeigt. Gewiß, Diels gab bibliographische Hinweise⁴², äußerte sich zu überlieferungsgeschichtlichen Fragen⁴³, identifizierte Zitate⁴⁴, erläuterte die Bedeutung und Herkunft verschiedener Wörter⁴⁵, bemühte sich um das Verständnis von Inschriften und Papyri⁴⁶, interpretierte schwierige Stellen⁴⁷, vermittelte junge Philologen für Kollationsarbeiten⁴⁸, half beim Korrekturlesen⁴⁹ und tauschte mit Mommsen Schriften aus⁵⁰. Selbst über den Ursprung der Strafe der Bergwerksarbeit verlangte Mommsen Auskunft⁵¹. Wie der Klassische Philologe Diels indes die Editionen spätantiker Werke durch den Historiker Mommsen beurteilte⁵², zeigt

⁴¹ GOMPERZ 61.

⁴² Vgl. die Briefe vom 14. Januar 1886 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 13) und vom 1. Juli 1895 (ebd., Bl. 81).

⁴³ Vgl. den Brief vom 11. Mai 1889 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 18).

⁴⁴ Vgl. Mommsens Brief von 1882 (StBB-PK, S.D., Bl. 4-5) mit IORD.Rom. 6 (MGH AA V 1, p.3) sowie Diels' Brief vom 18. Mai 1889 (ebd., NL Mommsen: Diels, Bl. 19) mit MGH AA XII, S.243 Anm.2.

⁴⁵ Vgl. die Briefe vom 17. März 1897 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 94): δεικάζειν, und vom 9. Mai 1898 (ebd., Bl. 101): *supplicium*.

⁴⁶ Vgl. die Briefe vom 2. März, 13. November und 26. Dezember 1891 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 25, 29-30 und 33), vom 26. April 1894 (ebd., Bl. 61) und ein undatiertes Schreiben (ebd., Bl. 179).

⁴⁷ Vgl. *Briefe Mommsen* 233 S.286 (zu einer Diodorstelle).

⁴⁸ Vgl. die Briefe vom 5. und 28. Februar 1889 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 16-17).

⁴⁹ Vgl. die Briefe vom 12. Mai 1891 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 26-27) und 21. März 1892 (ebd., Bl. 35).

⁵⁰ Vgl. die Briefe vom 4. November 1893 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 52-53): Diels kündigt die Übersendung seiner *Iatrika* an, vom 17. Februar 1894 (ebd., Bl. 57) und 16. Oktober 1899 (ebd., Bl. 128): Dank für Mommsens *Strafrecht*.

⁵¹ Vgl. Mommsens Brief vom 29. Februar (?) 1895 (StBB-PK, S.D., Bl. 30) sowie Theodor MOMMSEN, *Römisches Strafrecht* (Leipzig 1899), 950 mit Anm.2.

⁵² Vgl. Brian CROKE, "Theodor Mommsen and the Later Roman Empire", in *Chiron* 20 (1990), 159-189 und Stefan REBENICH, "Theodor

seine aufrichtige Bemerkung zur Ausgabe der *Severinsvita* für die *Monumenta Germaniae historica*: "Für die Überlassung des Eugipp, den ich sonst schwerlich gelesen hätte, meinen verbindlichsten Dank"⁵³. Ähnliche Worte dürften auch Mommsen beim Erhalt der einen oder anderen Publikation von Diels in die Feder geflossen sein. Zu einer intensiven, gar kontroversen Diskussion wissenschaftlicher Probleme, wie wir sie aus Mommsens Briefwechsel mit Wilamowitz oder Harnack kennen, kam es selten. Wenn Diels überhaupt Widerspruch gegen die dreißig Jahre ältere Autorität äußerte, so geschah dies sehr zurückhaltend⁵⁴. Immerhin widersetzte sich Diels 1881 Mommsens Drängen, als Herausgeber des *Hermes* an Stelle des in Ungnade gefallenen Emil Hübner zu treten⁵⁵: "Die Geschichte mit dem Hermes" war "in einen bösen Sumpf geraten", schrieb Diels Weihnachten 1881 an Hermann Usener⁵⁶, so daß es ihm angeraten schien, den Verlockungen und

Mommsen und das Verhältnis von Alter Geschichte und Patristik", in *Patristique et Antiquité tardive en Allemagne et en France de 1870 à 1930. Influences et échanges* (Paris 1993), 131-154.

⁵³ Brief vom 30. Juni 1898 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 105 f.).

⁵⁴ Vgl. den Brief vom 29. Januar 1890, in dem Diels gegen Mommsens Datierung eines sibyllinischen *vaticinium* argumentiert (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 21-23), und vom 17. Februar 1891, in dem Diels kritische Anmerkungen u.a. zu Mommsens Beitrag über das Säkularorakel (vgl. Karl ZANGEMEISTER, *Theodor Mommsen als Schriftsteller. Ein Verzeichnis seiner Schriften*, im Auftrage der königlichen Bibliotheken bearbeitet und fortgesetzt von Emil JACOBS [Berlin 1905], Nr. 1218) vorträgt (ebd., Bl. 24): "Einiges habe ich bemerkt, nicht weil ich hoffte Sie ganz zu überzeugen, sondern um Sie zu bitten Ihre Auffassung (nam. in Bezug auf das Säkularorakel) noch etwas deutlicher hervortreten zu lassen". Vgl. hierzu ebenfalls *Briefe Mommsen* 324 S.401 (zu den *acta saecularia*). Differenzen gab es auch über die Beurteilung des "Historikers Aristoteles", vgl. *Briefe Mommsen* 344 S.432.

⁵⁵ Vgl. Diels' Brief vom 15. Oktober 1881 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 4-5) sowie Mommsens Briefe vom 20. Oktober 1881 und 3. Februar 1882 (StBB-PK, S.D., Bl. 6-9 [NL Wickert: Diels, Bl. 1-2]) sowie *DUZ* I 125 S.239f.; 134f. S.251f. und *Briefe Mommsen* 109 S.127. Vgl. darüber hinaus KERN 71f. und Stefan REBENICH, "Ein Brief Theodor Mommsens an Otto Jahn", in *Philologus* 139 (1995), 169-172, hier 171 Anm.10.

⁵⁶ *DUZ* I 130 S.247.

Pressionen zu widerstehen. Zuvor bereits hatte er Mommsen einen Korb gegeben, als dieser ihn bat, bei einem neuen altertumswissenschaftlichen Rezensionsorgan mitzumachen; der Plan scheiterte denn auch⁵⁷. Mommsen war über Diels' Absagen wenig erbaut⁵⁸.

Es bleibt, auf den universitären Unterricht hinzuweisen. In Berlin war es ein offenes Geheimnis, daß Mommsen zu den schlechten Dozenten zählte⁵⁹. Seine Vorlesungen, die er als lästiges *officium* empfand, ennuyierten ihn selbst und, wie er selbstkritisch einräumte, auch seine Zuhörer⁶⁰. Jede Möglichkeit, von seinen Lehrverpflichtungen entbunden zu werden, nahm Mommsen gerne wahr⁶¹. Diels scheint ein engagierterer Lehrer als Mommsen gewesen zu sein. Für das Kolloquium über antikes Schriftwesen im Proseminar des Sommersemesters 1908 zeichnete er selbst in wenigen Tagen paläographische Proben von der Frühzeit bis ins Mittelalter⁶². Jedenfalls gelang es ihm, eine große Zahl von Schülern an sich zu binden, die er durch seinen klaren und didaktisch anspruchsvollen Vortragsstil faszinierte und denen er mit patriarchalischem Wohlwollen begegnete⁶³.

⁵⁷ Vgl. *Briefe Mommsen* 51 S.53f. und 72 S.87 sowie *DUZ* I 101ff. (S.194ff.). Möglicherweise hatte Wilamowitz Diels als Mitherausgeber ins Gespräch gebracht.

⁵⁸ Vgl. seinen Brief an Wilamowitz vom 7. Dezember 1881 (*Briefe Mommsen* 109 S.128) sowie Wilt Aden SCHRÖDER, "Bemerkungen zum Briefwechsel Diels-Wilamowitz", in *Eikasmos* 8 (1997), 283-308, hier 304 Anm.81.

⁵⁹ Vgl. Arnold SACHSE, *Friedrich Althoff und sein Werk* (Berlin 1928), 183.

⁶⁰ Vgl. WICKERT IV 227 und 229.

⁶¹ Vgl. REBENICH 39ff.

⁶² Hermann Alexander DIELS, *Colloquium über antikes Schriftwesen* (1908); mit einer Einleitung von Jürgen DUMMER; Vorlesung über Herodot (1907/08); mit einer Einleitung von Wolfgang RÖSLER; Hildebrecht HOMMEL, *Berliner Erinnerungen 1920-1921. Hermann Diels zum Gedächtnis* (Leipzig 1984); vgl. auch Jürgen DUMMER, "Hermann Diels' *Kolloquium über antikes Schriftwesen*", in *Philologus* 121 (1977), 150-156.

⁶³ GOMPERZ 61; HOMMEL, "Diels", 445f.; JAEGER, "Diels", 38f.; KERN 116ff.; SAMTER 19ff.

II. *“Die vielen guten in diesem Kreis verlebten Stunden”, oder:
Das Geflecht persönlicher Beziehungen*

“Auch zur Graeca laden Sie mich ein, und da muß ich ebenfalls Ihnen mittheilen, daß ich ausscheide und die Freunde grüße, mit herzlichem Dank für die vielen guten in diesem Kreis verlebten Stunden. Ich höre nicht mehr wie früher und kann oft dem Lesen nicht recht folgen. Es ist ein Unglück wenn das Leben vor dem letzten Ende einem entgleitet”⁶⁴. Diese Zeilen eines gebrechlichen Greises erreichten Hermann Diels am 26. Februar 1902. Damit zog Mommsen sich aus einem Kreis zurück, dem er mehr als vier Jahrzehnte, zuletzt als ‘Senior’, angehört hatte⁶⁵. Die ‘Graeca’ verband Altertumswissenschaftler, Historiker, Philologen und Juristen, die sich oft aus Universität und Akademie kannten. Hinzu kamen Verwaltungsjuristen, höhere Beamte und Politiker wie der nationalliberale Reichstagsabgeordnete Georg von Bunsen, der Senatspräsident am Oberverwaltungsgericht Wilhelm Rommel und der spätere Oberbürgermeister von Berlin Adolf Wermuth. Man fand sich ursprünglich im wöchentlichen, später im vierzehntäglichen Rhythmus Freitag abend bei einem der Mitglieder zur einstündigen Lektüre eines meist griechischen Autors zusammen; der gesellschaftliche Teil begann gegen 21 Uhr⁶⁶. Hier bewies Mommsen in seinen besseren Tagen

⁶⁴ StBB-PK, S.D., Bl. 55-56 (NL Wickert: Diels, Bl. 18); vgl. WICKERT IV 37.

⁶⁵ Offenbar übersandte Diels auch weiterhin Einladungen an Mommsen, denn dieser antwortete am 7. März 1902: “Ich bin Ihnen wiederum Dank schuldig dafür, daß Sie mich theilnehmen lassen wollen” (StBB-PK, S.D., Bl. 57). Ob Mommsen der Aufforderung, sich zur Graeca einzufinden, entsprach, läßt sich nicht mehr rekonstruieren.

⁶⁶ Vgl. WICKERT IV 34ff.; ID., Briefwechsel 244 mit Anm.3; Richard SCHÖNE, *Erinnerungen an Theodor Mommsen zum 30. November 1917*, hrsg. von Hermann SCHÖNE (Münster 1923), 20f. sowie Eckart MENSCHING, “Über Hermann Diels und die Berliner Graeca”, in *Latein und Griechisch in Berlin und Brandenburg* 38 (1994), 150-167 und 39 (1995), 12-42 (= ID., *Nugae zur Philologiegeschichte* 8 [Berlin 1995], 9-57). Die 157ff. (16ff.) gebotene Aufstellung der bekanntesten Mitglieder differenziert indes nicht zwischen den unterschiedlichen Vereinigungen, die den Namen Graeca trugen.

Standvermögen: "bis zuletzt und ohne an Mitternacht zu denken" verweilte er in der fröhlichen Runde⁶⁷. Natürlich zelebrierte man auch gemeinsam besondere Anlässe. Am 13. Dezember 1897 etwa wurde in Mommsens Haus sein 80. Geburtstag nachträglich gefeiert: "durch einige Reden, welche durch köstliche fontes recentiores (namentlich einen von einem Engländer gesandten Rüdeshheimer 1868er) beflügelt wurden"⁶⁸. Zuvor hatte Diels im Namen der Mitglieder ein Album überreicht, "das die Bilder der jetzigen Graeci von Zeller bis zum jüngst aufgenommenen Erman umfasst, und Raum lässt für die künftigen Mitglieder"⁶⁹. Das fünfzigjährige Doktorjubiläum des Mitgliedes Wilhelm Wattenbach wurde 1892 durch "die Nachbildung einer Trinkschale des Kgl. Museums in Silber mit der Umschrift Ἐργεῖ καὶ Κήδωνι (resp. Τεράγωνι) aus Aristoteles" begangen⁷⁰. Der Kontakt zu Eduard Zeller riß auch nach dessen Übersiedelung nach Stuttgart nicht ab; zu runden Geburtstagen und zum Jahresbeginn übersandte die Graeca Adressen an das ehemalige Mitglied, in denen Mommsen bisweilen seine poetischen Fähigkeiten unter Beweis stellte⁷¹.

⁶⁷ *DUZ* II 91 S.96; vgl. 102 und 104 S.116 und 118.

⁶⁸ *DUZ* II 153 S.198.

⁶⁹ Brief vom 30. November 1897 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 99).

⁷⁰ Brief vom 6. Juni 1892 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 36). Vgl. *ARIST. Ath. pol.* 20,5; *ATHEN.* 15, 695e.

⁷¹ Vgl. die Briefe vom 9. Januar 1894 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 56; 57a) und 26. Januar 1899 (ebd., NL Mommsen: Diels, Bl. 121; ebd., S.D, Bl. 41 [NL Wickert: Diels, Bl. 13]) sowie *DUZ* II 172f. S.228ff.; 240; 254 S.340f. Zu Zellers 85. Geburtstag dichtete Mommsen: "Liebling der Götter das Kind, dem rasch sie das Leben vollendet / Liebling mehr noch der Greis, dem sie Jugend bewahrt". Zeller hat in dem Verfasser, so ließ Diels vernehmen, "ein Mitglied der Charlottenburger Dichterschule erkannt". Zu Neujahr 1902 verfaßte Mommsen folgendes Gedicht: "Spre- athen, jetzt ohne Haupt, / Kann es nicht vergessen, / Daß der Nesenbach geraubt / Was wir nicht besessen. / Dennoch sendet es den Gruß / Euch in alter Treue / Eines guten Jahres Schluß / Führ' euch froh ins neue / Arbeits- kraft und Enkellust / Soll euch drin begleiten / Und mitunter klopft die Brust / Denkend alter Zeiten" (StBB-PK, S.D., Bl. 53). Zeller antwortete umgehend telegraphisch: "herzlichen dank und gruss den griechen und ihrem alkaios" (ebd., Bl. 52).

Immer wieder wurden Personen aus Wissenschaft und Verwaltung in die Graeca kooptiert. So teilte Diels im Mai 1896 Mommsen, der längere Zeit abwesend war, mit, daß zwei neue Mitglieder Aufnahme gefunden hätten, nämlich Reinhold Koser, der kurz zuvor ernannte Direktor der Preußischen Staatsarchive, und der Jurist Carl Waldeck, den Wilhelm Rommel empfohlen hatte⁷². Waldeck war zwar in der Folgezeit immer gut präpariert, aber leider "im Umgang etwas langweilig"⁷³.

Auch der Geburtstage verdienter auswärtiger Kollegen wurde gedacht. So forderte Diels Mommsen auf, sich "als Senior" neben Alexander Conze, Hermann Diels, Otto Hirschfeld, Eduard Sachau und Erich Schmidt an der Ehrung zu Theodor Gomperz' 70. Geburtstag zu beteiligen; diesem wurde ein "einfacher Lorbeerkrantz" mit folgendem Epigramm übersandt:

Ἐβδομάδων δεκάτῃ στέφανον πόρε σοι, Θεόδωρε,
 ὦν δὲ βίου κάμψας τέρμα διαυλοδρόμει.

Diels fügte hinzu: "Wenn Sie als rüstiger διαυλοδρόμος ihm ein solches Wort zuriefen, so hätte das in der That ein anderes Gewicht als das Gezwitscher von uns Gelbschnäbeln"⁷⁴.

Die Gelehrtenpolitik setzte in ebenso hohem Maße wie die effiziente Wissenschaftsorganisation personale Bindungen und informelle Beziehungen voraus. Man traf sich vorzugsweise zu einem gesellschaftlichen Abend oder zum gelehrten Austausch in der Privatwohnung eines Kollegen oder Freundes. Zahlreich waren die gelehrt-geselligen Zirkel Berlins, neben der 'Graeca' gab es noch das 'Kränzchen', das Mommsen besuchte, und die

⁷² StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 89. Diels bat Mommsen, "den Freitag Abend den Griechen zu schenken, die langsam, mit Wind und Wellen kämpfend, bei den Phäaken angelangt sind und zuletzt die Nausikaaepisode begonnen haben, wo sie VI 198 stehen geblieben sind. Sie werden zwei neue Mitglieder finden, die morgen bei mir zuerst an der Lectüre teil nehmen werden: Koser vom Archiv und Oberverwaltungsgerichtsrat Waldeck, einen Freund Rommels, den Sie ja bereits kennen".

⁷³ *DUZ* II 255 S.342; vgl. 265 S.350: "eines der bestpräparierten aber nicht der kurzweiligsten Mitglieder".

⁷⁴ Brief vom 7. März 1902 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 170); vgl. auch GOMPERZ 348.

‘Mittwochs-Gesellschaft’, der Diels angehörte. Doppel- resp. Mehrfachmitgliedschaften waren keine Seltenheit. Mommsens Haus in der Marchstraße 8 in Charlottenburg war über Jahrzehnte hinweg der Ort, an dem namhafte Persönlichkeiten der Berliner Universität und des liberalen Bürgertums zusammenfanden. Dort verkehrten, um Mommsens Sprachgebrauch aufzugreifen, die “Intellektuellen”⁷⁵ aus Wissenschaft, Politik und Verwaltung⁷⁶. Ein vergleichbares Zentrum des gesellschaftlichen Lebens war das Haus der Familie Diels offenbar nicht, aber den Regeln der akademischen Interaktion entsprach man, kam Einladungen nach und war selbst Gastgeber für Kollegen und Studenten⁷⁷. Neben der Erörterung persönlicher und wissenschaftlicher Themen boten diese Zusammenkünfte hinreichend Gelegenheit, sich zu politischen Grundsatzfragen und tagespolitischen Ereignissen auszutauschen. Darüber hinaus erlaubten sie es, informelle Verbindungen mit der administrativen und politischen Elite des Reiches zu pflegen⁷⁸. Diels hat — ebenso wie Mommsen — seine persönlichen Kontakte zu Friedrich Althoff, dem allmächtigen Bürokraten im preußischen Kultusministerium, für wissenschaftspolitische Belange zu nutzen verstanden⁷⁹. Die Zugehörigkeit zu einem akademischen oder literarischen Kreis beschleunigte auch die soziale Integration neu berufener Professoren. Diels wurde nach seiner Wahl zum Mitglied der Preußischen Akademie durch Eduard Zeller, Theodor Mommsen und vielleicht auch Carl Robert in die ersten Häuser Berlins eingeführt⁸⁰.

⁷⁵ Sidney WHITMAN, *Deutsche Erinnerungen* (Stuttgart u. Berlin 1912), 235 und 263: Mommsen bezeichnete “nach französischem Brauch” “die geistige Elite” eines Landes als Intellektuelle.

⁷⁶ Vgl. hierzu REBENICH 390ff. mit weiterer Literatur.

⁷⁷ Vgl. HOMMEL, “Diels”, 446; KERN 103f.; *Erinnerungen* 284.

⁷⁸ Vgl. BRUCH, *Gelehrtenpolitik*, 249ff.

⁷⁹ Vgl. seine Korrespondenz mit Althoff in GStA-PK, I HA Rep. 92 Althoff B Nr. 1; B Nr. 29; C Nr. 19.

⁸⁰ Nach KERN 77ff. sollte Roberts Rolle nicht überschätzt werden. Zu Mommsens später nicht ungetrübtem Verhältnis zu Robert vgl. Carl SCHUCHHARDT, *Aus Leben und Arbeit* (Berlin 1944), 148f.

III. *“Noli turbare circulos meos”, oder: Der politische Professor und der apolitische Gelehrte*

“Die öffentliche Meinung kümmert ihn nicht, der Lärm des politischen Kampfes hallt nur von der Straße zu seinem stillen Fenster herauf”⁸¹. Prägnanter als Werner Jaeger kann man Diels’ Apolitie nicht umschreiben. Er repräsentiert in politischer Hinsicht einen grundsätzlich anderen Gelehrtentypus als Mommsen. Der Historiker blieb bis in seine letzten Tage der kämpferische politische Professor, der sich den bürgerlichen Tugenden der 48er Revolution verschrieben hatte und der für weite Teile des liberalen und kulturprotestantischen Bürgertums eine politische Führungs- und Vorbildfunktion hatte⁸². Sein Rückzug aus dem Parlament 1884 bedeutete keinesfalls das Ende seiner politischen Partizipation. Vielmehr trifft das Gegenteil zu. Gerade der alte Mommsen entfaltete eine umfassende politische Tätigkeit durch seine Mitarbeit in außerparlamentarischen Organisationen wie dem Verein zur Abwehr des Antisemitismus oder dem Goethebund und durch seine publizistischen Offensiven, die in der Öffentlichkeit aufmerksam verfolgt wurden. Er machte sich neue, außerparlamentarische Formen der Gelehrtenpolitik zu eigen und suchte durch Zeitungsveröffentlichungen, Reden, Aktivitäten in Vereinen und Kongressen, Petitionen und Resolutionen das Wilhelminische Deutschland zu verändern. Er äußerte sich in den beiden Jahrzehnten vor seinem Tode mehrfach und vernehmlich zu den zentralen Themen der Tagespolitik: zur Verteidigung der wissenschaftlichen und künstlerischen Freiheit, zu gesellschaftlichen Reformen sowie schließlich zur kolonialen Großmannssucht des Deutschen Reiches. Die politische Indolenz der Angepaßten und der Opportunisten war ihm zuwider. Er liebte es, politische Diskussionen mit einem Paukenschlag zu beginnen, und vereinfachte komplexe Fragen bewußt, denn die argumentative “Simplicität” war für Mommsen “wie

⁸¹ JAEGER, “Diels”, 39.

⁸² Vgl. hierzu sowie zum folgenden REBENICH 327ff.

der Pfeil auf dem Bogen die Seele aller Polemik”⁸³. Harsch kritisierte er das politische Desinteresse seiner Kollegen, denn “der schlimmste aller Fehler” war in seinen Augen, “wenn man den Rock des Bürgers auszieht, um den gelehrten Schlafrock nicht zu kompromittieren”⁸⁴.

Der im Revolutionsjahr geborene Diels gehörte einer jüngeren, ‘monarchistischen’ Generation erfolgreicher Wissenschaftler an, die nicht mehr durch die politischen Erfahrungen von 1848 geprägt waren, sondern die sich im Kaiserreich eingerichtet hatten und durchaus ‘loyalitätsbedürftig’ das persönliche Regiment Wilhelms II. anerkannten. Man hielt sich fern der aktiven Politik und schloß sich keiner Partei an⁸⁵. Diels sah sich wie viele seiner Kollegen als Mann der “überparteilichen” Mitte, der das Gemeinwohl über Partikularinteressen stellen wollte und der auf die Macht des vernünftigen Wortes setzte. Während die fortschreitende Spezialisierung im wissenschaftlichen Großbetrieb gegen Ende des 19. und zu Beginn des 20. Jahrhunderts die Einheit des Wissens auflöste, wurden die traditionellen Wertemuster der bildungsbürgerlich-protestantischen Gesellschaft relativiert. Damit wurde ebenfalls die Rolle der Hochschullehrer als vermeintliche gesellschaftliche ‘Wertegeber’ in Frage gestellt⁸⁶. Der scheinbare Verlust an normativen

⁸³ Vgl. Mommsens an Lujo Brentano vom 6. November (REBENICH Nr. 193).

⁸⁴ Vgl. Mommsens Brief an Fritz Jonas am 21. November 1893 (Fritz JONAS, *Erinnerungen an Theodor Mommsen zu seinem hundertjährigen Geburtstag* [Berlin o.J. (1917)], 43; WICKERT III 487).

⁸⁵ Zur damaligen Distanz der Mehrzahl der Professoren gegenüber Tages- und Parteipolitik vgl. Friedrich LINGER, “Die Abkehr der Gebildeten von der Politik. Werner Sombart und der ‘Morgen’”, in *Intellektuelle im Deutschen Kaiserreich*, hrsg. von Gangolf HÜBINGER u. Wolfgang J. MOMMSEN (Frankfurt 1993), 62-77 und SCHIERA 215ff.

⁸⁶ Vgl. hierzu Rüdiger VOM BRUCH, “Gesellschaftliche Funktionen und politische Rollen des Bildungsbürgertums im Wilhelminischen Reich. Zum Wandel von Milieu und politischer Kultur”, in *Bildungsbürgertum im 19. Jahrhundert*, Teil IV: *Politischer Einfluß und gesellschaftliche Formation*, hrsg. von Jürgen KOCKA (Stuttgart 1989), 146-179 und Konrad H. JARAUSCH, “Die Krise des deutschen Bildungsbürgertums im ersten Drittel des 20. Jahrhunderts”, *ibid.*, 180-205 mit weiterer Literatur.

Werten und die offene Konkurrenz kulturell-politischer Leit-systeme führten zu einer tiefgreifenden Verunsicherung, der gerade die historisch ausgerichteten Wissenschaften mit einem vermeintlich 'unabhängigen' Wächteramt begegnen wollten, um harmonisierend und sinnstiftend einer sozial integrierenden Politik der Vernunft zum Sieg zu verhelfen. Aus ebendiesem Grund schrieb Diels seine populären Beiträge über *Die Einheitsbestrebungen der Wissenschaft*, *Das Problem der Welt-sprache* oder *Die Organisation der Wissenschaft*.

In hochschulpolitischen Fragen wollte Diels die Interessen der Wissenschaft und der Universität vertreten und nicht mit tagespolitischen Überlegungen vermischt sehen. Zwei Beispiele mögen dies illustrieren. Seit 1894 beschäftigte die Philosophische Fakultät der Berliner Universität der Fall des Privatdozenten Leo Arons, der einige Jahre zuvor Mitglied der Sozialdemokratischen Partei geworden war und gegen den das vorgeordnete Ministerium disziplinarrechtlich vorging.⁸⁷ Zunächst verwahrte sich die Fakultät gegen jede Maßregelung des jungen Wissenschaftlers, da — wie es in einer Eingabe an Friedrich Althoff hieß — es nicht der Tradition an deutschen Universitäten entspreche, den dortigen Lehrern freie politische Betätigung zu verbieten⁸⁸. Immerhin willigte man ein, Arons nochmals zu vernehmen; dabei wurde ihm der Rat erteilt, sich zukünftig übersteigertem politischer Agitation zu enthalten. Als indes 1898 mit den Stimmen der Konservativen und des Zentrums im Reichstag ein Gesetz verabschiedet wurde, das die Privatdozenten den für die Professoren geltenden Disziplinarbestimmungen unterwarf und damit sozialdemokratische Wissenschaftler vom Lehramt ausschloß, leitete der Minister im April 1899 ein Dienstverfahren an der Philosophischen Fakultät gegen Arons ein. Im Juli desselben Jahres sprach die Fakultät fast einstimmig den nichtangestellten und nicht vereideten Dozenten frei, da seine bloße Zugehörigkeit zur sozialdemokratischen Partei noch

⁸⁷ Vgl. zum folgenden REBENICH 471f. mit weiterer Literatur sowie SCHIERA 260ff.

⁸⁸ Vgl. hierzu SACHSE, *Althoff*, 215.

keinen Grund zur Enthebung darstelle und seine "Agitation nicht die Schranken überschritten und seine Reden sich nicht auf bedenkliche Punkte bezogen hätten"⁸⁹. Die Ablehnung der Lex Arons teilte auch Hermann Diels. Allerdings veranlaßte ihn ebensowenig wie seine Kollegen eine differenzierte oder gar positive Beurteilung der Sozialdemokratie, gegen Arons' Remotion Stellung zu beziehen: Er sah vielmehr durch die disziplinarrechtliche Aufwertung der Privatdozenteninstitution die Autonomie der Universitäten bedroht, "weil die zielbewußte Absicht der Regierung dahin geht die vollständige freie Stellung des Privatdocenten in eine Art von Hilfslehrerprofessorentum umzuwandeln, um sie besser am Gängelband zu haben"⁹⁰.

Als unangemessen erschien Diels zu Beginn des neuen Jahrhunderts Mommsens Polemik gegen die Einrichtung eines konfessionsgebundenen Lehrstuhles für Mittlere und Neuere Geschichte an der Universität Straßburg, die Ende des Jahres 1901 die Gemüter heftig erregte⁹¹. Im Zuge dieser grundsätzlichen Debatte um die Freiheit der Wissenschaft geriet auch das System Althoff in das Kreuzfeuer. Diels unterstützte Mommsens Appell für die "voraussetzungslose Forschung"⁹² nicht und legte in einem Brief an Eduard Zeller die Gründe seiner Ablehnung offen. Wie mancher seiner Berliner Kollegen hielt er dem streitbaren Liberalen vor, daß er in seinem Aufruf einer die tatsächlichen Verhältnisse konterkarierenden Prinzipientreue das Wort geredet und die politischen Implikationen der Besetzung ignoriert habe. Er hielt "die Einrichtung einer spec. kath. Facultät und als Anfang dazu eine spec. kath. Geschichtspröfessur für das kleinere Uebel. Denn fast jedes Mitglied der kath. Facultät Deutschlands ist qua Mitglied der

⁸⁹ Vgl. Diels' Brief an Zeller am 16. März 1899 (*DUZ* II 174 S.233).

⁹⁰ Vgl. Diels' Brief an Zeller vom 25. März 1898 (*DUZ* II 158 S.207). Darüber hinaus kritisierte er später in einem Brief an Zeller das aggressive Vorgehen des Fakultätsbeauftragten Gustav Schmollers vor dem Disziplinarhof, das er "nach Inhalt und Form" als "unangemessen" bezeichnete (*DUZ* II 193 S.252f.).

⁹¹ Vgl. REBENICH 414ff.

⁹² Vgl. REBENICH Nr. 199.

Universität schon nicht mehr ultramontan und besitzt die Infection der Deutschen Wissenschaft, die durch diese Vermittler viel wirksamer in das Herz der jungen Kleriker träufelt, als wenn man sie in Convicten groß werden läßt und namentlich in elsässischen Convicten, die völlig verfranzost sind”⁹³. Diels erkannte mithin, daß die Berufung des antiultramontanen preußischen Historikers Martin Spahn an die Straßburger Universität ein geschickter Schachzug des Ministeriums war, um die Zustimmung der Kurie zur Errichtung einer katholisch-theologischen Fakultät zu erlangen, die das Monopol, das die als deutschfeindlich verschrienen bischöflichen Seminare auf die Klerikerausbildung besaßen, beseitigen und letztlich die antideutsche Opposition der katholischen Bevölkerungsmehrheit brechen sollte. Also nahm Diels am 5. Januar 1902 gemeinsam mit den “ersten Männern der Berliner Universität” am Festessen zu Ehren Althoffs teil, das den Ministerialdirigenten und das nach ihm benannte ‘System’ eindrucksvoll rehabilitierte. Nicht anwesend war an diesem Abend Theodor Mommsen⁹⁴.

Darüber hinaus empfand Diels keine politischen Sympathien für linke, oder sagen wir vorsichtiger: linksliberale Positionen. Mit Mommsens kompromißlosem Liberalismus verband ihn nichts. Dem Evangelisch-Sozialen Kongreß mißtraute er, da er die “Ultras” fürchtete⁹⁵, und den Sozialisten Ferdinand Lassalle nahm er zunächst als Verfasser einer Monographie über Heraklit wahr⁹⁶. Hin und wieder polemisierte er in seinen Briefen gegen “freisinnige Gesinnungstüchtigkeit” und “die unangenehm vom Judenfreisinn organisierte Apotheose” Rudolf

⁹³ Vgl. Diels’ Brief an Zeller vom 1. Dezember 1899 (*DUZ* II 226 S.300).

⁹⁴ Vgl. REBENICH 453ff. Nachzutragen ist Friedrich Wilhelm GRAF, “Adolf Harnack zum ‘Fall Althoff’”, in *Jahrbuch für Universitätsgeschichte* 1 (1998), 177-204.

⁹⁵ Vgl. *DUZ* II 116 S.144.

⁹⁶ Vgl. *DUZ* II 215 S.284 sowie Ferdinand LASSALLE, *Die Philosophie Heraklits des Dunklen von Ephesos* (Berlin 1858; Nachdruck Hildesheim 1970).

Virchows⁹⁷. Kaum anzunehmen ist, daß Diels die politischen Vorbehalte teilte, die Mommsen veranlaßten, gegen die Wahl Treitschkes zum Ordentlichen Mitglied der Akademie zu agitieren. Dessen antisemitische Expektorationen waren Mommsen unerträglich. Als Treitschke kurz vor seiner Wahl in der Fakultät gegen Leo Arons hetzte und von einer "ekelhaften Verbindung von Lausbubokratie und Plutokratie" sprach, war für Mommsen das Maß voll, und er entschloß sich, da er die Wahl nicht verhindern konnte, zum Rücktritt⁹⁸. Diels, der weniger empfindlich auf "antisemitische Schlagere" reagierte⁹⁹, dürfte in dieser Angelegenheit die Meinung der Mehrheit der Akademiemitglieder geteilt haben, die Eduard Zeller auf den Punkt brachte: "Das fehlt eben noch, daß die Leute, welche Deutschland im Reichstag durch die

⁹⁷ Vgl. *DUZ* II 117 S.146; 223 S.296f. Hintergrund des letzten Briefes vom 21. Oktober 1901 ist Virchows 80. Geburtstag am 13. Oktober. Vgl. auch Diels' Brief vom 9. September: "Ganz Berlin rüstet sich zu Virchow's 80. Geburtstag, den man offenbar zu einem internationalen Gedenktag machen will. Das Comité ist bereits seit 1/2 Jahre thätig eine große Festfeier zu veranstalten, die in den stattlichen Räumen des neuen Abgeordnetenhauses stattfinden wird. [...] Die Judenschaft ist mobil und der Hauptjude der Akademie Munk hatte die Unverschämtheit trotz Ablehnung des G.V.A. [Geldverwendungsausschusses] eine Medaille für Virchow in der Akademie durchzusetzen. Dieser Jüngling macht uns überhaupt seit Jahren viel zu schaffen. Da er nicht Du Bois' Nachfolger geworden, spritzt er nun allen Essig, in den sich sein Wein verwandelt hat, in der Akademie auf Schuldige und Unschuldige. Dabei hat er eine Pestilenz der Sprache, die sonst unerhört ist" (ebd., 221 S.294). Diels, der an den Geburtstagsvorbereitungen der Akademie beteiligt war, hatte bereits im Juli Mommsen um Mitwirkung gebeten; der lehnte aber am 27. Juli 1901 eine Teilnahme ab: "Mein Zustand — Krankheit oder was es sonst ist — verbietet mir alle Beteiligung an Festlichkeiten, und das gilt auch für die Virchowschen. Er selbst, das weiss ich, wird an meiner Gesinnung für ihn nicht zweifeln, auch wenn ich diesen fern bleibe" (StBB-PK, NL Wickert: Diels, Bl. 17).

⁹⁸ Vgl. Diels an Zeller am 21. Mai 1895 (*DUZ* II 91 S.95f.) sowie REBENICH 72f. und 346ff.

⁹⁹ Vgl. zum Zitat *DUZ* II 91 S.95f.; zu Diels' teilweise aufbrechenden antisemitischen Vorurteilen vgl. die oben zitierten Angriffe gegen Virchow und Anm. 97. In diesem Zusammenhang sollte der Aufsatz "Thales ein Semite?" (in *AGPh* 2 [1889], 165-170) zumindest Erwähnung finden, in dem Diels gegen das Zeugnis von HDT.1,170,3 den Nachweis zu erbringen versucht, daß Thales nicht phoinikischer, also semitischer Abstammung gewesen sei, sondern der Name seines Vaters auf karische Herkunft weise.

Verwerfung der Ehrung Bismarcks unauslöschlich blamirt haben, auch der preussischen Akademie verbieten, dem Historiker, welcher mehr als irgend ein anderer für Preussens Anerkennung in Deutschland gethan hat, in ihre Mitte aufzunehmen, weil er ihnen politisch nicht angenehm ist"¹⁰⁰. Aufschlußreich ist schließlich Diels' Polemik gegen den Staatsrechtler und späteren Hauptautor der Weimarer Verfassung, Hugo Preuß, der mit Mommsen Mitglied der Freisinnigen Vereinigung war und um die Jahrhundertwende als Fürsprecher einer Koalition zwischen Sozialdemokraten und Liberalen in Erscheinung trat¹⁰¹. Für Diels war der "Jude Preuss" ein "eitler Jüngling", dem die Juristische Fakultät zu Recht die außerordentliche Professur verweigerte¹⁰².

Bei der grundlegenden Divergenz der politischen Haltung und des politischen Habitus nimmt es nicht wunder, daß in Diels' Briefen an Mommsen politische Fragen nicht angesprochen werden. Dem älteren und berühmten Kollegen eine abweichende Meinung darzulegen, wie dies Wilamowitz, aber auch Adolf Harnack wagten, war Diels' Sache nicht. Kam es im persönlichen Gespräch, zu dem ja die zahlreichen gesellschaftlichen und akademischen Zusammenkünfte hinreichend Gelegenheit boten¹⁰³, zur Diskussion tagespolitischer Fragen? Dies scheint mir ebenfalls fraglich, denn Diels legte sich, wie seine Briefwechsel mit anderen Kollegen zeigen, *in politicis* zumeist äußerste Zurückhaltung auf. Diese Scheu mag durch seine Herkunft aus dem unteren Mittelstand resp. dem Kleinbürgertum¹⁰⁴ verstärkt

¹⁰⁰ Brief an Diels vom 16. Juli 1895 (*DUZ* II 95 S.100). Die Kritik richtete sich allerdings gegen Mommsens Parteifreund Rudolf Virchow, der im Plenum die Wahl Treitschkes zu verhindern suchte.

¹⁰¹ Vgl. REBENICH 479f.

¹⁰² Vgl. Diels' Brief an Zeller vom 26. November 1899 (*DUZ* II 193 S.252). Zum Hintergrund vgl. Jasper MAUERSBERG, *Ideen und Konzeption Hugo Preuß' für die Verfassung der deutschen Republik 1919 und ihre Durchsetzung im Verfassungswerk von Weimar* (Frankfurt/Main u.a. 1991), 13f.

¹⁰³ In der Korrespondenz zwischen Diels und Mommsen finden sich häufig Hinweise auf bevorstehende Treffen.

¹⁰⁴ Diels' Großvater war Handwerker, sein Vater zunächst Lehrer und später Eisenbahnbeamter in Biebrich resp. in Wiesbaden. Zur Stratifizierung der Gesellschaft des Wilhelminischen Kaiserreiches in Anschluß an Werner

worden sein. Da Diels die Möglichkeit des sozialen Aufstieges durch gymnasiale und universitäre Bildung glänzend genutzt hatte¹⁰⁵, verinnerlichte er die konservativen Grundhaltungen der Klasse, der er nunmehr angehörte, und propagierte wissenschaftlich und publizistisch die neuhumanistische Bildungsidee, die ihm zur akademischen Karriere verholfen hatte. Zudem reagierte er auf die vielfältigen kulturellen und ideologischen Krisensymptome, die das bildungsbürgerliche Selbstverständnis und Selbstbewußtsein seit dem Ende des 19. Jahrhunderts erschütterten. Seine Suche nach neuer Sinnstiftung nahm ihren Ausgang von den traditionellen kulturprotestantischen Werten und dem Vertrauen auf Fortschritt durch wissenschaftliche Erkenntnis: So war ihm die Schulreform von 1900 ein Graus, da sie die Monopolstellung des Humanistischen Gymnasiums für den Erwerb universitärer Bildungspatente beseitigte und, in Diels' Worten, der Welt die "Bildungsart" der Klassischen Philologen raubte¹⁰⁶.

Den neuen antimodernistisch-nationalistischen Bünden und Vereinen, die zahlreiche Anhänger unter verunsicherten Bür-

Sombart und Gustav Schmoller vgl. Hans-Ulrich WEHLER, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte*. III: *Von der "Deutschen Doppelrevolution" bis zum Beginn des Ersten Weltkrieges 1849-1914* (München 1995), 702ff. Als subalternen Beamter gehörte Diels' Vater jedenfalls nicht der Arbeiterklasse an, wie CALDER, "Wissenschaftlergeschichte", 253ff. und in der Einleitung zu *DW* ausführt. Vgl. auch Marita BAUMGARTEN, *Professoren und Universitäten im 19. Jahrhundert. Zur Sozialgeschichte deutscher Geistes- und Naturwissenschaftler* (Göttingen 1997), 109, wo Diels der "unteren Mittelschicht" zugeordnet wird, sowie SCHRÖDER (wie Anm.58), 302 und 308.

¹⁰⁵ In DIELS, "Organisation", 649 wird besonders hervorgehoben, daß an den Segnungen der Wissenschaft der "Strebende jeglichen Standes" teilhaben kann; vgl. ebd. 596.

¹⁰⁶ Vgl. *DUZ* II 206 S.269f. In diesem Brief kritisierte Diels auch Wilamowitz und Harnack, die "schon vorher für den Regierungsplan eingefangen waren" und Mommsen, der zwar gegen die Reform stimmte, aber in seiner Rede auf der Schulkonferenz "eine ganz verdrehte Ausführung über Bildung" vorgetragen habe, "worin er auch die Oberrealschulbildung als genügend anerkannte, wenn sie wirklich in den neuen Sprachen soviel leistete wie das humanistische in den alten. Da dies nicht der Fall sei, so stimme er dagegen". Zum Hintergrund vgl. REBENICH 120f. sowie Anm. 2 zu Nr. 229 mit weiterer Literatur.

gern fanden, stand Diels ablehnend gegenüber. In seiner akademischen Festrede am 23. Januar 1902 griff er den modischen Kulturpessimismus und die "neuromantische Strömung" seiner Zeit heftig an, die sich auf Nietzsche berief und durch selbsternannte 'Kulturphilosophen' wie den Rembrandtdeutschen Julius Langbehn verbreitet wurde. Der Philosophie Nietzsches, des "Bekämpfers der Wissenschaft", den gerade die Jugend als 'Heros' verehrte, stellte Diels ein eindeutiges Bekenntnis zur reinen Wissenschaft entgegen: "Um so mehr wächst die Verantwortung der Akademien, denen die Aufgabe zufällt, die gelehrte Forschung um ihrer selbst willen ohne praktische oder pädagogische Nebenabsichten zu pflegen. Dieser Aufgabe muss unsere Akademie auch künftig unbeirrt von des Tages Meinung ihre ganze Kraft widmen"¹⁰⁷. Seine Vorbehalte gegen "die furchtbare internationale Organisation der römischen Kirche mit ihrer disziplinierten Hierarchie, ihrem unfehlbaren Oberhaupt und ihren unheimlich rührigen Orden", atmeten den Geist des Kulturkampfes. Doch im Gegensatz zu Mommsen ließ sich Diels nicht zu Invektiven gegen den Katholizismus hinreißen. Erst die antimodernistische Enzyklika Papst Pius' X. veranlaßte ihn, das Wort zu ergreifen: Die Auseinandersetzung deutete er bezeichnenderweise als einen in der Geschichte immer wieder aufkeimenden "Streit zwischen Autorität und freier Wissenschaft", der dazu gemahne, die "schwache, individuell, konfessionell und national gespaltene Wissenschaft" zu organisieren¹⁰⁸.

Diels vermied es grundsätzlich, sich politisch mit den antiaufklärerischen, antiliberalen und antiparlamentarischen Strömungen seiner Zeit auseinanderzusetzen. Dem gouvernementalen Gelehrten mit konservativen Überzeugungen war die offene politische Provokation zuwider. Höchstens im privaten Kontext äußerte er sich kritisch über die imperialistische

¹⁰⁷ *SB* 1902, 25-43, Zitate 30f.; 42.

¹⁰⁸ Vgl. Hermann DIELS, "Alte und neue Kämpfe um die Freiheit der Wissenschaft", in *IMWKT* 2 (1908), 897-906, Zitate 902 und 905; vgl. *Id.*, in *SB* 1908, 705-712.

Expansionspolitik wilhelminischer Prägung, die bis nach China ausgriff¹⁰⁹. Sein Ort war die Mittwochsgesellschaft, in der sich Natur- und Geisteswissenschaftler, Militärs und hohe Beamte zur gelehrten und meist unpolitischen Kommunikation im 14täglichen Turnus zusammenfanden¹¹⁰. Er suchte die Distanz zu den Mächtigen. Selbst der Einfluß Adolf Harnacks "an höchster und allerhöchster Stelle" und dessen stundenlangen Unterhaltungen mit Wilhelm II. waren ihm suspekt¹¹¹. Dem Kaiser näherte sich Diels nur in seiner Funktion als Sekretar der Akademie. Als zum Beispiel am 22. März 1914 in Anwesenheit "Seiner Majestät" der Neubau der Akademie eingeweiht wurde, feierte er Wilhelm II. panegyrisch als dritten Gründer nach Leibniz und Friedrich dem Großen¹¹². Die Unabhängigkeit und Freiheit der Wissenschaft war Diels' politische Botschaft angesichts eines tiefgreifenden gesellschaftlichen Wertewandels und eines sich ausbreitenden Krisenbewußtseins.

In der Zeit des Ersten Weltkrieges leistete Diels, wie viele andere deutschen Professoren auch, seine vaterländische Pflicht mit der Feder¹¹³. Er unterstützte — so jedenfalls ein Zeuge —

¹⁰⁹ Vgl. seinen Brief an Zeller vom 19. Oktober 1900, in dem er Kritik an dem unter deutschem Oberbefehl nach China ausgesandten Expeditionsheer übte, das den Boxeraufstand niederschlagen sollte, und sich von der aggressiven Außenpolitik Wilhelms II. distanzierte (*DUZ* II 210 S.277).

¹¹⁰ Zur Mittwochsgesellschaft vgl. BRUCH, *Gelehrtenpolitik*, 254ff. sowie *Die Mittwochsgesellschaft im Kaiserreich. Protokolle aus dem geistigen Deutschland 1863-1919*, hrsg. von Gerhard BESIER (Berlin 1990); zu Diels vgl. ausführlich Eckart MENSCHING, "Über Hermann Diels (1848-1922) und die Berliner Mittwochs-Gesellschaft", in *Latein und Griechisch in Berlin und Brandenburg* 38 (1994), 6-27 (= ID., *Nugae zur Philologiegeschichte* 7 [Berlin 1994], 9-30).

¹¹¹ Vgl. Diels' Brief an Zeller vom 7. Dezember 1902 (*DUZ* II 238 S.319); vgl. hierzu auch *Erinnerungen* 258 sowie allg. zu Harnacks Verhältnis zu Wilhelm II. REBENICH 537ff.

¹¹² Vgl. *SB* 1914, 731-739 sowie GRAU, *Berliner Akademie*, 194.

¹¹³ Vgl. z.B. seine Veröffentlichungen in der *IMWKT*: "Eine Katastrophe der internationalen Wissenschaft", in 9 (1915), 127-134; "Deutscher und englischer Buchhandel", in 10 (1916), 237-244 und "Frankreichs Führer im geistigen Revanchekrieg", in 12 (1918), 375-404 und 561-580. Auch in der eher fachwissenschaftlichen Abhandlung über "Ein antikes System des

den berühmt-berüchtigten Aufruf der 93 "An die Kulturwelt" vom 4. Oktober 1914¹¹⁴, gehörte aber trotz gelegentlicher nationalistischer Töne¹¹⁵ nicht, wie Wilamowitz und Eduard Meyer, zur Fraktion der *hardliner*. Er befürwortete weder die annexionistische Seeberg-Adresse von 1915 noch die "vaterländische Kundgebung" vom Oktober 1917, die der Reichtagsmehrheit das Recht absprach, den "Volkswillen in unzweifelhafter Weise zum Ausdruck zu bringen", und die von 1100 Hochschullehrern aus dem gesamten Reich unterzeichnet wurde¹¹⁶. Die Einsicht in die Notwendigkeit internationaler wissenschaftlicher Kooperation veranlaßte ihn, schon 1915 in der Akademie "zur Zurückhaltung gegenüber Erscheinungen der Kriegspychose" zu mahnen und sich von der Forderung, ausländische Korrespondierende Mitglieder auszuschließen, zu distanzieren¹¹⁷.

Naturrechts", in *IMWKT* 11 (1917), 81-102, findet Diels Gelegenheit, gegen Frankreich zu polemisieren (vgl. 101f.). Seine Ansprachen in der Akademie zollen ebenfalls der Kriegssituation Tribut; am 27. Januar 1916 etwa propagierte Diels unter Hinweis auf die Zahl der Nobelpreisträger die Überlegenheit und Übermacht der deutschen Wissenschaft, die "ein Hauptgrund der Scheelsucht und Feindschaft" sei, mit der "gerade die Intellektuellen im feindlichen Ausland" Deutschland verfolgten (*SB* 1916, 91-97, Zitat 96).

¹¹⁴ Zum Hintergrund vgl. etwa *Aufrufe und Reden deutscher Professoren im Ersten Weltkrieg*, hrsg.v. Klaus BÖHME (Stuttgart 1975); BROCKE, "Wissenschaft"; Klaus SCHWABE, *Wissenschaft und Kriegsmoral. Die deutschen Hochschullehrer und die politischen Grundfragen des Ersten Weltkrieges* (Göttingen u.a. 1969) und Jürgen und Wolfgang VON UNGERN-STERNBERG, *Der Aufruf 'An die Kulturwelt!'. Das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda im Ersten Weltkrieg* (Stuttgart 1996), die 24 Anm. 44 (gegen Eckart MENSCHING, "Ein Text aus dem Weltkrieg", in ID., *Nugae zur Philologiegeschichte* 7 [Berlin 1994], 31-50, hier 43ff.) darauf hinweisen, daß Diels' Name auf der Liste zwar fehlt, er aber nachträglich seine Zustimmung zu dem Aufruf gegeben habe. Als Zeugen führen sie den Archäologen Fritz Weege an, vgl. dazu auch den Beitrag von Wolfgang RÖSLER.

¹¹⁵ Vgl. z.B. *IMWKT* 10 (1916), 237ff.; 11 (1917), 102; 12 (1918), 375ff.; 561ff.

¹¹⁶ Vgl. BROCKE, "Wissenschaft", 711f. und MENSCHING, *Nugae* 7 (wie Anm.114), 46ff.

¹¹⁷ Vgl. GRAU, *Berliner Akademie*, 183 sowie J. VON UNGERN-STERNBERG, "Wie gibt man dem Sinnlosen einen Sinn? Zum Gebrauch der Begriffe 'deutsche Kultur' und 'Militarismus' im Herbst 1914", in *Kultur und Krieg. Die Rolle der Intellektuellen, Künstler und Schriftsteller im Ersten Weltkrieg*, hrsg. von W.J. MOMMSEN (München 1996), 77-96, hier 81f.

Aber die Niederlage Deutschlands, "die trostlose wirtschaftliche Lage" und "der Notstand der gelehrten Berufe", ja "der Bankrott der deutschen Wissenschaft", der nicht nur durch die Feinde, sondern von innen drohte, erschütterten Diels zutiefst¹¹⁸. Wenn er auch nicht, wie Wilamowitz, die "Novemberrmänner"¹¹⁹ und sein Volk verachten lernte¹²⁰, blieb sein Verhältnis zur Republik von Weimar distanziert; er hoffte auf "das Erstehen eines Heros, wie seinerzeit Bismarck es war", der alle drängenden Probleme der Nachkriegszeit auf einen Schlag lösen sollte¹²¹. Die Sehnsucht nach dem starken Mann teilte Diels mit der konservativen Elite der zwanziger Jahre. Sein früher Tod ersparte ihm die Begegnung mit dem braunen Herostraten, der Diels naiven Wunsch von 1915, "am deutschen Wesen" möge "einmal noch die Welt genesen"¹²² kaum 25 Jahre später zur mörderischen Realität werden ließ.

IV. *Ὁ βιάδην ἀλλὰ τρέχων, oder: Der treue Paladin*

"Aber Ihre Leistungen wie Ihre Jugendkraft geben uns zugleich die Hoffnung, dass das verwaiste Werk an Ihnen den rechten Meister gefunden hat, und wir erwarten jetzt, wo Sie unserm Kreise selbst angehören, vor allem von Ihnen die einsichtige, energische und entsagende Leitung des schwierigen Unternehmens." Mit diesen Worten antwortete am 29. Juni 1882 der Sekretar der philosophisch-historischen Klasse der Preußischen Akademie der Wissenschaften, Theodor Mommsen, auf die Antrittsrede des neuen Mitgliedes Hermann

¹¹⁸ Vgl. seine letzte Akademierede vom 1. Juli 1920 in *SB* 1920, 679-683, Zitate 682f. sowie seinen Brief an W. Capelle vom 30. November 1918, in *Gymnasium* 63 (1956), 81.

¹¹⁹ *Erinnerungen* 11.

¹²⁰ Vgl. *Glanz und Niedergang der deutschen Universität. 50 Jahre deutscher Wissenschaftsgeschichte in Briefen an und von Hans Lietzmann (1892-1942)*, hrsg. von Kurt ALAND (Berlin und New York 1979), Nr. 413, S.408.

¹²¹ HOMMEL, "Diels", 446.

¹²² *IMWKT* 9 (1915), 134; vgl. KERN 125.

Diels¹²³. Dieser wußte genau, weshalb man ihn in den erlauch-
ten Kreis gewählt hatte: Seit 1877 hatte er sich um die *Com-
mentaria in Aristotelem Graeca* verdient gemacht, nachdem sein
Vorgänger Adolf Torstrik überraschend verstorben war. Im sel-
ben Jahr schrieb der Oberlehrer am Berliner Königstädtischen
Gymnasium mit seiner von der Akademie preisgekrönten Edi-
tion der *Doxographi Graeci* Philologie- und Philosophiege-
schichte. Zeller und Mommsen hatten zusammen mit Her-
mann Bonitz, Adolf Kirchhoff und Johannes Vahlen schon am
25. November 1880 den Wahlvorschlag unterbreitet¹²⁴. Die
Wahl zum Ordentlichen Mitglied im Sommer 1881 war somit
Anerkennung seiner bisherigen Verdienste und zugleich
Ansporn zu weiteren Leistungen. Diels war sich bewußt, daß er
seine Mitgliedschaft in der Akademie vor allem seinem Freund
Eduard Zeller und Theodor Mommsen verdankte, der "seine
gewichtige Stimme in die Wagschale gelegt hatte", da er von
ihm ein verstärktes Engagement im Aristoteles-Unternehmen
und die Rekrutierung jüngerer Mitarbeiter erhoffte¹²⁵. Die auf
ihn gesetzten Erwartungen erfüllte Diels im Laufe seiner fast
vierzigjährigen Tätigkeit für die Akademie über alle Maßen¹²⁶.

Zunächst konzentrierte sich Diels auf die *Aristoteleskommen-
tare*. Doch sukzessive erschloß er sich, wie seine Briefwechsel
mit Mommsen und Althoff sowie die einschlägigen Akademie-
unterlagen zeigen, weitere Aufgabenfelder. Im Jahr 1900 gab es

¹²³ SB 1882, 723.

¹²⁴ Vgl. KIRSTEN 96.

¹²⁵ Vgl. Diels' Brief vom 4. August 1881 (StBB-PK, NL Mommsen:
Diels, Bl. 2-3) und den Zeitungsausschnitt aus der *Beilage* zum *Reichs-Herold*
vom 31. August 1881, den Wilt Aden SCHRÖDER in seinem Beitrag mitteilt,
sowie JAEGER, *Klassische Philologie* (wie Anm.18), 467 u. 469.

¹²⁶ Zu Diels' wissenschaftsorganisatorischer Tätigkeit vgl. Johannes
ILBERG, "Hermann Diels †", in *Neue Jahrbücher* 25 (1922), 233-239; Johan-
nes IRMSCHER, "Hermann Diels als wissenschaftlicher Organisator", in *Phi-
lologus* 117 (1973), 293-299 (mit teilweise grotesken Aktualisierungen und
Bezügen auf die Akademie der Wissenschaften der DDR); KERN 65ff. und
104ff.; Eckart E. SCHÜTRUMPE, "Hermann Diels", in *Classical Scholarship. A
Biographical Encyclopedia*, hrsg. von Ward W. BRIGGS u. William M. CALDER
III (London und New York 1990), 52-60.

kaum eine altertumswissenschaftliche Kommission, in der Diels nicht mit Sitz und Stimme vertreten war¹²⁷. Seine wissenschaftsorganisatorische Effizienz und Polypragmasie stellen ihn in eine Reihe mit Mommsen und Harnack. Eine einschneidende Zäsur war Diels' Wahl zum Sekretar. Als Mommsen in der Sitzung der philosophisch-historischen Klasse am 20. Juni 1895 seinen Rücktritt erklärte¹²⁸, mußte ein Nachfolger für das Amt des Sekretars gefunden werden. Die Wahl verlief nicht reibungslos, da mehrere Kandidaten als geeignet erachtet wurden. Anfangs schien es, als würde wiederum ein Vertreter einer historisch orientierten Wissenschaft gewählt werden, da der zweite Sekretarsposten mit dem Klassischen Philologen Johannes Vahlen besetzt war. Die Aufmerksamkeit lenkte sich deshalb auf den Nationalökonom und Staatswissenschaftler Gustav Schmoller und auf den Kirchenhistoriker Adolf Harnack. Den Theologen favorisierten Diels und Mommsen. So schritt man in der Klassensitzung am 7. November 1895 zur Wahl. Zunächst ergaben sich keine klaren Mehrheitsverhältnisse. Im ersten Wahlgang erhielten Diels acht, Schmoller fünf, Harnack vier, der Archäologe Alexander Conze drei, der Germanist Karl Weinhold zwei Stimmen; auf Otto Hirschfeld und den Sprachwissenschaftler Johannes Schmidt entfiel je eine Stimme. Im zweiten Wahlgang gaben zwölf Mitglieder ihre Stimme für Diels, neun für Schmoller und drei für Harnack. Erst im dritten Wahlgang konnte sich Diels mit vierzehn zu neun Stimmen gegen Schmoller durchsetzen¹²⁹. Diels nahm die Wahl "mit schweren Herzen" an, nachdem seine und Mommsens Bemühungen, Harnack als Sekretar durchzusetzen, daran gescheitert waren, daß die Klassenmajorität keinen Theologen in dem Amt haben wollte. Da Diels überzeugt war,

¹²⁷ Vgl. Stefan REBENICH, "Die Altertumswissenschaften und die Kirchenväterkommission an der Akademie: Theodor Mommsen und Adolf Harnack", in *Die Königlich-Preussische Akademie der Wissenschaften zu Berlin im Kaiserreich*, hrsg. von Jürgen KOCKA u.a. (Berlin 1999), 169-203.

¹²⁸ AAdW-BB, Sitzungsprotokolle, II-V, 158, Bl. 45.

¹²⁹ AAdW-BB, Sitzungsprotokolle, II-V, 158, Bl. 56f.

daß Schmoller für die Akademie "kein Heil" bedeute, beugte er sich dem Wunsch der Mehrheit, wiewohl er wußte, "welche Bürde das Amt ist und durch Vermehrung der Geschäfte noch mehr wird, und vor allem welcher geschäftliche und finanzielle Augiasstall da gemistet werden muß"¹³⁰. Obgleich Diels Harnacks Kandidatur unterstützte, ließ er keinen Zweifel daran, daß er als eigentlichen Nachfolger und Erben Mommsens in der Akademie Wilamowitz erachtete, über dessen Berufung nach Berlin damals bereits verhandelt wurde¹³¹.

¹³⁰ Vgl. Diels' Briefe an Usener vom 10. November und an Zeller vom 16. November 1895 (*DUZ* I 311 S.500 u. II 102 S.115) sowie Diels' Brief an Wilamowitz vom 11. November 1895 (*DW* 65 S.111f.) und an Theodor Gomperz vom 16. November 1895 (*DGG* 88 S.127).

¹³¹ Vgl. William M. CALDER III, "Die Rolle Friedrich Althoffs bei den Berufungen von Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff", in *Wissenschaftsgeschichte und Wissenschaftspolitik im Industriezeitalter. Das "System Althoff" in historischer Perspektive*, hrsg. von Bernhard VOM BROCKE (Hildesheim 1991), 251-266, hier 260ff. Am 8. November 1895 schrieb Diels an Mommsen (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 85f.): "[...] Sie werden gehört haben, dass die Classe mich gestern zu Ihrem Nachfolger gewählt hat. Ich hatte gewünscht und dafür gewirkt, dass Harnack, den ich einzig unter den augenblicklich vorhandenen Mitgliedern für geeignet hielt, gewählt würde. Da aber der Schreckname 'Theologe' offenbar viele sonst dem Manne geneigte abhielt, für ihn zu stimmen, so wurde die Sache schliesslich zu einem Duelle zwischen Schmoller und mir, und ich habe die Kühnheit gehabt als die Entscheidung für mich fiel, anzunehmen. Ich fühle mich gedrungen Ihnen vertraulich zu gestehen, dass ich das nur als ein Geschäfts- und Übergangsekretariat ansehe. Der wahre Diadoche hat keine Zeit gehabt in Folge Ihres verfrühten Abganges hier zu erscheinen und warm zu werden. Aber ich betrachte ihn darum nicht minder als den wirklich prädestinirten. Meine Väter und Vorväter, soweit ich rechnen kann, haben die Praxis befolgt spätestens im 50. Lebensjahre von diesem schönen Planeten zu scheiden. Ich wüßte nicht, warum ich eine Ausnahme bilden sollte. So wird nach der Wahrscheinlichkeitsrechnung, die ich mit der Ruhe des Philosophen anstelle, schon aus äusseren Gründen das Intermezzo kurz sein. Es gereicht mir zur grössten Freude, dass ich auf alle Fälle Wilamowitz' Eintritt in die hiesige Wissenschaft gesichert weiss und hoffe, dass er rasch auch in der Akademie die Position gewinnen wird, die Sie nun zunächst leer gelassen haben. Mir wird es genügen müssen meine Pflicht zu thun. Dürfte ich dabei wie bisher auf den Rat meines hochverehrten Vorgängers rechnen dürfen, so würden Sie wenigstens etwas von der schweren Verantwortlichkeit mildern, derer ich voll bewusst bin". Mommsen antwortete noch am selben Tage (ebd., S.D., Bl. 34 [NL Wickert: Diels, Bl. 9]): "Es freut mich, dass die Sache zu diesem Ergebnis geführt hat. Meine Ansicht ist von Haus aus

Diels trat 1895 Mommsens Erbe in der Akademie an¹³². Es war ein schwieriges Erbe. Mommsen hatte, wie er selbst an Diels schrieb, die Akademie "regiert"¹³³ und ihr mehr als einmal seinen Willen oktroyiert. Vor allem hatte er die Institution, der er seit 1858 angehörte und deren Sekretar er von 1874 bis 1895 war, nachhaltig geprägt. Durch seine Initiative und unter seiner Führung waren die großen altertumswissenschaftlichen Unternehmungen entstanden, die quellenkritische Grundlagenforschung betrieben und die in hohem Maße dazu beitrugen, den internationalen Ruhm der deutschen Altertumswissenschaft zu begründen. Systematisch förderte Mommsen die Expansion der akademischen Vorhaben und brachte seine Erfahrungen aus der Arbeit am Inschriftencorpus ein, um die Berliner Akademie zu einem "Grossbetrieb der Wissenschaften" umzustrukturieren¹³⁴. Im Zeitalter der Spezialisierung und des wissenschaftlichen Positivismus mußte die Akademie, ausgestattet mit ausreichenden finanziellen Mitteln, die Konzentration individueller Kräfte und die Organisation und "Association" der Arbeit gewährleisten¹³⁵. Wie der Großstaat und die Großindustrie war in Mommsens Augen "die Großwissenschaft, die nicht von Einem geleistet, aber von Einem geleitet wird, ein notwendiges Element" der "Kulturentwicklung, und

gewesen: entweder Harnack oder Sie; ich hatte allerdings geglaubt, daß die zwischen Ihnen und Vahlen bestehende Fach-Parität noch mehr ins Gewicht fallen würde als die Theologie. Aber das war also irrig, und so ist es auch gut. Vielleicht haben Sie doch auch Freude an einer Stellung, die wohl mehr sein könnte, wenn der Wurm, der an Deutschland nagt, nicht auch in diesem Holze säße, aber die immer noch einem Mann Ihres Blickes und Ihrer Thätigkeit gute Chance bietet [...]"

¹³² Worauf sich die Feststellung von SCHÜTRUMPF (s. Anm.126), 56, Diels habe das Sekretarsamt "for financial reasons" angenommen (vgl. auch *DGG* 127 Anm.556), stützt, ist nicht deutlich. Mir sind keine entsprechenden Zeugnisse bekannt.

¹³³ Vgl. Mommsens Brief an Diels vom 10. August 1897 (StBB-PK, S.D., Bl. 39 [NL Wickert: Diels, Bl. 12]).

¹³⁴ Vgl. HARNACK, *GA* I 2, 659.

¹³⁵ Vgl. Theodor MOMMSEN, "Rede gehalten am 2. Juli in der öffentlichen Sitzung der Akademie zur Feier des Leibniz'schen Jahrestages", in *Monatsberichte der Berliner Akademie* 1874, 449-458 (= MOMMSEN, *RA*, 39-49).

deren Träger sind die Akademien oder sollten es sein"¹³⁶. Diels glaubte ebenfalls an den wissenschaftlichen Fortschritt durch akademische Großunternehmungen¹³⁷, obgleich er — wie Wilamowitz — den grenzenlosen, zum Teil übersteigerten Optimismus, über den Mommsen noch verfügte, nicht teilte oder nicht mehr teilte¹³⁸.

Als "geborener Organisator"¹³⁹ vermochte er erfolgreich das von Mommsen vorgegebene "Muster großartiger wissenschaftlicher Organisation"¹⁴⁰ zu kopieren. Bald war er nicht nur an den altertumswissenschaftlichen Projekten beteiligt, sondern saß ebenfalls in anderen Kommissionen und Ausschüssen der philosophisch-historischen Klasse¹⁴¹ und nahm schließlich an den Besprechungen über das Verhältnis zwischen der Akademie und der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft teil¹⁴². Zu Beginn des neuen Jahrhunderts griff er Johan Ludvig Heibergs Initiative für ein *Corpus Medicorum Graecorum* auf und überzeugte die Berliner Akademie, das Unternehmen gemeinsam mit der Leipziger und Kopenhagener Schwesterinstitution zu ver-

¹³⁶ Theodor MOMMSEN, "Antwort auf die Antrittsrede von Adolf Harnack", in *SB* 1890, 791-793; zitiert nach MOMMSEN, *RA*, 208-210, hier: 209. Der von August Dillmann vorgelegte Wahlvorschlag für Adolf Harnack findet sich bei KIRSTEN 104-106 (Dokument Nr. 27).

¹³⁷ Vgl. DIELS, "Organisation", 628: "Daher bleibt der Großbetrieb der Akademien selbstverständlich auf Unternehmungen gerichtet, deren Methode und Ziel feststeht, die aber Ausdauer, Kenntnis und vor allem reiche materielle Mittel zur Ausführung verlangen. Was auf diese Weise zustande kommt, ist in der Regel nicht selbst Wissenschaft der höchsten Potenz, sondern vor allem Mittel zum Zweck, Erleichterung und Sicherung der von hier aus weiter Strebenden, Logarithmentafeln für die höhere Wissenschaft", sowie ebd., 648f.

¹³⁸ Vgl. DIELS, "Organisation", 627f. zur "Schattenseite aller akademischen Wirksamkeit" und Ulrich VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, "Theodor Mommsen", in *Sokrates. Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, N.F. 6 (1918), 1-10, hier 9f. (= *KS [Wilamowitz]* VI 18-28, hier 27f.).

¹³⁹ KERN 105; vgl. JAEGER, "Diels", 35.

¹⁴⁰ DIELS, "Organisation", 626.

¹⁴¹ Vgl. etwa GRAU, *Berliner Akademie*, 158 (Leiter der Leibniz-Kommission), 168 (Kommission für das Grimmsche Wörterbuch), 196 (Kommission für Wissenschaftsgeschichte), 256f. (Kommission zur Herausgabe orientalischer Schriftdenkmäler).

¹⁴² GRAU, *Berliner Akademie*, 218f.

wirklichen¹⁴³. Durch vorzügliche Koordination der Arbeiten und selbstlosen Einsatz gelang es ihm, das große Aristotelesprojekt im Oktober 1909 abzuschließen. Damit hatte er die Tugend des "Fertigmachens" unter Beweis gestellt, die auch Mommsen schätzte, der einst an Hermann Usener kritisiert hatte, dieser gehöre zu denjenigen Wissenschaftlern, *qui sibi, non aliis discunt*. Unzweideutig setzte er hinzu: "Das Fertigmachen ist auch ein Teil der Tüchtigkeit"¹⁴⁴.

Auch Mommsens Arbeitsethos eignete Diels. Die Forderung, das gesamte Quellenmaterial des römischen Altertums zu sichten und in umfassenden, kritischen Editionen vorzulegen, setzte nicht nur die Kooperation und Assoziation einzelner Wissenschaftler und Wissenschaftsorganisationen voraus, sondern die entsagungsvolle und aufopfernde Kleinarbeit¹⁴⁵. Wie Mommsen so stellte auch Diels seine Schaffenskraft in den Dienst eines positivistischen Wissenschaftsverständnisses, das die Erforschung und Systematisierung der Überlieferung zur zentralen Aufgabe der historischen Disziplinen erklärte, den antiquarischen Vollständigkeitsanspruch absolut setzte und individuelle Leistung, so oft sie auch beschworen wurde¹⁴⁶, relativierte¹⁴⁷. Aus dem Gelehrten war der unermüdliche

¹⁴³ Vgl. Karl DEICHGRÄBER, "Corpus Medicorum Graecorum", in *Das Institut für griechisch-römische Altertumskunde* (Berlin 1957), 104-117; Johannes IRMSCHER, "Die Begründung des Corpus Medicorum Graecorum", in *Eirene* 21 (1984), 95-99; Jutta KOLLESCH, "Hermann Diels in seiner Bedeutung für die Geschichte der antiken Medizin", in *Philologus* 113 (1973), 278-283 sowie den Beitrag von Jutta HARIG-KOLLESCH.

¹⁴⁴ *Briefe Mommsen* 65 S.77 (Brief vom 6. November 1879).

¹⁴⁵ Vgl. Theodor MOMMSEN, "Ansprache am Leibniz'schen Gedächtnistage am 4. Juli 1895", in *SB* 1895, 733-735; zitiert nach MOMMSEN, *RA*, 196-198: "Die Wissenschaft allerdings schreitet unaufhaltsam und gewaltig vorwärts; aber dem emporsteigenden Riesenbau gegenüber erscheint der einzelne Arbeiter immer kleiner und geringer. [...] Unser Werk lobt keinen Meister und keines Meisters Auge erfreut sich an ihm; denn es hat keinen Meister und wir sind alle nur Gesellen. [...] Wir klagen nicht und beklagen uns nicht: die Blume verblüht, die Frucht muß treiben. Aber die Besten von uns empfinden, daß wir Fachmänner geworden sind".

¹⁴⁶ Vgl. z.B. DIELS, "Organisation", 627f.

¹⁴⁷ Zum wissenschaftshistorischen Hintergrund vgl. Horst W. BLANKE, *Historiographieggeschichte als Historik* (Stuttgart u. Bad Cannstatt 1991),

Kärner¹⁴⁸ und fleißige Diener¹⁴⁹ der Wissenschaft geworden, der sich nun in einer säkularisierten Form der Askese zu bewähren hatte¹⁵⁰.

Als Sekretar korrespondierte Diels mit Mommsen über die verschiedenen altertumswissenschaftlichen Projekte der Akademie und war immer bestrebt, sich der Meinung seines erfahrenen Vorgängers, der bis Anfang 1902 weiterhin die Kommissionen besuchte¹⁵¹, zu vergewissern. Mommsen wußte, welche Bürde sein Nachfolger auf sich genommen hatte: "Viel Leiden und wenig Freude bringt das Secretariat", schrieb er Ende Mai 1900 an Diels¹⁵². Die erhaltenen Briefe beziehen sich auf die

205ff.; Friedrich JAEGER u. Jörn RÜSEN, *Geschichte des Historismus. Eine Einführung* (München 1992) und SCHIERA.

¹⁴⁸ Vgl. KERN 107: "Aristotelisch ist Diels' Lebensarbeit deshalb zu nennen, weil er die wissenschaftliche Arbeit nicht nur organisierte, sondern auch selbst mühselige Arbeit tat, ähnlich wie Theodor Mommsen, ein König und Kärner zugleich". Ebendiese Charakterisierung hatte Harnack für Mommsen benutzt, vgl. REBENICH 81.

¹⁴⁹ Vgl. WILAMOWITZ, "Diels", 73: "So handelt der rechte Diener der Wissenschaft. Alles Eigene wirft er beiseite und greift an, was sie jetzt gerade fordert. Egoisten, die von der Wissenschaft nur vornehmen, wozu sie der eigene Geist und die eigene Neigung treibt, mögen von der Höhe ihrer Inspiration vornehm darauf herabsehen. Wir wissen, daß wir Diener sind, tun unsere Pflicht und bringen willig die Opfer, die gerade ein freiwillig übernommener Dienst immer verlangt".

¹⁵⁰ Zur "innerweltlichen Askese" vgl. — im Anschluß an Max Weber — Alfred HEUSS, "Niebuhr und Mommsen. Zur wissenschaftsgeschichtlichen Stellung Theodor Mommsens", in *Antike und Abendland* 14 (1968), 1-18, hier 9 (= ID., *Gesammelte Schriften* III [Stuttgart 1995], 1699-1716, hier 1707) sowie allg. W. HARDTWIG, *Geschichtskultur und Wissenschaft* (München 1990), 161-188 (= *Geschichte und politisches Handeln. Theodor Schieder zum Gedächtnis*, hrsg. von P. ALTER, W.J. MOMMSEN, Th. NIPPERDEY [Stuttgart 1985], 216-242).

¹⁵¹ Vgl. hierzu Diels' Brief vom 9. Januar 1902 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 168-169). Der Rücktritt am 8. Januar 1902 steht möglicherweise im Zusammenhang mit Mommsens Enttäuschung über die Ablehnung, auf die sein Aufruf über die "vorurteilsfreie Forschung" bei seinen Berliner Kollegen gestoßen war; am 5. Januar hatte zudem das "Althoff-Dinner" stattgefunden (vgl. oben). Zuvor bereits bat Mommsen "immer von Zeit zu Zeit", ihn aus den akademischen Geschäften zu entlassen, vgl. Diels' Brief an Mommsen vom 14. Mai 1901 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 154) und seinen Brief an Zeller vom 9. September 1901 (*DUZ* II 221 S.294).

¹⁵² StBB-PK, S.D., Bl. 46.

griechische und lateinische Inschriftensammlung, das *Corpus Nummorum*, die Kirchenväterausgabe¹⁵³, die geplante Fronto-Edition, den *Codex Theodosianus* und das *Corpus Inscriptionum Etruscarum*. Häufig werden finanzielle Fragen angesprochen und akademische Preisaufgaben behandelt. Ab und an polemisierte man gegen Projekte anderer Akademiemitglieder, so etwa gegen die Kantausgabe, an dessen Spitze der „unpraktische Geschäftsmann“ Wilhelm Dilthey stand. Für Mommsen war offenkundig, daß „Dilthey seine Qualifikation zur Philosophie wesentlich dadurch erweist, dass er für praktische Dinge nicht zu brauchen ist“¹⁵⁴. Auch personelle Anliegen, die Mommsen vortrug, machte sich Diels zu eigen. Mommsen veranlaßte seinen Nachfolger, sich nicht nur für Otto Gradenwitz und Ludwig Traube, sondern auch für Karl de Boor einzusetzen: Dem kränklichen Klassischen Philologen und Bibliothekar versuchte Mommsen seit den neunziger Jahren ein Auskommen im Wissenschaftsbetrieb zu verschaffen, das ihm erlaubte, ungestört seinen byzantinistischen Studien nachzugehen¹⁵⁵. Als Mommsen ihm im Zuge der Zweihundertjahrfeier in einem akademischen Unternehmen unterbringen wollte, wurde Diels sofort tätig. Offen schrieb er damals an Mommsen: „Das Geständnis seiner Schwäche erschreckt mich. Ich glaube aber, es hängt mit dem Magenleiden zusammen, für das er doch etwas gründliches thun müsste. Sein ganzer Pessimismus scheint, wie sooft, Reflex des Stomachus“¹⁵⁶.

Seit 1891 trat Mommsen energisch für eine engere Zusammenarbeit der deutschsprachigen Akademien der Wissenschaft-

¹⁵³ Vgl. hierzu ebenfalls REBENICH 129ff.

¹⁵⁴ Vgl. Diels' Brief an Mommsen vom 15. Februar 1896 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 87-88) und Mommsens Brief an Diels vom 17. Februar 1896 (ebd., S.D., Bl. 35-36 [NL Wickert: Diels, Bl. 10]). Zur Ausgabe vgl. HARNACK, *GA* I 2, 1037.

¹⁵⁵ Vgl. REBENICH 112f. sowie Mommsens Brief vom 10. Dezember 1896 (StBB-PK, S.D., Bl. 37-38 [NL Wickert: Diels, Bl. 11]).

¹⁵⁶ Vgl. Diels' Brief vom 4. April 1899 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 125), Diels' Brief an Wilamowitz vom 13. Dezember 1899 (*DW* 115 S.185) sowie Mommsens Brief an Diels vom 21. Mai 1900 (StBB-PK, S.D., Bl. 46).

ten ein, um wissenschaftliche Großvorhaben, die die Möglichkeiten einer einzelnen Akademie überstiegen, verwirklichen zu können; gleichzeitig sollte eine engere organisatorische Kooperation mögliche Kollisionen bei der Verfolgung von Forschungsvorhaben vermeiden¹⁵⁷. So sehr identifizierte sich Mommsen mit dem 1893 gegründeten "Verband der wissenschaftlichen Körperschaften" in Göttingen, Leipzig, München und Wien, daß ihn die Entscheidung seiner Akademie, dem Kartell nicht beizutreten, dazu bewog, sein Amt als Sekretar zum 1. April 1893 niederzulegen¹⁵⁸. Mommsen ließ sich nochmals überreden, die Geschäfte weiterzuführen, und begnügte sich mit der Absichtserklärung der Berliner Akademie, "von Fall zu Fall" mit den anderen deutschen Akademien zusammenzuarbeiten¹⁵⁹.

¹⁵⁷ Mommsen hatte ursprünglich einen "internationalen Philologenkongress" für epigraphische, numismatische und philologische Unternehmungen geplant, vgl. *Briefe Mommsen* 349 und 350 (Briefe vom 3. und 11. November 1891) S.439ff. Für seine Pläne eines akademischen Kartells hatte er sich rechtzeitig der Unterstützung des vorgeordneten Ministeriums versichert, vgl. StBB-PK, NL Mommsen II, Nr. 309.17, Bl. 29: Schreiben des Ministeriums vom 1. Juli 1892.

¹⁵⁸ Vgl. hierzu unten Anm.184; REBENICH Nr. 52 Anm. 2; *Briefe Mommsen* 373ff. S.467ff. und Diels' Brief an Usener vom 29. Januar 1893: "Der Grund des Rücktrittes Mommsens ist, dass er sich für den von Wien entriten Academienbund engagirt hat, der bei der n[atur]w[issenschaftlichen] Klasse keine Gegenliebe findet" (DUZ I 276 S.454). Zu dem Kartell vgl. GOMPERZ 415f. ("Der Akademiebund", in *Neue Freie Presse* von 28. Mai 1907) sowie Alexander DEMANDT, "Mommsen in Berlin", in *Berlinische Lebensbilder, III: Wissenschaftspolitik in Berlin*, hrsg. von Wolfgang TREUE u. Karlfried GRÜNDER (Berlin 1987), 149-173, hier 157f.; GRAU, *Berliner Akademie*, 17f.; GRAU, *Preussische Akademie*, 192f. und v.a. ID., "Die Wissenschaftsakademien in der deutschen Gesellschaft: Das 'Kartell' von 1893 bis 1940", in *Acta Historica Leopoldina* 22 (1995), 31-56 sowie Wilhelm HIS, "Zur Vorgeschichte des Deutschen Kartells und der Internationalen Assoziation der Akademien", in *Berichte über die Verhandlungen der Königlich Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*, Math.-phys. Kl., Bd. 54 (Leipzig 1902), 1-9.

¹⁵⁹ Vgl. HARNACK, *GA I* 2, 1019 sowie StBB-PK, NL Mommsen II, Nr. 309.18, Bl. 1: Schreiben des Unterrichtsministeriums vom 23. Mai 1892, in dem der zuständige Minister Robert Bosse sein Bedauern über das vorläufige Scheitern der Kartellangelegenheit bekundet, Mommsen aber zugleich versichert, man werde jeden aus akademischen Kreisen dem Ministerium zugehenden Plan, "für dessen Ausführung eine wissenschaftliche Cooperation rathsam scheint, eingehend [...] prüfen und, soweit das im einzelnen Falle

Immerhin trat die Preußische Akademie in der Folgezeit gemeinsamen Vorhaben wie der Herausgabe des *Thesaurus linguae Latinae* und der sechsbändigen "Enzyklopädie der mathematischen Wissenschaften" (1895-1934) bei.

Vor allem zur Verwirklichung des *Thesaurus* hatte Mommsen zu Beginn der neunziger Jahre auf Veranlassung der Preußischen Unterrichtsverwaltung Kontakte zu der Wiener und den deutschen Akademien hergestellt¹⁶⁰. Die nachfolgenden Beratungen wurden von Diels geführt, der die Interessen der Berliner Akademie vertrat und sich unermüdlich für die Belange der Gemeinschaftsarbeit einsetzte. Er führte die Verhandlungen mit Althoff und Regierungsrat Friedrich Schmidt(-Ott) im Ministerium¹⁶¹ und hielt Mommsen auf dem laufenden, der zuerst die angebotene Oberdirektion ablehnte¹⁶², dann die ganze Sache verwarf¹⁶³ und sich schließlich Diels gegenüber zur

angezeigt sein wird und die verfügbaren Mittel es gestatten, auch thatkräftig [...] unterstützen".

¹⁶⁰ Vgl. *DW* 37-42 S.76ff.; 47f. S.86; GOMPERZ 415; HARNACK, *GA*, I 2 1018f. u. 1026; HARTMANN 95 u. HIRSCHFELD 1057 (962). Zum *Thesaurus linguae Latinae* vgl. KERN 114; Dietfried KRÖMER, "Lateinische Lexikographie", in *Wörterbücher. Dictionaries. Dictionnaires. Ein internationales Handbuch zur Lexikographie* II (Berlin u. New York 1990), Nr. 180.4, 1717-1719; ID., "Hundert Jahre Thesaurus linguae Latinae", in *Gymnasium* 103 (1996), 62-66; UNTE 726ff. u. 768f.; die *Praemonenda de rationibus et usu operis* (Leipzig 1990), 5f. sowie die Sonderpublikationen zum Jubiläumsjahr 1994: KRÖMER, "Blätter" und Theodor BÖGEL, *Thesaurus-Geschichten. Beiträge zu einer Historia Thesauri linguae Latinae. Mit einem Anhang: Personenverzeichnis 1894-1995* (Stuttgart und Leipzig 1996). Mommsen entwickelte bereits 1858 die Idee eines *Thesaurus* der lateinischen Sprache, vgl. S. RÖCKL, "Theodor Mommsen", in *Blätter für das Gymnasial-Schulwesen* 48 (1912), 85-91, hier 89ff.

¹⁶¹ Vgl. Mommsens Brief an Diels vom 28. (?) Oktober 1893 (StBB-PK, S.D., Bl. 17-18 [NL Wickert: Diels, Bl. 7-8]). Zu Diels' Verhandlungen mit der Ministerialbürokratie vgl. GStA-PK, I. HA Rep. 92 Althoff B Nr. 29, Bd. 1, Bl. 69ff. Für die Abschriften der Stellen danke ich Herrn Bernhard Mundt.

¹⁶² Vgl. *Briefe Mommsen* 378 und 379/80 S.472 und 475f. und Diels' Brief an Mommsen vom 14. Juni 1893 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 40-41).

¹⁶³ Vgl. Mommsens Brief an Diels vom 11. Oktober 1893: "Hirschfeld schreibt mir, daß Sie die Wörterbuch-Sache hoffnungsvoll ansähen. Soll sie Wölfflin ausgeliefert werden, so ist sie ja allerdings leicht arrangirt, um so mehr, da er sicher jede ihm gestellte Bedingung, Mitwirkung u.s.w. unbesehen acceptirt, mit dem Vorbehalt in foro conscientiae die Dinge umzudre-

Zurückhaltung verpflichtete¹⁶⁴. Nur dem diplomatischen Geschick, "der Umsicht und Tatkraft" von Diels, wie Wilamowitz wenig später formulierte¹⁶⁵, war es zu verdanken, daß die Thesaurus-Konferenz, die sich am 21. und 22. Oktober 1893 in Diels' Berliner Haus versammelte und auf der die Bevollmächtigten der deutschsprachigen Akademien vertreten waren, mit einem positiven Ergebnis endete. Noch am 22. Oktober teilte man Mommsen, der gerade in Italien weilte, die Beschlüsse mit¹⁶⁶. Zu überwinden gewesen waren personelle, konzeptionelle, finanzielle und politische Schwierigkeiten. Zunächst war strittig, wer in dem Leitungsgremium vertreten sein sollte. Vor allem entzündete sich die Kritik an dem Münchner Klassischen Philologen Eduard Wölfflin, der neben Franz Bücheler Direktor werden sollte. Doch schon Bücheler mochte mit Wölfflin nicht zusammenarbeiten, da er ihm "Unfähigkeit zu wirklich wissenschaftlicher Arbeit, ja selbst zum ordentlichen Verständniß eines Schriftstellers wie der ältere Seneca" vorwarf¹⁶⁷. Mommsen hielt ebenso wie Wilamo-

hen. *Ich bin von Bücheler mit der Ueberzeugung weggegangen, dass ein Ende leicht, aber ein gutes unmöglich ist*" (StBB-PK, S.D., Bl. 15-16 [NL Wickert: Diels, Bl. 6; Hervorhebung durch mich]).

¹⁶⁴ Vgl. Mommsens Briefe an Diels vom 21. September 1893: "Ich kann demnach nur dabei bleiben, daß der Akademie wie dem Ministerium von dem Eingehen auf das Unternehmen abgerathen werden muss. Aber ich werde, wenn nicht durch directe Anfrage gezwungen, mich in diesem Sinn nicht aussprechen, sondern die Sache gehen lassen in aller Passivität" (StBB-PK, S.D., Bl. 13-14 [NL Wickert: Diels, Bl. 4-5]) und vom 28. (?) Oktober 1893: "Wie ich es voraussah, hat das Ministerium mir über die Angelegenheit keine Aeußerung abgefordert, und daß ich Ihre Zirkel nicht stören werde, wissen Sie" (ebd., Bl. 17-18 [Bl. 7-8]).

¹⁶⁵ *Briefe Mommsen* 384 S.479f. (Brief vom 6. November 1893).

¹⁶⁶ Vgl. StBB-PK: NL Mommsen: Diels, Bl. 47: "Die zur Thesauruskonferenz Versammelten senden ihrem verehrten Altmeister ehrerbietigen Gruss und hoffen, dass die gefassten Beschlüsse (Direction: Bücheler, Wölfflin, Leo, vollständige Verzettlung der klassischen und womöglich silbernen Latinität sowie der ausgewählten Typen bis 600, Excerptio des Übrigen, Revision der zu verzettelnden Editionen) Ihre Billigung finden wird, zumal die finanzielle Fundirung gesichert erscheint. / (gez.) Althoff, Schmidt, Bücheler, Leo, Diels, Wilamowitz, Ribbeck, Wölfflin, v. Hartel".

¹⁶⁷ Vgl. Mommsens Brief an Diels vom 21. September 1893, in dem er über seine Unterredung mit Bücheler in Bonn berichtete (StBB-PK, S.D.,

witz, der die Interessen der Göttinger Akademie wahrnahm, das Vorhaben mit dem "zur Zeit und Unzeit tintenfertige[n] Wölfflin"¹⁶⁸ für undurchführbar. Erst als es gelang, den allseits geschätzten Friedrich Leo an der Leitung des Unternehmens zu beteiligen, lenkte man in Berlin ein. "Wenn das Werk auf verständige Basis gestellt wird, in specie es nicht direct wölfflinisirt wird", so schrieb Mommsen an Diels, dann sei er bereit, "in jeder Weise dafür einzutreten"¹⁶⁹.

Auch bezüglich der Organisation und Anlage des Unternehmens gab es Differenzen. Diels wollte keinen "Thesaurus" und "verbesserten Georges", den zu verfechten er Bücheler und Wölfflin unterstellte, sondern stritt erfolgreich in Anlehnung an Theodor Mommsens Gutachten, das er für die Berliner Akademie erstellt hatte¹⁷⁰, für die vollständige Verzettelung der Autoren bis einschließlich Tacitus (resp. Fronto, Apuleius und Gellius); aus den späteren Werken bis Justinian sollte "nur das Seltene vollständig, das Übrige in typischen Beispielen gesammelt werden". Seine Vorstellungen über die Technik des Exzerpierens, die er am 21. Oktober 1893 in Berlin vortrug, wurden ebenfalls berücksichtigt¹⁷¹. Die schwierige Finanzierung schien bereits weitgehend gesichert, als die Ministerialbeamten Althoff und Schmidt, die bei der Zusammenkunft anwesend waren, den beiden preußischen Akademien in Berlin und Göttingen die erforderlichen Mittel in Aussicht stellten¹⁷². Im politischen Bereich schließlich

Bl. 13-14 [NL Wickert: Diels, Bl. 4-5]); vgl. auch *DUZ* II 284 S.466 und *DW* 41 S.80.

¹⁶⁸ *Briefe Mommsen* 379/80 S.475.

¹⁶⁹ Brief vom 28. (?) Oktober 1893 (StBB-PK, S.D., Bl. 17-18 [NL Wickert: Diels, Bl. 7-8]); auch Wilamowitz begrüßte die Mitarbeit Leos, vgl. die Zeugnisse bei UNTE 729.

¹⁷⁰ *SB* 1891, 685-689 (= KRÖMER, "Blätter", 139-143).

¹⁷¹ Vgl. Diels' Briefe an Mommsen vom 13. und 23. Oktober 1893 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 43-46 und 48-51) sowie KRÖMER, "Blätter", 177-186.

¹⁷² UNTE 728 und 768f. Doch Ende 1893 waren noch nicht alle Unsicherheiten beseitigt; am 15. Dezember schrieb Diels an Mommsen: "Wir hoffen, dass der schwierigste Teil, die Finanzierung, nun ebenfalls gelingen möge, wobei auf Ihre gütige Mitwirkung bei der Regierung natürlich in

gab es Mißstimmungen, da gerade in München die Furcht vor einem "borussificirte[n] Thesaurus" umging, die Diels mit allen Mitteln zu zerstreuen suchte¹⁷³. Nachdem die fünf Akademien in Berlin, Göttingen, Leipzig, München und Wien den Thesaurusplan angenommen hatten, konnte das Unternehmen Mitte 1894 unter dem Kommissionsvorsitzenden Diels und den Direktoren Leo, Bücheler und Wölfflin beginnen.

Doch die Spannungen mit München hielten an, obgleich Diels zunächst gedacht hatte, Wölfflin durch Leo kontrollieren zu können: "Mit W[ölfflin] hatte ich mehr Last, mehr wegen seines Ungeschickes als seiner etwaigen Bosheit. Ich kann mir nicht denken, dass ein solcher Tölpel uns später wirklich gefährlich werden wird, wenn Leo auch nur ein wenig aufpasst. Von dieser Seite habe ich guten Mut, obgleich man eine Lammgeduld sich angewöhnen muss"¹⁷⁴. Es überrascht folglich nicht, daß weitere Auseinandersetzungen nicht auf sich warten ließen: Als Wölfflin eine neue Fronto-Ausgabe für den Thesaurus in Angriff nehmen wollte, tat man in Berlin alles, um das Projekt selbst zu realisieren und verpflichtete den Wiener

erster Linie gerechnet wird. Hoffentlich gehen die neuen Steuern durch, sonst ist, wie ich höre, keine Hoffnung, dass diese und andere un militärische Zwecke berücksichtigt werden können" (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 54-55).

¹⁷³ Vgl. Diels' Brief an Mommsen vom 4. November 1893: "Leider geht, wie ich im Stillen befürchtete, die Sache nicht so glatt. Wölfflin ist, wie ich jetzt weiss, kein so böser Mensch als ich dachte. Aber er hat, wie sich jetzt herausstellt, eine gehörige Portion moralischer und intellectueller Schwachheit. Hier war alles schön, von München schrieb er mir gleich von dem 'Erfolge' seines Werkes. Dann steckten ihm einige Freunde die Leuchte auf, er sei hier schmähdlich übertölpelt worden und der borussificirte Thesaurus könne nie die Zustimmung eines bayuvarischen Herzens gewinnen etc. Ich habe die Thorheiten ruhig hingenommen und versuche nun durch unschuldige Concessionen das Herz dieser Wilden zu besänftigen. Da ich soviel Arbeit und Ärger in die Sache hineingesteckt habe, macht es mir nichts aus noch mehr dergleichen zu verconsumiren und als Ausgeburt des Teufels figurire ich an der Isar, wie ich sehe, bereits jetzt" (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 52-53).

¹⁷⁴ Diels an Mommsen am 15. Dezember 1893 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 54-55).

Philologen Edmund Hauler¹⁷⁵. Ein Jahr später verdächtigte Wölfflin keinen anderen als Mommsen, er habe den Berliner Staatswissenschaftler Ignatz Jastrow angehalten, sich abfällig über das von ihm herausgegebene *Archiv für Lateinische Lexikographie* zu äußern. Diels verlangte darüber von Mommsen Aufschluß, um "Material zu sammeln, wenn der gleissende Wolf wieder einmal übermütig werden sollte, wozu er alle Miene macht"¹⁷⁶. Mommsen antwortete umgehend: "Was Hr. Wölfflin aus meinen Briefen citirt, pflegt falsch zu sein oder so interpolirt, daß der Autor selbst den rechten Text nicht herstellen kann. Hr. Wölfflins Archiv habe ich immer, insofern er sich einbildet damit das lexicon lexicorum anzubahnen, als ein schlechthin verfehltes Unternehmen betrachtet und es kann wohl sein, daß ich ihm selbst dies ausgesprochen habe. Hr. Jastrow habe ich vielleicht einmal irgendwo gesehen, kenne ihn aber nicht und habe nie mit ihm correspondirt, sicher also auch ihn nicht 'inspirirt'. Es ist mir nicht unwahrscheinlich, daß auch ohne meine 'Inspiration' manche Menschen diese Mißgeburt eines Lexikons in Journalform als eine Absurdität betrachtet haben und ich nehme durchaus für diesen Gedanken kein Monopol in Anspruch"¹⁷⁷. Angesichts dieser andauernden Querelen kam es nicht von ungefähr, daß Diels über das "Thesaurus-onus" klagte, "das lauter Müh' und Plage ist in Folge der unqualificirbaren Eigentümlichkeiten des Hrn. von Wölfflin"¹⁷⁸. Mommsen hatte jedenfalls im Verlaufe der Verhandlungen um den Thesaurus Diels wissenschaftsorganisatorischen und -politischen Fähigkeiten schätzen gelernt. "Diels zeigt sich

¹⁷⁵ Vgl. Diels' Briefe vom 22. Januar, 4. und 6. Mai 1895 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 69; 71-72) und Mommsens Briefe vom 23. Januar und 5. Mai 1895 (ebd., S.D., Bl. 29 und 31) sowie REBENICH Nr. 74 mit Anm.3.

¹⁷⁶ Diels' Brief vom 15. Februar 1896 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 87-88).

¹⁷⁷ Mommsens Brief vom 17. Februar 1896 (StBB-PK, S.D., Bl. 35-36 [NL Wickert: Diels, Bl. 10]). Zu weiteren Reibereien vgl. z.B. *DUZ* I 323 S.521; II 161 S.211.

¹⁷⁸ *DUZ* II 78 S.74 (Diels an Zeller am 29. Oktober 1894).

bei dieser Gelegenheit in einer Weise tätig, geschickt und aufopfernd, wie ich es ihm nicht zugetraut hätte“, schrieb er am 25. Februar 1894 an Wilamowitz¹⁷⁹.

Auch auf anderem Gebiet wurde Diels in Mommsens Sinne tätig. Als sich die Akademien in Göttingen, Leipzig, London, München und Wien 1898 entschlossen, unter Beteiligung ihrer Schwesterinstitutionen in Berlin, Paris, St. Petersburg, Rom und Washington eine internationale Assoziation der großen Akademien Europas und Amerikas ins Leben zu rufen, war Mommsen, der schon bei den Inschriftensammlungen der Berliner Akademie die Bedeutung und Notwendigkeit internationaler Kooperation erfahren hatte¹⁸⁰, sofort für den Plan gewonnen¹⁸¹. Gleichwohl standen die meisten Mitglieder der Berliner Akademie, die über die herausgehobene Stellung ihrer Institution im Deutschen Reich eifersüchtig wachten, einer transnationalen Organisation ablehnend gegenüber. Unterstützung fand Mommsen bei Diels, der schon in seiner Antrittsrede von 1882 den „mächtigen Einfluss kooperirender Kräfte“ hervorgehoben

¹⁷⁹ *Briefe Mommsen* 393 S.492; vgl. 385 S.482 (Brief vom 16. November 1893): „Daß Diels die Lexikonangelegenheit so weit gefördert hat, hat mich erstaunt und erfreut“.

¹⁸⁰ Mommsens internationale Zusammenarbeit für das *Corpus Inscriptionum Latinarum* ist hinlänglich bekannt. Zu seinen Verbindungen mit der Kleinasiatischen Kommission der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien, die eine Edition der antiken Inschriften Kleinasiens vorbereitete, und zu der Pariser Akademie bezüglich der von ihr herausgegebenen delphischen und delischen Inschriften vgl. Klaus HALLOF, „Das Berliner Corpus und die Gründung der Kleinasiatischen Kommission in Wien vor hundert Jahren“, in *Die epigraphische und altertumskundliche Erforschung Kleinasiens: Hundert Jahre Kleinasiatische Kommission der Österreichischen Akademie der Wissenschaften*, hrsg. von Gerhard DOBESCH und Georg REHRENBÖCK, Ergänzungsband zu den *Tituli Asiae Minoris* 14 (Wien 1993), 31-47 (zur Pariser Akademie ebd., 47). Zu Mommsens Förderung der internationalen Zusammenarbeit vgl. auch W. WARDE FOWLER, *Theodor Mommsen. His Life and Work. A Lecture Given to the Classical Society of Edinburgh University* October 20, 1909 (Edinburgh o.J. [1909]), 27 sowie Brian CROKE, „Mommsens Encounter with the Code“, in *The Theodosian Code*, ed. by J. HARRIS & I. WOOD (London 1993), 217-239, hier 232.

¹⁸¹ Vgl. HARTMANN 94; HIRSCHFELD 1057 (962) sowie Albert WUCHER, *Theodor Mommsen. Geschichtsschreibung und Politik* (Göttingen 21968), 197.

hatte¹⁸² und die Ausgabe der Aristoteleskommentare als internationales Unternehmen gestaltete, an dem die Engländer Ingram Bywater und Frederic Kenyon, der Däne Johan Ludvig Heiberg, der Italiener Girolamo Vitelli und der Grieche Spyridon Lambros beteiligt waren¹⁸³. Erst 1899 entschied sich in Berlin eine knappe Mehrheit nach kontroversen Diskussionen für einen Beitritt¹⁸⁴. Im Oktober dieses Jahres wurde daraufhin in Wiesbaden die Internationale Assoziation der Akademien gegründet. Der erste Kongreß der assoziierten Akademien tagte im April 1901 in Paris¹⁸⁵; die Delegierten der Berliner Akademie waren der Geodät Robert Helmer, der Chemiker Jacobus Henricus van't Hoff, der Orientalist Eduard Sachau, der Anatom Wilhelm Waldeyer, Hermann Diels und der 83jährige Mommsen. Dieser war einer Aufforderung von Diels gefolgt¹⁸⁶ und einstimmig von der Akademie zum Delegierten gewählt worden¹⁸⁷. Diels setzte sich in der Folgezeit unermüdlich für die Internationale Assoziation ein¹⁸⁸ und unterrichtete Mommsen über die

¹⁸² SB 1882, 719.

¹⁸³ KERN 66; WILAMOWITZ, "Diels", 73.

¹⁸⁴ Vgl. GRAU, *Berliner Akademie*, 99f.; GRAU, *Preussische Akademie*, 193 sowie HARTMANN 95f. und SACHSE, *Althoff*, 313ff.

¹⁸⁵ Vgl. Hermann DIELS, "Internationale Association der Akademien zu Paris", in *Deutsche Revue* 26.3 (1901), 344-352.

¹⁸⁶ Vgl. Diels' Brief vom 5. Februar 1901 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 143) sowie Mommsens Brief vom 6. März 1901: "Sie wissen es, wie mir die Association am Herzen liegt, deren Mißbehandlung in früheren Zeiten mir die Akademie verleidet hat [vgl. Hermann DIELS, "Ansprache zum Leibniztag am 1. Juli 1920", in SB 1920, 679f.] und deren Wiederaufleben, trotz aller Verkümmern in den Modalitäten und des Wegfalls der deutschen Initiative, ich doch mit stiller Genugthuung begleitet habe. So sehr eine solche Pariser Reise meine persönlichen Pläne unbequem kreuzen würde, bringe ich es doch nicht fertig Ihnen Nein zu sagen. Das freilich ist die Vorbedingung, daß die Akademie mich nahezu einstimmig auf die Liste setzt; wenn eine irgend nennenswerthe Anzahl von Mitgliedern dagegen ist, so lehne ich ab" (ebd., S.D., Bl. 49-50 [NL Wickert: Diels, Bl. 16]). Vgl. des weiteren DUZ II 215 S.284 und Ulrich von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, "Theodor Mommsen", in *IMWKT* 1 (1907), 263-270, hier 270 (= *KS [Wilamowitz]* VI 11-17, hier 16).

¹⁸⁷ Vgl. Diels' Brief vom 7. März 1901 (StBB-PK, NL Mommsen: Bl. 145).

¹⁸⁸ Vgl. WILAMOWITZ, "Diels", 73f. sowie ID., *Platon. Sein Leben und seine Werke* (Berlin 1959), p.viif. (Widmung an Hermann Diels "als Zeugnis fünfzigjähriger Freundschaft" vom 6. November 1918).

neuesten Entwicklungen¹⁸⁹. Mommsens letztem Traum, der deutsch-englischen Freundschaft¹⁹⁰, entsprach Diels' Vision einer internationalen *res publica litterarum*, die durch die Assoziation der wissenschaftlichen Akademien vorbereitet werden und die zur "Harmonisierung nationaler Gegensätze" beitragen sollte¹⁹¹.

Mommsen hatte in Diels einen fähigen Wissenschaftsorganisator gefunden, der seine Politik in der Berliner Akademie zuverlässig und effizient fortführte. Ohne Zögern setzte er sich für die Anliegen und Interessen seines Vorgängers ein: "ὄβ ἄδην ἄλλὰ τρέχων, wie Xenophon sagen würde, werde ich

¹⁸⁹ Noch vor der Tagung im April 1901 hatte er Mommsen gebeten, die Übersetzung des Berliner Antrages auf gegenseitige Verleihung von Handschriften und Archivalien einem "französischen Fachmann vorzulegen" und nicht Adolf Tobler damit zu beauftragen, den eine frühere Übertragung des Berliner Romanisten in dieser Sache genügte "den Ansprüchen der Herrn Collegen" nicht, "und in der That ergab dann auch eine spätere Revision, daß eine ziemliche Anzahl von Germanismen und entstellenden Sinnwidrigkeiten sich darin befand" (Diels' Brief vom 18. März 1901; StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 147-148). Am 3. April 1902 brachte er "Choses d'Espagne" vor: "Die Real Academia de la Historia hat heute auf die Aufforderung der internationalen Association sich anzuschließen bejahend geantwortet. Wie sie dazu kommt auf einen Brief des Jahres 1900 jetzt erst zu antworten ist nicht ganz aufgeklärt. Jedenfalls hat sie sich jetzt angeschlossen und — Sie als ihren Vertreter nominirt 'designar al Académico honorario Excmo Sr. Teodoro Mommsen, que reside en esa capital como delegado en el Comité'. / Diese ehrenvolle Wahl ist nun allerdings etwas verjährt, da das Comité nicht mehr in Berlin ist, sondern über Paris nach London weitergegangen ist. Ich frage daher an, ob Sie diese Wahl als Vertreter der Madrider Akademie annehmen und ev. sie auch in London vertreten wollen oder ob Sie es vorziehen der Akademie diese Ehre, die auf andere Verhältnisse berechnet war, zurückzugeben" (ebd., Bl. 171-172).

¹⁹⁰ Vgl. REBENICH 509ff.

¹⁹¹ Vgl. DIELS, "Organisation", 635; ID., "Internationale Association" (wie Anm.185), 352; ID., "Einheitsbestrebungen" (wie Anm.18), 10 sowie Rüdiger VOM BRUCH, "Krieg und Frieden. Zur Frage der Militarisierung deutscher Hochschullehrer und Universitäten im späten Kaiserreich", in *Bereit zum Krieg. Kriegsmoralität im wilhelminischen Deutschland*, hrsg. von Jost DÜLFER u. Karl HOLL (Göttingen 1986), 74-98, hier 78f. und J. VON UNGERN-STERNBERG, "Deutsche und französische Altertumswissenschaftler vor und während des Ersten Weltkrieges", in *Die späte Römische Republik. La fin de la République Romaine. Un débat franco-allemand d'histoire et d'historiographie* (Roma 1997), 45-78, hier 62f.

kommen“, schrieb er beflissen¹⁹². Mommsen zeigte sich schon bald mit Diels' Wahl zum Sekretar „ganz einverstanden“, denn — wie es in einem Brief an Wilamowitz vom 4. Dezember 1895 heißt — „er ist geschäftsgewandt und hat Interesse auch über seinen eigenen Kreis hinaus, in jeder Hinsicht besser als Vahlen, dessen innerliche Steifleinigkeit mir weniger sympathisch ist und dessen Licht auch nicht weit leuchtet“¹⁹³. Seine herausragenden organisatorischen Fähigkeiten und seine fast vier Dekaden währende *stabilitas loci* ermöglichten eine kontinuierliche und erfolgreiche Akademiopolitik, die erst durch den Ausbruch des Ersten Weltkrieges jäh unterbrochen wurde. Die Kooperation in der Akademie schuf ein freundschaftliches Verhältnis zwischen Mommsen und Diels, der zu den wenigen jüngeren Briefpartnern zählte, die Mommsen mit „lieber Freund“ anredete¹⁹⁴ und dem er hin und wieder sein Herz öffnete¹⁹⁵. Als Mommsen im Februar 1902 Abschied von der Graeca nahm, schloß er seinen Brief mit den Worten: „Herzlichen Dank für alle Ihre Freundschaft“¹⁹⁶. Bedarf es eines weiteren Beweises, daß Wilamowitz' eingangs zitierte Feststellung unzutreffend ist?

V. Zusammenfassung

Konstitutiv für die Freundschaft zwischen Mommsen und Diels waren weder wissenschaftliche noch politische Gemeinsam-

¹⁹² Diels' Brief vom 1. August 1896 (StBB-PK, NL Mommsen: Diels, Bl. 90). Vgl. XEN.Cyr. 2,2,30.

¹⁹³ *Briefe Mommsen* 417 S.511f.

¹⁹⁴ Der erste erhaltene Brief mit dieser Anrede datiert vom 10. Dezember 1896 (StBB-PK, S.D., Bl. 37-38 [NL Wickert: Diels, Bl. 11]).

¹⁹⁵ Vgl. etwa seinen Brief vom 28. (?) Oktober 1896, in dem Mommsen angesichts der Schwierigkeiten um den Thesaurus „den Verfall der Akademie“ beklagt, um dann zu enden: „Das wunderbar schöne Octoberwetter ist eine wahre späte Lebensfreude. Gestern und vorgestern sind wir in Antium gewesen, der Sonnenschein und der Meeresglanz sind doch unzerstörbare Herrlichkeiten“ (StBB-PK, S.D., Bl. 17-18 [NL Wickert: Diels, Bl. 7-8]).

¹⁹⁶ StBB-PK, S.D., Bl. 55-56 (NL Wickert: Diels, Bl. 18); vgl. WICKERT IV 37.

keiten, auch wenn sich die vom Kulturprotestantismus geprägten Bildungsbürger vom katholischen und sozialistischen Milieu abgrenzten, für die Weltgeltung deutscher Wissenschaft kämpften und die Überlegenheit des an der klassischen Antike orientierten Bildungsideales propagierten. Die Freundschaft beruhte vielmehr auf der gemeinsamen Organisation der Altertumswissenschaften in dem Großbetrieb der Berliner Akademie. Zweifelsohne war Mommsen von Diels' wissenschaftlicher Qualifikation überzeugt, doch schätzte er vor allem dessen organisatorische Effizienz als Sekretar und dessen unermüdliche Aktivitäten als "Diener der Wissenschaft", der schwierige Unternehmen sicher leitete und fähige Mitarbeiter rekrutierte. Zusammen focht man für nationale und internationale Zusammenarbeit auf wissenschaftlichem Gebiet. Hinzu kam, daß Diels im Gegensatz etwa zu Wilamowitz nicht gegen Mommsens weit-ausgreifende wissenschaftliche Vorhaben opponierte¹⁹⁷, sondern sich als treuer Sachwalter der Mommsenschen Interessen in der Akademie verstand. Dieser schrieb am 12. November 1901: "Wegen des Theodosianus wird Beschluß zu fassen sein. Da wir leider Pernice nicht mehr haben, möchte ich Sie bitten sich als Commissions-Mitglied zu betrachten und auch Hirschfeld aufzufordern"¹⁹⁸. Es geschah, wie befohlen. Anders gewendet: Mommsen dekretierte, Diels parierte. Dabei hatte Mommsen seinen Nachfolger im Sekretariat zunächst als zweite Wahl erachtet; sein Wunschkandidat war Harnack gewesen. Damit nicht genug. Diels selbst sah seine Nominierung als Verlegenheitslösung, hätte Harnack gern den Vortritt gelassen und hatte sich Wilamowitz in Berlin gewünscht, damit dieser jene Funktion hätte übernehmen können. Am Tag nach seiner Wahl erklärte er sich zum "Übergangssekretar"¹⁹⁹! Diese Einschätzung ist sym-

¹⁹⁷ Vgl. z.B. Wilamowitz' Widerstand gegen die *Prosopographia Imperii Romani saec. IV.V.VI* bei REBENICH 277ff.

¹⁹⁸ StBB-PK, S.D., Bl. 51. Der Römischrechtler Alfred Pernice war am 23. September 1901 verstorben.

¹⁹⁹ Vgl. seinen Brief an Mommsen vom 8. November 1893 (zitiert in Anm.131).

ptomatisch nicht nur für seine natürliche Bescheidenheit, sondern für die tief verwurzelte Unsicherheit, die den sozialen Aufsteiger sein Leben lang begleitete. So kann es nicht überraschen, daß es Diels trotz all seiner großen Verdienste um die Altertumswissenschaften nie gelang, aus dem Schatten seiner berühmten Zeitgenossen hervorzutreten. Denn dem gnadenlos selbstbewußten Wilamowitz waren Minderwertigkeitsgefühle ebenso fremd wie dem geschmeidigen Harnack, der mit den Mächtigsten seiner Zeit auf vertrautem Fuß stand. Und Mommsen? Der war zwar in Zeiten depressiver Verstimmung auch von Selbstzweifeln geplagt, aber schon am nächsten Tage voll strotzender Zuversicht und anmaßender Intoleranz. Obwohl sich Diels und Mommsen insbesondere nach 1895 persönlich näherkamen, war es die Freundschaft zu Harnack und nicht zu Diels, die der alte Mommsen als "ein unerwartetes Glück" und einen "inneren Halt"²⁰⁰ empfand. Harnack stand Mommsen als Wissenschaftler näher und agierte als Wissenschaftsorganisator selbstbewußter. Mit Diels, der die Akademie verwaltete und die ihm gestellten Aufgaben zuverlässig ausführte, war Mommsen "ganz einverstanden", Harnack hingegen, der die Akademie gestaltete und neue administrative Strukturen schuf, war seine "Rose von Jericho"²⁰¹.

²⁰⁰ Vgl. Agnes VON ZAHN-HARNACK, *Adolf von Harnack* (Berlin 1936), 265 sowie REBENICH Nr. 230.

²⁰¹ Vgl. Stefan REBENICH, "Der alte Meegreis, die Rose von Jericho und ein höchst vortrefflicher Schwiegersohn: Mommsen, Harnack und Wilamowitz", erscheint in *Adolf von Harnack (1851-1930)*, hrsg. von Kurt NOWAK und Otto G. OEXLE.

BIBLIOGRAPHIE UND ABKÜRZUNGSVERZEICHNIS

- AAdW-BB = Archiv der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften.
- BROCKE, "Wissenschaft" = Bernhard VOM BROCKE, "'Wissenschaft und Militarismus'. Der Aufruf der 93 'An die Kulturwelt!' und der Zusammenbruch der Internationalen Gelehrtenrepublik im Ersten Weltkrieg", in *Wilamowitz nach 50 Jahren*, 649-719.
- BRUCH, *Gelehrtenpolitik* = Rüdiger VOM BRUCH, *Wissenschaft, Politik und öffentliche Meinung. Gelehrtenpolitik im Wilhelminischen Deutschland (1890-1914)* (Husum 1980).
- CALDER, "Wissenschaftlergeschichte" = William M. CALDER III, "Wissenschaftlergeschichte als Wissenschaftsgeschichte", in *Das Altertum* 42 (1997), 245-256.
- DIELS, "Organisation" = Hermann DIELS, "Die Organisation der Wissenschaft", in *Die Kultur der Gegenwart*, hrsg. v. Paul HINNEBERG, I 1 (Berlin und Leipzig 1906), 591-650.
- DW = "Lieber Prinz". *Der Briefwechsel zwischen Hermann Diels und Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff (1869-1921)*. Hrsg. u. kommentiert v. Maximilian BRAUN, William M. CALDER III und Dietrich EHLERS, unter Mitarbeit v. St. TRZASKOMA (Hildesheim 1995).
- GOMPERZ = *Theodor Gomperz, Ein Gelehrtenleben im Bürgertum der Franz-Josefs-Zeit*. Auswahl seiner Briefe und Aufzeichnungen, 1869-1912, erl. u. zu einer Darstellung seines Lebens verknüpft v. Heinrich GOMPERZ. Neubearb. u. hrsg. v. Robert A. KANN, SB der Österreichischen Akad. d. Wiss., Phil.-hist. Kl., 295. Bd. (Wien 1974).
- GRAU, *Berliner Akademie* = Conrad GRAU, *Die Berliner Akademie der Wissenschaften in der Zeit des Imperialismus. I: Von den neunziger Jahren des 19. Jahrhunderts bis zur Großen Sozialistischen Oktoberrevolution*, Studien der Akad. der Wiss. der DDR 2 (Berlin 1975).
- GRAU, *Preußische Akademie* = Conrad GRAU, *Die Preußische Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Eine deutsche Gelehrten-gesellschaft in drei Jahrhunderten* (Heidelberg u.a. 1993).
- GStA-PK = Geheimes Staatsarchiv, Preußischer Kulturbesitz.
- HARNACK, GA = Adolf HARNACK, *Geschichte der Königlich Preußischen Akademie der Wissenschaften*, 3 Bde. in 4 (Berlin 1900).

- HARTMANN = Ludo Moritz HARTMANN, *Theodor Mommsen. Eine biographische Skizze. Mit einem Anhang: Ausgewählte politische Aufsätze Mommsens* (Gotha 1908).
- HIRSCHFELD = O. HIRSCHFELD, "Gedächtnisrede auf Theodor Mommsen", in *Abhandlungen der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin 1904, 1025-1060 (= ID., *Kleine Schriften* [Berlin 1913], 931-965).
- HOMMEL, "Diels" = Hildebrecht HOMMEL, "Berliner Erinnerungen 1920-21. Hermann Diels zum Gedächtnis", in ID., *Symbola. Kleine Schriften zur Literatur- und Kulturgeschichte der Antike II* (Hildesheim u.a. 1988), 442-451.
- IMWKT = *Internationale Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*.
- JAEGER, "Diels" = Werner JAEGER, "Hermann Diels. Zum goldenen Doktorjubiläum", in *IMWKT* 15 (1921), 133-146, zitiert nach: ID., *Humanistische Reden und Vorträge* (Berlin ²1960), 31-40.
- KRÖMER, "Blätter" = Dietfried KRÖMER (Hrsg.), "Wie die Blätter am Baum, so wechseln die Wörter". *100 Jahre Thesaurus linguae Latinae* (Stuttgart und Leipzig 1995).
- MOMMSEN, RA = Theodor MOMMSEN, *Reden und Aufsätze*, hrsg. von Otto HIRSCHFELD (Berlin 1905).
- REBENICH = Stefan REBENICH, *Theodor Mommsen und Adolf Harnack. Wissenschaft und Politik im Berlin des ausgehenden 19. Jahrhunderts*. Mit einem Anhang: Edition und Kommentierung des Briefwechsels (Berlin/New York 1997).
- SACHSE, *Althoff* = Arnold SACHSE, *Friedrich Althoff und sein Werk* (Berlin 1928).
- SCHIERA = Pierangelo SCHIERA, *Laboratorium der bürgerlichen Welt. Deutsche Wissenschaft im 19. Jahrhundert* (Frankfurt/Main 1992).
- StBB-PK = Staatsbibliothek zu Berlin, Preußischer Kulturbesitz.
- UNTE = Wolfhart UNTE, "Wilamowitz als wissenschaftlicher Organisator", in *Wilamowitz nach 50 Jahren*, 720-770.
- WICKERT I-IV = Lothar WICKERT, *Theodor Mommsen. Eine Biographie*, 4 Bde. (Frankfurt/M. 1959-80).
- WILAMOWITZ, "Diels" = Ulrich VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, "Gedächtnisrede auf Hermann Diels", in *SB* 1922, p.CIV-CVII, zitiert nach: *KS (Wilamowitz)* VI 71-74.

DISCUSSION

W.M. Calder III: I think salary was also a factor. Diels and Mommsen were always short of money. Their duties in the Academy added to their income. Wilamowitz did not need the money; and so he was not interested in being Sekretar.

S. Rebenich: Daß das Gehalt des Sekretars, das seit der Statutenreform von 1874 1800 Mark jährlich betrug, eine willkommene Ergänzung der Einkünfte eines Wissenschaftlers darstellte, ist zweifelsohne zutreffend. Die ordentlichen Mitglieder erhielten die Hälfte, d.h. 900 Mark. Allerdings möchte ich nochmals betonen, daß es keine Zeugnisse gibt, aus denen eindeutig hervorgeht, daß Diels das Amt des Sekretars aus finanziellen Gründen übernommen hat. Mindest ebenso wichtig wie das Gehalt waren das Prestige, das mit der Funktion verbunden war, und die Einflußmöglichkeiten, die sich dem Inhaber eröffneten. Wilamowitz wiederum, seit 1899 ordentliches Mitglied, hatte zunächst aus innerakademischen Gründen wenig Aussicht, zum Sekretar gewählt zu werden: Die beiden Stellen der philosophisch-historischen Klasse waren von Klassischen Philologen besetzt, von Johannes Vahlen und Hermann Diels. Vahlen folgte 1911 der Germanist Gustav Roethe nach, Diels 1920 der Indologe und Indogermanist Heinrich Lüders.

W.M. Calder III: Why was Wilamowitz wrong in his evaluation of the relation of Diels to Mommsen? I think he was simply uninformed and hence naive. Wilamowitz was jealous of Harnack but not of Diels.

S. Rebenich: Wilamowitz' Feststellung, Mommsen sei Diels niemals näher getreten, ignoriert die enge Zusammenarbeit

zwischen den beiden Gelehrten in der Akademie, die ein freundschaftliches Verhältnis begründete. Auch ich denke, daß für diese Aussage Eifersüchteleien nicht ausschlaggebend gewesen sind. Möglicherweise führte die retrospektive Betrachtung der sozialen und wissenschaftlichen Kontakte, die der alte Mommsen pflegte, Wilamowitz zu diesem Urteil: Es war für Wilamowitz offenkundig, daß Diels — im Gegensatz zu Harnack — nicht zu Mommsens engen Freunden und Vertrauten, sondern zu einer großen Gruppe von Kollegen zählte, die in der einen oder anderen Weise für Mommsen und seine zahlreichen Projekte tätig wurden.

J. Mansfeld: My view of Diels as a human being was also based on the letters to Gomperz, a Jew. I was shocked to read in your paper his antisemitic outbursts, e.g. on the "Hauptjude der Akademie", Hermann Munk. Mangel an Interesse und Verständnis für ihre (auch politische) Umwelt ist bei Philologen im 19. Jahrhundert keineswegs unüblich. Mir ist erinnerlich, irgendwo gelesen zu haben, daß Franz Bopp die 'Hundert Tage' nur als ihn bei seinen Sanskritstudien störenden Straßenlärm empfunden hat. In den übrigens sehr lesenswerten Briefen Cobets an Geel aus dem Paris der späten vierziger Jahre findet sich von der Pariser Atmosphäre keine Spur.

S. Rebenich: Diels' Biographie illustriert in der Tat das tagespolitische Desinteresse einer Generation von erfolgreichen Hochschullehrern, die sich mit dem wilhelminischen Obrigkeitsstaat identifizierten und eine aktive politische Partizipation, wie sie von den durch die 1848er Revolution geprägten Professoren gefordert wurde, rundweg ablehnten. Seine gegen einzelne jüdische Kollegen gerichteten Ausfälle unterstreichen die Präsenz antisemitischer Klischees und Stereotypen innerhalb der akademischen Elite; zwar rezipierte ein Großteil der Gelehrten die rassistischen Elemente der vulgären antisemitischen Propaganda nicht, aber grenzte sehr wohl nicht assimilierte Juden als undeutsch aus und redete einem vermeintlich

moderaten politischen Antisemitismus als nationalistischer Integrationsideologie das Wort.

W. Rösler: Eine Würdigung der politischen Haltung von Diels muß sein bildungspolitisches Engagement einbeziehen. Man kann hier direkt aus dem Nachruf von Samter zitieren (25 f.): "Wohl trat er in Gesprächen dem Gedanken entgegen, etwa alle höher Begabten dem Studium zuzuführen, weil er die Überzeugung hegte, daß auch unter Handwerkern und Arbeitern Männer von höchster Intelligenz nötig seien, wohl wendete er sich entschieden gegen den neuerdings hervorgetretenen Gedanken, die Universität ihrer eigentlichen Aufgabe zu entfremden und zu einer mehr allgemeinen Bildungsstätte zu machen. Aber ebenso entschieden trat er seit Jahren für eine Erweiterung der Volksbildung auf anderen Wegen und auch mit Hilfe der Universitätslehrer ein. Er war beteiligt bei der Gründung der von Universitätsdozenten veranstalteten Arbeiterhochschulkurse, und meisterhaft in seiner volkstümlichen Art ist der Vortrag, den er selbst als Einleitung zu Helms Lateinkurs vor Berliner Arbeitern gehalten hat" (Vgl. zu der zuletzt genannten Aktivität: "Eine Stimme aus dem Volke für den Humanismus", in *Neue Jahrbücher* 1900, 573-576; "Über die Bedeutung des Lateins für unser Volk und unsere Zeit", in R. Helm, *Volkslatein*, 2. Bearbeitung, mit einer Vorrede von H. D. [Leipzig 1901 u.ö.]). Grundsätzlich äußerte sich Diels über seine diesbezüglichen Überzeugungen in der im vorstehenden Beitrag zitierten Abhandlung "Die Organisation der Wissenschaft" von 1906, aus der Samter im Anschluß noch größere Partien zitiert. Hier erwähnt werden muß auch der Bericht über einen wissenschaftlichen "Frauencongreß", den Diels am 23. 9. 1896 brieflich Emilie Zeller, der Frau von Eduard Zeller, übermittelte (*DUZ* II 123; schon bei Kern 171 ff.). Die mild karikierende Art der Darstellung darf nicht darüber hinwegtäuschen, daß der Sekretar der philosophisch-historischen Klasse der Akademie aus einem wirklichen Interesse "für höhere Frauenbildung" an zwei aufeinanderfolgenden Tagen zu dieser

Veranstaltung ging — wie sich versteht: incognito —, auf der er bezeichnenderweise unter den Anwesenden (“vielleicht 1500 Damen und 15 Herren, die Journalisten mit eingerechnet”) niemanden getroffen zu haben scheint, der ihm aus Universität oder gar Akademie bekannt gewesen wäre. All dies zeigt, daß Diels auf bildungspolitischem Gebiet eigene, durchaus ‘fortschrittliche’ Wege ging.

S. Rebenich: Diels’ bildungspolitische Initiativen sind sicherlich nicht nur aus der persönlichen Erfahrung des Aufstieges durch universitäre Bildungspatente zu erklären, sondern reflektieren pädagogische und sozialpolitische Überzeugungen, die Diels sich zu eigen gemacht hatte. So heißt es in “Die Organisation der Wissenschaft”: “Die Anlage zum Gelehrten und Künstler ist nicht an gewisse Gesellschaftsklassen gebunden und nicht durch Vererbung mit irgendwelcher Sicherheit übertragbar. Immer und immer wieder dringen aus den niedersten Volksschichten große Forscher und eminente Künstler hervor. Oft liegt das Höchste in dem tiefsten Schrein der Volksseele verborgen und steigt im Genius plötzlich empor” (596). Doch spricht aus den Zeugnissen zu den “volkstümlichen Vortragskursen” weniger ein fortschrittliches Bekenntnis zur politischen Emanzipation durch Bildung, sondern eher das konservativ-patriarchalische Vertrauen auf die zivilisatorische Kraft der klassischen Antike. Die zeitgenössischen Diskussionen um das “moderne Bildungstreben”, denen Diels verpflichtet ist, bezogen sich nicht nur auf Arbeiter, sondern auch auf Frauen. Hier zeigte Diels durchaus eine gewisse Neugier, doch war er weit davon entfernt, sich denjenigen liberalen Politikern und Wissenschaftlern anzuschließen, die offen für die bildungspolitische Emanzipation der Arbeiterschaft und der Frauen stritten. In dieser kontroversen Frage bezog er keineswegs deutlich Stellung — im Gegensatz etwa zu Adolf Harnack, der 1895 auf der Versammlung des Evangelisch-Sozialen Kongresses in Erfurt demonstrativ die Rednerin Elisabeth Gnauck-Kühne begrüßte, die einen Vortrag über “Die

soziale Lage der Frau" hielt und um deren Auftritt es heftige Auseinandersetzungen gab.

F. Paschoud: M. Rebenich consacre quelques pages de son riche exposé au rôle joué par Diels dans les débuts du *Thesaurus linguae Latinae*. Il éclaire la question de manière nouvelle en se fondant sur la correspondance entre Mommsen et Diels, dont il cite d'importants extraits, mais qui est pour le moment encore dans l'ensemble inédite. En attendant cette publication, qui aura assurément un intérêt tout particulier pour ceux qui ont ou ont eu des contacts étroits avec le *Thesaurus*, il n'est peut-être pas superflu d'attirer l'attention dès maintenant sur un document dont on a longtemps ignoré l'existence, et qui n'a été retrouvé, puis publié, que tout récemment. Assurément, que Hermann Diels a pendant de longues années fait partie des instances dirigeantes du *Thesaurus* est un fait bien connu. Il a représenté l'Académie de Berlin dans la Commission qui chapeautait l'entreprise de 1893 à 1912 (son successeur a été, de 1912 à 1938, Eduard Norden), il l'a présidée de 1893 à 1896, puis en est resté membre à titre individuel de 1912 à sa mort en 1922. L'importance de son rôle dans la phase de démarrage de l'entreprise n'est cependant apparu que tout récemment, grâce à la publication du document auquel je viens de faire allusion. Il m'a paru intéressant de lui donner une certaine publicité dans le cadre des présents Entretiens: en effet, si tous ceux qui sont en relation étroite avec l'entreprise munichoise sont désormais au courant, on peut supposer que, dans le cercle beaucoup plus large des savants qui ont rencontré Diels sur leur chemin, ce document n'a pas encore acquis la notoriété qu'il mérite.

Le *Thesaurus* a fêté en 1994 son premier centenaire. L'anniversaire a été célébré par diverses manifestations, puis par la publication, par Teubner, en 1995 (mise en vente fin 1996), de deux volumes commémoratifs. L'un contient les souvenirs d'un collaborateur de la première heure du *Thesaurus* et un index des personnes qui ont été institutionnellement liées à l'entreprise (*Thesaurus-Geschichten*), l'autre les exposés présentés lors

de la commémoration de 1994 et une série de documents éclairant les débuts du *Thesaurus* (*Wie die Blätter am Baum...*; ces deux ouvrages sont cités dans la bibliographie de St. Rebenich). Les responsables actuels du *Thesaurus* ignoraient l'existence de plusieurs des documents publiés: ils n'ont été redécouverts dans les archives qu'à l'occasion des recherches entreprises pour la commémoration de 1994. Parmi les pièces inédites publiées récemment, deux revêtent par rapport à Diels une importance toute particulière. Elles concernent l'une et l'autre une rencontre capitale de la Commission des Académies, qui s'est réunie le samedi et le dimanche 21 et 22 octobre 1893 au domicile privé de Diels, et qui a pris les décisions finales pour la mise en train de l'entreprise. Outre Diels, assistaient à cette réunion Bücheler, Hartel, Ribbeck, Wilamowitz, Wölfflin, le dimanche seulement Leo et deux fonctionnaires ministériels. Le compte rendu de cette réunion, rédigé par Wölfflin, est publié dans le volume *Wie die Blätter...*, p.157-161.

Bücheler et Wölfflin avaient préparé pour cette réunion un *Memorial* (*Wie die Blätter...*, p.162-176), dont des exemplaires avaient été préalablement envoyés aux membres de la Commission, et qui servit de base à leurs travaux en octobre 1893. L'organisation de la future entreprise y est esquissée en détail avec ses implications financières. Les auteurs du *Memorial* distinguaient deux phases, la préparation du matériel, puis la rédaction des articles. En 1893, c'était surtout la première phase qu'il fallait mettre en train sans délai, et c'est à propos d'elle que Diels manifesta un point de vue tout différent de celui de Bücheler et de Wölfflin. Ces deux savants comptaient constituer la base documentaire du nouveau dictionnaire avec des index d'auteurs, parmi lesquels ils distinguaient quatre catégories: 1) Index complets existants, immédiatement utilisables: par exemple Merguet pour les discours et les oeuvres philosophiques de Cicéron, Gerber-Greef pour Tacite; 2) Index complets nouveaux à faire compiler dans les meilleurs délais, par exemple pour Plaute, Lucrèce, Sénèque le philosophe; 3) Index sélectifs à faire compiler, par exemple pour Manilius, Colu-

melle, Ammien; 4) Index existants à faire contrôler et compléter, par exemple pour Virgile, Stace, Martial, Ausone, Caton, Salluste, Suétone, Végèce.

Cette procédure déplut vivement à Diels. Aussi rédigea-t-il pour la réunion d'octobre 1893 une *Stellungnahme zum Memorial* (*Wie die Blätter...*, p.177-186; la correspondance inédite entre Mommsen et Diels révèle que le contenu de ce document avait été auparavant discuté entre ces deux savants). Dans une première partie de ce document, il montre les insuffisances de la méthode imaginée par Bücheler et Wölfflin. Ne faire dépouiller que sélectivement des auteurs importants, ou se contenter de réviser des index incomplets existants, allait affecter le futur dictionnaire d'une désastreuse subjectivité: le meilleur latiniste ne peut dépouiller sélectivement l'auteur qu'il connaît le mieux d'une manière scientifiquement objective, car la vue d'ensemble lui fait inévitablement défaut. Ce procédé n'est acceptable — comme un pis-aller évitant à la masse documentaire de croître au-delà de toute mesure — que pour les auteurs tardifs. En revanche, Diels estime indispensable pour tous les auteurs jusques et y compris Tacite, ainsi que pour Fronton, Aulu-Gelle et Apulée, un dépouillement nouveau intégral, c'est-à-dire l'établissement d'un *index omnium uerborum et omnium locorum* (il n'admet la reprise d'index existants que pour ceux de la première catégorie de Bücheler-Wölfflin). Dans ce but, il propose dans la seconde partie de sa *Stellungnahme* une procédure toute différente de celle que suggéraient Bücheler et Wölfflin, fondée sur l'expérience concrète menée à chef par Meusel pour César. Dans un premier temps, un latiniste averti et spécialiste de l'auteur en question doit préparer un exemplaire de base d'une édition récente pour chaque auteur, divisé en brèves péripopes tenant sur une fiche, muni des principales variantes et conjectures, et enrichi de brèves notes exégétiques éclairant les points obscurs. Ensuite intervient "ein zuverlässiger Mensch mit deutlicher Handschrift und einigem Latein", qui copie tout l'auteur, péripope par péripope, sur des fiches de base, qui sont ensuite multipliées par hecto-

graphie. Après cela, un lemmatiseur souligne successivement chaque mot de la fiche sur des copies séparées et inscrit le lemme correspondant dans un cadre en haut à droite. Il reste à classer ces fiches par ordre alphabétique pour établir un *index omnium uerborum et omnium locorum* de l'auteur en question. Attentif à l'aspect financier de l'entreprise, Diels démontre que la méthode qu'il préconise est globalement moins coûteuse que celle que suggèrent Bücheler et Wölfflin.

Dans la réunion du 21 octobre 1893, Diels lut sa prise de position, qui fut annexée au compte rendu de séance. Finalement — le compte rendu enregistre le résultat de la discussion, non la discussion elle-même —, la commission se laissa convaincre du bien-fondé de ses remarques et adopta la méthode qu'il préconisait de préférence à celle de Bücheler-Wölfflin.

Si donc, dès 1894, le travail de préparation du matériel pour le *Thesaurus linguae Latinae* fut réalisé selon la méthode dont nous pouvons aujourd'hui constater le fruit dans les innombrables cartons contenant les fiches de la fin du siècle dernier, c'est à Diels qu'on le doit! Déposées dans un impressionnant local de l'Académie bavaroise à Munich, ces fiches sont aujourd'hui encore la base sur laquelle sont établis les articles du *TbLL*. Il est bon que tous ceux qui visitent cet institut, et aussi tous ceux qui utilisent le *Thesaurus*, connaissent le rôle décisif, et presque prophétique, que Diels a joué dans les débuts de l'entreprise: c'est lui, et lui seul, qui lui a conféré une de ses caractéristiques principales. On s'en convaincra aisément en comparant une des fiches modèles qu'il avait préparées pour la réunion d'octobre 1893 à la fiche définitive du passage correspondant (cf. *Wie die Blätter...*, p.158): à part la longueur de la péricope, projet et fiche définitive sont rigoureusement identiques!

IV

JAAP MANSFELD

DOXOGRAPHI GRAECI

1. One of Hermann Diels' chief claims to fame is his detailed reconstruction of the doxographical traditions in ancient Greek philosophy. In 1879, at the age of thirty-one, he published the investigations collected together in his monumental *Doxographi Graeci* which has dominated the field ever since, and deeply influenced the study of Greek philosophy. In the labyrinthine introduction ("Prolegomena") to this work Diels strove to disentangle the various forms and ways in which ancient writings (or parts of such writings) which purport to record the historiography of philosophy and/or philosophical problems have reached us, and to establish how they relate to each other.

From his later career it is abundantly clear that his capacity for organizing a variety of large scholarly projects with numerous participants was superb. It is also clear, at least in the earlier years, that in this respect he did what was expected of him; witness the *Commentaria in Aristotelem Graeca*, the direction of which he took over for the Berlin Academy and to which in no small way he contributed himself¹. The same talent for organizing and presenting immensely complex investigations requiring a monstrous erudition, but also the same aptitude for bringing a task he was presented with to a successful completion, are already present in his early masterpiece on the doxo-

¹ See Stefan REBENICH, above pp.85 ff.

graphical traditions which he composed as a student at Bonn, and next as a young teacher at a gymnasium where circumstances were far from ideal².

2. We may begin by listing the members of a family of ancient writings which Diels in the *DG* distinguished and in respect of which he worked out his fundamental and immensely influential Aëtius hypothesis. They are:

- (a) ps.Plutarch's *Placita philosophorum* (hereafter P);
- (b) the greater part of ps.Galen's *Historia philosopha* (hereafter G);
- (c) numerous excerpts concerned with natural philosophy to be found in Stobaeus' *Eclogae physicae* (hereafter S);
- (d) similar abstracts in Theodoret's *Graecarum affectionum curatio* (hereafter T).

The name Aëtius (hereafter occasionally abridged to A) is known from one source only, viz. T 2,95; 4,31; and 5,16.

Diels' "Prolegomena" to the *DG* is not only impressive but also to a high degree obfuscating. His solution to the problems presented by the difficult and stubborn material he was dealing with is in large part original. Yet he would never have been able to compose his *opus magnum* if he had worked in a different environment. His debt to his teacher and *Doktorvater* Usener, which is duly acknowledged in the dedication of the *DG*, cannot be overestimated. Moreover via Usener and other earlier scholars he was also indebted to scholarly and philosophical traditions which began as early as the sixteenth century. By the time he wrote, these had largely been forgotten.

In his final reconstruction Diels made a number of moves which were both innovative and decisive. They may be summarized as follows:

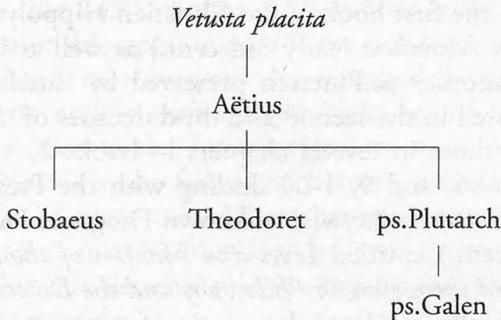
- (1) He proved that the chapters on physics in G depend on a slightly fuller version of P³;

² See Wilt Aden SCHRÖDER, above pp.37 ff.

³ Already in his dissertation (*GPH*), then at *DG* 233 ff.

- (2) He established that only part of the excerpts concerned with physics in S can be placed next to what is found in P, and argued that a number of other physical excerpts found in S are to be attributed to a separate source, viz. Arius Didymus (hereafter AD), and that further material in S derives from works dealing with the interpretation of Homer;
- (3) For the first time ever he adduced the similar material in T⁴;
- (4) P, most of these physical excerpts in T, and those in S minus the AD material are proved to derive from a common source, the *Placita* compiled by a person identified by him as Aëtius (hereafter A)⁵;
- (5) A's material, in its turn, is argued to derive from an earlier source, named *Vetusta placita* by Diels⁶, on which also authors such as Cicero and Varro depend.

One may illustrate this reconstruction by means of a stemma:



3. That both P and G, and also P and S, are closely related had been seen by others long before Diels. But he also proceeded in other directions. Following in the footsteps of Usener

⁴ DG 45 ff.

⁵ DG 47 ff.; 99 ff.

⁶ DG 181 ff.

(who himself was following in the footsteps of Brandis and others) he argued in the *DG* that doxography proper began with a topic-oriented treatise in sixteen books, of which only fragments (the smaller ones of which had already been collected by Usener) are extant. This was composed by Aristotle's pupil and successor Theophrastus: the *Physikôn Doxai* or 'Tenets of the Natural Philosophers'. (Almost certainly, however, the title is *Physikai Doxai*, 'Physical Tenets'). Accordingly Diels argued that the fragmentary information on the Presocratics to be found in his reconstructed Aëtius, though debased and modified in the course of transmission, is linked to Theophrastus' great work in a direct and vertical line of descent. This, in its turn, lends an air of historical reliability to what we find there. A similar conditional credibility is postulated for the fragmentary evidence found in the authors who used the hypothetical intermediary *Vetusta placita*, whether directly or at one or more removes.

Diels further argued that also a number of doxographical passages in the first book of the Christian Hippolytus' *Refutatio omnium haeresium* (early 3rd cent.) as well as in the *Stromateis* of another ps.Plutarch preserved by Eusebius (in the *PE*, composed in the second and third decades of the 4th century), also those in several chapters in books 2, 1-17, 8, 51-77, 8, 83b-84, and 9, 1-60 dealing with the Presocratics in the treatise of the otherwise unknown Diogenes Laërtius (also early 3rd cent.) entitled *Lives and Maxims of those who have distinguished themselves in Philosophy and the Doctrines of Each Sect*, and finally in a few other works of minor importance, in some way or other for the most part in the final resort go back to Theophrastus himself. This material was included in the *DG*, either in the form of editions of whole texts or parts of texts, or by means of substantial quotations in the "Prolegomena".

By and large Diels' argument as pertaining to Aëtius, though in need of revision, is correct, but the further we go back, that is to say towards the *Vetusta placita* and Theophrastus, the

more tortuous and insecure it becomes, and the more urgent the task of revision. To mention only a few instances, the relation of the doxographical sections in the person-oriented overviews of Hippolytus, or Diogenes Laërtius, to the purportedly topic-oriented work of Theophrastus (and the certainly topic-directed *Placita* of Aëtius) is more complex than he believed. His analysis of the first book of Hippolytus is flawed, and he failed to deal with the doxographical passages in the later books of the *Refutatio*⁷.

Looking at his impressive tabular presentation (on the methodology involved see below) of a *choice* selection of corresponding passages in four or five authors who, as he submits, excerpted Theophrastus, with such passages ascribed to Theophrastus in a fifth or sixth column⁸, we observe that this last column is often empty. This entails that 'fragments' in later authors are attributed to Theophrastus merely because passages elsewhere in these same authors do correspond with passages deriving from Theophrastus. By implication, also passages not paralleled in the final columns are linked up with Theophrastus. A questionable application of the technique of *Quellenforschung*⁹. Diels moreover was not bothered by the fact that the fragments dealing with the principles in his last column which he ascribed to the doxographical work are in fact cited from the *Physics*. He also failed to acknowledge the influence of Aristotle. To be sure, most Aristotelian passages dealing with the Presocratics are to be found in the later *Fragmente der Vorsokratiker*, but his decisive role in shaping the tradition had fallen by the wayside.

⁷ See my *Heresiography in Context. Hippolytus' Elenchos as a Source for Greek Philosophy*, *Philosophia Antiqua* 56 (Leiden etc. 1992).

⁸ *DG* 133-44. On two occasions Theophrastean fragments are found straddling columns four and five; both are Aëtian lemmata.

⁹ Where the doxographies that since Diels are ascribed to Theophrastus are concerned, scholars who are quite severe in other cases, accepting as fragments only passages where a philosopher's name and/or the title of one of his works is found, tend to be soft-boiled.

4. In his autobiography Diels tells us how he came to study the *Placita* literature¹⁰. His teacher and future *Doktorvater* Hermann Usener gave him the idea and was the great inspiring force behind the project. Usener had started work on the doxographical traditions in his seminal Bonn dissertation of 1858, *Analecta theophrastea* (dedicated to his own *Doktorvater* Friedrich Wilhelm Ritschl and to Christian August Brandis). Usener ascribed the majority of the Theophrastean excerpts in Simplicius' commentary on Aristotle's *Physics* to a lost work which he called *Physicorum opiniones*¹¹, argued that the extant *De sensibus* originally was a section of this treatise¹², and edited the fragments he found in Simplicius and others.

As Diels himself records, in 1868 Usener lectured on the history of Greek literature and in his introductory classes discussed the sources at length. He also spoke of the sources for the history of philosophy. He referred to the "Ergänzung des Stobäus durch das Florilegium des Johannes Damascenus" but made a slip and said "Nikolaus Damascenus" instead. Diels, who recounts that he used to visit the Useners more often than other students, told him about the mistake the same afternoon. Thereupon Usener showed him his working papers and the collations (mostly by Wachsmuth) pertaining to the "Placitafrage", and asked Diels to attempt to work out the traditions involved. Diels immediately set to work. He compared P, G, S, but also a number of other authors¹³:

"Die wundervollen Anmerkungen der Zellerschen Geschichte der Philosophie waren meine Leitsterne, nach denen ich allmählich die Ertrag gebenden späteren Kommentatoren und Patres aufspürte und durchsah. So wuchs von Woche zu Woche der Haufen der Placita, und Ende Januar [1870] konnte ich an die Ordnung und Gestaltung gehen. Es gelang, der Masse Herr zu werden und Hals über Kopf in flüchtigem Latein die Preisaufgabe zum letzten März fertigzustellen."

¹⁰ KERN 34 ff.

¹¹ H. USENER, *Analecta Theophrastea* (diss. Bonn 1858), 25 ff., repr. in his *Kleine Schriften* (Leipzig-Berlin 1912, repr. Osnabrück 1965), I 71 ff.

¹² H. USENER, *op.cit.* (*supra* n.11), 27 = 72.

¹³ KERN 36 f.

The *Preisauflage* to which Diels refers here, more on which below, was published by the Philosophische Fakultät of the University of Bonn in 1869; this was a yearly competition. We now are able to read two letters containing information on his researches addressed to Wilamowitz in 1870. In the first of these, dated January 22 1870, Diels speaks of his inquiries into the relation between Stobaeus and Joh. Damascenus (“so habe ich die ganze Florilegienfrage von vorn bis hinten durchgepaukt u(nd) ziemlich niedergeschrieben”) and lists his preliminary results. We may note that these went much further than the part pertaining to G published in his dissertation¹⁴:

“Für die Hauptaufgabe habe ich bis jetzt folgende Resultate erlangt: 1) Pseudogalen ist elende Abschrift aus Ps. Plutarch d(e) placit(is). Was mer darin steht aus Stobäus pp ist moderne Interpolation des 16. [*sic*] Jahrhunderts. 2) Hippolytos Abh(andlungen) über griech(ische) Phil(osophie) basiren auf einem Tractat, der aus Sotion (διαδοχαί) und Theophrast περι φυσικῶν zusammengesetzt ist. 3) Der Archetypus v(on) Plut(arch) u(nd) Stob(äus) lag Philodem π. εὐσεβείας vor, aus dem Cic(ero) d. nat. deor. I,10 pp geflossen ist. Auch Varro bediente sich wahrscheinlich dessen in seinen logistoricis.”

In a letter dated May 25 1870 Diels triumphantly tells Wilamowitz that he has finished his work¹⁵:

“Als ich Dein letztes scriptum bekam, war ich gerade damit beschäftigt, das pretiosum opus in 11stündiger Tagelönerei abzuschreiben, welches saure negotium mir dann auch mit zuhülffename von Kaibel so überraschend gelang, daß ich am 2^{ten} Mai nicht nur die 227 Folioseiten abgeschrieben, sondern sogar eingebunden mit dem Motto iuvat integros accedere fontis aus Lukrez dem verblüfften Sekretariatskaffer an den Kopf schmeißen konnte.”

Diels won the prize on August 3 1870; he refers to the theme of the competition in the preface to his edition of G, which was the part of his investigations he published as a doctoral dissertation (the degree was awarded on 22 December

¹⁴ *Briefe Diels* 4 p.17.

¹⁵ *Briefe Diels* 8 p.26. The motto is LUCR. 1, 927.

1870)¹⁶. Wachsmuth, in his important review-article on this dissertation¹⁷, printed the theme of the contest, which it is worthwhile to quote, because the original document has been lost in the last war:

“naturalium quaestionum a philosophis Graecis agitatarum historiam constat doctissimo quodam opere et gravissimo enarratam fuisse, cuius hodieque tres extant epitomae, quinque Plutarchi qui inscribuntur de philosophorum opinionibus libri, personati Galeni φιλόσοφος ιστορία, Eclogae a Stobaeo inter physicas receptae; idem illud opus iam Ciceronis aetate cognitum lectitatum compilatum esse indicium haud obscuris proditur. optat igitur ordo, ut quaecunq; sive ex integro fonte sive ex epitomis inde ab illo aevo usque ad J. Damascenum¹⁸ veteres scriptores petisse videntur, omnia conquirantur” etc.

In the detailed and precise question formulated in this *Preisaufrage*, therefore, a common source is postulated for P, G, and the excerpts in S. Furthermore, it is assumed that this source was already available in the time of Cicero. Evidently the *status quaestionis* had not advanced much beyond Krische's formulation in his study of the Epicurean doxography concerning the gods at *Cic.nat.deor.*1, 25-41, published in 1840. Krische argued that Cicero's source is the Epicurean Phaedrus, and compared Cicero's account of Thales' theology with the parallels in P (which he takes to be an epitome of a treatise by Plutarch of Chaeronea), S (“Stobäus, der anerkannt seinen Gewährsmann am vollständigsten excerptirt”), and G¹⁹. He concluded that these accounts are sufficiently similar to warrant the postulation of a common source for P, S and G which has to be dated before Cicero, and which moreover was dependent on Phaedrus, the same way as Cicero himself, but added that this was as far as he was able to go.

¹⁶ *GPH* 1. This publication is to be distinguished from the manuscript he sent to the *Fakultät* which was lost in the last war.

¹⁷ C. WACHSMUTH, rev. *GPH*, in *GGA* 1 (1871), 709 f.

¹⁸ A misascription.

¹⁹ A.B. KRISCHE, *Forschungen auf dem Gebiete der alten Philosophie*, I (the only published): *Die theologischen Lehren der griechischen Denker. Eine Prüfung der Darstellung Cicero's* (Göttingen 1840), 39 f.

In his now forgotten dissertation Diels proved²⁰ that the Greek text of ps. Galen's *Historia philosopha* available in Kühn's edition is unreliable, because Kühn reprints the unreliable text of Chartier. He further showed that Chartier had reprinted the Latin translation of the Venetian physician and scholar Julius Martianus Rota. A number of times Chartier had modified his Greek text in accordance with this translation, and added further passages from the text of P. Diels further argued that the substantial sections of G which correspond in a striking way to large chunks of P derive from a slightly fuller version of the latter's text than we have, and so eliminated the rather widespread assumption that P and G derive from a common ancestor *pari passu*. Comparison with the far richer collections of lemmata preserved by S, he somewhat awkwardly argued, shows that G depends on P, because they both provide the same selections from this richer material.

5. As has been noticed above, a major aspect of the ultimate solution formulated in Diels' *DG* is that the common source of P and S is to be *distinguished* from the work available in the time of Cicero. The common source of P and S he called Aëtius, the latter *Vetusta placita*, arguing that Aëtius based himself on this earlier work and adding that Aëtius was not only excerpted by P and S, but also by T, and that (a version of) P — as already argued in the dissertation of 1870 — in its turn was excerpted by G. Diels in fact was the first scholar ever to notice that T too must have used the source excerpted by P and S. But in the dissertation of 1870 the distinction between the common source of P + S on the one hand and the *Vetusta placita* on the other is not yet to be found. Here Diels still speaks of an "original work, which I believe was produced in the last century before Christ" and says that it is an established fact that this work was excerpted by P and S ("from the original work from which it is agreed that Stobaeus and Plutarch

²⁰ *GPH* 4 ff.

drew")²¹. This simply reproduces the point of view of the Bonn *Preisauflage*. That he stuck to this view for some time is also clear from a remark in a review of papers on the *Florilegia* by Wachsmuth published in 1872²². One may however note that in 1870 he had already rejected the novel view of Meineke and Volkmann that the common source of P, (G) and S is to be identified as AD, though later, in the *DG*, he is very grateful to Meineke for having put AD on the map.

What Diels' final analysis, for all its learning, resembles most is a successful military operation²³. The *DG* are the published and revised version of the manuscript (lost) he in 1877 submitted to the Berlin Academy for the *Preisfrage* for this year which was advertised in 1874. In the preface²⁴ he refers to this *Preisfrage*, but only quotes (in Latin) the final paragraph, so that it is worthwhile to reprint the whole text²⁵:

Da von den zahlreichen Schriften der griechischen Philosophen nur der kleinere Theil auf uns gekommen ist, und da namentlich aus der vorsokratischen Zeit und den drei letzten Jahrhunderten v.Chr. von der philosophischen Literatur der Griechen sich nur Bruchstücke erhalten haben, die im Verhältniss zu dem Umfang dieser Literatur dürftig zu nennen sind, bilden die Schriften der römischen und byzantinischen Zeit eine der hauptsächlichsten, und in Betreff der nacharistotelischen Schulen fast die einzige Quelle für unsere Kenntniss der griechischen Philosophie. Unter

²¹ *GPH* 12: "pristinum opus, quod novissimo ante Christum saeculo conditum esse credo; [...] ex pristino [...] opere [...], unde Stobaeum et Plutarchum (hausisse) constar".

²² H. DIELS, "Zur Literatur der griechischen Florilegien", in *Neue Jahrbücher für classische Philologie* 105 (1872), 192.

²³ Comparisons of this nature have also occurred to others. See W. WARDE FOWLER, *Theodor Mommsen. His Life and Work* (Edinburgh n.d.[= 1909]), 19: the direction of the *Corpus Inscriptionum Latinarum* "showed him [scil. Mommsen] as something more than a great historian—as a great organiser, I might almost say as a great general". Or J. FEST, *Wege zur Geschichte. Über Theodor Mommsen, Jacob Burckhardt und Golo Mann* (Zürich 1992), 60, who compares Mommsen's organisation with the "preußischen Generalstab".

²⁴ *DG* p.v.

²⁵ Preisfragen der philosophisch-historischen Klasse der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften für das Jahr 1877. Bekanntgemacht in der öffentlichen Sitzung am Leibnizischen Jahrestage, den 2. Juli 1874, p.II.

denselben befindet sich eine bei der Lückenhaftigkeit der sonstigen Überlieferungen für uns sehr wichtige Gruppe von Schriften, welche sich durch ihre weitgehende Verwandtschaft nur als verschiedene Bearbeitungen oder Ableger eines und desselben älteren Werks darstellen: die Plutarchos zugeschriebenen fünf Bücher über die Lehrmeinungen der Philosophen, die Eklogen des Stobäos und die Galenos beigelegte Geschichte der Philosophie. Es wäre von grossem Werth, über den Ursprung dieser Schriften, über ihre Verhältnisse zu einander, zu den uns durch Eusebios bekannten *Στρωματεῖς* des Plutarchos, und zu den verschiedenen andern Schriftstellern (wie Sextos der Empiriker, Hippolytos, Clemens von Alexandria, Theodoretos, Kyrillos, Epiphanius, Nemesios) wahrscheinlich gebrauchten ähnlichen Zusammenstellungen, sowie über die von ihren Verfassern benützten Quellen und die Art ihrer Benützung genaueres zu ermitteln. Zu einer solchen, zunächst von der ältesten der drei genannten Schriften ausgehenden, Arbeit wünscht die Akademie den Anstoss zu geben, indem sie die Preisaufgabe stellt²⁶:

Der Ursprung und die Abfassungszeit der uns unter Plutarchos' Namen überlieferte Schrift *περὶ τῶν ἀρεσκόντων τοῖς φιλοσόφοις*, ihr Verhältniss zu den uns bekannten verwandten Darstellungen, die für sie benützten Quellen und die Art ihrer Benützung sollen untersucht werden.

In this *Preisfrage* the ultimate common source for P and S (and G) is again postulated, but the assumption found in the Bonn *Preisaufgabe* of 1869 that this source was already available in the time of Cicero has been abandoned. It is replaced by the more general recommendation to inquire into the sources of P and the related literature. One may believe that this *Preisfrage* was formulated in order to support the research of Diels. Zeller's review of the dissertation, published in 1871, had been very laudatory, and he had expressed his desire to see Diels' researches continued²⁷.

6. Since the publication of the correspondence between Diels and Usener and between Diels and Zeller by Ehlers

²⁶ What follows was quoted in Latin *DG* p.v.

²⁷ E. ZELLER, rev. *GPH*, in *Philolog.Anz.* 3 (1871), 165.

(1992) we are capable of following the slow gestation of the *opus magnum*, involving a number of changes of mind and plan, in some detail. According to an interesting scheme set out in a letter to Usener of July 10 1872, Diels at one time thought of reconstructing a unified text of A, an idea he did not carry out in the *DG*. I quote this 'Schema', in which the reconstructed text of A is on the left pages, with sources other than P and S listed as testimonia, and the texts of P and S (in two columns, as subsequently in the *DG*) on the right pages, G being printed on the bottom of such a page. To borrow the terminology used in two important varieties of presentation of the *Gospels*, he planned to present an Aëtius *harmony* on the left-hand and an Aëtius *synopsis* (consisting of P and S in parallel columns, with G underneath) on the right-hand pages²⁸.

Aëtius	Plutarch	Stobaeus
Text		
Testimonia	Krit. Appar.	Krit. Appar.
Abweichg. Plut. u. Stobaeus	Galen hist. phil.	

In May 1874 Diels writes to Usener that the texts of P, S and G are ready and that he is studying the old translations, esp. that of 'Nicolaus Rhegius'²⁹. The following years he continued working on the texts and carried out the investigations which were included in the "Prolegomena". But he is quite secretive about his activities; he only informs Usener of his final results in the letter of March 22 1877 in which he tells him that he has sent his three volumes of manuscript to Berlin, and only then gives a rather full description of their contents³⁰. Though in his defense it may be pointed out that copies of one's work of necessity had to be written by hand (something we tend to forget in our xeroxing age), he might have communicated such

²⁸ In a Gospel harmony the Gospels have been coalesced into a single text; a Gospel synopsis puts the texts of the Gospels in parallel columns and juxtaposes those passages which are practically the same or sufficiently similar (cf. *infra*, n.44). The quotation of the letter is from *DUZ* I 31 p.70.

²⁹ *DUZ* I 52 p.102.

³⁰ *DUZ* I 61 p.121 ff.

a summary before. It is clear that he wanted to be independent. What he writes to Usener is that he now wishes to date A, “so nenne ich das Urwerk der Placita”, to the first cent. CE. “Die Ähnlichkeiten mit Cicero, Varro und Aenesidem [...] sind aus gemeinsamen Quellenschriften zu erklären”³¹. Note the plural: “Quellenschriften”; in the summary in the letter, Diels goes into some detail about these presumed sources. This is by no means yet the *Vetusta placita* hypothesis. Usener disagreed³²:

Ihre Aetios-Hypothese findet vorläufig in mir einen ungläubigen Thomas. Auch in ihrer neuen Gestalt macht sie kaum einen anderen Eindruck auf mich als in ihrer ursprünglichen. Die Frage ist, wenn Sie Recht behalten sollten, einfach nicht gelöst, und es wird dann das vor-Varronische Werk zu ermitteln bleiben, das auf den Schultern Theophrasts eine umfassendere Revue über die Lehrmeinungen des physiol.(ogischen) Gebiets hielt.

Usener was of course right in that the issue originally formulated in the Bonn competition of 1869 had not yet been entirely solved, because the source of Cicero etc. had still to be determined. So in fact it is, most surprisingly, Usener who postulates that *if* A is *the* source of P etc. and has to be dated to the first century CE, another *single* source has to be assumed between Theophrastus and the age of Varro. It is this single source which Diels in the published version of the *DG* was to call *Vetusta placita*. On 22 July 1877 he writes to Usener about the revision of his work and says that this will “näher auf die voraetianische Quelle eingehen”. Observe the singular: “die... Quelle”. Perhaps the fact that this single source was Usener’s idea rather than his own explains to some extent why Diels’ treatment of the *Vetusta placita* in the *DG* as published remains puzzling and unsatisfactory. The *Vetusta placita* hypothesis is, in fact, what is left of the hypothesis underlying the *Preisaufrage* of 1869 when Diels’ novel Aëtius has been subtracted.

³¹ *DUZ* I 61 p.123.

³² Reply of 27 March 1877, *DUZ* I 62 p.126.

7. Regenbogen in his biographical notice is probably right when he affirms that the "epochal significance" of the book was not widely grasped³³:

Es braucht jetzt kaum mehr gesagt zu werden, daß eigentlich eine neue Wissenschaft, mit einem neuen Stoffgebiet und einer so noch nie gehandhabten Methode damit begründet war: die Wissenschaft von der Tradition der griechischen Philosophie.

That this was Diels' own aim is clear from a letter he wrote to Zeller thanking him for the review of his book³⁴. But he admits that much remains to be done and much will remain obscure. It was not until the publication of *Die Fragmente der Vorsokratiker* that the earlier work was really established as the foundation upon which a good part of the history of ancient philosophy was built, although already the *Poetarum philosophorum fragmenta* of 1901, which unfortunately has never been reprinted, is based on the *DG*.

As is well known, Diels in the *Vors.* divided the evidence on the Presocratics into A, B and C fragments, but it is less well known that this important innovation is first to be found in the *PPF*³⁵. In the preface to this work Diels justifies the fact that his collection contains a lot more than verbatim fragments and context in the following words³⁶:

sic poetas usque ad Empedoclem paene permensus eram, cum vidi, nisi difficillimos illos poetas aut inexplicatos in gravissimo quoque loco relinquere aut nimia interpretatione quasi obruere vellem, doctrinam mihi ipsam philosophorum adscribendam esse, namque etsi poetas edere, non philosophos, huius Corporis³⁷ instituto iubeor, tamen sine philosophiae luce caeca fore haec carmina intellexi. itaque selecta *doxographorum* capita vitis

³³ REGENBOGEN 545.

³⁴ *DUZ* II 39 p.45.

³⁵ For the relation of this lay-out to that in an earlier volume of the Corpus (below, n.37) see Burkert, below p.169 ff.

³⁶ *PPF* p.vi. Individual texts often include a reference to the page in the *DG*, just as in the *Vors.* The earlier edition of the fragments of Parmenides (*Lehrgedicht*) was a preliminary effort in view of the *PPF*, but here the A fragments are still lacking.

³⁷ The Corpus (never completed) of the *Poetarum Graecorum Fragmenta*.

singulis adnexui; quo facto quantum aequilibrate detrahetur, tantum perspicuitati additum iri spero.

In the *Vors.* and the *PPF* the B fragments, containing the *ipsissima verba* of the philosophers are and remain the primary sources. The status of the A fragments, however, depends in the first instance on the analysis of the tradition made in the *DG*. In the preface to the first edition of the *Vors.* Diels announces that the doxographical material which it contains will be ordered (in each person-oriented chapter) in accordance with the structure of its foundational work, the (so-called) Φουσικῶν δόξαι of Theophrastus³⁸. This alludes to the hypothesis that, as we have seen, forms the foundation of the earlier work. But it is most remarkable that in the preface to the *Vors.* Diels neither refers explicitly to the earlier *DG*, nor draws attention to the hypothetical nature of its conclusions. Presumably he believed they were not hypothetical at all³⁹.

A brief glance at numerous authoritative studies on the history of Greek philosophy will reveal how immense the influence of the *DG* proved to be. Naturally this holds above all for the study of the Presocratics, but it also had profound repercussions for many other areas of ancient thought. If proof be required, one might point to today's standard textbook on Presocratic philosophy. When recently, after a quarter of a century, a revised second edition was published not a word of the introductory account, which leans heavily on Diels, was thought to be in need of change⁴⁰. To give another example, by a most

³⁸ *Vors.* p.VI, reprinted in all subsequent editions. The preface to the second edition, also printed in all subsequent editions, adds that the doxographical A fragments in the *Vors.* unlike those in the *PPF* are far from complete.

³⁹ Cf. H. DIELS, "Ueber die Excerpte von Menons *Iatrika* in dem Londoner Papyrus 137", in *Hermes* 28 (1893), 409: "So schuf [...] Theophrast die Geschichte der Philosophie in den 18 Büchern seiner Φουσικῶν δόξαι, von deren *Auffassung und Stoff die ganze spätere Ueberlieferung abhängig ist*" (my italics).

⁴⁰ G.S. KIRK and J.E. RAVEN, *The Presocratic Philosophers: A Critical History with a Selection of Texts* (Cambridge 1957 and later repr.), 1 ff.; G.S. KIRK, J.E. RAVEN and M. SCHOFIELD, *The Presocratic Philosophers*, 2nd ed. (Cambridge 1983), 1 ff.

remarkable *actio in distans* the *DG* even spawned a counterpart, the voluminous *Dossografi di etica* of Michelangelo Giusta. In his preface Giusta acknowledges the canonical status of the *DG*, and he follows its example by the application of the synoptic method throughout⁴¹.

The aims and methods used by Diels in his great work are indeed particularly interesting. His research is based on a conception of philology as a rigorous science. Its aim is to impose clarity on transmitted material that, as he believes, has become confused, deformed, inaccurate. Diels is a child of the 19th century with a strongly developed sense of history and historical development. His primary aim is *bloß (zu) zeigen, wie es eigentlich gewesen*, to use the famous (and often misunderstood) formula of Ranke, although he does not scorn the other, more traditional offices (*Aemter*) which were rejected by Ranke, viz. *die Vergangenheit zu richten* and *die Mitwelt zum Nutzen zukünftiger Jahren zu belehren*. Diels has great confidence in the efficacy of certain *philological techniques*. The first half of the 19th century saw an important development in classical and germanistic philology which is usually, though quite simplistically, associated with the figure of Karl Lachmann. Fundamentally the method can be regarded as the mechanical quest for the archetype and other, i.e. later, ancestors of the stemmatically related manuscripts that are extant and the attempt to reconstruct the original from which this archetype derives.

Scholars were impressed by the scientific accuracy and certainty that purportedly could be attained by this straightforward and objective technique. Today we are of course aware of the fact that it cannot be applied with equal success to the textual history of all authors, and know that neither *recensio* nor *emendatio* can be purely mechanical processes. But a number of predecessors and contemporaries of Diels subscribed to the crucial assumption that transmission of groups of texts in a tradition (and indeed

⁴¹ M. GIUSTA, *I dossografi di etica* I-II, Pubbl. Fac. Lett. e Filos., Univ. di Torino 15, 3-4 (Torino 1964-7).

also of the ideas contained in them) followed a course similar to the vertical history of the manuscripts of a single text. This is a variety of *Quellenforschung*. It is thus not for nothing that the basic schema of the *Doxographi Graeci* resembles the genealogical stemma of a manuscript tradition according to the Lachmannian method. It seemed, indeed, as if the Aëtian tradition furnished a perfect vindication of the stemmatic technique, since it appeared possible to reduce six later texts, or parts of these texts, viz. P, S, T, G, Achilles *On the All*, and Nemesius *On the Nature of Man* to a single archetype, i.e. A. The crucial assumption, again, is that one can follow a mechanical method to determine the nature of the original source.

A second powerful philological technique that Diels extensively exploits is the juxtaposition of passages side by side in tabular form, i.e. in parallel columns. In the "Prolegomena" this synoptic technique reaches its apotheosis in the famous five columns of the "Theophrasteorum apud excerptores conspectus" mentioned above. We should observe that "conspectus" translates the Greek word σύνοψις, which presumably shows that Diels was aware that the technique he applied is indeed indebted to what had become known as the synoptic method. And the juxtaposition of columns of text, this time united by an elegant horizontal brace (with apparatus of further excerpts), is of course the form in which he presents Aëtius for nearly two hundred pages. This typographical device derives from the presentation of stemmata of manuscripts: in nineteenth-century literature it is found above several manuscripts belonging to the same family, and/or on top of and uniting several families. It is further evidence of the relation between stemmatology and the synoptic method⁴². An example

⁴² For this relation see the largely forgotten book of E. BERNHEIM, *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie. Mit Nachweis der wichtigsten Quellen und Hilfsmittel zum Studium der Geschichte* I-II (Leipzig ⁵⁻⁶1908, undated repr. New York), II 430, 434, 437 (on texts), 454 (on mss.), 521 ff. (on how to practice *Quellenforschung*). On the geneticist paradigm see A.C. CROMBIE, *Styles of Scientific Thinking in the European Tradition* III (London 1994), 1547 ff. See further my paper cited *infra*, n. 52.

of the latter, of particular relevance because accompanied by an explanation of its purpose, is found in the seminal article on Apollodorus' *Chronica* published by Diels in 1876, the year before he sent in the manuscript of the *DG* to the Academy. Here he shows himself to be fully aware of the relation of the synoptic format to the Lachmannian method, because he explicitly calls the source upon which the two vertically juxtaposed texts are dependent their *archetype*, and he highlights their points of correspondence by a variety of type-faces⁴³.

But elsewhere too in the *DG*, starting on the very first page of the "Prolegomena", the synoptic technique is omnipresent. The reader is supposed to conclude, by a process of easy and unimpeded apprehension, that there is a direct and significant relation between the passages that are juxtaposed. This relation is then accepted as evidence for some aspect of the wider theory involving relationships between texts in general. Thus it supplies the main evidence for the relationships which underlie the stemma encapsulating the entire theory.

Without any doubt, classics in this case (as in that of stemmatology itself) is ultimately indebted to the scholarly study of the New Testament. The German theologian Johann Jacob Griesbach (1745-1812), who was the first to use the term "synopsis" in the technical sense described above, was also the first to argue from the corresponding passages in the synoptically presented Gospels to the problem of these correspondences as a question of *sources*: he believed that Mark is for the most part an excerpt from Matthew and Luke⁴⁴. The influential Lach-

⁴³ H. DIELS, "Chronologische Untersuchungen über Apollodors *Chronika*", in *RhM* 31 (1876), 43 ff., two columns with passages from Diogenes Laërtius and Dionysius of Halicarnassus concerned with the chronology of Aristotle's life, with the comment: "[...] richtet sich hier unser Augenmerk hauptsächlich auf die Form der Ueberlieferung. Zu dem Behufe stellen wir die beiden Recensionen einander gegenüber und heben den *aus der Vergleichung reconstruierten Archetypus* durch den *Druck hervor*" (my italics).

⁴⁴ See B. ORCHARD and T.R.W. LONGSTAFF (Eds.), *J. J. Griesbach. Synoptic and Text-critical Studies 1776-1976* (Cambridge etc. 1978), and M. H. DE LANG, *De opkomst van de historische en literaire kritiek in de synoptische beschouwing van de Evangelien van Calvijn (1555) tot Griesbach (1774)* (Diss. Leiden 1993).

mann himself, in a famous article, intervened in this discussion; rejecting the Griesbach hypothesis he postulated a common oral or written source for the three synoptic Gospels and argued that Mark followed the narrative sequence of this source more closely than either of the others. He moreover used the method of presentation in two parallel columns to set out the differences between Mark and Matthew in the narrative order of corresponding passages⁴⁵.

8. It has already been noted how much Diels was indebted to his *Doktorvater* Usener, who had himself sketched out the main lines of research, but encouraged his pupil to fill in the details and bring the project to completion. The theory of the central role of Theophrastus' Φυσικῶν δόξαι as *fons et origo* of the *Placita* is taken over without modification. But Usener's influence in fact had the effect of causing a *blind spot* in Diels' approach, which in retrospect was of great significance for the development of his theory. He concentrated on the lost Theophrastus and, as we have noticed, failed to include the latter's *Doktorvater*, Aristotle. He also, perhaps even more importantly, failed to enquire for what purpose doxographies were composed, or what are the meaning and background of the structure of Aëtius at the level of a series of chapters, or within a single chapter⁴⁶.

⁴⁵ C. LACHMANN, "De ordine narrationum in evangelii synopticiis", in *Theologische Studien und Kritiken* (1835), 574 ff., repr. in the introduction to *Novum Testamentum Graece et Latine*, rec. C. LACHMANN, II (Berlin 21850). Engl. transl. of important sections at N.H. PALMER, "Lachmann's argument", in *New Testament Studies* 13 (1966-7), 370 ff.

⁴⁶ On these issues see D.T. RUNIA, "Xenophanes on the moon: a *doxographicum* in Aëtius", in *Phronesis* 34 (1989), 245 ff.; D.T. RUNIA, "Xenophanes or Theophrastus? An Aëtian *doxographicum* on the sun", in *Theophrastus: His Psychological, Doxographical and Scientific Writings*, ed. by W.W. FORTENBAUGH and D. GUTAS, RUSCH 5 (New Brunswick N.J.-London 1992), 112 ff., and my papers "Chrysippus and the *Placita*", in *Phronesis* 34 (1989), 311 ff., "Doxography and Dialectic: The *Sitz im Leben* of the '*Placita*'", in *ANRW* II 36, 4 (Berlin-New York 1990), 3056 ff., and "*Physikai doxai* and *Problemata physica* from Aristotle to Aëtius (and beyond)", in *Theophrastus*, ed. by W.W. FORTENBAUGH and D. GUTAS (cited above), 63 ff. The reliability, or rather unreliability, of Aëtius is discussed in these papers as well.

One may further point out that Diels never published a *revised edition* of his youthful *opus magnum*, in contrast to his later *Fragmente der Vorsokratiker*, of which he prepared no less than four editions. There is evidence to show that he did keep a lookout for material that could be added to his argument or enable it to be refined. His *Handexemplar* of the *DG* (preserved at Padua) contains numerous marginalia and other minor additions, including references to the secondary literature. Bound with it is a letter from his publisher De Gruyter dated July 29 1914, i.e. only a few days before the beginning of the first World War, in which Diels learns that only 20 copies are left of the first printing and is asked whether he considers publishing a revised second edition. His diplomatic reply, dated July 31 1914, is worth quoting⁴⁷:

Ich bin gerne bereit mit Ihnen die Modalitäten einer Bearbeitung der zweiten Auflage der Doxographi zu besprechen, die freilich sehr einschneidend sein würde. Vor allem würde eine Verkürzung in das Auge zu fassen und die Einleitung übersichtlicher zu gestalten sein.

Ich muß mir über diesen Umwandlungsproceß, den ich nicht mehr vornehmen zu müssen glaubte und der ziemlich überraschend auf mich eindringt, genauer überlegen. Wenn es Ihnen recht ist, werde ich nach meiner Rückkehr aus den Ferien (freilich alles dies ist ja jetzt unsicher) im September mich mit Ihnen in Verbindung setzen.

So Diels really agreed that *if* a second edition would have to be made this would have to be a *revised* one, an idea which, it would seem, he did not like. We may observe that he did not believe that a *retractatio* of the theory developed in the "Prolegomena" would be necessary. One entirely agrees that a less labyrinthine exposition would have been helpful. What abridgement or abridgements he had in mind one can only guess. The sections containing the edited texts and indexes

⁴⁷ I am grateful to the firm of Walter de Gruyter & Co, Berlin, for putting this letter from their *Verlagsarchiv* at my disposal and granting permission to quote (letter of Dr. H.-R. Cram dated May 25 1996).

would hardly have been amenable to cuts, so one can only assume that the "Prolegomena" would have been shorter, perhaps less polemical, while on the other hand the literature published after 1879 would have had to be accounted for. Furthermore, if we go back some years in time, his comment in a paper published in 1893 that the reservoir of material to which he gave the name *Vetusta placita* could be more accurately designated as "Posidonianische Ἀρέσκοντα" and that Aëtius should be dated to the reign of Trajan is quite interesting⁴⁸. The important information that he dropped the idea that Achilles was dependent on P has to be culled from a personal communication cited in the footnote of an article written by Pasquali⁴⁹. Yet in themselves the *addenda et corrigenda* to be found in his personal copy seem hardly sufficient to justify a *revised* second edition; they are quite similar to those found at DG 850 ff., and it seems that Diels did not like *Nachträge*⁵⁰.

What is more, as his colleague and friend Wilamowitz noted and as is confirmed by the letter to his publisher, Diels did not gladly change his mind or easily develop his thought⁵¹, a fact that clearly emerges from these additions. Diels never felt the need to revise his grand theory of the development of the doxographical traditions. Nor was this encouraged by the critical responses of other scholars. So the *Doxographi Graeci* can still be purchased in an expensive and unaltered reprint of the original edition⁵².

⁴⁸ H. DIELS, "Über das physikalische System des Straton", in *SB* 1893, 102 = *KS (Diels)* 240.

⁴⁹ G. PASQUALI, "Doxographica aus Basiliosscholien", in *Nachr. Göttingen*, Phil.-hist. Kl. 1910, 221; there are several references to this paper in Diels' *Hand-exemplar*. The marginalia and other materials in this copy have been published by F. ONIGA FARRA, *H. Diels. Doxographi graeci. Supplementum* (Tarvisii 1985).

⁵⁰ Witness the preface to the 4th edition of *VS* of 1922.

⁵¹ *Erinnerungen* 284: "Das schloß nicht aus, daß er in eigener Sache empfindlich sein konnte und nicht leicht vergaß. Eine Behauptung zurückzunehmen, überhaupt das Umlernen ward ihm schwer".

⁵² Up to this point the present paper is an epitome of parts of chs. 1 and 2 of *Aëtiana*, to which book the reader is referred for treatment on a more generous scale, and full documentation. It is dedicated to my partner in Aëtian

Epimetrum

In a recent article my colleague Jan Bremmer⁵³ of Groningen has argued that Diels was wrong in arguing that the author of the source of P and S is to be called Aëtius because this name is late, and that Mansfeld and Runia⁵⁴ were wrong to accept Diels' view. But his onomastic material is (unavoidably) almost exclusively based on what was preserved in the sands of Egypt. Egyptocentrism is not a good idea where the early centuries of the Roman empire are concerned. The epigram celebrating an Aëtius (by no means necessarily the same person as the author of the *Placita*) already cited by Diels⁵⁵ is dated by Bremmer to Byzantine times; I fail to see why this has to be so. What, moreover, he forgets to take into account is (1) that the heroic name Aëtius is *several* times found in Pausanias⁵⁶ and (2) that in the case of the doxographer it probably is a *nom de plume*. Think of the author of the *Didascalicus*, the otherwise unknown Alcinous, traditionally dated to the second century CE (but there is no cogent argument against the first century, and whether Aëtius' *Placita* has to be dated to the first or to the beginning of the second century remains a moot point), or of the person who called himself Diogenes Laërtius. It is not without interest to note that these posh ἐπιγραφαί are all to be found on works which one may place in genres that are related as to their subject-matter, for all of them deal with earlier philosophies from a later point of view.

research, David T. Runia, who unfortunately was prevented from attending the Entretiens. I have also included some material from my paper "Doxographical studies, *Quellenforschung*, tabular presentation and other varieties of comparativism", in W. BURKERT & al. (Eds.), *Fragmentsammlungen philosophischer Texte der Antike — Le raccolte dei frammenti di filosofi antichi*, Aporemata 3 (Göttingen 1998), 16 ff.

⁵³ J. BREMMER, "Aëtius, Arius Didymus and the Transmission of Doxography", in *Mnemosyne* 51 (1998), 154 ff.

⁵⁴ In *Aëtiana*.

⁵⁵ *DG* 49 n. 1. See further *Aëtiana* 322 f.

⁵⁶ 2, 30, 8 (twice); 2, 30, 9; 2, 31, 10.

DISCUSSION

W. Burkert: Die Aetios-Rekonstruktion der *DG* ist von Mansfeld-Runia (*Aëtiana*) fast über die Erwartung hinaus bestätigt worden.

Für die früheren Stadien, die *Vetusta placita*, bleibt ein großer Bereich des Unsicheren. Es gibt einige wenige Instanzen, diese Unsicherheit einzugrenzen. Genannt sei von der einen Seite W. Rösler, in *Hermes* 101 (1973), 48 ff., mit dem Nachweis, daß Lukrez zumindest für Anaxagoras ein nach-aristotelisches, nach-theophrasteisches doxographisches Werk benützt; dies zeigt der Terminus *homoioimeria* (ὁμοιομέρεια), gegenüber τὰ ὁμοιομερῆ bei Aristoteles/Theophrast. Von der anderen Seite sei das Auftauchen des Anaximander-Titels im hellenistischen Tauromenion genannt, in genauer Übereinstimmung mit (Theophrast bei) *Simpl.in Phys.* p.24, 13 Diels (*CAG IX*) (dazu Burkert in diesem Band).

W. Rösler: Wenn Diels es in den *Doxographi Graeci* nicht unternommen hat, den Einfluß des Aristoteles auf die doxographische Tradition zu dokumentieren, so mag dies auf den Systemzwang zurückzuführen sein, dem er sich mit der Übertragung der Lachmannschen Methode auf die Quellenforschung aussetzte. Denn mit der Etablierung von Theophrasts *Physikôn Doxai* als Ursprungstext aller späteren doxographischen Überlieferung mußte für Diels das Untersuchungsziel erreicht sein. Daß hinter Theophrast Aristoteles steht, war dann zwar allgemein festzustellen (*DG* 102), bildete aber in diesem Rahmen kein Thema.

S. Rebenich: Illustriert bereits Diels' Erstlingsarbeit über die *Doxographi Graeci* beispielhaft seinen wissenschaftlichen Universalismus, der auch seine späteren Arbeiten auszeichnet, und

seine Fähigkeit, über das gesamte literarische Erbe der Antike souverän zu verfügen? Oder war es das Thema der Preisaufgabe, das ihn in der Folge davor bewahrte, sich ausschließlich mit 'klassischen' Autoren und Themen zu beschäftigen?

W.M. Calder III: Why is the *DG* in Latin not German? Clearly he wrote for the international market. The English certainly didn't read German.

How did Diels' *Handexemplar* end up in Padua?

J. Mansfeld: The name Aëtius can only be attached to the late version of the *Placita* that can be reconstructed from ps.Plutarch, (ps.Galen), Theodoret, and Stobaeus.

Rösler's paper is important. The inscription is a big surprise. I have discussed Lucretius' doxographical source(s) at *ANRW* II 36, 4 (Berlin etc. 1990), 3143 ff.; see now also D.T. Runia, "Lucretius and Doxography", in K.A. Algra & al. (Eds.), *Lucretius and his Intellectual Background*, Verh. KNAW Afd. Lett. N.R. 172 (Amsterdam etc. 1997), 93 ff.

Much work remains to be done on the reconstruction of the traditions in the centuries between Aristotle/Theophrastus and Aëtius. To the examples given by Burkert one may for instance add the verbatim fragment of Chrysippus concerned with the location of the soul's regent part *ap. Galen, De placitis Hippocr. et Platonis* 3, 1, 10-15, corresponding to Aët. 4, 5 Diels: see my paper in *Phronesis* 1989 cited *supra*, n. 46, and T.L. Tieleman, *Galen and Chrysippus on the Soul. Argument and Refutation in the De placitis, Books II-III*, Philos. Ant. 68 (Leiden etc. 1996), 141 f., 154 f., 158 ff., 274. At *Aëtiana* p.XIX f. David Runia and I have discussed the fluctuating nature of the *Placita* literature, which both acquired and lost and then again acquired material in the course of transmission, and of which both longer and shorter versions must have existed at the same time (think of e.g. Aëtius himself and ps.Plutarch's *epitome* — or of ps.Plutarch and the even shorter ps.Galen, still available today). Chrysippus may have used a short version already much resem-

bling ps.Plutarch, though we cannot be certain because the corresponding section in Stobaeus has been lost. Another example is Cicero on the principles, *Ac.2*, 118, which Diels *DG* 119 ff. and 202 ff. wanted to derive from Theophrastus. One can prove that major changes have been introduced in the period between Theophrastus and Cicero, see my paper "Gibt es Spuren von Theophrasts *Phys.Op.* bei Cicero?", in *Cicero's Knowledge of the Peripatos*, ed. by W.W. Fortenbaugh and P. Steinmetz, RUSCH 4 (New Brunswick N.J.-London 1989), 133 ff.

To be sure, the argument in the *DG* (if that is what it is; to me it looks like an assumption) about Theophrastus' treatise as the 'archetype' of the *Placita* literature may be defended as sufficient from an outdated 'Lachmannian' point of view. But Diels is inconsistent. In the apparatus to the meteorological chapters of Aëtius (ps.Plutarch, book 3) he occasionally refers to Aristotle's *Meteorologica* (he should have done so on a much larger scale, but this is by the way). But in the apparatus to Aët. 1, 3 Diels, on the principles, such comparisons are lacking (apart from a reference to *DG* 179, where Aristotle's *Metaph.* A is cited for a specific formula). Two years before the *DG* were published E. Zeller, "Ueber die Benützung der aristotelischen Metaphysik in den Schriften der älteren Peripatetiker", in *SB* 1877, 145 ff. had proved that Theophrastus' account of the *archai* is very much dependent on Aristotle. Diels refers to this paper at *DG* 105 f. and hides the parallels in his apparatus to Theophr. *Phys.op.* Fr. 1, 4, 6, 7, 8, 9, 11, 22 and 23 (cf. *DUZ* II 3 p.18). But he could (or should) have put them in an extra column in the "Theophrasteorum apud excerptores conspectus" at *DG* 133 ff., where the proof of the thesis that Theophrastus' treatise is the "archetype" is almost exclusively provided by passages from the *Phys.op.* dealing with the *archai* (cf. above, n.8).

More could be said. I again refer to the literature cited above, n.46, and for the *De sensibus* add J.N.M. Baltussen, *Theophrastus on Theories of Perception. Argument and Purpose in the De sensibus* (Diss. Utrecht 1993), and my paper "Aristote et la structure du *De sensibus* de Théophraste", in *Phronesis* 41

(1996), 158 ff. Yet I permit myself to say that in my RUSCH paper of 1992 I have proven, or so I believe, that the *Placita* chapters on the earth (Aët. 3, 9-15 Diels) are very much dependent on Aristotle's account at *Cael.* 2, 13. I also have argued that the main lay-out of the *Placita* is ultimately dependent on Aristotle. An unprejudiced comparison of the so-called dialectical passages in Aristotle with the *Placita* literature will be found in volume 3 of *Aëtiana*. Perhaps Diels saw the relation between *Placita* literature (including the mostly hypothesized Theophrastus) and the extant Aristotle as "keinen eigentlichen Untersuchungsgegenstand". If this is what he did, he made a mistake.

As to Diels' "Universalismus", this indeed has to be greatly admired, especially in a person so young. Still, one should not forget that Zeller's equally impressive "Universalismus" initially was a great help in writing the large essay for the Bonn competition. See Diels' autobiography at Kern 36, quoted *supra*, text to n.13.

Why was the *DG* written in Latin? I find it hard to believe that Diels wrote for the international market. From the beginning he had a career in Germany in mind. The Bonn *Preisauflage* was in Latin, and the manuscript Diels gave to the "Sekretariatskaffer" was in Latin (the part published as a dissertation is in Latin). The *Preisfrage* of the Academy was in German, but Diels had an unwieldy Latin manuscript that was being revised. Leaving it in Latin must have been less of a bother, and certainly more impressive. One should not forget either that the "Prolegomena" also serves as the introduction to a collection of critical editions of ancient texts, and it is only a very recent (and still by no means universal) phenomenon that such introductions are written in a vernacular language.

The *Handexemplar* of the *DG* was bequeathed to the university of Padova by E. Bodrero, who got it from A. Vogliano (Vogliano lived in Diels' house from January 1st 1921 to April 1st 1922, see e.g. Kern 133). Perhaps Vogliano borrowed it, as reputedly he also borrowed the manuscript of an edition (still unpublished) of a work by Philodemus prepared by Diels.

WALTER BURKERT

DIELS' VORSOKRATIKER. RÜCKSCHAU UND AUSBLICK

Die *Fragmente der Vorsokratiker* haben ein 'Diels'sches Zeitalter' eingeleitet¹, das noch nicht an sein Ende gekommen ist: Die *Vorsokratiker* sind ein Werk, von dem schon Gymnasiasten hören, das Gymnasiallehrer in der Hand haben, das alle Studenten benützen, das auch auf dem Schreibtisch des Spezialisten der Philologie und der Philosophie seinen Platz behauptet. Unser Jahrhundert hat weitere bewundernswerte Fragmentsammlungen hervorgebracht, von Jacobys *Fragmenten der griechischen Historiker* über Pfeiffers *Callimachus* bis zu Kassel-Austins *Comici*. Aber die *Vorsokratiker* behaupten einen besonderen Rang, schon insofern Philosophie umfassendere Bedeutung beansprucht als Historiker oder Komiker; und gegenüber anderen philosophischen Fragmentsammlungen bleibt den *Vorsokratikern* die Auszeichnung des 'Ursprungs'. Diels selbst sah in diesem Werk die Erfüllung. Sein Satz "Ich schätze mich glücklich, dass es mir vergönnt war, den besten Teil meiner Kraft den Vorsokratikern haben widmen zu können" ist wiederholt zitiert worden².

¹ Der Ausdruck bei E. HOWALD, "Bericht über die Vorsokratiker (einschließlich Sophisten) in den Jahren 1897 bis zur Gegenwart", in *JAW* 49, 197 (1923), 139-192, hier 141; vgl. G.W. MOST, "Πόλεμος πάντων πατήρ. Die Vorsokratiker in der Forschung der Zwanziger Jahre", in *Alturtumswissenschaft in den 20er Jahren*, hrsg. von H. FLASHAR (Stuttgart 1995), 87-114; hier 87 Anm.1.

² "Anaximandros von Milet", in *Neue Jahrbücher* 1923, 75 = *KS (Diels)* 11; KERN 107; W.K.C. GUTHRIE, *A History of Greek Philosophy* I (Cambridge 1962), p.XIV.

Tatsächlich ist das Wort 'Vorsokratiker' erst durch das Diels'sche Werk so recht zum Begriff geworden. Es ist von da aus in die anderen europäischen Sprachen eingegangen, the Presocratics, les Présocratiques, i Presocratici, los Presocraticos. Geläufig war seit langem das Adjektiv, 'vorsokratische Philosophie'; so ist vor allem auch der erste Doppelband von Zellers Werk betitelt³. Von 'Vorsokratikern' sprach insbesondere Nietzsche seit seinen Basler Vorlesungen, ja man hat ihm "die Erfindung der Vorsokratiker" zugesprochen⁴. In der Korrespondenz von Diels mit Zeller und Usener ist längst vor der schließlich erfolgten Edition von den 'Vorsokratikern' die Rede⁵. Die epochale Stellung des Sokrates ist antike Auffassung, die besonders in Cicero, *Tusculanen* 5,10 ausformuliert ist. Auch von Σωκρατικοί hatte man gesprochen. Für uns wäre 'Vorplatoniker' die sinnvollere Bezeichnung, was auch Diels wußte: Es gehe darum, "vor Platon das nötige Material bequem darzulegen", schrieb er 1902⁶. Direkte Beziehungen zu Sokrates haben die wenigsten der von ihm vereinigten Texte; daß etliche dieser 'Vorsokratiker' Zeitgenossen von Sokrates oder auch jünger als dieser waren, ist offensichtlich. Aber der Begriff ist nun einmal festgeschrieben. Wilhelm Nestle hat später noch den Begriff 'Die Nachsokratiker' einführen wollen⁷, was ohne Wirkung blieb.

Die Idee der Fragmentsammlung hat sich im 19. Jh. konkretisiert⁸; auch Karl Marx hatte im Zusammenhang seiner Demo-

³ Zuvor schon H. RITTER, *Geschichte der Philosophie* I (Hamburg 1829), 187; "Geschichte der vorsokratischen Philosophie".

⁴ T. BORSCHKE, "Nietzsches Erfindung der Vorsokratiker", in *Nietzsche und die philosophische Tradition*, hrsg. von J. SIMON, I (Würzburg 1985), 62-87; vgl. MOST (wie Anm.1), 102 f.

⁵ Usener *DUZ* I 115 S.221, 5.7.1880; "fragmente der vorsokratiker" Usener *DUZ* I 137 S.255, 17.4.1882; "Ihre Ausgabe der Vorsokratiker" Zeller *DUZ* II 90 S.94, 8.5.1895; "Fragmente der Vorsokratiker" Diels *DUZ* II 149 S.194, 12.10.1897, vgl. 153 S.199, 13.12.1897.

⁶ *DGG* 109 S.151 f., 28.10.1902.

⁷ *Die Nachsokratiker*. In Auswahl übersetzt und hrsg. von W. NESTLE (Jena 1923).

⁸ G.W. MOST, "À la recherche du texte perdu: On Collecting Philosophical Fragments", in W. BURKERT, L. GEMELLI MARCIANO, E. MATELLI, L. ORELLI (edd.), *Fragmentsammlungen philosophischer Texte der Antike / La raccolta dei fram-*

krit-Dissertation schon an eine solche Sammlung gedacht⁹. Wie schlecht man derartiges machen kann, hat dann Mullach (1860/1867) gezeigt¹⁰; "criminalistisch, nicht bloß polizeiwidrig" nannte Usener diese Publikation, indem er Diels, dessen Simplikios-Edition eben begann, die "fragmente vorsokratischer philosophen" ans Herz legte¹¹. Auch Wilamowitz spricht damals von den 'Vorsokratikern'¹². Diels seinerseits hat den Plan bereits 1882 angekündigt, im Vorwort zum ersten Band seiner Simplikios-Ausgabe¹³. Parallel lief Useners Arbeit an den *Epicurea*, die aber, nach einer langen, verwickelten Entstehungsgeschichte, erst 1887 erschienen¹⁴. Diels ist demgegenüber sehr geradlinig zu Werke gegangen. Er verfügte mit der Ausgabe der *Doxographi* über die Systematik des indirekt Bezeugten und mit der Ausgabe des Simplikios über die wichtigsten Originalzitate. Seine Ausgabe von Simplikios, *Physik* war 1895 abgeschlossen; Heibergs Ausgabe des *De Caelo*-Kommentars war 1894 erschienen. Das Biographische, das noch dazu kam, hat — nach einer mißlungenen Preisauflage von 1895¹⁵ — Diels' Schüler Felix Jacoby aufgearbeitet, dessen Dissertation *Apollodors Chronik* am 17.12.1900 akzeptiert wurde; das Buch erschien 1902, "Meinem Lehrer Hermann Diels in Dankbarkeit und Verehrung gewidmet"; Diels hatte sehr genau daran mitgearbeitet.

Ein Umweg aber führte zunächst zu *Poetarum Philosophorum Fragmenta*¹⁶. Dieses große Projekt hatte Wilamowitz minde-

menti di filosofi antichi, Atti del Seminario Internazionale, Ascona 22-27 Settembre 1996 (Göttingen 1998), 1-15.

⁹ K. MARX, *Differenz der demokritischen und epikureischen Naturphilosophie* (Diss. Jena 1841), in *Marx-Engels-Werke*, Ergänzungsband I (Berlin 1968), 259-373, hier 262.

¹⁰ Vgl. MOST (wie Anm.1), 89.

¹¹ *DUZ* I 97 S.188, 30.10.1879, vgl. *PPF* Praef. p.VII.

¹² *Briefe Diels* 13 S.41, 14.11.1879.

¹³ *Simplicii in Aristotelis Physicorum libros quattuor priores commentaria*, ed. H. DIELS, *CAG* IX (Berlin 1882), p.IX, n.2: "nobis in animo est Philosophorum ante Socratem reliquias recensere". Vgl. *DUZ* II 307 S.389, 4.11.1907.

¹⁴ Dazu G. ARRIGHETTI, "Lucrezio negli *Epicurea* e nel *Glossarium Epicureum* di Usener", in *Atti Ascona* (wie Anm.8), 230-244.

¹⁵ *Briefe Diels* 58 S.100 mit Anm.351, 25.2.1895.

¹⁶ Vgl. *Lehrgedicht* 4.

stens seit 1880 verfolgt¹⁷, von Anfang an mit dem Weidmann-Verlag, während die *Commentaria in Aristotelem Graeca* beim Verlag Reimer erschienen, der 1896 zum Verlag De Gruyter wurde¹⁸. 1894 hatte er Diels gewonnen¹⁹. Diels' Zusage trägt das Datum des 14.9.1894. Es war ihm recht, "die Dichterphilosophen doppelt zu machen"²⁰, vom literarischen und vom philosophiegeschichtlichen Standpunkt aus. So finden wir denn Diels bereits 1895 mit der Sammlung der Xenophanes-Fragmente beschäftigt²¹. Seit 1897 war Wilamowitz dann in Berlin. Er tritt für die *Poetarum Graecorum Fragmenta* als Gesamt-Herausgeber auf. Zustande kam aber nur Kaibels Komiker-Faszikel 1899, im geplanten Gesamtwerk als Band VI 1, 1 verzeichnet, und als Band III 1 eben *PPF*. Kaibel starb am 12.10.1901²². Das Unternehmen ist vor allem darum nicht weitergegangen, weil damals die bedeutenden Papyrusfunde einsetzten, die seither die Philologen in Atem hielten. Wilamowitz' *Textgeschichte der griechischen Lyriker* erschien 1900, noch in den Abhandlungen der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen (NF IV 3).

Diels seinerseits schickte den *PPF* die Sonderausgabe des *Parmenides* voraus, weil er diesen schwierigen Text nicht ohne Kommentar lassen wollte²³; auch die deutsche Übersetzung schien ihm dazu unentbehrlich. *Parmenides* erschien 1897. Die Fragmente 1-19 sind hier bereits wie später angeordnet. Doch fehlen die biographischen Zeugnisse und die Doxographie. In sehr glücklicher Weise wird dafür in einer Sonderspalte die Bezeugung der einzelnen Verse und Versgruppen angegeben.

¹⁷ *PhU* I: *Aus Kydathen* (Berlin 1880), nennt hinter dem Titelblatt: "Poetarum Graecorum saec. III II I fragmenta in vorbereitung".

¹⁸ Vgl. *DUZ* II 127 S.166, 17.11.1896; S.432 f.

¹⁹ *DW* 56 S.97, 13.9.1894: "die Lyrici mache ich selbst".

²⁰ *DW* 57 S.98 f., 14.9.1894.

²¹ *DUZ* II 89 S.92, 31.3.1895; er nennt "49 Nummern", gegenüber 45 in *PPF*. Einzelheiten werden diskutiert *DW* 58 S.101, 25.2.1895; 59 S.102, 6.7.1895; 61 S.105, 17.10.1895.

²² "Einer meiner intimsten Freunde" Diels an Zeller *DUZ* II 219 S.290, 19.7.1901; Nachruf *PPF* Praef.

²³ *DUZ* II 120 S.153, 23.8.1896, vgl. 116 S.143 f., 13.6.1896.

Diels hatte längst die "Vorsokratischen Philosophen" (sic) allgemein im Auge²⁴. Sein persönliches Interesse aber hat sich hier an einem praktischen Problem verhakt, den 'Türschlossern'. Eigentlich war dies als selbständige kleine Veröffentlichung gedacht²⁵; im Buch *Parmenides* geriet das zu dem nachmals berüchtigten Anhang, mit dem der Praktiker dem Metaphysiker den Garaus zu machen scheint.

PPF war im Januar 1899 fertig und erschien im Dezember 1901²⁶. Das Buch ist durch die *Vorsokratiker* in den Schatten gestellt, zu Unrecht: Für den Spezialisten ist diese Ausgabe wichtiger — und doch hat sie keine Neuauflage und anscheinend auch keinen Nachdruck erfahren. *PPF* enthalten Thales, Kleostratos, Xenophanes, Parmenides, vor allem Empedokles, ferner dann Skythinos, Menekrates, Timon, Krates, Demetrios von Troizen; die letztgenannte Gruppe ist erst nachträglich einbezogen worden²⁷. Die erstgenannte Gruppe aber erscheint bereits ganz in der Weise, wie sie sich dann in den *Vorsokratikern* präsentiert: A. Testimonia Vitae Carminis (bzw. Carminum) Doctrinae, B. Fragmenta. Fest steht auch bereits die 'endgültige' Numerierung der A- und B-Stücke.

Die Unterscheidung A / B ging von den *Poetae* aus²⁸: Kaibel hatte für Epicharm und Sophron mit ganz ähnlichem Druckbild die durchnumerierten *Testimonia* von den eigentlichen Fragmenten — in diesem Fall DRAMATA bzw. MIMOÏ — abgehoben. Was über die *Poetae* hinausführte, war die Zugabe der Doxographie: "selecta doxographorum capita vitis singulis adnexui" (Praef. VI). Diels griff damit auf seine *Doxographi* zurück, mit einem gewichtigen Unterschied: Statt Wiedergabe

²⁴ *Lehrgedicht* 4.

²⁵ *DUZ* II 122 S.156, 8.9.1896, vgl. II 127 S.166, 17.11.1896; vgl. KERN 105.

²⁶ *DUZ* II 172 S.229, 19.1.1899; Druckbeginn: *DUZ* II 213 S.282, 20.1.1901; "Abschluß" *DW* 122 S.192, 2.(?)10.1901; Erscheinen: *DUZ* II 226 S.300, 1.12.1901.

²⁷ *DUZ* II 174 S.234, 16.3.1899; II 198 S.258, 20.1.1900.

²⁸ Die Abfolge Biographie — Lehre bot auch die Sammlung von Ritter-Prel-ler, MOST (wie Anm. 1), 91, aber ohne die Variation des Druckbilds.

der parallelen Texte von Ps.-Plutarch und Stobaios ist jetzt 'Aetios' direkt synthetisiert. Dies ist eine Entscheidung, die dem rekonstruierten Autor scheinbar Realität verleiht und doch bei jedem nach-Diels'schen Versuch wieder zur Debatte steht. Der rekonstruierte Text vermittelt einen zuweilen trügerischen Eindruck von Sicherheit; genaue Arbeit hat auf die *Doxographi* zurückzugreifen²⁹. Wichtig ist dabei, daß nach Diels' nachträglichem Eingeständnis Achilles Tatios von Ps.-Plutarch unabhängig ist, was eine gründliche Modifizierung mancher *Vorsokratiker*-Texte erfordert³⁰.

Was die *PPF* den *Vorsokratikern* vor allem voraus haben, ist die Vollständigkeit der Lemmata. Zu dem berühmten Text des Empedokles über die 4 ῥιζώματα (*DK* 31 B 6) z.B. gibt *PPF* 20 Texte an und versucht eine — m.E. mißlungene — Analyse der zwiespältigen Überlieferung³¹; *Vors.* nennt nur zwei Zeugen, verweist im übrigen auf *PPF*, das doch den wenigsten Benutzern zur Hand war und ist. Man muß *PPF* als die eigentliche Ausgabe, die *Vors.* als einen Auszug daraus bezeichnen. So hat es Diels selber gesehen — auch wenn er andererseits einmal *PPF* "als erste Probe" bezeichnet hat³². Was *PPF* dagegen fehlt, ist die Übersetzung; alle Angaben sind konsequent lateinisch gehalten.

Im Frühjahr 1901, etwas vor *PPF*, erschien die Sonderausgabe des Heraklit, auch als "Probe der Vorsokratiker" oder als "Druckprobe" bezeichnet³³. Interessant, daß Diels Heraklit

²⁹ Als Beispiel einer m.E. mißglückten Synthese ist 'Leukippos B 1' zu nennen — es handelt sich um Demokritos Περί Νοῦ; das ursprüngliche Lemma läßt sich mit Hilfe von Theodoret rekonstruieren: W. BURKERT, "Air-Imprints or Eidola. Democritus' Aetiology of Vision", in *Illinois Classical Studies* 2 (1977), 97-109, hier 108 Anm.59.

³⁰ G. PASQUALI, "Doxographica aus Basiliooscholien", in *NGG* 1910, 194-228, hier 221; vgl. *Aëtiana* I (Leiden 1997), 306-312 und Jaap Mansfeld in diesem Band, p.143 ff.; ein Beispiel für die Wichtigkeit dieses Textes ist Philolaos A 44, W. BURKERT, *Lore and Science in Ancient Pythagoreanism* (Cambridge, Mass. 1972), 342 f.

³¹ Eine neue Deutung gibt P. KINGSLEY, *Ancient Philosophy, Mysticism, and Magic* (Oxford 1995), 13-68.

³² *DUZ* II 163 S.215, 30.6.1898.

³³ "Ausgedruckt" *DUZ* I 375 S.567, 22.3.1901; "Probe" *DUZ* II 210 S.277, 19.10.1900; "Druckprobe" *DUZ* II 215 S.285, 5.4.1901.

hier mit Nietzsche vergleicht³⁴. Die A / B-Einteilung sowie die Numerierung der Fragmente findet sich in der später beibehaltenen Weise. Kennzeichnend und wichtig ist die Entscheidung gegen eine inhaltlich-systematische Rekonstruktion: Die Reihenfolge der Fragmente folgt dem Alphabet der Hauptzeugen. Auch dieses Prinzip stammt aus der Planung der *Poetarum Graecorum Fragmenta*: Kaibel war damit vorangegangen; Jacoby ist in den *Fragmenten der griechischen Historiker* später gefolgt. Im Vorwort der PPF begründet Diels ausdrücklich sein Abweichen von dieser Regel, was die Dichter-Philosophen betreffe³⁵; er nahm für diese das Prinzip der Reihenfolge vielmehr aus den *Placita* der *Doxographi*, also ἀρχαί — Kosmos — Meteora — Psychologie — Biologie. Das alphabetische Prinzip ist nun freilich gerade bei Heraklit besonders problematisch, weil viele der Fragmente vielfach bezeugt sind, in wechselnden Fassungen. Knappe Verweise, mit denen Diels sich zu helfen suchte, wie zu B 1 “[s. A 4. 16]”, sind kein zulänglicher Ersatz und obendrein immer noch unvollständig: der zu B 1 genannte Verweis führt zu Aristoteles und Sextus, nicht aber zum Zitat bei Clemens³⁶. Erst die Heraklit-Ausgabe von Marcovich (1967) gibt das vollständige, deutliche Bild, freilich auf ungleich größerem Raum.

Was zu den *Vorsokratikern* noch fehlte, waren im wesentlichen die Pythagoreer, Anaxagoras, Demokrit, und zudem die Sophisten. Die Reihenfolge war schon durch Ritter-Preller vorgezeichnet; eine wichtige Entscheidung war die Trennung von ‘Pythagoras’ (DK 14) und späteren ‘Pythagoreern’ (DK 58). Aber fürs Detail tat Diels sich schwer. Er erwähnt im Brief an Gomperz die Pythagoreer als “unsäglich schwierig” und doch zugleich Leukipp, Demokrit, Sophisten als die “schwierigsten Capitel”³⁷. Noch in der 2. Auflage hat Diels viel an dem gearbeitet, was dann Band II geworden ist³⁸.

³⁴ *Heraklit* Vorwort p.IX; MOST (wie Anm.1), 107; vgl. *DUZ* II 215 S.285.

³⁵ *PPF* Praef. p.VI.

³⁶ *CLEM.Strom.* 5, 14, 111, 7; *HERACLIT.* Fr. 1 c Marcovich.

³⁷ *DGG* 106 S.149, 29.5.1902.

³⁸ *DUZ* II 297 S.379, 30.10.1906.

Dabei reichten für Diels die eigentlichen Vorsokratiker nur bis Demokrit — wobei allerdings, nach Zellers Vorgang³⁹, die Fortsetzung der Demokriteer bis Nausiphanes von Anfang an mit einbezogen war. Bei der Trennung in zwei Bände, ab der zweiten Auflage, bezeichnet Diels Band I als "Kern des Handbuches, der die eigentlichen Vorsokratiker nebst Übersetzung der Fragmente umfaßt"; das weitere sei ein "Anhang zu den Texten der Vorsokratiker"⁴⁰. Dieser Anhang sei für Vorlesungszwecke notwendig; so schrieb er schon 1902: "Im Anhang gebe ich die Kosmologen und die Hauptsophisten, um vor Platon das nötige Material bequem darzulegen". Die vierte Auflage verzeichnet dementsprechend als Anhang "Kosmologische Dichtung des sechsten Jahrhunderts" (Nr. 66-68, später 1-3), "Astrologische Dichtung" (Nr. 68a-70, später 4-6) und "Kosmologische Prosa" (Nr. 71-73a, später 7-10), woran sich dann die "Ältere Sophistik" (Nr. 73b-83, später Abschnitt C, Nr. 79-90) anschließt. Die Neugestaltung durch Kranz hat schließlich insgesamt drei Teile, 'Anfänge', 'Philosophen' und 'Ältere Sophistik'. Die Sophisten sind damit strenger von den 'Philosophen' geschieden als es beispielshalber Zeller je durchgeführt hatte; in der Tat ist 'Sophist' in Hommels Erinnerung an Diels' Euripides-Vorlesung nahezu ein Schimpfwort⁴¹; der Abschnitt *Vors.* 73b = *Vors.*⁵ 79, II S. 252-253, über "Namen und Begriff" der Sophistik bietet eine an Platon orientierte, ganz einseitig-negative Auswahl⁴². Man mag immerhin bemerken, daß Kirk-Raven-Schofield *The Presocratic Philosophers* ganz ohne 'Sophisten' vorstellen.

Die *Vorsokratiker*-Ausgabe folgte den *PPF* auf dem Fuße; der Setzer hatte schon 1900 angefangen; weithin konnte der gleiche Satz für *PPF* und *Vors.* benützt werden. Im Oktober 1902

³⁹ *DUZ* II 238 S. 320, 7.12.1902, vgl. *Vors.*¹ Vorwort.

⁴⁰ *Vors.*² Vorwort.

⁴¹ Siehe W.M. Calder III in diesem Band, p. 18.

⁴² Vgl. dagegen etwa G.B. KERFERD, "The First Greek Sophists", in *Classical Review* 64 (1950), 8-10; *Sophistik*, hrsg. von C.J. CLASSEN, Wege der Forschung 187 (Darmstadt 1976).

war das meiste gedruckt⁴³, doch Januar 1903 war der Druck noch nicht fertig⁴⁴. Buchhändlerische Rücksicht forderte im übrigen einen minimalen Abstand zwischen der einen und der anderen Edition⁴⁵. Diels bezeichnet die *Vors.* als seine "(Volks-) Ausgabe"⁴⁶; daß nicht alle Studenten in der Lage sein würden, den dicken Band zu kaufen, bedauert er⁴⁷. Bei der Aufteilung in zwei Bände, in der 2. Auflage, lag ihm daran, daß der erste, der Hauptband, auch "für sich käuflich" sein sollte⁴⁸. Denn im Dezember 1904 bereits war das Werk fast vergriffen⁴⁹.

Worin liegt der außergewöhnliche Erfolg des Buchs? Es war für einen größeren Kreis bestimmt und hat ihn auch erreicht. Das Vorwort besagt ausdrücklich, das Buch sei "zunächst bestimmt, Vorlesungen über griechische Philosophie zugrunde gelegt zu werden"; also ein Vorlesung-Handout? Es erschien in einem Band, ohne Apparat. Hervorzuheben ist das ausgezeichnete Druckbild; Diels hat auch darauf Einfluß genommen — Kerns *Orphicorum Fragmenta* können als weniger geglücktes Gegenbeispiel dienen. Das Buch sollte handlich und erschwinglich sein. Der Kürze halber war auch auf den Kommentar verzichtet. Diels hatte allerdings im Auge, "einen kritischen Anhang separat erscheinen lassen", als "Beichaise", wie er sagte⁵⁰.

Die Breitenwirkung der Vorsokratiker war insbesondere durch die deutsche Übersetzung garantiert; deutsche Anmerkungen kamen dazu. Der Weg zu Übersetzungen in andere moderne Sprachen war damit vorgezeichnet. Diels hatte dabei nicht nur das weitere Publikum im Auge; die langen und

⁴³ DGG 109 S.151 f., 28.10.1902.

⁴⁴ DGG 111 S.155, 9.1.1903.

⁴⁵ DUZ II 221 S.292, 9.9.1901.

⁴⁶ DUZ II 215 S.285, 5.4.1901; "Urkundenbuch" DUZ II 219 S.288, 19.7.1901.

⁴⁷ DUZ II 238 S.320, 7.12.1902.

⁴⁸ *Vors.*² Vorwort.

⁴⁹ DUZ II 265 S.351, 25.12.1904.

⁵⁰ DUZ II 238 S.320, 7.12.1902; DGG 106 S.149, 29.5.1902.

durchaus schwierigen A-Texte werden ja ohne Hilfestellung geboten. Diels begründet vielmehr die Notwendigkeit der Übersetzung schon im *Parmenides* als Selbstprüfung des Editors: "Ich habe jetzt alles übersetzt. Das ist der gründlichste Weg, seines Nichtwissens inne zu werden"⁵¹. Es geht um die Selbst-Vergewisserung des Herausgebers über den Sinn seines Textes.

Diels ging mit schlichtem Selbstvertrauen zu Werk, ohne die Abgründe des Übersetzungsproblems auszuloten. Übersetzung kann, wie im Fall des *Parmenides*, nahezu unmöglich werden. Übersetzung bedeutet zudem eine Vereinnahmung in die eigene Sprache, der sich die Modernen eigentlich zu entziehen versuchten⁵². Ein Extrem der Distanzierung hat bekanntlich Heideggers Aufsatz "Der Spruch des Anaximandros" erreicht⁵³: Das als authentisch genommene Stück von B 1 wird hier auf deutsch zu: "entlang dem Brauch; gehören nämlich lassen sie Fug somit auch Ruch eines dem andern im Verwinden des Unfugs". Verblüffte Philologen meinten, "Unfug" sei wohl das einzig treffende Wort in diesem Kontext. Jedenfalls heißt *κατ* längst vor Anaximandros 'und' und darf so auch im Theophrast-Referat stehen, ungeachtet der 'poetischen' Metapher.

Das wichtigste an den *Vorsokratikern* aber war zweifellos die Trennung von A- und B-Teilen, schon im Druckbild deutlich hervorgehoben. Als Gegenbeispiel kann Ritter-Preller dienen. Sie kam, wie erwähnt, von den *PPF* her, sie ist insofern fast zufällig zustande gekommen. Kranz hat diese Unterscheidung erstaunlicherweise nicht in den Wortindex aufgenommen; Diels hat ihn nicht dazu gedrängt, als läge ihm selbst nicht Entscheidendes daran. Dabei ist es so evident und wichtig und

⁵¹ *DUZ* II 118 S.149, 12.7.1896; vgl. *Heraklit* p.IX-X. Vgl. auch das Vorwort der Lucrez-Ausgabe und Wolfgang Rösler in diesem Band, p.261 ff.. Zu Demokrit 68 B 26 gibt Diels statt der Übersetzung ein erklärendes Résumé.

⁵² Siehe beispielshalber H. LANGERBECK, *DOXIS EPIRHYSMIH* (Berlin 1935), 1: "Die Inkommensurabilität vorsokratischen und modernen Denkens zwingt zum möglichsten Verzicht auf Übersetzungen".

⁵³ M. HEIDEGGER, *Holzwege* (Frankfurt 1950; ⁵1972), 296-343, hier 342. Vgl. auch MOST (wie Anm.1), 97-99.

doch von den älteren Philosophiegeschichten kaum wahrgenommen worden, daß Empedokles nicht στοιχειῶν⁵⁴ und Anaxagoras nicht ὁμοιομέρεια gesagt hat. Für den Philologen wird die Sicherung des frühen, eigentlichen Wortlauts, das Abheben vorsokratischen Sprechens von der akademischen Schulphilosophie, eine virtuos zu handhabende Herausforderung. Das Buch von Kirk, *Heraclitus. The Cosmic Fragments* (1954) kann als methodisches Exempel dienen: Wie lautet die authentische Formulierung von Heraklits Satz über den Fluß? Gewiß nicht πάντα ῥεῖ⁵⁵.

Viel wichtiger ist die allgemeine Einsicht, daß das frühe Denken ganz und gar nicht in den Bahnen von Platon und Aristoteles verläuft. Man sah ja nun ganz deutlich, daß der erste Autor, von dem große zusammenhängende Texte erhalten sind, Parmenides ist, neben den faszinierenden 'Sprüchen' Heraklits; und vor Heraklit und Parmenides steht ganz am Anfang scheinbar ein einziger, isolierter Satz, jener 'Spruch' des Anaximandros. Die Konsequenzen hat als erster Karl Reinhardt in seinem *Parmenides* gezogen, durch den Parmenides erst neu entdeckt wurde: "es liegt mir...daran, daß Parmenides einmal zu Worte komme"⁵⁶. Dies fiel nun gerade in die Umbruchsepoche des ersten Weltkriegs; Philosophie und Philosophiegeschichte erschienen danach verwandelt. "Die alten Philosophen reden zu uns nicht mehr in der mitteilbaren Art, wie sie zu Zeller geredet haben", schrieb Karl Reinhardt 1921⁵⁷. Die Tradition hatte in die Katastrophe geführt, war gescheitert; umso intensiver mühte man sich um das Ursprüngliche, das in der Sprache der frühen Denker sich ausdrückt. Dieser Ansatz ist dann besonders bei Martin Heidegger und Eugen Finck bis ins kaum mehr Nachvollziehbare gesteigert worden. Diels' Methode wirkte weit über ihre Absicht hinaus.

⁵⁴ Natürlich weiß dies H. DIELS, *Elementum* (Leipzig 1899), 15.

⁵⁵ Dazu *Heraclitus. The Cosmic Fragments*, ed. by G.S. KIRK (Cambridge 1954), 366-380; M. MARCOVICH, *Heraclitus* Fr. 40.

⁵⁶ K. REINHARDT, *Parmenides* (Frankfurt 1916), 4.

⁵⁷ K. REINHARDT, *Poseidonios* (München 1921), 1; vgl. MOST (wie Anm.1), 95.

Dabei hat der Fortschritt seine eigene Problematik. Insbesondere für nicht-Spezialisten waren nun die B-Teile als die eigentlichen Fragmente hervorgehoben; ihre Sonderstellung konnte zur Isolation werden. Dies wirkt auch auf die eigentlichen Philosophen, soweit sie nicht Philologen sind. Und doch ist die A/B-Trennung keineswegs immer strikt durchführbar; nicht selten wird sie irreführend. Anaximandros B 1 ist völlig aus dem Simplikios-Kontext gerissen (A 9), in den der Satz doch gehört. Auch bei Parmenides ist das große Fragment B 8 viel zu weit vom Simplikioszitat (A 21) getrennt. Und wenn es um authentische Worte geht, warum ist bei Anaximandros B 3-5 das auffällige Wort ἀρμάτειος nicht auch als original mit aufgeführt?⁵⁸ Bei Anaximenes andererseits steht die Wörtlichkeit von B 2 durchaus in Frage⁵⁹. Der berühmte Text über Herakles am Scheidewege ist nicht als Prodikos-Text, sondern als Xenophon-Text erhalten⁶⁰; Diels führt ihn im Abschnitt B (DK 84 B 2), jedoch ohne Übersetzung. Ganz unsicher ist die Abgrenzung des authentischen Wortlauts bei Demokrit-Zitaten des Plutarch (z.B. DK 68 B 158, 159) und des Sextus (B 164). Ein ganz falscher Eindruck der Wörtlichkeit entsteht bei Demokrit B 26/B 142⁶¹. Kurzum, die 'Wörtlichkeit' von Vorsokratiker-Fragmenten ist in der Regel nicht gegeben, sie bleibt aufgegeben.

Reichtum und Zuverlässigkeit des Diels'schen Werks ist trotz solcher Ausstellungen erstaunlich. Wie üblich, ist das Werk dann von Ausgabe zu Ausgabe immer gelehrter geworden. Schon die zweite Auflage sollte "etwas besser und wissen-

⁵⁸ DK I p.87,11.

⁵⁹ J. LONGRIGG, "A note on Anaximenes' Fragment 2 (Diels/Kranz)", in *Phronesis* 9 (1964), 1-4 (ὅλον bedeutet nicht Analogie, sondern 'z.B.');

K. ALT, "Zum Satz des Anaximenes über die Seele", in *Hermes* 101 (1973), 129-164 (eher Diogenes von Apollonia als Anaximenes); Diskussion bei G. WÖHRLE, *Anaximenes aus Milet* (Stuttgart 1993), 63-66, Fr.12.

⁶⁰ Von Xenophons ἐπιμηνεῖα spricht Philostrat, DK II p.309,6. — Nicht einzusehen ist, warum Diels die Zeugnisse über die Theologie des Prodikos unter B gestellt hat, DK 84 B 5.

⁶¹ M. HIRSCHLE, *Sprachphilosophie und Namenmagie im Neuplatonismus. Mit einem Exkurs zu 'Demokrit' B 142* (Meisenheim 1979).

schaftlicher" werden⁶². Der Index kam ab der zweiten Auflage dazu; Diels mußte sich, im Gegensatz zu *Doxographi* und *PPF*, dieser Mühe nicht mehr selbst unterziehen, 'Schulamtskandidat' Walther Kranz erhielt 1907-1909 ein Weidmann-Stipendium für diese Arbeit⁶³. Diels lobt die Sorgfalt und auch die Korrekturen von Kranz⁶⁴. Ab der dritten Auflage (1912) ist dann ein kritischer Apparat dazugekommen, in dem allerdings Textkritik und Exegetisches unmethodisch durcheinandergehen — was bei Kranz noch gesteigert ist. Das Vorwort zur 4. Auflage, nach dem Weltkrieg, schrieb Diels an seinem Todestag. Walther Kranz hat bereits diese Auflage mit betreut⁶⁵ und dann 1934/37 jene 5. Aufl. eingerichtet, die bestimmend geblieben ist. Nachträge von Kranz kamen zur 6. Auflage 1951/2 dazu; seither ist Stillstand eingetreten, über nicht mehr gezählte Nachdrucke hinweg.

Mit oder ohne Apparat, textkritisch ist Diels ein Könnler. Er hat unablässig textkritisch weitergearbeitet, von den *Doxographi* zu den *Vorsokratikern*. Er hat aus Useners Schule eine gewisse Konjekturen-Freudigkeit mitgebracht, sieht sich aber zu Recht als konservativ: Es gehe darum, zu "verstehen was überliefert ist und wie es überliefert ist"; er spricht auch für Empedokles von "restitutio in integrum et traditum"⁶⁶. Jean Bollacks späterer Versuch, möglichst alle Konjekturen von Diels rückgängig zu machen⁶⁷, hat keine Chance sich durchzusetzen. Im Umgang mit Papyri allerdings fehlte Diels die Erfahrung; irritierend ist insbesondere

⁶² *DUZ* II 265 S.351, 25.12.1904.

⁶³ *DUZ* II 307 S.389, 4.11.1907.

⁶⁴ *Briefe Diels* 190 S.256 f., 26.6.1910, über die Aufbesserung des Prädikats von Kranz' Dissertation. Diels selbst hatte bereits mit *DG* einen Standard für Indices gesetzt. A.D. Nock schreibt am 9.11.1938 an Franz CUMONT anlässlich von dessen *Mages hellénisés*: "What a wonderful index you made! Diels would have admired it, and one can say no more". Siehe C. BONNET (éd.), *La correspondance scientifique de Franz Cumont conservée à l'Academia Belgica de Rome* (Brüssel 1997), 362; *Kernos* 11 (1998), 254 Anm.29. Die Korrespondenz Cumonts enthält Briefe von Diels, BONNET 1997, 169-177; *Kernos* 11, 261.

⁶⁵ Siehe das zweite Vorwort zu *Vors.*⁴.

⁶⁶ *Lehrgedicht* 8; *DUZ* II 162 S.212, 8.6.1898.

⁶⁷ J. BOLLACK, *Empédocle* I-III, 1-2 (Paris 1965-1969).

das verwendete oder nicht verwendete Klammersystem⁶⁸. Eine bemerkenswerte Leistung ist andererseits vor allem die selbständige Konstitution des Diogenes-Laertios-Textes, von dem es ja keine brauchbare Ausgabe gab und bis heute keine definitive Ausgabe gibt. Hier hatte die Usener-Schule zusammengearbeitet und Kollationen von allen wichtigen Codices erstellt, schon seit etwa 1870; auch Diels war dabei tätig⁶⁹. Diels hat in der Tat seinen Text ganz selbständig und neu eingerichtet⁷⁰.

Die 'Vorsokratiker' begründeten das "Diels'sche Zeitalter"⁷¹ und haben sich in nunmehr bald 100 Jahren als unersetzlich erwiesen. Einzelne Kapitel sind nachgearbeitet bzw. neu gearbeitet worden, besonders auch in anderen Sprachen, so in der *Bibliotheca di Studi Superiori*⁷². Maßgebende neue Sammlungen beschränken sich meist entschieden auf eine Auswahl, so Kirk-Raven-Schofield, Mansfeld, Wright⁷³. Einen ernsthaften

⁶⁸ Bei Empedokles B 142 sind für Ergänzungen im Lemma [], im Haupttext < > verwendet; PPF hat im Haupttext keine Klammern. Vgl. zu diesem Fragment Tiziano Dorandi in diesem Band, p.240 und 245. Durchweg < > erscheinen z.B. bei Demokrit 68 B 4b. Im Philodem-Text zu Prodikos 84 B 5 und Nausiphanes 73 B 1/2 sind Ergänzungen nicht bezeichnet.

⁶⁹ Siehe *Sillographorum Graecorum Reliquiae*, recogn. et enarravit C. WACHSMUTH (Leipzig 1885), 51-54; *Epicurea*, ed. H. USENER (Leipzig 1887), p.V-XVIII.

⁷⁰ Vgl. *DÜZ* II 172 S.229, 19.1.1899; 196 S.258, 20.1.1900. Diels stellt die Situation der Diogenes-Laertios-Überlieferung *Vors.*⁴ zu 1 A 1 dar; vgl. ausführlicher, doch etwas versteckt in der 5. Auflage bei 2 A 4.

⁷¹ HOWALD wie Anm.1. Literaturangaben werden im folgenden nur *exempli gratia* gegeben. Verwiesen sei auf L. PAQUET, M. ROUSSEL, Y. LAFRANCE, *Les Présocratiques. Bibliographie analytique (1879-1980)* (Montreal 1988/89).

⁷² *Ionici*. Testimonianze e frammenti. A cura di A. MADDALENA (Firenze 1963); *Pitagorici*. Testimonianze e frammenti. A cura di M. TAMPANARO CARDINI, I-III (Firenze 1958-1964); *Parmenide*. A cura di M. UNTERSTEINER (Firenze 1958); *Zenone*. Testimonianze e frammenti. A cura di M. UNTERSTEINER (Firenze 1963); *Sofisti*. Testimonianze e frammenti. A cura di M. UNTERSTEINER, I-IV (Firenze 1949-1962).

⁷³ G.S. KIRK, J.E. RAVEN, M. SCHOFIELD, *The Presocratic Philosophers* (Cambridge² 1983); *Die Vorsokratiker. Auswahl der Fragmente, Übersetzung und Erläuterungen* von J. MANSFELD, I-II (Stuttgart 1983-1986; ²1987); *The Presocratics. The main fragments in Greek with introduction, commentary and appendix containing text and translation of Aristotle on the Presocratics*, by M.R. WRIGHT (Bristol 1985).

Versuch einer Gesamt-Neuausgabe unternahm Giorgio Colli 1977-1980, er kam aber mit dem dritten Band nur bis Heraklit⁷⁴ — wo freilich das Zentrum seines Interesses lag. Sonst sind sehr gründliche und förderliche Studien zu einzelnen Vorsokratikern erschienen, besonders zu Heraklit und Parmenides, aber auch Anaximandros Anaximenes Anaxagoras Zenon Melissos Empedokles Philolaos Diogenes Apolloniatos Demokritos fehlen nicht⁷⁵.

Olof Gigon (1912-1998) hat um 1960 eine grundlegende neue Ausgabe der *Vorsokratiker* angekündigt; in Verbindung mit Ernst Vogt, der in Bonn den Nachlaß von Walther Kranz (gest. 1960) übernommen hatte⁷⁶, und mir war der Verlag De Gruyter seit 1969 bereit sich zu engagieren; doch lagen die Rechte bei Weidmann Nachfolger; so ist man über ein vorläufiges Programm nicht hinausgekommen. Gigon hat nachträglich mit seiner Ausgabe der Aristoteles-Fragmente⁷⁷ mangelnde Eignung für philologische Kleinarbeit gezeigt. Inzwischen ist der Verlag Weidmann vom Verlag Olms aufgekauft worden. Eine Überarbeitung mit Nachträgen wäre angezeigt. Es gibt immerhin auch einige Druckfehler, die sich durch die Auflagen schleppen⁷⁸.

1968 hat Miroslav Marcovich nach Abschluß seiner grundlegenden Heraklit-Ausgabe (1967) seinerseits eine große Neu-

⁷⁴ Giorgio COLLI, *La Sapienza Greca* I-III (Milano 1977-1980).

⁷⁵ Genannt seien Ch.H. KAHN, *Anaximander and the Origins of Greek Cosmology* (New York 1960); G. WÖHRLE, wie Anm.59; *The Fragments of Parmenides. A critical text...* by A.H. COXON (Assen 1986); *The Fragments of Anaxagoras*, ed. by D. SIDER (Meisenheim 1981); R. VITALI, *Melisso di Samo sul mondo e sull'essere* (Urbino 1974); J. BOLLACK, wie Anm.67; *Empedocles: The Extant Fragments*, ed. by M.R. WRIGHT (New Haven 1981); C.Á. HUFFMAN, *Philolaos of Croton, Pythagorean and Presocratic* (Cambridge 1993); *Diogène d'Apollonie. La dernière cosmologie présocratique*. Édition par A. LAKS (Lille 1983); *Democritea*, coll. S. LURJE (Leningrad 1970).

⁷⁶ *Gnomon* 34 (1962), 432.

⁷⁷ Berlin 1987.

⁷⁸ Xenophanes DK 21 A 13, DK I p.115,12 ist für das zweite $\theta\upsilon\eta\tau\acute{o}\nu$ vielmehr $\theta\epsilon\delta\acute{o}\nu$ zu lesen. Das *Phaidon*-Zitat über Anaxagoras, A 47, ist in der 5. gegenüber der 4. Auflage erweitert, doch so, daß die (versehentliche?) Auslassung eines Satzes (97e3-98a1) nicht angegeben ist (II p.19,15).

ausgabe der *Presocratics* angekündigt⁷⁹; die Rede war von 7 Bänden bei Clarendon Press, in Zusammenarbeit mit Geoffrey Kirk. Kirk wurde dann aber als Regius Professor in Cambridge von der Philosophie abgedrängt; er organisierte den *Ilias*-Kommentar, während Marcovich seinerseits Hippolytos (1986) und Pseudo-Iustins *Cohortatio* (1990) publiziert hat und *Diogenes Laertios* ankündigt.

Denkt man über die Probleme nach, mit denen eine neue Vorsokratiker-Sammlung konfrontiert ist, so ist kein Ende zu finden. Es beginnt mit Fragen der Abgrenzung und Reihenfolge: Diels hat, wie Aristoteles, mit Thales angefangen. Von diesem gibt es aber keine philosophischen Fragmente. Anders stand es unter dem Gesichtspunkt der *PPF*: Die *Ναυτικὴ Ἀστρολογία* ist ohne Zweifel ein Werk des 6. Jh., nur ist man geneigt die Autorenangabe für apokryph zu halten⁸⁰. Sollte man also die 'Vorsokratiker' mit Anaximandros beginnen, der seinerseits auch als ein 'erster' genannt wird?⁸¹ Jedenfalls gab es Vorbereitung und Kontext. Diels hatte die vorphilosophischen Kosmogonien samt den Sieben Weisen zunächst als Anhang behandelt, doch entsprach es seinem Wunsch, daß Kranz sie an den Anfang stellte⁸². Konsequenter wäre es dann freilich, entsprechend dem Titel Gignons⁸³, mit Hesiod anzufangen. Was *Orphica* betrifft, weiß man heute dank dem Derveni-Papyrus, aber auch durch neue Goldblättchen-Funde sehr viel mehr⁸⁴. Eine alte Kosmogonie des 'Orpheus' läßt sich jetzt fassen, ihre Kenntnis bei Parmenides und Empedokles ist wahrscheinlich. Trotzdem wird man hierfür auf eine neue Edition von *Orphicorum Fragmenta*

⁷⁹ *Gnomon* 40 (1968), 224.

⁸⁰ *DK* 11 B 1/2. Eudemos kannte ein Prosabuch des Thales mit mathematisch-astronomischem Inhalt, wie seine Bemerkung über Thales' Terminologie beweist, *PROCL. In Eucl.* p.157,10 ff. Friedlein, *DK* 11 A 20, vgl. den Nachtrag von Kranz *DK I* p.486,36-45.

⁸¹ *DK* 12 A 6/7.

⁸² *Vors.*⁴ Vorwort p.v.

⁸³ O. GIGON, *Der Ursprung der griechischen Philosophie von Hesiod bis Parmenides* (Basel 1945).

⁸⁴ W. BURKERT, "Die neuen orphischen Texte. Fragmente, Varianten, 'Sitz im Leben'", in *Atti Ascona* (wie Anm.8), 385-398.

warten, an denen Alberto Bernabé arbeitet. Dagegen haben die Goldblättchen mit Philosophie nichts zu tun, von dem Phantom des 'Demeterhymnus' DK 1 B 21 zu schweigen⁸⁵. Allerdings bleibt es wichtig, Pherekydes von Syros und Anaximandros als parallele Schriften wahrzunehmen; aber man müßte von der anderen Seite doch wohl auch Skylax von Karyanda dazu nehmen, wie immer der erhaltene Text überarbeitet ist, und überhaupt technische Schriften über Astronomie, Mathematik, Musik. Dann ist da die alte Tradition der Weisheitstexte, die — nach orientalischen Vorgängern — von *Χίρωνος Ἵποθῆκαι* über die Sieben Weisen (DK 10) zu Heraklit, Demokrit (B 119) und den *Ἵποθῆκαι* des sog. Anonymus Iamblichi samt der *Demonicea* des Isokrates weiterlaufen⁸⁶.

Unlösbar, aber nicht besonders wichtig ist das Problem der Reihenfolge; man kann im Buch nicht umhin, Zeitgenossen hintereinander zu setzen. Diels läßt dem Empedokles allerhand Pythagoreisches folgen, dann Anaxagoras, dann die Atomisten. In der Zweiteilung der endgültigen Kranz'schen Fassung beginnt Band II mit Anaxagoras. Dies wirkt besonders suggestiv und zugleich irreführend: Anaxagoras Demokrit Sophisten werden zur 'Aufklärung' am Rand des Atheismus, gegenüber den 'mystischen' Kosmologen des Anfangs. Allerdings hatte Zeller den Anaxagoras wegen des Ansatzes zur Geistphilosophie gar erst nach den Atomisten behandelt; demgegenüber steht m.E. fest, daß Anaxagoras vor Empedokles geschrieben hat. Theophrast sagt dies eindeutig, Aristoteles hat das gleiche an bekannter Stelle aus systematischen Gründen kompliziert ausgedrückt und damit in die Irre geführt⁸⁷. Ferner gehört Protagoras eindeutig vor Demokrit, der sich mit ihm auseinandersetzt⁸⁸. Für

⁸⁵ Zu diesem Text G. ZUNTZ, *Persephone* (Oxford 1971), 344-354.

⁸⁶ Der Titel des Anonymus steht bei IAMB.L. *Protr.* p.6,1; 93,27 Pistelli; in den *Vors.* ist dies nicht angegeben.

⁸⁷ THPHR. Fr.3 bei SIMPL. *In phys.* p.25,19 Diels; ARIST. *Met.* A 3, 984a11 = DK 59 A 43; zum Ausdruck vgl. Theophrast über Platon, Fr.9 bei SIMPL. *In phys.* p.26,7 Diels. Vgl. W. BURKERT, in *Archiv für Geschichte der Philosophie* 78 (1996), 63 n.8.

⁸⁸ DK 68 A 1 §42; B 156.

die Sophisten gibt es andererseits keine Abgrenzung nach unten, nur daß das Wort σοφιστής im 4. Jh. fortschreitend negativ konnotiert wird, während zugleich die praktische Rhetorik sich verselbständigt. Übrigens bedeutet '5.Jh.' ja doch nur unsere chronologische Meßlatte. Alkidamas scheint ins Niemandland zu fallen. Den Anonymus Iamblichii finde ich von Platons *Gorgias* abhängig⁸⁹.

Viel wichtiger ist die Frage, ob durch Vollständigkeit der erreichbaren Quellen wesentlich weiterzukommen wäre. In Diels' Augen waren die *Vorsokratiker* eine Auswahl. "Die getroffene Auswahl hat mich mehr Zeit und Mühe gekostet, als wenn ich mein gesammeltes Material vollständig in die Druckerei gesandt hätte". Ziel sei gewesen "nur die Ähren in die Scheuern zu fahren, das Stroh aber draußen zu lassen, selbst auf die Gefahr hin, daß hier und da ein gutes Korn darin bliebe"⁹⁰. Bei Nicht-Spezialisten machen die *Vorsokratiker* desungeachtet den Eindruck der Vollständigkeit; und der Umfang des Gebotenen ist in der Tat erstaunlich.

Trotzdem: Die von Diels getroffene Auswahl wird nicht allzu selten zur störenden Unvollständigkeit. Dies betrifft zunächst den Umfang der Zitate, vor allem bei Aristoteles⁹¹, aber auch bei Theophrast⁹², Aetios⁹³, Diogenes⁹⁴, Lucrez⁹⁵. Auch bei Sextus über Demokrit (*DK* 68 A 134) fehlt ein wichtiger Fortsetzungssatz, und die Beziehung zum berühmten Fragment B 125 ist nicht angemerkt.

Allerdings: Idealer Weise müßte man bei den Zitaten aus Simplicios und anderen Kommentatoren immer den kommentierten Aristoteles-Text zugehen haben, man müßte innerhalb

⁸⁹ 6,2, *DK* II p.402,30 — PLAT. *Gorg.* 484a.

⁹⁰ Vorrede *Vors.*² p.X.

⁹¹ z.B. Thales *DK* 11 A 12, A 13; Anaxagoras 59 A 52; Leukipp 67 A 6, A 19.

⁹² Diogenes *DK* 64 A 19 ist die Kritik des THEPHR.*sens.*46-48 nicht zu übergehen.

⁹³ z.B. AET. 1,3,1 = Thales *DK* 11 A 13; AET. 4,2,2-8.

⁹⁴ z.B. Prodikos *DK* 84 A 20.

⁹⁵ z.B. Anaxagoras *DK* 59 A 44.

von Aristoteles wiederum das komplizierte Verhältnis der sich ergänzenden oder auch widersprechenden Bezugnahmen beachten. Dann aber wird die Ausweitung des zu Zitierenden fast unabsehbar; auf jeden Fall wäre ein Kommentar vonnöten. Doch wird Kommentierung stets subjektiv und insofern kontrovers bleiben; die von Cherniss ausgelösten Kontroversen zumal⁹⁶ lassen simples Auslösen von Zeugnissen oder gar 'Fragmenten' nicht zu.

Besonders bedauerlich ist, wie schon erwähnt, die Unvollständigkeit in den Angaben der Lemmata. So ist z.B. der genaue Wortlaut von Anaxagoras B 1, wozu Diels nur eine Simplicios-Stelle angibt, nur durch Berücksichtigung aller Simplicios-Zitate zu sichern, und die Entscheidung fällt dann gegen den *textus receptus* aus⁹⁷. Auch sonst fehlen die Parallelzeugnisse oder die abhängigen Zeugnisse zumeist, die doch über die Wirkung einzelner Formulierungen erst den rechten Aufschluß geben. Bei Thales etwa ist die Wirkungsgeschichte des Satzes, daß "alles voll von Göttern" sei (A 22), oder auch die Anekdote vom Brunnen und der spottenden Magd (A 9) doch eigentlich wichtiger als allfällige 'Authentizität'.

Es gibt einiges offenbar Übersehene. Man wundert sich, daß die bekannten Nennungen des Thales bei Aristophanes fehlen — galt dies Diels als allzu bekannt?⁹⁸ Daß Alkmaion A 14 auf griechisch bei Aristoteles, *GA* 4, 3, 769a9-26 steht, hat Diels anscheinend nicht gesehen. *Simpl. In phys.* 8, 1, 250b18 p.1121 ist bei Metrodor 70 A 5, nicht aber bei Archelaos zitiert. Ein so originelles und wichtiges Zeugnis wie Archytas A 23a ist erst durch Erich Frank aus Aristoteles *Problemata* beigebracht worden⁹⁹. Die *Problemata* enthalten auch ἡρακλειτεῖζοντες (23, 30, 934b33) und Empedokles mit Namensnennung

⁹⁶ H. CHERNISS, *Aristotle's Criticism of Presocratic Philosophy* (Baltimore 1935).

⁹⁷ W. RÖSLER "Ὅμοῦ χρήματα πάντα ἦν", in *Hermes* 99 (1971), 246-8, vgl. SIDER (wie Anm.75), 43 f. Reiche Quellenangaben gibt Diels zu Demokrit 68 B 32.

⁹⁸ ARISTOPH. *Nub.* 201/216, *Av.* 995-1009.

⁹⁹ E. FRANK, *Plato und die sogenannten Pythagoreer* (Halle 1923), 378 f.

(14, 14, 910a15, zu A 91) — zitiert ist dies bei Anaxagoras A 74. Auch Plutarch ist nicht vollständig ausgewertet: Zu Demokrit B 166 gibt es einen wichtigen Paralleltex mit wörtlichen Anklängen im *Aemilius Paulus* 1¹⁰⁰. Zu Heraklit A 22 steht die stärkste Formulierung bei Plutarch *Is.* 48, 370D¹⁰¹. Wichtig ist auch Metrodor von Chios bei Plutarch *De facie in orbe lunae* 15, 928B¹⁰². Auch in Senecas *quaestiones naturales* findet sich Übersehenes, so etwa zu Demokrit¹⁰³; hat Diels diesen Text als Pseudo-Demokrit taxiert?

Eine überraschende Auslassung ist der *MXG*-Text bei Gorgias — der doch zu Xenophanes und Melissos verwendet ist; Diels hatte 1900 eine Sonderedition dieses Textes gemacht, meinte aber, für Gorgias sei der Sextus-Text primär. Aus Diels' Irrtum ist eine Habilitationsschrift erwachsen¹⁰⁴.

Ein besonderes Problem bieten die C-Anhänge; hierzu sei auf Laks und Orelli in den *Acti Ascona* verwiesen¹⁰⁵. Eine Neubearbeitung würde diese Abteilungen gewiß nicht übernehmen. Sie entstammen im Grund einer heroisierenden Geistesgeschichte, die die großen Autoren, die großen Denker in ihrer eigentlichen Leistung sucht. Anonymes Gut wird damit zum Ausschluß. So ist die eigentümliche *μεταξύ*-Lehre, die Aristoteles mehrfach behandelt, nicht zusammenhängend dargestellt¹⁰⁶. Platons kritische Abrechnung mit der Naturphilosophie in den *Gesetzen* (10, 889b) wird einigermaßen willkürlich als Empedokles A 48 eingeordnet. Die *Dissoi Logoi*, der einzige ausführliche Text, der die

¹⁰⁰ Diels hat *PLUT.q.conv.* 8,10,2, 734F (*DK* 68 A 77) nachträglich auch zu B gestellt (*Vors.*⁴ p.55 = *DK* 68 B 152a).

¹⁰¹ Fr. 28 c³ Marcovich.

¹⁰² Vgl. M.L. GEMELLI MARCIANO, "Esalazioni e corpi celesti", in *Elenchos* 14 (1993), 229-256, hier 233.

¹⁰³ *SEN.nat.* 4,9; fehlt auch bei LURJE (wie Anm.75).

¹⁰⁴ H.-J. NEWIGER, *Untersuchungen zu Gorgias' Schrift Über das Nichtseiende* (Berlin 1973).

¹⁰⁵ A. LAKS, "Éditer l'influence? Remarques sur la section C du chapitre Diogène d'Apollonie dans les *Fragmente der Vorsokratiker* de Diels — Kranz", in *Acti Ascona* (wie Anm.8), 89-105; L. ORELLI, "Vorsokratiker und hippokratische Medizin", *ibid.*, 128-145.

¹⁰⁶ *DK* 12 A 16 Anaximandros; 63 Idaios; 64 A 5, Diogenes von Apollonia.

Chance hat ein authentischer sophistischer Text des 5. Jh. zu sein, erscheinen ganz am Schluß im Kleindruck¹⁰⁷. Ein Text wie Pseudo-Hippokrates *Περὶ Σαρκῶν* erscheint nicht würdig, mit eigenem Recht dazustehen¹⁰⁸; ein Stückchen wird unter 'Nachwirkung' bei Diogenes von Apollonia (64 C 3) untergebracht. Die Schrift von der 'Siebenzahl' fehlt ganz. Über ihre Bedeutung hatte Diels mit Roscher polemisiert. Mansfeld hat danach, unter Beifall Theilers, für eine radikale Spätdatierung argumentiert; mir scheint die Frage nicht endgültig geklärt¹⁰⁹. Radikale Spätdatierung wurde auch für *περὶ τροφῆς* vorgeschlagen, das Diels zu Heraklit (22 C 2) stellt.

Eigentliche Neufunde sind begrenzt geblieben und werden es weiter sein. Kleinigkeiten kommen gelegentlich aus Handschriften zutage. Diels erlebte noch die Basileios-Scholien, die Pasquali edierte¹¹⁰. Auf Pythagoreer zielt offenbar der Hinweis auf "die Alten" in dem Speusipp-Fragment, das im lateinischen Proklos auftaucht; es belegt damit freilich wohl nur eine historisch unrichtige Konstruktion der frühen Akademie¹¹¹. Demokrit-Gnomen wurden in einem Codex aus Patmos entdeckt¹¹². Aus dem von Hunger bearbeiteten Herodian-Palimpsest in Wien

¹⁰⁷ T.M. ROBINSON, *Contrasting Arguments. An edition of the Dissoi Logoi* (New York 1979).

¹⁰⁸ Dazu Laks und Orelli (Anm.105).

¹⁰⁹ W.H. ROSCHER, *Über Alter, Ursprung und Bedeutung der hippokratischen Schrift von der Siebenzahl*, Abh. Leipzig 28,5, 1911; dagegen H. DIELS, "Die vermeintliche Entdeckung einer Inkunabel der griechischen Philosophie", in *DLZ* 32 (1911), 1861-1866; *Die hippokratische Schrift von der Siebenzahl*, hrsg. von W.H. ROSCHER (Paderborn 1913); seine weiteren Schriften bei Mansfeld 17, n.69; J. MANSFELD, *The Pseudo-Hippocratic Tract ΠΕΡΙ ΕΒΔΟΜΑΔΩΝ ch. 1-11 and Greek Philosophy* (Assen 1971); vgl. M.L. WEST, "The Cosmology of 'Hippocrates', *De Hebdomadibus*", in *CQ* 21 (1971), 365-388. J. Mansfeld hat jetzt vorgeschlagen, die Schrift als jüdische Fälschung hellenistischer Zeit zu betrachten, in *Mnemosyne* 42 (1989), 184 f.

¹¹⁰ Anm.30.

¹¹¹ *Plato Latinus* III edd. R. KLIBANSKY et C. LABOWSKY (London 1953); BURKERT (wie Anm.30), 63 f.; *Proclus' Commentary on Plato's Parmenides*, Transl. by G.R. MORROW and J.M. DILLON (Princeton 1987), 583 f., dazu J.M. DILLON, *ibid.*, 485 f.

¹¹² A. BERTINI MALGARINI, "ΑΡΧΑΙΩΝ ΦΙΛΟΣΟΦΩΝ ΓΝΩΜΑΙ ΚΑΙ ΑΠΟΦΘΕΓΜΑΤΑ", in *Elenchos* 5 (1984), 153-200.

kommt das wichtige Zeugnis über das 2. Buch der *Katharmoi* des Empedokles¹¹³. Oft ist das Neue jedoch nur sekundärer Stoff, so Tzetzes über Oinopides; ja scheinbarer Gewinn entpuppt sich als Mißverständnis, wie 'Archelaos' bei Tzetzes¹¹⁴.

Enttäuschend blieb im ganzen auch der Zuwachs aus arabischen Quellen. Das spätantike Konglomerat, das zu den Arabern kam, war von den 'Vorsokratikern' weit abgerückt. Die Hoffnung, wesentliche Teile von Porphyrios, *Philosophos Historia* zu finden, hat sich nicht erfüllt¹¹⁵. Sehr wichtig ist immerhin der arabische 'Aetios' oder vielmehr Pseudo-Plutarch. Er bringt z.B. zu Anaxagoras den Text übers Wachstum, der im Griechischen ausgefallen ist¹¹⁶. Eine wenig gehaltvolle Zenon-Vita wurde aus Mubassir publiziert¹¹⁷. Ein interessantes Demokrit-Fragment hat Gotthard Strohmaier ans Licht gebracht¹¹⁸. Auch im Orientalischen erwiesen sich vermeintliche Entdeckungen gelegentlich als *mirage*; endgültig entschwand Anaxagoras B 20¹¹⁹.

¹¹³ M.L. WEST, in *Maia* 20 (1968), 199; ZUNTZ (wie Anm.85) noch unbekannt; *Gnomon* 46 (1974), 324; Fr. 152 Wright (wie Anm.75).

¹¹⁴ F. LASSERRE, "Archelai philosophi fragmentum novum", in *Museum Criticum* 21/22 (1986/87), 187-197 — M.L. GEMELLI MARCIANO, "Ein neues Zeugnis zu Oinopides von Chios bei Iohannes Tzetzes. Das Problem der Nilschwelle", in *Museum Helveticum* 50 (1993), 79-93, zu 'Archelaos' 92 f.

¹¹⁵ F. ALTHEIM und R. STIEHL, *Porphyrios und Empedokles* (Tübingen 1954) — vgl. D. WASSERSTEIN bei *Porphyrii philosophi fragmenta*, ed. A. SMITH (Stuttgart 1993), nr. 3/4T und nr. 193-224.

¹¹⁶ H. DAIBER, *Aetius Arabus* (Wiesbaden 1980). Hier AET. 5,27,2, p.245 Daiber, vgl. p.515. Siehe auch P. KUNITZSCH, in *Gnomon* 54 (1982), 335-340.

¹¹⁷ F. ROSENTHAL, "Nachrichten über Zenon den Eleaten", in *Orientalia* 6 (1937), 32-35; M. UNTERSTEINER, *Zenone* (wie Anm.72), A 1a, p.17-25; knapper Hinweis im Nachtrag *DK I* p.497. Zum ganzen jetzt G. STROHMAIER, "Die Fragmente griechischer Autoren in arabischen Quellen", in *Atti Ascona* (wie Anm.8), 352-372. G. WÖHRLE (wie Anm.59) nimmt als Anaximenes Fr.14 einen Passus der aus dem Arabischen stammenden *Turba philosophorum* auf.

¹¹⁸ G. STROHMAIER, "Demokrit über die Sonnenstäubchen. Ein neues Fragment in arabischer Überlieferung", in *Philologus* 112 (1968), 1-19. Zeugnisse zu Diogenes und Demokrit aus arabischem Galen hatte Walzer 1944 bekannt gemacht, *DK II* p.421,28; p.423,17.

¹¹⁹ H.J. KRAUS, H. SCHMIDT, W. KRANZ, "Ein neues Hesiodfragment", in *RhM* 95 (1952), 217-228; SIDER (wie Anm. 75), 125; Hesiod Fr. 394 Merkelbach-West als *spurium*: Der Text bezieht sich auf Hesiods *Erga*.

Mehr Chancen, trotz *diminishing returns*, bieten die Papyri. Diels hat noch den ersten Teil des Antiphon-Papyrus erlebt, der als Nachtrag in die 4. Auflage einging¹²⁰. Das zusätzliche Stückchen, das 1984 dazukam, hat allerdings erstaunlich viele kleine Verbesserungen des Diels'schen Textes ergeben und gezeigt, wie unsicher Ergänzungen in Prosa-Texten sind.

Erst die zweite Hälfte unseres Jahrhunderts hat zwei große Neufunde gebracht, den Derveni-Papyrus und den Strasburger Empedokles. Der Derveni-Text¹²¹ steht deutlich im Einflußbereich von Heraklit, Anaxagoras, Diogenes und wohl auch Leukippos; daß er über die richtige Lesung von Demokrit B 30 entscheidet, sei angemerkt: πάντα Δία μυθεῖσθαι, mit Clemens *protr.* 68,5, "sie nannten alles 'Zeus'", wie πάντα Ζεὺς ... ἐκλήθη *PDerv.* XIX 2 f¹²².

Der Strasburger Papyrus ist unstreitig ein Blatt aus einer Ausgabe des empedokleischen *Naturgedichts*; dies ist der erste Glücksfall solcher Art, der sich seit der Ausgabe der *Vorsokratiker* ereignet hat¹²³. Es bestätigt sich die Authentizität der Simplikios-Zitate: Simplikios hatte zweifellos ein Exemplar des Werks vor sich. Der Papyrus liefert auch einen schönen neuen Vers, der bei Simplikios (*In phys.* p.161,20 Diels) durch eine lächerlich kleine Verschreibung unkenntlich geworden war:

ὄψει γὰρ ξύνοδόν τε διάπτουξίν τε γενέθλης

¹²⁰ *POxy.* XI (1915) 1364; H. DIELS, *SB* 1916, 931-936, vgl. *Briefe Diels* 288 f., 25.7.1916; *Vors.*⁴ "Nachträge zum zweiten Band", p. XXXII-XXXVII; dann *POxy.* XV (1922) 1922; *DK* 87 B 44; *POxy.* LII (1984) 3657; der Gesamttext jetzt in *Corpus dei Papiri Filosofici Greci e Latini* I 1* (Firenze 1989), 1-78.

¹²¹ Vorläufige Edition in *ZPE* 47 (1982), Appendix; siehe A. LAKS, G.W. MOST (Eds.), *Studies on the Derveni Papyrus* (Oxford 1997).

¹²² Im *Protreptikos* schrieb Stählin nach Wilamowitz (vgl. Diels' textkritische Anmerkung zu B 30) [πάντα] Δία μυθεῖσθαι; die Athetese ist durch *PDerv.* widerlegt.

¹²³ A. MARTIN, O. PRIMAVESI, *L'Empédocle de Strasbourg* (*P.Strasb.gr.* Inv. 1665-1666). Introduction, édition et commentaire (Strasbourg — Berlin 1999). Vgl. O. PRIMAVESI, "Editing Empedocles. Some longstanding problems reconsidered in the light of the Strasbourg papyrus", in *Atti Ascona* (wie Anm.8), 62-88.

(ΓΕΝΕΘΑΗΣ > γενέσθαι ἀΐης bei Simplikios)¹²⁴. Der neue Fund bietet allerdings auch dadurch, daß er B 139¹²⁵ als Stück des *Naturgedichts* zitiert, ein ganz neues, schweres Problem für die weithin akzeptierte Scheidung zweier Werke des Empedokles.

Weitere erfreuliche Kleinigkeiten sind zu erwähnen, so besonders zwei Sätze Heraklits in *POxy.* 3710¹²⁶. Aus der Neubearbeitung der Herculansenischen Papyri¹²⁷ haben sich eher einige *delenda* ergeben, so Empedokles A 33; ergänzt und verändert erscheint Prodikos B 5¹²⁸. Immerhin ist Epikurs Urteil über Demokrit nun besser zu lesen¹²⁹. Zusätzliches zu Demokrit und zu Protagoras findet sich auch in neuen Teilen der Inschrift von Oinoanda¹³⁰. Protagoras bei Didymos dagegen ist nicht original, sondern Bestandteil einer verbreiteten Traditionsmasse¹³¹. Soeben wird bekannt, daß eine bibliothekarische Inschrift aus dem Gymnasion von Tauromenion, aus dem 2. Jh. v. Chr., das Buch des Anaximandros verzeichnet: ΑΝΑΞΙΜΑΝΔΡΟΣ ΠΡΑΞΙΑΔΟΥ ΜΙΑΗΣΟΣ ΕΓΕΝΕΤΟ ΜΕΝ ΘΑΛΕΩ[.]¹³². — das ist nahezu wörtlich wie Simpl. In *phys.*

¹²⁴ MARTIN-PRIMAVESI (wie Anm.123), a(ii) 30 = Vers 300, p.139; SIMPL. In *phys.* p.161,20 Diels; PRIMAVESI 1998 (wie Anm.123), 64 f.

¹²⁵ MARTIN-PRIMAVESI (wie Anm.123), d 5 f., p.145, dazu Kommentar p.291-302; vgl. auch *Briefe Diels* 178-180.

¹²⁶ *POxy.* LIII (1986) 3710; M.L. WEST, "A New Fragment of Heraclitus", in *ZPE* 67 (1987), 16; W. BURKERT, "Heraclitus and the Moon: The New Fragments in *POxy.* 3710", in *Illinois Classical Studies* 18 (1993), 49-55.

¹²⁷ Hierzu T. Dorandi in diesem Band, p.245 n.88.

¹²⁸ A. HENRICHs, "Two Doxographical Notes. Democritus and Prodicus on Religion", in *HSCP* 79 (1975), 93-123, hier 107; "The Atheism of Prodicus", in *CronErc* 6 (1976), 15-21.

¹²⁹ *DK* 68 A 69 = 7 XI 15 Arrighetti, siehe jetzt S. LAURSEN, "The Later Parts of Epicurus, *On Nature*, 25th Book", in *CronErc* 27 (1997), 5-82, hier 40-42.

¹³⁰ Ed. M.F. SMITH (Napoli 1993). Neu ist insbesondere der Komplex 9 VI — 10 V Smith, mit Rückverweis 43 II, über εἰδωλζ, was bei *DK* 68 A 77 einzuordnen wäre. Diels hat bereits den Text 54 II/III Smith aufgenommen, *DK* 68 A 50. — Protagoras *DK* 80 A 23 ist erweitert bei 16 II/III Smith.

¹³¹ M. GRONEWALD, "Ein neues Protagoras-Fragment", in *ZPE* 2 (1968), 1-2; J. MEJER, "The Alleged New Fragment of Protagoras", in *Hermes* 100 (1972), 175-178; G.B. KERFERD, in *Gnomon* 42 (1970), 303.

¹³² H. BLANCK, "Anaximander in Taormina", in *MDAI(Rom)* 104 (1997), 507-511 und demnächst in *La Parola del Passato* (ich danke Horst Blanck für diese Mitteilung).

24, 13 f.: Ἀναξίμανδρος Πραξιάδου Μιλήσιος Θαλοῦ γενόμενος διάδοχος καὶ μαθητῆς und bestätigt damit das von Diels postulierte hohe Alter der Simplikios-Quelle, auch wenn das Verhältnis Theophrast — Kallimachos' *Pinakes* — Tauromenion kaum einsträngig festlegbar ist.

Aufs ganze gesehen wird man weiterhin mit dem Vorhandenen wirtschaften müssen. Einige Hinweise seien noch gegeben auf besonders problematische Kapitel, von deren Schwierigkeiten schon Diels sprach: Pythagoreer, Atomisten, Sophisten.

Für den 'Pythagoreismus' stellt sich, von Philolaos und Archytas abgesehen, die Frage, inwieweit man eigentlich alte Texte alter Autoren edieren oder aber eine Geistesströmung dokumentieren möchte, und sei es auch durch indirekte Wirkungen¹³³.

Mit seiner Behandlung des Demokrit war Diels selbst unzufrieden¹³⁴. Hier versagte sein System, weil Simplikios kein Demokrit-Buch mehr fand. So gibt es für Demokrit fast keine Originaltexte. Diels versuchte die von Thrasyllus gegebenen Titel mit 'Zitaten' zu füllen — wobei jedoch A 150a-155a aus Aelian, *De natura animalium* trotz der evidenten Herkunft aus αἰτίαι περὶ ζώων (*DK* II p.91,15; angemerkt zu II p.125,4) im Kleindruck der A-Teile stehen bleibt. Auch der imposante Buchanfang Τάδε λέγω περὶ τῶν ζυμπάντων B 165 erscheint nicht im Großdruck¹³⁵. Diels geht nochmals zum Alphabet der Zitierenden über, was 'Demokrates' und das Stobaios-Florilegium ungebührlich weit auseinander reißt.

In der Tat haben nach Theophrast offenbar nur einige Skeptiker, vielleicht Asklepiades von Bithynien, wahrscheinlich Plutarch Demokrit gelesen, Galen kaum mehr. Auch Epikureer lasen Demokrit nicht: die Bibliothek von Herculaneum hatte unter

¹³³ W. BURKERT, "Pythagoreische Retraktionen: Von den Grenzen einer möglichen Edition", in *Atti Ascona* (wie Anm.8), 303-319.

¹³⁴ *Vors.*⁴ *Praefatio*.

¹³⁵ M.E. eher Leukippos, Μέγας Διάκοσμος als Demokrit, Μικρὸς Διάκοσμος.

1500 Volumina offenbar keine Rolle Demokrit. So ist das Wesentliche, über die wenigen Fragmente hinaus, bei Aristoteles und Theophrast zu finden; dies läuft dann aus in die immer dünner werdende Doxographie. Die Aristoteles-Texte ihrerseits sind aber in diesem Fall besonders kompliziert, weil Aristoteles ständig eine doppelte Polemik führt, gegen Demokrits Materialismus einerseits und gegen die Akademie andererseits, wobei zur weiteren Komplizierung beiträgt, daß gleichzeitig offenbar Akademiker mit dem Atomismus geistig experimentierten¹³⁶.

Als Stiefkinder sind in den *Vorsokratikern* die Sophisten behandelt. Diels' A-B-System bricht auch bei ihnen zusammen: Es gibt keine Doxographie, und es gibt keine Simplikios-Zitate, wohl aber Nachwirkung in unübersichtlichem Konglomerat, wobei Sophistik und Sokratik keineswegs sauber zu trennen sind.

Für Protagoras, den offenbaren Archegeten, haben wir zwei berühmte Sätze, B 1 und B 4¹³⁷, die vielleicht Anfangssätze zweier Bücher waren; ihre Bezeugung ist von Diels ganz lückenhaft angegeben. Im übrigen steht das philosophisch Wichtigste zweifellos bei Platon, in einem frühen und in einem späten Dialog, *Protagoras* und *Theaitetos*. Aus *Protagoras* druckt Diels als 'Imitation' (C 1) den berühmten Mythos vom Menschen als Mängelwesen und von der Kulturentstehung ab. Suggestiert wird damit, wie es denn auch die meisten auffassen, daß eben die Form des Mythos dem Protagoras eigen gewesen sei. Diese kann aber ebensowohl Platons Parodie sein auf etwas, was Protagoras in vollem Ernst als anthropologische Konstruktion vorgetragen hat¹³⁸. Tatsächlich ist, nach allen Diskussionen, für uns nicht feststellbar, auf wen die sogenannte Kulturentstehungstheorie maßgeblich zurückgeht. Die von Karl Reinhardt vorgeschlagene Zuweisung an Demokrit auf Grund

¹³⁶ Darüber L. GEMELLI MARCIANO, *Democrito e l'Accademia* (Habilitationsschrift Zürich 1995).

¹³⁷ B 4 von Diels zusammengesetzt aus *DIOG.LAERT.* 9,51 und *EUS.PE* 14,19,10.

¹³⁸ B 8 b *Περὶ τῆς ἐν ἀρχῇ καταστάσεως?*

von Diodor I ist kaum zu halten; Kranz tat nicht gut daran, diese These als 68 B 5 zu kodifizieren¹³⁹. In Frage kommen Protagoras und Archelaos, wobei der berühmte Text aus Sophokles, *Antigone* (441 v.Chr.) den Zeithorizont bestimmt. Sichere Rekonstruktion eines einem einzelnen Autor zuzuweisenden Textes bleibt aber ausgeschlossen.

Nicht weniger interessant und wichtig ist die in Platons *Protagoras* folgende Erörterung über die Gesellschaft als Erzieher (323a-328d), ein brillantes, 'modernes' Stück soziologischer Analyse; es hat gleichviel Recht wie jener 'Mythos', aus Protagoras zu stammen. Philosophische Behandlung kann hier viel gewinnen¹⁴⁰. In den *Vorsokratikern* fehlt jeder Hinweis darauf.

Im *Theaitetos* wiederum zieht Platon anlässlich seiner eigenen erkenntniskritischen *Retractatio* nochmals Protagoras heran. Offenbar ist er erstmals bereit, dessen Erkenntnistheorie ernst zu nehmen; er hat die Wichtigkeit von Protagoras *Alētheia* erfaßt. Zugleich amalgamiert er aber die vorliegende Problematik noch mehr als früher mit seinem eigenen Denken: Die Scheidung von historisch echtem Protagoras, rekonstruiertem Protagoras, radikal weiter interpretiertem und uminterpretiertem Protagoras allein auf Grund von Platons Text, ohne zusätzliche Zeugnisse, ist nicht in objektiver Weise durchführbar. In der Interpretation durch Gregory Vlastos¹⁴¹ tritt ein entscheidender Satz hervor, der bei Diels unter Protagoras 21 a steht: die Leistung des Weisen sei es, daß er "einem, dem Schlimmes erscheint und es (für ihn) auch ist, dies verändert, so daß es als Gutes erscheint und dies auch ist". Dies hat, was man kaum bemerkt hat, eine Entsprechung in Euripides

¹³⁹ K. REINHARDT, dem W. KRANZ, *Vors.*⁵ folgt. Kritik vor allem durch W. SPOERRI, *Späthellenistische Berichte über Welt, Kultur und Götter* (Basel 1959), dessen Charakteristik 'späthellenistisch' jedoch nur für das Spätstadium gilt; siehe jetzt Chr. UTZINGER, *ΠΕΡΙΦΡΑΔΗΣ ANHP. Untersuchungen zum ersten Stasimon der sophokleischen "Antigone" und seinem Hintergrund in den Kulturentstehungstheorien des fünften Jahrhunderts v. Chr.* (Diss. Zürich 1998).

¹⁴⁰ G. VLASTOS (Ed.), *Plato. Protagoras* (New York 1956), p. IX-XI.

¹⁴¹ Wie Anm. 140, p. XX-XXIV. PLAT. *Th.* 166e.

Medea: Zu Medea, die ein Geldangebot von sich weist, das sie nur als Unglück empfinden kann, sagt Iason:

οἷσθ' ὡς μέτευζαι, καὶ σοφωτέρα φανῆι·
τὰ χρηστὰ μὴ σοι λυπρὰ φαίνεσθαι ποτε,
μηδ' εὐτυχοῦσα δυστυχῆς εἶναι δοκεῖν. (600-602)

Was für Iason gut ist, erscheint Medea schlimm und ist es damit für sie; 'Weisheit' würde dies in der Weise verändern, daß, was in Iasons Augen Glück ist, es dann auch für Medea wäre. Hier sind wir im Jahr 431. Es zeigt sich an einem solchen Zeugnis, wie Platons Erörterungen in der *Tat* in älteren Argumentationen, vermutlich in einem Originalwerk des Protagoras verwurzelt sind. Aber eine Rekonstruktion im Sinn einer 'Fragmentsammlung' läßt sich so nicht durchführen. Am sinnlosesten wäre es, möglichst viel aus Platons *Protagoras* und *Theaitetos* einfach abzudrucken; diese Texte sind verbreitet genug. Gefordert sind Analysen, die aber das Niveau des Persönlichen und damit Bestreitbaren kaum übersteigen können.

Zu bedenken bleibt bei alledem: Marcovich bietet in seiner vorbildlichen Heraklit-Ausgabe 600 Seiten, ohne Bibliographie und Indices und ohne die Doxographie, an Stelle von 52 Seiten der *Vorsokratiker*. Lurje hat für Demokrit etwa 155 S. griechischen Text, statt 80 Seiten bei Diels; Laura Gemelli Marciano hat in Zürich weit über 300 Seiten griechischer und lateinischer Texte nur für die Naturphilosophie von Leukippos und Demokritos zusammengestellt, ohne die 'Ethik' der Gnommen. Colli hatte 3 Bände gebraucht für die ersten 190 Seiten der *Vorsokratiker*, was 14 Bände fürs ganze errechnen ließe, einschließlich der Übersetzung; Marcovich hatte für sein Projekt 7 Bände genannt. Diels' *Vorsokratiker* waren und sind demgegenüber 'handlich'. Soll man an ihre Stelle eine unverkäufliche Bibliothek setzen? Wird man überhaupt noch Fragmentsammlungen als Buch edieren, wenn die ganze Literatur jetzt elektronisch zur Verfügung steht? Wird man nur noch Spezialprogramme erarbeiten und benützen? Dies sind die

aktuellen Fragen, mit denen man sich weltweit, netzweit beschäftigt. An der Rutgers University in den Vereinigten Staaten, im Team von Fortenbaugh, sind Unternehmen dieser Art im Gang; die Rede war einstweilen von 1 Million Dollar Aufwand. Die Berliner Akademie hatte unter Diels für die *Commentaria in Aristotelem Graeca* insgesamt an die 200 000 Reichsmark ausgegeben. Nur eine geringe Anzahl wurde verkauft¹⁴² — und doch, wir wissen, was wir an ihnen haben.

Das Diels'sche Werk wird ein einmaliges Monument bleiben.

¹⁴² Siehe D. EHLERS in *DUZ* II p.429-434.

DISCUSSION

J. Kollesch: Die Forschung der letzten Jahrzehnte hat zwar gezeigt, daß es im *Corpus Hippocraticum* eine Reihe von Schriften gibt, die vorplatonisches Gedankengut enthalten. Angesichts der vielen Unsicherheitsfaktoren, mit denen deren Datierung behaftet ist, halte ich die Erwägung, hippokratische Texte wie *Περὶ σαρκῶν*, *Περὶ ἐβδομάδων* oder auch das erste Buch von *Περὶ διαίτης* zur Vervollständigung der Textzeugen in die Sammlung der *Vorsokratiker*-Fragmente aufzunehmen, aber nicht unbedingt für ratsam.

W. Burkert: Es gibt ganz wenige sichere Indizien für die Datierung hippokratischer Schriften, z.B. ein Zitat aus Euripides, *Hippolytos* (Vers 8; 428 v.Chr.) in *Περὶ ἀέρων* (22, II 80 Littré) oder die Angabe des Anonymus Londinensis ('Menon') über Polybos als Verfasser von *Περὶ φύσιος ἀνθρώπου*, aber eben dies weist in die 'vorsokratische' Epoche (5.Jh/1.Hälfte 4.Jh.). Der Vorzug der Hippokratiker ist, daß wir zusammenhängende Texte finden, nicht herausgerissene Fragmente, und damit die Darstellungs- und Argumentationsweise dieser Epoche erkennen können.

S. Rebenich: Kann Diels' *Vorsokratiker*-Edition als eine 'populäre' Ausgabe bezeichnet werden, die — wie schon die Übersetzung nahelegt — auf Breitenwirkung abzielte? Vertrat Diels mit dieser Edition nicht auch das Konzept einer allgemeinbildenden Altertumswissenschaft, das sich grundsätzlich von der Vorstellung der Klassischen Philologie als einer reinen Fachdisziplin unterschied, wie sie in Berlin etwa von Adolf Kirchhoff und Johannes Vahlen propagiert wurde?

W. Burkert: Auch die Korrespondenz lässt erkennen, wie Kirchhoff und Vahlen durch die von Diels und Wilamowitz ausgehenden Impulse an den Rand gedrängt wurden.

T. Dorandi: Nella parte finale del Suo intervento, Lei discute dei problemi connessi con un progetto di una nuova edizione dei *Vorsokratiker*. Una delle questioni più spinose è quella della decisione da prendere se si debba impostare una edizione che comprenda la totalità delle testimonianze e dei frammenti oppure una edizione che si limiti a una scelta evidentemente più ampia di quella di Diels (Kranz). Quale è la Sua posizione in proposito?

W. Burkert: Das Ziel müßte Vollständigkeit sein, zumal neben der Frage nach den originalen *ipsisima verba* längst gleichberechtigt die Frage nach der Rezeption, der Verbreitung der Ideen und Formulierungen und ihren Kanälen steht. Dagegen spricht allenfalls, daß jetzt schon ein Großteil, bald wohl die Gesamtheit der altgriechischen und der lateinischen Literatur elektronisch zugänglich sein wird und mit Suchprogrammen dann rasch sämtliche Belege z.B. für ἄτομοι - ἄτομα - *atoma* auch ohne Edition zur Verfügung stehen. Das Material einer Edition lässt sich reduzieren, indem — ähnlich wie bei einer Textedition — die Zeugnisse, die nachweislich von erhaltenen älteren Texten abhängen und nur von diesen, nur zu nennen, nicht als Text wiederzugeben sind.

T. Dorandi: Qualche anno fa, L. Tarán, "The text of Simplicius' Commentary on Aristotle's Physics", in *Simplicius. Sa vie, son oeuvre, sa survie*. Actes du Coll. intern. de Paris édités par I. Hadot (Berlin 1987), 246-266, ha gettato grosse ombre sul testo dell'edizione del *Commento* di Simplicio *alla Fisica* di Aristotele pubblicato da Diels, una delle fonti principali (o unica) per molti frammenti dei *Presocratici*. Secondo Tarán, non solo le collazioni del Diels mancano di precisione, ma la sua stessa edizione sarebbe interamente da rifare a partire dalla scoperta

di altri testimoni manoscritti (in particolare quattro manoscritti conservati a Mosca. Su questi cf. anche D. Harlfinger, nello stesso volume, 267-286). Ha avuto modo, finora, di saggiare le novità della progettata edizione di Tarán? Pensa che sia realmente necessario pubblicare di nuovo tutto il commento di Simplicio?

W. Burkert: Es ist klar, auch aus der Korrespondenz von Diels, dass die Ausgaben der *CAG* nicht nach rigorosen Standards und schon gar nicht nach dem Autopsie-Postulat erfolgten; weithin behalf man sich mit Kollationen, die schon vorlagen oder von auswärtigen Helfern gemacht wurden. Eine bessere Edition wäre insofern sicher möglich, zumal da neue Codices bekannt geworden sind. Aber man ist in einer Phase von *diminishing returns*, und ich sehe insofern kaum konkrete Chancen für die Neuauflage eines Textes von 1366 Druckseiten. Diels hat als 31-jähriger begonnen und fast 10 Jahre gebraucht; die bessere Ausgabe würde (wird?) länger dauern, besonders wenn man ein Team bestellt. Es wäre vielleicht machbar und sicher wünschenswert, für die bei Simplicios erhaltenen originalen Vorsokratiker-Fragmente die Neubearbeitung durchzuführen. Ergebnisse sind mir bisher nicht bekannt.

W. Rösler: Aus heutiger Sicht ist der unvergleichliche Erfolg der Fragmente der *Vorsokratiker* aufgrund der Umstände ganz wesentlich der Erfolg der fünften, von Kranz besorgten Auflage. Sie hat gerade auch ausserhalb der Fachgrenzen grosse Verbreitung gefunden und wirkte und wirkt dort vor allem über die beigegebene Übersetzung der eigentlichen Fragmente. Gerade der Übersetzungsteil wurde von Kranz durchgängig bearbeitet; die Fragmente des ursprünglichen Anhangs (Anfänge und Ältere Sophistik) wurden nun überhaupt erst übersetzt. Offenkundig ist, dass Kranz 'wörtlicher' sein wollte als Diels — doch wirkt das Resultat nach meinem Empfinden oft hölzern und uninspiriert. Wo möglich, empfiehlt es sich, Diels in der vierten Auflage zu vergleichen. Ob nicht für künf-

tige Neudrucke, nachdem sich eine durchgreifende Neubearbeitung der ganzen Sammlung als undurchführbar erwiesen hat, wenigstens das Ziel einer Neuübersetzung ins Auge gefasst werden sollte?

W. Burkert: Was Kranz im Kapitel *Sophistik* übersetzt und was er nicht übersetzt hat, erscheint merkwürdig willkürlich: Übersetzt sind die *Elegien* des Kritias, nicht die *Dissoi Logoi*. Den eigenen Interessen von Walther Kranz entsprach im übrigen besonders die Voranstellung der mythischen Kosmologien, wie seine wiederholten Publikationen zu 'Kosmos' zeigen (*NGG* I 2,7 [1938], 121-161; *Philologus* 93 [1938], 430-448; *Archiv für Begriffsgeschichte* 2, 1 [1955], 1-113; 2, 2 [1957], 1-282; *RhM* 100 [1957], 114-129).

Die Aufgabe einer Neuübersetzung bleibt an sich gestellt, ich glaube aber nicht an eine befriedigende Lösung; vgl. oben zu Langerbeck (Anm. 52) und Heidegger (Anm. 53) und meine Bemerkungen zu Th. Buchheim, *Die Vorsokratiker* (München 1994), in *AGPh* 78 (1996), 61-63.

W. Rösler: In den problematischen C-Anhängen findet sich Material, das die Rezeption der betreffenden vorsokratischen Lehren dokumentiert und das insofern vom Material der A-Teile nicht grundsätzlich verschieden ist. Nicht selten handelt es sich um zeitgenössische oder wenig spätere Rezeption, z.B. um Parodien in Aristophanes-Komödien. Man kann mit dem Gedanken spielen, ob nicht folgende — ebenfalls dreiteilige — Anordnung ihre Vorzüge gehabt hätte: A) Wörtlich erhaltene Texte; B¹) Vorperipatetische Rezeption; B²) Rezeption ab Aristoteles.

W. Burkert: Der Begriff der 'Rezeption' lässt sich mehrfach differenzieren, was die Durchführung eines klaren Prinzips schwierig macht, zumal das Ziel von 'A' mit den Ergebnissen von 'B' verschachtelt ist. Bei Aristoteles überkreuzt sich das 'Doxographische' noch mit lebendiger philosophischer Ausein-

andersetzung; später gibt es wenig direkte, viel indirekte Rezeption. Mit alledem überlagern sich die Intentionen des Wissenschaftlers, der entweder einen 'ursprünglichen' Text so genau wie möglich rekonstruieren oder aber spätere Schriftsteller und Epochen charakterisieren will.

W. Rösler: Die spektakuläre Entdeckung, daß ein seit 1905 in Straßburg befindlicher Papyrus aus einer antiken Empedokles-Ausgabe stammt, entbehrt im Hinblick auf Diels nicht einer gewissen Tragik. Der Papyrus wurde 1904 von O. Rubensohn in Ägypten erworben, dem Beauftragten des Deutschen Papyruskartells. Dieses war 1902 als eine Art von Papyrus-Einkaufsgenossenschaft gegründet worden; die Initiative dazu ging aus von der Papyrusskommission der Berliner Königlichen Museen, welcher Diels angehörte (gemeinsam mit Wilamowitz). Da die Geschäftsführung für die Abteilung B (literarische Papyri) bei der Berliner Kommission lag, wurde ihr der Papyrus im Sommer 1905 übersandt. Doch bekam ihn in Berlin niemand zu Gesicht, da die Satzung des Kartells vorschrieb, die "eingelaufenen Ankäufe bis nach der Vertheilung ungeöffnet [...] aufzubewahren". Aufgrund der von Rubensohn gemachten Angaben wurde ein Inventar erstellt. Die Beschreibung des Postens 35, des nachmaligen Straßburger Papyrus, lautete: "1 Kasten Papyrusfragmente [...]. Ca. 30 Fragmente, klein u. unansehnlich, meist farblose Worte, aber 3 Versanfänge: ῥιζοφόρωι[, ἐκ τῶν ἀψευδ[, ὅψει γὰρ ξυνοιδ[." Im nachhinein sagt es sich leicht, daß schon dies wenige geeignet war, den Blick aufgrund vorhandener Parallelen jedenfalls auch auf Empedokles zu lenken: vgl. ἐνθ' ὅψει (B 76,3), πάντων σύνοδος (B 17,4; σύνοδος auch Simpl. *In phys.* p.161,20, was sich nun also als Zitat aus dem wiedergewonnenen Text erweist), ῥίζα (B 54), ῥιζώματα (B 6,1). Allerdings erschien in dem Inventar das wichtigste Wort entstellt; statt ξυνοιδ[war eben ξυνοιδ[geschrieben — wodurch aber ein metrischer Fehler entsteht, der nach Korrektur verlangt. Das Richtige hätte sich also, jedenfalls als nächstliegende Möglichkeit, erschließen lassen.

Zweifellos ist das Inventar mit der Beschreibung der aktuellen Ankäufe des Papyruskartells auch über den Tisch von Diels gegangen; ob er daneben die originalen Aufzeichnungen von Rubensohn einsah, ist ungewiß, ebenfalls, ob bereits dort jener erhebliche Fehler stand, den das Inventar aufweist. Diels hatte 1903 die *Fragmente der Vorsokratiker* in erster Auflage herausgegeben; im Sommer 1905 dürfte er bereits mit Vorarbeiten für die zweite Auflage begonnen haben, deren erster, Empedokles enthaltender Band im folgenden Jahr, 1906, erschien. Diels hatte also den Empedokles im Kopf. Andererseits war er zu der betreffenden Zeit zusätzlich belastet durch den Beginn seiner Amtszeit als Rektor der Berliner Universität, befand sich zeitweilig, im August, auch auf Reisen (vgl. *DUZ* II 212 p.279-281); er hätte sich sonst vielleicht intensiver mit den fraglichen Versanfängen beschäftigt. So aber ergab sich ihm jener entscheidende Anfangsverdacht nicht, der ihn andernfalls veranlaßt hätte, der Sache nachzugehen — was ja auch dann unschwer möglich gewesen wäre, als die Kaiserliche Universitäts- und Landesbibliothek Straßburg im Losverfahren obsiegte. Berlin hatte sich um alle sieben Posten beworben, die zur Verlosung standen; es gewann fünfmal. Doch ausgerechnet beim Empedokles entschied das Los gegen Berlin, wo doch die Restaurierungskunst eines Hugo Ibscher (vgl. die Würdigung von Wilamowitz, *Erinnerungen*, 256 f.) den Papyrus gewiß binnen kurzem zum Sprechen gebracht hätte. (Die hier verarbeiteten Informationen finden sich im dokumentarischen Anhang der *editio princeps*: A. Martin und O. Primavesi [Hrsg.], *L'Empédocle de Strasbourg* [Strasbourg/Berlin/New York 1999], 332 ff., sowie bei O. Primavesi, "Zur Geschichte des Deutschen Papyruskartells", in *ZPE* 114 [1996], 173-187. Darüber hinaus bin ich Oliver Primavesi für mündliche Belehrung zu großem Dank verpflichtet.)

W. Burkert: Hätte Diels aus Rubensohns Bericht Empedokles erkennen können? Es war wie verhext: $\rho\iota\zeta\omicron\phi\acute{\omicron}\rho\omicron\varsigma$ und $\acute{\alpha}\psi\epsilon\upsilon\delta\eta\varsigma$ sind neu im Wortschatz des Empedokles (Martin-

Primavesi p.350; 354), und Simpl. *In phys.* p.161,20 hatte Diels, der p.161,19 als B 8,3 aufnahm (*PPF* p.109), nicht als Zitat erkannt (mein Beitrag bei Anm.124). In den Tafeln der jetzt vorliegenden Ausgabe erscheinen die "unansehnlichen" Stücke des Empedokles-Buchs wunderbar klar und schön geschrieben.

J. Mansfeld: Einige Vorbemerkungen: Diels' Nichtberücksichtigung von *MXG* für Gorgias dürfte damit zusammenhängen, daß dieser Text verstümmelt ist; darum blieb er für die *Vorsokratiker* als 'Lesetext' beiseite.

Bemerkenswert ist, daß nicht nur Demokrit, sondern auch Heraklit dem Simplicios offenbar nicht mehr zur Verfügung stand.

Daibers *Aetius Arabus* ist falsch betitelt, insofern es sich um die Übersetzung von Ps.Plutarch, *Placita* handelt.

Sicher hat es keinen Zweck, Diels' *Fragmente der Vorsokratiker* neu zu machen, und zwar aus mehreren Gründen, wie zu hören war. Es sollte aber möglich sein und wäre gewiß sehr nützlich, einen Band mit *Paralipomena* zu erstellen, in dem Neufunde (z.B. Empedokles), Berichtigungen (z.B. zu Philolaos und dem Material papyrologischer Herkunft) und Übergangenes (z.B. zu Heraklit) bequem greifbar wäre. Bei Übergangenen denke ich freilich nicht an so ausführliche Sammlungen wie die der Heraklit-Fragmente von Marcovich (auf die man ja verweisen könnte). Als Sammlung ist die Edition von Marcovich zugegebenerweise vorbildlich, aber als — auch durch die Präsentation der Texte suggerierte — Interpretation sehr anfechtbar. Interpretationen dieser Art sollten ferngehalten werden. Übrigens ist selbst Marcovich noch nicht vollständig.

Eine weitere Schwierigkeit liegt darin, daß Diels die in den Quellen vielfach systematisch dargebotenen Testimonia mit der Schere angegriffen und auf die einzelnen Vorsokratiker verteilt hat. Bei Platon, Aristoteles und in der *Placita*-Literatur, um nur einige Beispiele zu erwähnen, werden oft die Ansichten ganzer Philosophengruppen zu einer bestimmten Frage aufgegriffen

und einander gegenübergestellt. Durch Gegenüberstellungen dieser Art wird die Formulierung nicht selten merklich beeinflußt. Die Zerstörung solcher Centonen und die prosopographische Aufteilung der in dieser Weise gewonnenen Zeugnisse beeinträchtigt die Interpretation. Daher muß man grundsätzlich eine Fragmentsammlung wie die Diels'sche (und die noch zu erstellenden Paralipomena) als *Database* benutzen und immer in den Quellenschriften nachschlagen, um festzustellen, worum es sich eigentlich handelt. Dies wiederum macht eine gründliche Kenntnis dieser Quellenautoren zur unerlässlichen Vorbedingung.

Zum Schluß noch ein Wunsch. Nicht nur die *Poetarum Philosophorum Fragmenta*, sondern auch die vierte Auflage der *Fragmente der Vorsokratiker* sollten nachgedruckt werden. Nur in dieser vierten Auflage hat man den echten Diels. Dies gilt nicht nur für die Übersetzungen. Die von Kranz durchgeführte Umstellung ist nachhaltig von der Ideologie des 'Vom Mythos zum Logos' beeinflußt. Die Folge ist, daß man, wenn man sich in der heutigen Handbuchliteratur über die Vorsokratiker informieren möchte, gelegentlich mehr über kosmische Schlangen erfährt als über die Atomlehre der Abderiten.

W. Burkert: Für diese mir sehr sympathischen Vorschläge müßte der Verlag zu interessieren sein. Zur Frage der Auswahl vgl. meine Bemerkungen zu Tiziano Dorandi.

W.M. Calder III: I should suggest that F.G. Welcker's work on the epic and tragic fragments was a factor in Diels' choosing to work with fragments. This was the origin of the *Totalitätsideal*. One might recall that Karl Marx had heard Welcker at Göttingen and was therefore also interested in fragments (see his dissertation on Democritus).

A. Leukart: Wie stand es zur Zeit von Diels' Vorsokratiker-Ausgabe (und eventuell vorher und nachher) in der philologischen Wissenschaft mit dem Bewußtsein darüber, dass in

Indien (in der indischen Literatur und Tradition) ähnliche bis fast gleiche Ideen oder Konzepte wie bei den Vorsokratikern vorkommen?

Und wie beurteilte man gegebenenfalls die gegenseitige Beziehung: unabhängige Parallelerscheinung oder Beeinflussung; wenn letzteres, in welcher Richtung? Eventuell sogar gemeinsames Erbe? — wobei gerade im Falle Indien die Datierung ein wichtiges Problem darstellt.

W. Burkert: Diels' Vorbild und Freund Eduard Zeller hat sich in der Einleitung seiner *Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung* ausführlich gegen die östlichen Vorbilder oder Parallelen ausgesprochen (I⁷ [1923], 21-44; der Text stammt im wesentlichen aus der 2. Aufl. von 1856).

Diels hat einen Aufsatz über "Orientalische Fabeln in griechischem Gewande" verfasst (*Internationale Wochenschrift* 4 [1910], 993-1002), angeregt vom Neufund Callim. Fr. 194 Pfeiffer, und einen Aufsatz von Franz Cumont, "Babylon und die griechische Astronomie", übersetzt (*Neue Jahrbücher* 27 [1911], 1-10); im übrigen war er eher ablehnend: "Thales ein Semite?", in *AGPh* 2 (1889), 165-170.

M.E. sind an sich beide Möglichkeiten der indisch-griechischen Beziehungen ernst zu nehmen, parallele Entwicklung insbesondere auf Grund der verwandten Sprache — das Verbum *es-* spielt dabei eine wesentliche Rolle und führt zu ähnlichen Formulierungen etwa bei Parmenides und in indischen Texten —, und Kulturbegegnung im Bereich des Perserreichs: Inder und Ionier mußten sich beim Neujahrsfest in Persepolis regelmässig begegnen. Ich nehme an, daß die Seelenwanderungslehre, die in Griechenland mit Pythagoras verbunden ist, in der Tat aus Indien kam; auffällig ist die gemeinsame Metapher vom 'Rad' der Wiedergeburten.

VI

JUTTA KOLLESCH

DIE ORGANISATION UND HERAUSGABE DES *CORPUS MEDICORUM GRAECORUM*: ERGÄNZENDE DETAILS AUS DER KORRESPONDENZ ZWISCHEN HERMANN DIELS UND JOHANNES MEWALDT

Als Student im 5. Semester wurde Hermann Diels von seinem Lehrer Hermann Usener mit der Aufgabe betraut, zu untersuchen, in welchem Verhältnis die drei in den Auszügen aus den *Placita* des Plutarch, in den *Eklogen* des Stobaios und in der pseudogalenischen *Historia philosopha* bestehenden doxographischen Sammlungen zueinander stehen¹. Ein wichtiges Ergebnis dieser Untersuchung war für den jungen Diels zweifellos die Entdeckung, daß der Text der *Historia philosopha* in der Galenausgabe von Carl Gottlob Kühn² Zusätze enthielt, die, wie der Vergleich mit der handschriftlichen Überlieferung und den griechischen Drucken aus dem 15. und 16. Jahrhundert zeigte, auf das Konto von René Chartier gingen, dessen Galenausgabe von 1679 Kühn als Druckvorlage benutzt hat. In seiner Dissertation³, die er im Dezember 1870 verteidigt hat, konnte er überzeugend nachweisen, daß es sich bei den Texterweiterungen, die Chartier vorgenommen hat, vornehmlich um

¹ Siehe die autobiographischen Aufzeichnungen von H. Diels, gedruckt in KERN 35.

² Claudii Galeni *Opera omnia*, editionem curavit C.G. KÜHN, XIX (Leipzig 1830), 222-345.

³ *De Galeni Historia philosopha* (Diss. Bonn 1870).

die Rückübersetzung von eigenmächtigen Textergänzungen in der lateinischen Übersetzung des Julius Martianus Rota (Basel 1542) und um die Übernahme von Textpassagen aus den beiden anderen genannten doxographischen Schriften handelt und daß erst der von diesen Interpolationen gereinigte Text eine adäquate Beurteilung der *Historia philosopha* als einer Quelle für die doxographische Überlieferung ermöglicht.

Da Diels im Verlauf seiner weiteren Studien zu den *Doxographi Graeci* und später auch bei der Sammlung der Fragmente der Vorsokratiker gezwungen war, die Schriften medizinischer Autoren von Hippokrates (um 460 — um 370 v. Chr.) bis hin zu Caelius Aurelianus (5. Jh.) zu konsultieren, hatte er bereits in seinen jungen Jahren mehrfach die Gelegenheit, sich von der Unzuverlässigkeit dieser Texte zu überzeugen, von denen es um die Mitte des 19. Jahrhunderts noch keine den Ansprüchen der Textkritik genügenden Editionen gab, wenn man einmal von der Hippokratesausgabe von É. Littré (10 Bde., Paris 1839-1861) und der Oreibasiosausgabe von Ch. Daremberg (6 Bde., Paris 1851-1876) absieht, die diesen Kriterien wenigstens teilweise entsprachen. So wird man Diels gern glauben, daß er schon seit dieser Zeit den Wunsch hegte, "ein wirklich brauchbares Corpus medicum zu schaffen"⁴. Bis zur Realisierung dieses Wunsches sollten jedoch noch viele Jahre vergehen.

Auf der ersten Generalversammlung der Internationalen Assoziation der Akademien, die 1901 in Paris stattfand, wurde Diels von Johan Ludvig Heiberg, dem Vertreter der Königlich Dänischen Gesellschaft der Wissenschaften, der Vorschlag unterbreitet, die Herausgabe eines Corpus der antiken Ärzte als Gemeinschaftsunternehmen der Akademien in Angriff zu nehmen⁵. Da Diels sich über den Umfang eines solchen Vorhabens

⁴ Siehe H. DIELS, "Über das neue Corpus medicorum", in *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur und für Pädagogik* 19 (1907), 724.

⁵ Zur Gründung und Geschichte des antiken Ärztescorpus s. J. KOLLESCH, "Die Erschließung der antiken medizinischen Texte und ihre Probleme — das Corpus Medicorum Graecorum et Latinorum", in *Gesnerus* 46 (1989), 195-210, und die dort zitierte Literatur.

und die damit verbundenen Kosten keine Illusionen machte, erschien ihm der Vorschlag von Heiberg als "erlösender Gedanke"⁶, den in die Tat umzusetzen er keinen Augenblick zögerte. Es war jedoch nicht allein die Bereitschaft der Dänischen Akademie, sich personell und finanziell an dem Projekt zu beteiligen, die es ihm geboten erscheinen ließ, die Gründung des Ärztecorpus unverzüglich zu betreiben. Auch für das Engagement der Berliner Akademie schienen ihm zu diesem Zeitpunkt besonders günstige Voraussetzungen gegeben zu sein. Das betraf zum einen die Finanzierung des Unternehmens, für die keine zusätzlichen Mittel bewilligt werden mußten, da die an die kurz vor dem Abschluß stehende Ausgabe der Aristoteleskommentatoren gebundenen nur übernommen zu werden brauchten, und zum anderen den nicht weniger gravierenden Umstand, daß es gerade zu dieser Zeit in Deutschland eine Reihe von klassischen Philologen gab, die sich als Herausgeber medizinischer Texte betätigt hatten⁷ und als solche auch als präsumtive Mitarbeiter an dem neuen Corpus zur Verfügung standen⁸.

Nach dem von Diels vorgelegten und bis heute gültigen Editionsplan sind für die griechische Reihe des Corpus die antiken

⁶ Siehe DIELS (Anm.4), 724.

⁷ Zu den Ausgaben, die zwischen 1870 und 1901 vorgelegt wurden, gehören z.B. Claudii Galeni *De placitis Hippocratis et Platonis libri novem*, recensuit et explanavit I. MÜLLER, I (Leipzig 1874); Galeni *De elementis ex Hippocratis sententia libri duo*, rec. G. HELMREICH (Erlangen 1878); Galeni *Historia philosopha*, in DG 595-648; Galeni *qui fertur De partibus philosophiae libellus*, primum edidit E. WELLMANN (Berlin 1882); Claudii Galeni Pergameni *Scripta minora*, recensuerunt J. MARQUARDT, I. MÜLLER, G. HELMREICH, I-III (Leipzig 1884-1893); Marcelli *De medicamentis liber*, edidit G. HELMREICH (Leipzig 1889); Anonymi Londinensis *ex Aristotelis Iatricis Menoniis et aliis medicis elogae*, edidit H. DIELS, Suppl. Aristotel. III 1 (Berlin 1893); Claudii Galeni *Protreptici quae supersunt*, edidit G. KAIBEL (Berlin 1894); Theodori Prisciani *Euporiston libri III* editi a V. ROSE (Leipzig 1894); Hippocratis *Opera quae feruntur omnia*, recensuit H. KÜHLEWEIN, I (Leipzig 1894); Galeni *Institutio logica*, edidit K. KALBFLEISCH (Leipzig 1896); Apollonius von Kitium, *Illustrierter Kommentar zu der hippokratischen Schrift Περί ἁρθρῶν*, hrsg. von H. SCHÖNE (Leipzig 1896).

⁸ Siehe den von H. DIELS ausgearbeiteten ersten "Plan eines Corpus medicum" vom 27. Juni 1901 (Archiv der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften II-VIII-127,1).

Autoren Hippokrates, Aretaios, Dioskurides, Rufus, Soran, Galen, eine Auswahl von *medici minores* und die für die Überlieferung der antiken Texte wichtigen frühbyzantinischen Handbücher von Oreibasios, Alexander von Tralleis, Aetios von Amida und Paulos von Aigina sowie die frühbyzantinischen Hippokrates- und Galenkommentare vorgesehen, für die lateinische Reihe die Schriften von Celsus, Scribonius Largus, Quintus Serenus, Marcellus, Caelius Aurelianus, Theodorus Priscianus, Anthimus, Antonius Musa und einige anonym bzw. pseudonym überlieferte Texte. Den Gesamtumfang des Corpus hatte Diels, nachdem die zunächst beabsichtigte Beigabe von modernsprachigen Übersetzungen und knappen Sacherklärungen dem Rotstift zum Opfer gefallen waren, auf 37 Bände zu je 1000 Seiten berechnet, von denen 32 Bände auf die griechische und 5 Bände auf die lateinische Reihe entfielen. Von der, wie sich bald herausstellen sollte, allzu optimistischen Annahme ausgehend, daß pro Jahr zwei Bände erscheinen würden, hatte er für das griechische Ärztecorpus eine Laufzeit von insgesamt 16 bis 20 Jahren geplant⁹.

Die Gründung des Unternehmens erfolgte jedoch erst sechs Jahre später. Zunächst konnte nur damit begonnen werden, als unerläßliche Vorarbeit für das Editionsvorhaben die in den europäischen Bibliotheken vorhandenen Handschriften mit antiken medizinischen Texten sowohl im griechischen und lateinischen Original als auch in lateinischen, syrischen, arabischen und hebräischen Übersetzungen zu katalogisieren. Diese Bestandsaufnahme diente in erster Linie dem Zweck, die handschriftliche Überlieferung möglichst vollständig zu erfassen; zugleich sollte sie aber auch den für das Unternehmen zu erwartenden Aufwand an Arbeit und Kosten für die Akademien, die sich daran beteiligen wollten oder zumindest ihre Zustimmung dazu geben sollten, augenfällig machen.

An der Sammlung des Handschriftenmaterials beteiligten sich neben der Berliner und der Kopenhagener Akademie auch

⁹ Siehe DIELS (Anm.4), 726.

die Wiener Akademie und Wissenschaftler aus England, Frankreich und Italien. Nach dem Erscheinen des Handschriftenkatalogs in den Jahren 1905 und 1906 konnte 1907 mit Zustimmung der dritten Generalversammlung der Internationalen Assoziation der Akademien die Arbeit an dem Corpus der griechischen Ärzte aufgenommen werden, auf das man sich nunmehr beschränken konnte, da sich die an der Universität Leipzig gegründete Puschmann-Stiftung im November 1905 bereit erklärt hatte, die Herausgabe der lateinischen Reihe des Ärztecorpus zu übernehmen. Als Erfolg konnte Diels für sich verbuchen, daß das *Corpus Medicorum Graecorum* (CMG), dem von den Delegierten der dritten Generalversammlung "große(s), allgemeine(s) wissenschaftliche(s) Interesse" bescheinigt worden war, unter den Auspizien der assoziierten Akademien erscheinen durfte¹⁰ und daß auf den an diese im November 1906 von der Berliner und der Kopenhagener Akademie ergangenen Aufruf zur Mitarbeit an dem neuen Unternehmen immerhin eine Akademie, die Königlich Sächsische Gesellschaft der Wissenschaften, positiv reagiert hatte¹¹, so daß schließlich drei Akademien für die Herausgabe des CMG verantwortlich zeichneten.

Dem Wunsch von Diels entsprach es auch, daß die von den assoziierten Akademien für das CMG eingesetzte Kommission, der die Herren Gomperz (Wien), Diels als Vorsitzender (Berlin), Leo (Göttingen), Heiberg (Kopenhagen), Ilberg (Leipzig), Bywater (London) und Krumbacher (München) angehörten, Johannes Mewaldt zum Redaktor des Vorhabens bestimmte¹². Daß Diels seinen Schüler Mewaldt für den Posten des Redaktors vorgeschlagen hat, war kein Zufall. Dieser hatte nicht nur seit 1904 an dem Handschriftenkatalog mitgearbeitet, sondern sich ein Jahr später auch bereit gefunden, das Druckmanu-

¹⁰ Siehe H. DIELS, *Bericht über den Stand des interakademischen Corpus medicorum antiquorum und Erster Nachtrag zu den in den Abhandlungen 1905 und 1906 veröffentlichten Katalogen: Die Handschriften der antiken Ärzte, I. und II. Teil*, Abh. der Königl. Preuß. Akademie der Wiss. 1907 (Berlin 1908), 5.

¹¹ Siehe ebd., 4.

¹² Siehe ebd., 5.

skript für beide Abteilungen des Katalogs anzufertigen und die Hauptlast bei der Überwachung der Drucklegung dieses Werkes zu tragen, die dadurch erschwert wurde, daß während der Korrekturen ständig Nachträge einzuarbeiten waren. So war es wohl vor allem Mewaldts Arbeitseifer und Einsatzfreudigkeit zu verdanken, daß der Katalog rechtzeitig zur Vorlage auf der dritten Generalversammlung der assoziierten Akademien erscheinen konnte; und das dürfte auch ausschlaggebend gewesen sein für Diels, sich seiner weiteren Mitarbeit an dem Ärztescorpus zu versichern. Wußte er doch aus eigener Erfahrung als Redaktor der Aristoteleskommentatoren nur zu gut, daß ein so groß angelegtes Editionsprojekt wie das *CMG* nur dann mit Aussicht auf Erfolg voranzubringen war, wenn ihm als Leiter bei der Bewältigung der mit der Leitung und Betreuung des Unternehmens verbundenen Aufgaben in der Person des Redaktors ein ebenso fähiger wie engagierter Partner zur Seite stand.

Mewaldt war von 1907 bis 1930 als Redaktor des *CMG* tätig. In diese Zeit gehört der unpublizierte Schriftverkehr zwischen Diels und Mewaldt, der in dem Bestand der Historischen Abteilung des Archivs der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften unter den Signaturen *CMG* 47 a-c und *CMG* 154 a-c aufbewahrt wird. Diese recht umfangreiche Korrespondenz habe ich für mein Referat unter dem Aspekt durchgesehen, zusätzliche Informationen zu Fragen der Organisation des *CMG* und des Ablaufs der Arbeiten bei der Herausgabe der Texte zu gewinnen. Bevor ich auf Einzelheiten eingehe, möchte ich noch vorausschicken, daß der Briefwechsel, der den Zeitraum von 1905 bis 1922 umfaßt, keineswegs vollständig ist. Die Schreiben von Diels an Mewaldt gehen mit zwei Ausnahmen nicht über das Jahr 1913 hinaus, während Briefe von Mewaldt an Diels in größerer Zahl nur aus den Jahren 1909 bis 1910 und 1914 bis 1922 erhalten sind.

Für unsere Zwecke sind vor allem die brieflichen Mitteilungen von Diels interessant, weil sie das ganze Ausmaß der Schwierigkeiten erkennen lassen, die mit der Herausgabe medi-

zinischer Texte verbunden sind. Einerseits war Diels in dem ersten, unveröffentlichten "Plan eines Corpus medicum" mit dem Anspruch angetreten, "mustergiltige kritische Ausgaben"¹³ vorzulegen, für die es, wie er 1911 an Mewaldt schreibt, ideal wäre, "wenn man diese schwierigen Texte 6x durch 6 findige Philologen durcharbeiten lassen könnte"¹⁴, und andererseits stand er unter dem Erwartungsdruck der Akademien und der Wissenschaft, die — so Diels — "den Wunsch (haben) möglichst bald voran zu kommen"¹⁵. Der für die Textherstellung ideale Weg wurde bei dem ersten Druckbogen der von Diels selbst besorgten Ausgabe von Galens Kommentar zum *Prorrhetikos I* beschritten, bei dem er sich deswegen auf die Einarbeitung aller ihm von den Kollegen nachträglich vorgeschlagenen Korrekturen in die Druckfahnen eingelassen hatte, weil dieser als Muster für die folgenden Editionen dienen sollte. Dieses Procedere hatte jedoch den Druckvorgang in einem Maße verzögert, daß die ganze Zeitplanung in Frage gestellt wurde, und so stand für ihn fest, daß dies die Ausnahme bleiben müsse. Seinen Entschluß, zumindest bei den Galenkommentaren im Hinblick auf die Textkonstituierung ein bescheideneres Ziel zu verfolgen, begründete er damit, daß die Ausgaben dieser Texte, die, wie er meinte, ohnehin "niemand um ihrer selbst willen lesen wird", lediglich die Aufgabe haben, "das Material so treu wie möglich vorzulegen"¹⁶.

Dafür, daß sich dieses Problem für Diels überhaupt in so krasser Form stellte, gab es handfeste Gründe. Einer von ihnen war der durchaus verständliche Wunsch von Diels, wenigstens in der Anfangsphase des *CMG* an der Verantwortung für die inhaltliche und formale Gestaltung der Editionen möglichst alle Fachspezialisten zu beteiligen, die wie Johannes Ilberg, Georg Helmreich, Karl Kalbfleisch, Hermann Schöne, Johannes Mewaldt und Ulrich v. Wilamowitz-Moellendorff entweder

¹³ ABBAW II-VIII-127,1.

¹⁴ ABBAW *CMG* 47 b, Brief vom 5. Dez. 1911, 1 f.

¹⁵ Ebd., 4.

¹⁶ Ebd., 2.

als Herausgeber oder als Kommissionsmitglieder in das Unternehmen involviert waren. Der zweite und wesentlich gravierendere Grund bestand darin, daß die zu edierenden Texte erst dann Außenstehenden vorgelegt werden konnten, wenn sie sich bereits im Druck befanden, so daß die vielfach sicher berechtigten Verbesserungsvorschläge nicht in die Manuskripte, sondern, sofern sie rechtzeitig eingingen, bestenfalls in die ersten Fahnenkorrekturen eingearbeitet werden konnten, ein Verfahren, das sich zwangsläufig negativ auf das Tempo der Drucklegung auswirken mußte. Aber damit mußte man sich wohl abfinden; denn angesichts der Tatsache, daß zu der damaligen Zeit handschriftliche Manuskripte geliefert wurden und noch keine Möglichkeiten bestanden, von diesen Kopien anzufertigen, waren die Druckfahnen in der Tat das erste Material, das man aus der Hand geben konnte. Aus den Erfahrungen, die Diels bei seiner eigenen Ausgabe gemacht hatte, zog er die notwendigen Konsequenzen: bei der nächsten zum Druck anstehenden Edition bestimmte er nur noch zwei Außenstehende, die die Korrekturen mitlesen sollten¹⁷, und außerdem legte er es Mewaldt ans Herz, bereits bei der ersten Durchsicht die nötige Sorgfalt walten zu lassen und auch die erforderliche formale Gestaltung schon am Manuskript vorzunehmen, um künftig die Zahl der Korrekturen im Druck möglichst gering zu halten¹⁸.

Über die Art und den Umfang der über die reinen Formalia wie etwa die Apparatgestaltung¹⁹ hinausgehenden Änderungswünsche, die Diels und Mewaldt bei der Manuskriptdurchsicht zusammengetragen haben, erfahren wir nichts aus der Korrespondenz, da beide Herren ihre diesbezüglichen Bemerkungen auf Zetteln notiert haben, die nicht in den Briefwechsel gelangt sind. Auf jeden Fall dürfte jedoch eine adäquate Beurteilung der jeweiligen Textherstellung nicht immer ganz einfach gewesen sein, da die Praefationes, die Aufschluß über die Überliefe-

¹⁷ Siehe ABBAW CMG 47 b, Brief vom 29. Jan. 1912, 2.

¹⁸ Siehe ebd., 1, und den Brief vom 12. Febr. 1912, 1.

¹⁹ Vgl. ABBAW CMG 154 b, Brief vom 8. Juli 1914, 1 f.

rungsgeschichte geben, den damaligen Gepflogenheiten entsprechend, erst zum Druck eingereicht wurden, wenn der Text bereits vollständig ausgedruckt war. In diesem Sinne dürfte es denn auch zu verstehen sein, wenn Diels in seinem Brief vom 5. Februar 1912 Mewaldt, dessen Manuskript der Ausgabe von Galens Kommentar zu *De natura hominis* er im Januar erhalten hatte, für Noten dankt, die ihm, wie er an ihn schreibt, „manche Aufklärung über die Intentionen Ihrer Recensio (geben)“²⁰, oder wenn er an anderer Stelle zu der Edition von Galens *Prognostikonkommentar* von Joseph Heeg bemerkt, daß ihm die Anlage von dessen Ausgabe „sehr unklar geblieben (ist)“²¹. Es steht jedoch außer Frage, daß sowohl Diels als auch Mewaldt die Editionen, soweit es erforderlich war, mit ihrem Sachverstand nach Kräften gefördert haben, wie ein Blick in die kritischen Apparate der unter ihrer Ägide erschienenen Ausgaben lehrt. Um so mehr hat es mich überrascht, daß Diels trotz des vernichtenden Urteils, das er in seinem Brief vom 27. August 1913 über die Praefatio von Johannes Westenberger gefällt hat, mit der Bemerkung: „wir dürfen unsere Mitarbeiter nicht schulmeistern“ auf weitere Änderungen zu verzichten bereit war²². Ob dies ein Zeichen von Resignation war oder aus vornehmer Zurückhaltung geschah, mag dahingestellt bleiben.

Da es für Diels selbstverständlich war, daß zu einer guten Textausgabe brauchbare Indizes gehören, verwundert es nicht, daß dieses Thema auch in seiner Korrespondenz mit Mewaldt zur Sprache kommt. Die offenbar auf Mewaldt zurückgehende Vorstellung, daß nach Abschluß der Galeneditionen im *CMG* ein den gesamten Galenischen Wortschatz umfassendes Lexikon erarbeitet werden sollte, hat Diels in realistischer Einschätzung der Lage als „cura posterior, die wir unseren Enkeln übermachen“, zurückgewiesen und statt dessen dafür plädiert, jede Schrift bzw. jeden Band mit kurzen Indizes zu versehen²³. Ob

²⁰ ABBAW CMG 47 b, Brief vom 5. Febr. 1912, 1.

²¹ ABBAW CMG 47 c, Brief vom 21. Juli 1913, 1.

²² ABBAW CMG 47 c, Brief vom 27. Aug. 1913, 2.

²³ ABBAW CMG 47 b, Karte vom 23. Nov. 1911.

und wann die in diesem Zusammenhang angekündigte Beratung über diesen Gegenstand stattgefunden hat, ist nicht bekannt. Es gibt auch keine Anhaltspunkte dafür, daß jemals ins Detail gehende verbindliche Richtlinien für die formale und inhaltliche Gestaltung der Indizes ausgearbeitet worden sind. Das wäre zugegebenermaßen auch ein schwieriges Unterfangen gewesen, und so wird Diels vermutlich darauf verzichtet haben, mit dem Hintergedanken, den Index zu seiner eigenen Edition als Anschauungsmaterial für die Herstellung der nachfolgenden Indizes vorzulegen. Denn es ist mehr als unwahrscheinlich, daß er keine dezidierten Vorstellungen von der Anlage der Indizes gehabt hätte und nicht um eine möglichst einheitliche Gestaltung bemüht gewesen wäre. Immerhin hat er Mewaldt in seinem Brief vom 21. Oktober 1913 auf drei Seiten gravierende Differenzen zwischen seinem eigenen Index und dem von dessen Ausgabe dargelegt²⁴, die nachweislich wenigstens zum Teil noch beseitigt worden sind, obwohl der Mewaldtsche Index sich bereits im Druck befand. Für die damalige Arbeitsweise ist auch folgende Einzelheit interessant. Da Indexarbeiten erfahrungsgemäß eine zeitaufwendige Beschäftigung sind, hatte Diels einen Studenten damit beauftragt, die Indizes zu seiner Ausgabe auszuarbeiten und alphabetisch zu ordnen. Er selbst wollte die Zettel dann nur noch "controllieren, redigieren und aufkleben"²⁵. Als er das erledigen wollte, mußte er jedoch feststellen, daß besagter Student — so teilt er Mewaldt mit — "ganz ungenügend gearbeitet hat, so daß ich rascher ohne dessen Vorarbeit fertig geworden wäre. Ich muß fast jede Stelle nachschlagen, weil er die unglaublichsten Formen aus Ignoranz der Elemente auf das Papier schreibt". Nach der Aufzählung der schlimmsten Ungereimtheiten, auf die er in dem ihm gelieferten Zettelmaterial gestoßen war, schließt er das Thema mit den Worten ab: "Einmal und nicht wieder lasse ich mir einen Index machen.

²⁴ ABBAW CMG 47 c, Brief vom 21. Okt. 1913, 3-5.

²⁵ Ebd., Brief vom 29. Juli 1913, 4.

Kranze (gemeint ist Walther Kranz, der für die 2. Auflage der Fragmente der Vorsokratiker die Indizes gemacht hatte — J. K.) findet man nur durch glücklichen Zufall ...!"²⁶

Die von mir angeführten Details dürften gezeigt haben, daß Diels alles in seiner Macht Stehende getan hat, um das Erscheinen der *CMG*-Bände zu beschleunigen. Was er nicht verhindern konnte, war, daß die Herausgeber für die Bearbeitung der einzelnen Editionen mehr Zeit brauchten, als er angenommen hatte. Das hing vor allem damit zusammen, daß die Überlieferung der medizinischen Autoren außerordentlich vielschichtig ist. Denn das griechische medizinische Schrifttum hatte in ungebrochener Folge von der Antike bis in den Beginn der Neuzeit hinein dazu gedient, Fachwissen zu vermitteln. Das heißt, die Texte wurden als Arbeitsmaterial benutzt und infolgedessen nicht nur in der Originalfassung tradiert, sondern auch kommentiert, unter bestimmten Gesichtspunkten exzerpiert, in andere Sprachen, ins Lateinische, Syrische, Arabische oder Hebräische, übersetzt und bisweilen sogar im Textbestand verändert, wie Diels bei der Benutzung der pseudogalenischen *Historia philosopha* selbst festgestellt hatte. Da es für das Ziel des Dielsschen Editionsprojekts, eine zuverlässige Textgrundlage für die Forschungen auf dem Gebiet der antiken Medizin zu schaffen, unabdingbar war, die Überlieferung in ihrer ganzen Breite, einschließlich der in Form von Übersetzungen und Exzerpten erhaltenen Sekundärquellen, bei der Texterstellung zu berücksichtigen, waren zeit- und arbeitsaufwendige Vorarbeiten unumgänglich, die die erhoffte rasche Fertigstellung der Druckmanuskripte und damit auch das zügige Erscheinen der Bände verhinderten. So waren bis zum Tode von Diels im Jahre 1922, d.h. innerhalb von 15 Jahren, nur fünf Bände, allerdings mit insgesamt neun Texteditionen von zumeist beträchtlichem Umfang, erschienen.

Unliebsame Überraschungen, die dazu angetan waren, sorgfältig ausgearbeitete Planungen zunichte zu machen, erlebte

²⁶ Ebd., Brief vom 21. Sept. 1913, 1 f.

Diels auch, als von den mit der Herausgabe der Galenkommentare zu den hippokratischen Schriften *De humoribus* und *De alimento* betrauten Philologen Karl Kalbfleisch und Axel Nelson nachgewiesen werden konnte, daß es sich bei diesen beiden Texten, die sich nur in den Ausgaben von Chartier und Kühn finden, um Renaissancefälschungen handelt. Mit Galen haben sie nur insofern zu tun, als sie zu großen Teilen mehr oder weniger geschickt aus Textpassagen, die aus anderen erhaltenen Galentexten stammen, zusammengestückt sind, und deshalb wurden sie zu Recht aus dem Editionsprogramm des *CMG* herausgenommen²⁷. Im Falle von Galens Kommentar zum zweiten Buch der *Epidemien*, der sich ebenfalls als Renaissancefälschung erwies, konnte die dadurch entstandene Lücke²⁸ durch die Publikation der nach der arabischen Version des echten Galentextes gefertigten deutschen Übersetzung geschlossen werden. Diese Erfahrungen bestärkten Diels nur noch mehr in seiner Überzeugung, daß die Herausgabe der medizinischen Schriften allen Schwierigkeiten, die sich ihrer Realisierung in den Weg stellten, zum Trotz eine dringliche Aufgabe sei.

Zu den in der Natur der Sache liegenden Problemen kamen auch noch äußere Faktoren hinzu, die zu Rückschlägen bei der Arbeit am *CMG* geführt haben. Das waren vor allem der Erste Weltkrieg und seine Folgen. Es war für Diels sicher schmerzlich, daß Mewaldt gleich zu Beginn des Krieges eingezogen wurde und auch nach seiner Verwundung weiterhin Kriegsdienste leisten mußte. Er blieb zwar die ganze Zeit hindurch mit Diels brieflich in Kontakt und hat sich, zumindest in den ersten Kriegsjahren, auch noch am Korrekturlesen beteiligt, als vollwertige Arbeitskraft fiel er jedoch vier Jahre lang aus.

²⁷ Siehe H. DIELS, "Corpus Medicorum Graecorum", SB der Königl. Preuß. Akademie der Wiss. 1913 (Berlin 1913), 115, und ID., "Corpus Medicorum Graecorum", SB der Königl. Preuß. Akademie der Wiss. 1914 (Berlin 1914), 128.

²⁸ Siehe H. DIELS, "Corpus Medicorum Graecorum", SB der Königl. Preuß. Akademie der Wiss. 1917 (Berlin 1917), 74; vgl. auch E. WENKEBACH, *Pseudogalenische Kommentare zu den Epidemien des Hippokrates*, Abh. der Königl. Preuß. Akademie der Wiss., Phil.-hist. Klasse 1 (Berlin 1917), 23-52.

Als Mewaldt nach Wiederaufnahme seiner Redaktortätigkeit im Jahre 1919 Bestandsaufnahme machte, gehörte der Tod von zwei jungen freien Mitarbeitern des *CMG* zu den negativen Bilanzen, die er Diels mitzuteilen hatte²⁹. Angesichts der kleinen Schar deutscher Philologen, die dafür zu begeistern waren, sich mit der Herausgabe medizinischer Texte zu beschäftigen, war dies ein herber Verlust, der nur schwer zu ersetzen war.

Leiter und Redaktor des *CMG* mußten sich jedoch nicht nur um fehlende Mitarbeiter sorgen. Weit schwerer wog es, daß der Teubner Verlag, der laut Vertrag die gesamten Herstellungskosten zu tragen hatte, im Sommer 1919 aus finanziellen Gründen den Druck der *CMG*-Bände unvermittelt einstellte und damit den Fortbestand des ganzen Unternehmens gefährdete. Als diese Hiobsbotschaft Mewaldt erreichte, kommentierte er sie mit den Worten: "Es wäre ein Jammer, wenn dieses Unternehmen ein Torso bleiben sollte. Aber wenn es sein muß, so wird der Beschluß gefaßt werden müssen"³⁰, Worte, die angesichts der akuten Gefahr, in der sich das *CMG* befand, aus dem Munde des langjährigen Redaktors für mein Empfinden auffällig unbeeiligt anmuten. Diels jedenfalls hat nicht sofort aufgegeben, sondern mit dem gewohnten Engagement dafür gekämpft, die drohende Schließung des *CMG* zu verhindern. Wieviel Energie es ihn und Heiberg gekostet haben mag, die Dänische und die Berliner Akademie dazu zu bewegen, Druckkostenzuschüsse für das *CMG* zu bewilligen³¹, läßt sich nur erahnen. Immerhin fand das Bangen um die Existenz des *CMG* erst nach einem halben Jahr ein Ende. Am 22. Dezember 1919 konnte Mewaldt sich bei Diels für die erfreuliche Nachricht bedanken, daß der Druck der bereits im Verlag befindlichen *CMG*-Bände fortgeführt wird, und nun wohl doch erleichtert feststellen, daß "das Corpus Medicorum Graecorum über den toten Punkt hinweg (ist)"³².

²⁹ ABBAW *CMG* 154 c, Brief vom 29. Apr. 1919, 3.

³⁰ Ebd., Karte vom 9. Juli 1919.

³¹ Vgl. H. DIELS, "Bericht über das Corpus Medicorum Graecorum", SB der Preuß. Akademie der Wiss. 1922 (Berlin 1922), p. XXVI.

³² ABBAW *CMG* 154 c, Karte vom 22. Dez. 1919.

Damit war die Gefahr für das Unternehmen jedoch noch keineswegs völlig gebannt. Es standen nämlich noch weitere Bände zum Druck an, deren Finanzierung angesichts der desolaten wirtschaftlichen Verhältnisse in Deutschland alles andere als gesichert war. Soweit es den zweiten Band der von Heiberg besorgten Ausgabe des Paulos von Aigina betraf, für deren Herausgabe die Dänische Akademie die Verantwortung trug, bestand immerhin die Hoffnung, daß die Dänen die erforderlichen Mittel bereitstellen würden.

Unvermutete finanzielle Unterstützung erhielt das *CMG* von ganz anderer Seite. Wie Diels in seinem letzten Bericht über das *CMG* aus dem Jahre 1922 schreibt, hatte sich durch die Vermittlung des schwedischen Gelehrten Ernst Nachmanson, der seine — eigentlich für das *CMG* bestimmte — Ausgabe des Hippokrateslexikons von Erotian wegen der Kriegswirren 1918 in Uppsala hatte erscheinen lassen, "ein Berliner Mäcen, der nicht genannt sein will," bereit erklärt, "durch eine namhafte Summe den Druck des Hippokrates sicherzustellen"³³. Die großzügige Spende des Unbekannten war für die in arge Bedrängnis geratenen Herausgeber des *Ärztcorpus*, wie ich annehmen möchte, durchaus beruhigend. Allerdings verstieß es gegen die Editionsprinzipien der Schriftenreihe, bereits jetzt den Druck der Hippokratexte in Angriff zu nehmen. Diese Editionsrichtlinien sahen nämlich vor, daß zunächst die Kommentare zu den hippokratischen Schriften und die frühbyzantinischen medizinischen Handbücher des Oreibasios, des Aetios von Amida und des Paulos von Aigina ediert werden sollten, da diese ein gutes Stück antiker Texttradition enthalten und deswegen als Sekundärquellen eine unerläßliche Voraussetzung für die Herausgabe der Hippokratexte darstellen.

Unter diesem Gesichtspunkt waren bis zu dieser Zeit mit wenigen Ausnahmen nur Editionen aus dem soeben genannten Schriftenkreis vergeben worden. Für so wichtige Texte wie Galens Kommentare zu den *Aphorismen* und zu den knochen-

³³ DIELS (Anm.31), p.XXVII.

chirurgischen Schriften des *Corpus Hippocraticum* gab es jedoch noch keine Bearbeiter, und die ebenfalls wichtige Ausgabe des *Epidemienkommentars* von Galen war auch noch nicht abgeschlossen. Diese Schwierigkeiten spricht auch Mewaldt in seinem Brief vom 25. Oktober 1920 an. Er war von Diels damit beauftragt worden, offenbar so rasch wie möglich einen "Verteilungsplan" für die Hippokratetexte zu erstellen. Dabei konnte er sich auf einen von ihm selbst angefertigten Entwurf der Neuordnung der Hippokratesschriften stützen, den er Diels schon im Jahre 1908 vorgelegt hatte³⁴. Dieser Entwurf, der in dem von mir benutzten Briefwechsel aufbewahrt ist, ermöglicht es, die Vergabe der Hippokrateseditionen, die Mewaldt Diels in seinem Brief vorschlägt, zu konkretisieren. Mewaldt³⁵ hielt es für erstrebenswert, den anvisierten Editoren Diels, Mewaldt, Schöne, Nachmanson und Heiberg die Bearbeitung jeweils größerer Schriftenkomplexe zu übertragen, weil eine "Zerstückelung", wie er schreibt, "... nur Verzögerungen für die Vorarbeiten wie für den Druck u. Weitläufigkeit für die Praefatio (bringt)". Allerdings war er sich dessen bewußt, daß zu dem damaligen Zeitpunkt mit der Arbeit an den Ausgaben der *Aphorismen*, der *Epidemien* und der kochenchirurgischen Schriften noch nicht begonnen werden konnte, da er offensichtlich nicht an den zuvor erwähnten Editionsrichtlinien rütteln wollte.

Ob Diels die Vorlage von Mewaldt akzeptiert hat, erfahren wir nicht mehr, da die Korrespondenz hier ihr Ende findet. Diels' Bemerkung in dem schon zitierten Bericht über das *CMG* von 1922, daß die Hippokratesedition "von verschiedenen deutschen und ausländischen Bearbeitern in Angriff genommen wird"³⁶, spricht dafür, daß die Vergabe der Texte wunschgemäß angelaufen ist. Die Realisierung dieses Editionsprogramms muß man allerdings als gescheitert betrachten; das hing sicher nicht nur damit zusammen, daß durch den Tod

³⁴ ABBAW *CMG* 47 a.

³⁵ Siehe ABBAW *CMG* 154 c, Brief vom 25. Okt. 1920, 1 f.

³⁶ Siehe DIELS (Anm.31), p.xxvii.

von Diels einer der Herausgeber ausgefallen war, sondern vor allem wohl damit, daß der mit der Herausgabe einer größeren Zahl heterogener Schriften verbundene Arbeitsaufwand in der vorgegebenen kurzen Zeit von einem einzelnen nicht zu leisten war. So ist es kein Zufall, daß von den zunächst geplanten fünf Sammelbänden lediglich der erste Faszikel in der Bearbeitung von Heiberg, der mit seinen insgesamt 101 Textseiten einen vergleichsweise geringen Umfang hat, fertiggestellt worden ist und 1927 im Druck erschien. Daß außer dieser Hippokratesedition bereits in den 20er Jahren noch weitere sieben *CMG*-Bände publiziert wurden, zeigt jedoch, daß das Unternehmen als solches die Krise nach dem Ersten Weltkrieg unbeschadet überstanden hat. Daß die Bemühungen von Diels, unter den klassischen Philologen Interesse für die Beschäftigung mit der antiken Medizin zu wecken und sie davon zu überzeugen, daß die Herausgabe medizinischer Texte eine ebenso dringliche wie lohnende Aufgabe ist, über seinen Tod hinaus nachgewirkt haben, beweist nicht zuletzt die Tatsache, daß die Editionstätigkeit des *CMG* auch nach der durch den Zweiten Weltkrieg bedingten erneuten mehrjährigen Unterbrechung unvermindert fortgesetzt werden konnte. Zum gegenwärtigen Zeitpunkt liegen 58 Bände vor, von denen 8 Bände auf die Hippokratesedition entfallen, 29 Bände auf die Galenausgabe und jeweils 2 Bände auf die Editionen der Schriften des Rufus von Ephesos und des Aetios von Amida. Vollständig ediert sind die Texte des Aretaios, des Soran, des Philumenos, des Leo, des Apollonios von Kition und des Johannes Alexandrinus in jeweils einem Band, die Schriften des Oreibasios in 5 Bänden, das Handbuch des Paulos von Aigina in 2 Bänden und die Hippokrateskommentare des Stephanos von Athen in 4 Bänden. Ganz im Sinne des Gründungsvaters des *Ärztcorpus* ist es auch, daß sowohl den *CMG*-Ausgaben als auch den Editionen des *Corpus Medicorum Latinorum*, deren Herausgabe nach dem Zweiten Weltkrieg ebenfalls von der Berliner Akademie übernommen wurde, seit 1965 modernsprachige Übersetzungen und, soweit möglich, Kommentare beigegeben werden, damit

die Texte auf diese Weise, wie Diels es sich gewünscht hatte, einem möglichst breiten Leserkreis zugänglich gemacht werden. Die an Hand der Korrespondenz zwischen Diels und Mewaldt aufgezeigten grundsätzlichen Schwierigkeiten, nämlich die langen Bearbeitungszeiten und die selbst im Weltmaßstab geringe Zahl klassischer Philologen, die bereit und in der Lage sind, medizinische Texte zu edieren, sind indessen die gleichen geblieben. Das nach wie vor bestehende Interesse der internationalen Forschung an der antiken Medizin berechtigt aber zu der Hoffnung, daß auch in Zukunft Philologen für die Herausgabe medizinischer Texte im Berliner *Ärztcorpus* gewonnen werden können.

DISCUSSION

W.M. Calder III: Of great interest today is how the *CMG* has changed our conception of antiquity and the history of ancient thought. One thinks of the chapter on Hippocrates in Werner Jaeger (Diels' student!), *Paideia* II (Berlin 1944), or the books on the relationship between Thucydides and Hippocratic medicine. We owe knowledge of the history of ancient medicine to Diels' initiative.

J. Kollesch: Die wissenschaftshistorische Bedeutung der antiken Medizin und ihre vielfältigen Bezüge zu anderen Erscheinungen des geistig-kulturellen und gesellschaftlichen Lebens der Antike waren zumindest in der deutschen Altphilologie bereits in der zweiten Hälfte des vergangenen Jahrhunderts Gegenstand der Forschung. Die Gründung des Berliner Ärztecorpus, die zu Beginn dieses Jahrhunderts erfolgte, war also nicht die Voraussetzung für diese Aktivitäten, sondern eine Folge davon, mit dem von Diels erklärten Ziel, für die bereits im Gange befindliche Forschung mit den kritischen Texteditionen zuverlässige Arbeitsmaterialien bereitzustellen.

S. Rebenich: Übernimmt Diels für das *Corpus Medicorum Graecorum* nicht das organisatorische Modell, das er in den anderen altertumswissenschaftlichen Unternehmungen der Akademie vorfindet? Ich erinnere hier nur an die Vorbereitung und Gestaltung der Ausgaben sowie der Indices, den Aufbau einer internationalen Kooperation und die Auswahl eines für die Redaktion und Koordination verantwortlichen Mitarbeiters. Läßt sich daraus folgern, daß Diels' Stärke gerade darin lag, die organisatorischen Strukturen, die er vorfand, auf neue Vorhaben anzuwenden und gegebenenfalls zu verbessern, er

aber — im Gegensatz etwa zu Adolf Harnack — neue Konzepte zur Optimierung der Arbeiten an den Projekten der Berliner Akademie nicht entwickelte?

J. Kollesch: Sie haben zweifellos recht, daß Diels für das CMG die bei anderen Vorhaben der Akademie üblichen organisatorischen Strukturen übernommen hat. Das hing sicher mit den positiven Erfahrungen zusammen, die er als Redaktor der Ausgabe der Aristoteleskommentatoren gemacht hatte. Hinzu kommt noch, daß Diels das Ärztecopus unter allen Umständen so rasch wie möglich an der Berliner Akademie etablieren wollte, was schwerlich zu erreichen gewesen wäre, wenn er zunächst ein prinzipiell neues Konzept zur Optimierung der Arbeiten hätte durchsetzen müssen. Zumindest was die formale Gestaltung der Ausgaben des Ärztecopus betrifft, ist immerhin insofern ein Novum zu verzeichnen, als Diels entgegen jeglicher akademischer Tradition den Texteditionen ursprünglich modernsprachige Übersetzungen beigegeben wollte, die allerdings, wie schon gesagt, dem Rotstift zum Opfer gefallen sind.

W. Burkert: Bei Fach-Texten wie den *medici* stellt sich die Frage, ob es überhaupt auf den 'Urtext' eines 'Autors' ankommt oder vielmehr auf die verschiedenen Stufen der Wirkung, ggf. in sukzessiven Editionen. Inwieweit hat man sich in der Arbeit am CMG dieser Frage gestellt?

J. Kollesch: Als ich davon sprach, daß medizinische Schriften im Verlauf der Überlieferung in ihrem Textbestand verändert wurden, habe ich nicht an Schriften wie z.B. die hippokratische Abhandlung *Über Frauenkrankheiten* gedacht, die in ihrer überlieferten Fassung, wie die von Hermann Grensemann vorgenommene Schichtentrennung deutlich gemacht hat, bald nach ihrer Abfassung mindestens zweimal überarbeitet worden ist. In derartigen Fällen ist nach meiner Auffassung eine Wiederherstellung des 'Urtextes' gar nicht möglich, und daher

halte ich es auch für selbstverständlich, daß die Texte in der uns überlieferten Form ediert werden.

Etwas ganz anderes ist es dagegen, wenn z.B. Chartier im griechischen Original lückenhaft überlieferte Galentexte durch Rückübersetzung von Passagen aus vollständig erhaltenen lateinischen Übersetzungen etwa von Nicolaus von Rhegium nachweislich eigenmächtig ergänzt hat oder wenn er sich im Falle der pseudogalenischen *Definitiones medicae* auf Grund der Feststellung, daß eine von ihm benutzte Pariser Handschrift eine gegenüber dem ursprünglichen Bestand an Definitionen erweiterte Textfassung bot, dazu verleiten ließ, dem in seiner Ausgabe abgedruckten Text weitere Definitionen hinzuzufügen, bei denen es sich in der Mehrzahl um Zitate aus anderen medizinischen Schriften, hauptsächlich aus den Werken Galens, handelt. Selbst wenn man Chartier keine unlauteren Absichten unterstellt, sondern davon ausgeht, daß er den Nutzen der von ihm gedruckten Texte vermehren wollte, so haben wir es hier doch eindeutig mit Textfälschungen zu tun, die in unseren Editionen als solche nachzuweisen und aus den Texten zu eliminieren sind.

VII

TIZIANO DORANDI

GLI STUDI ERCOLANESI DI HERMANN DIELS

I. PREMESSA

L'impressione che si riporta, a una sommaria lettura della bibliografia di Hermann Diels, pubblicata da W. Burkert alla fine dell'Introduzione alla ristampa delle *Kleine Schriften zur Geschichte der antiken Philosophie*¹, è che gli studi sui papiri della biblioteca di Filodemo a Ercolano ebbero un ruolo limitato nella vasta produzione scientifica dello studioso e furono concentrati soprattutto negli ultimi anni della sua vita. I due lavori di maggior respiro sui papiri ercolanesi — l'edizione dei libri I e III del Περὶ θεῶν di Filodemo — risalgono agli anni della prima Guerra mondiale (1915-1916). Ma si tratta di una impressione che può trarre in inganno. Se non ci si limita, infatti, a una scorsa superficiale dei titoli riportati nella muta lista bibliografica e si cominciano a sfogliare e a leggere gli articoli e i libri del Diels, l'immagine cambia. Si realizza, innanzitutto, che l'interesse per quei papiri fu vivo nel Diels durante una larga parte della sua attività scientifica e che i suoi contributi testuali e esegetici sono molto più vasti di quanto non si potesse a prima vista supporre. Questa constatazione trova una conferma nella recente pubblicazione del Carteggio di Diels con Theodor e Heinrich Gomperz².

Un parallelo fra l'approccio di Diels e quello di Theodor Gomperz ai testi della biblioteca di Ercolano è ricco di sugge-

¹ p.XIV-XXVI.

² DGG. Cf. anche W.M. CALDER III — M. BRAUN, in QS 45 (1997), 173-184.

stioni. Per Gomperz, la papirologia ercolanese costituì un campo di ricerca dominante che lo occupò durante tutta la vita, sul quale esercitò una specie di monopolio e nel quale divenne per decenni una autorità incontrastata³. Egli può essere, sotto questo aspetto, comparato a studiosi come Wilhelm Crönert o Robert Philippson. Diels — come il suo maestro, Hermann Usener, o come Franz Bücheler e il suo coetaneo Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff⁴ — si trovò spesso confrontato con quei papiri carbonizzati, ne affrontò le asperità, cercò di ricostruirne il contenuto con acume e perizia, ma non li considerò mai oggetto predominante delle proprie indagini. Diels, come Gomperz e Bücheler, ma a differenza di Usener e Wilamowitz, ebbe comunque anche l'audacia di pubblicare due libri filodemei pur nella consapevolezza dei rischi che tale impresa comportava per chi non avesse la possibilità di collazionare gli originali e si fidasse solo degli apografi napoletani e oxoniensi.

Ho scelto di presentare i contributi del Diels alla papirologia ercolanese seguendo l'ordine cronologico della loro pubblicazione e tenendo come falsariga quelle sezioni del Carteggio con i due Gomperz dove è questione dei papiri. Mi limito, per ragioni di spazio e di tempo, a analizzare solo alcuni passi più significativi confrontandoli con i risultati della moderna ricerca. Questo al fine di mettere meglio in risalto il valore 'storico' delle indagini del Diels e il progresso che la rinnovata autopsia dell'originale ha eventualmente apportato alla ricostruzione e alla comprensione di quei testi.

II. GLI ESORDI

Il primo articolo pubblicato da Diels su un papiro ercolanese risale al 1878 e nasce in margine alla redazione dei *Doxographi*

³ Cf. Th. GOMPERZ, *Eine Auswahl herkulanischer kleiner Schriften (1864-1909)*, hrsg. von T. DORANDI (Leiden 1993), p.XI-XXII.

⁴ Cf. M. GIGANTE, *La Germania e i Papiri Ercolanesi* (Heidelberg 1988), 20-40.

*Graeci*⁵. Il Carteggio con Gomperz mette ora in evidenza che Diels aveva cominciato a occuparsi dei testi ercolanesi già nel 1875 spinto dalla lettura di alcuni scritti del Gomperz con il quale era in corrispondenza almeno fin dagli inizi del 1871. In una lettera del 31 dicembre 1875⁶, Diels discute con ricchezza di dettagli il problema del trattamento dello iato in Filodemo ponendolo a confronto con la pratica comune a Plutarco e a Galeno⁷. Filodemo, nonostante il suo stile sciatto, evita lo iato più o meno come Plutarco; si deve dubitare dunque delle integrazioni che danno luogo a iato⁸. A margine delle sue note, Diels suggerisce anche un manipolo di integrazioni alternative a quelle proposte al fine di eliminare lo iato. Gomperz apprezzò le osservazioni del giovane studioso e con una lettera "molto lusinghiera" gli propose di stamparle in appendice a suo prossimo articolo sui papiri ercolanesi, ma Diels reclinò cortesemente l'invito⁹.

In una successiva lettera del 4 maggio 1876, Diels comunica al Gomperz una serie di congetture al *De pietate* e alla *Stoicorum historia* di Filodemo¹⁰. Importanti sono la proposta di integrazione del nome di Ermarco in un luogo del *De pietate*: "E[ρμαρ]|χος θ' ὁμ[οί]ως e la relativa proposta sulla corretta possibilità che qui Filodemo si rifacesse all'opera di Ermarco Πρὸς Ἐμπεδοκλέα¹¹. Le note sulla *Stoicorum historia* nascono

⁵ Berolini 1879.

⁶ *DGG* 3 p.6-11.

⁷ La ricerca era nata in margine alla dissertazione di H. VON ROHDEN, *De mundi miraculis quaestiones selectae* (Bonnae 1875) citata in una nota marginale alla lettera (*DGG* p.7 n.36) e in *DUZ* I 55 p.108.

⁸ Diels discute dello iato in Filodemo anche in una lettera scritta a Usener nella stessa data e pubblicata in *DUZ* I 55 p.108. La questione lo interessò a più riprese: cf. *Hermes* 13 (1878), 2; *DLZ* 7 (1886), 515; *Philodemos Über die Götter erstes Buch*. Griechischer Text und Erläuterung von H. DIELS, Abh. Preuß. Akad. Wiss. 1915 (Berlin 1916), Nr. 7, 3 n.5; *SB* 1916, 892-893 (= *KS* 294-295).

⁹ Cf. la lettera a Usener del 27 I 1876 pubblicata in *DUZ* I 57 p.113.

¹⁰ *DGG* 4 p.12-14.

¹¹ *PHerc.* 1077 col. IV 27-28 = 1099-1100 Obbink (Ermarco fr.27 Longo). *DG* 127 n.1.

in margine alla recensione di Gomperz all'edizione di Comparetti uscita nella *Jenaer Literaturzeitung* del 1875¹².

Una lettera del 17 aprile 1877¹³ contiene, *in nuce*, due integrazioni di Diels a testi ercolanesi che saranno poi pubblicate in *Hermes* del 1878: lo studioso si sofferma su un passo del *De pietate* e sul titolo del *De bono rege secundum Homerum* di Filodemo.

Nella lettera del 11 dicembre 1877, Diels discute dell'articolo, *Anaxarch und Kallisthenes*, uscito nelle *Commentationes philologicae in honorem Theodori Mommsen*¹⁴. Qui Gomperz aveva divulgato un brano del *De vitiis* di Filodemo (*PHerc.* 1675 col. IV 34-V 9) che contiene un aneddoto relativo al filosofo democriteo Anassarco di Abdera e a Alessandro Magno. Diels si sofferma su alcune difficoltà testuali e sul senso dell'aneddoto, che gli resta oscuro.

Nel 1878, Diels pubblica, per la prima volta, tre congetture a papiri ercolanesi¹⁵.

La prima ha come oggetto un passo del *De pietate* filodemeo, che tramanda una citazione dal Περὶ θεῶν dello stoico Perseo, che riferisce, a sua volta, il pensiero di Prodicò¹⁶: Diels interviene all'inizio della col. III del *PHerc.* 1428 (ll. 1-3) proponendo: ἀπ[ί]θανα λέγ[η]ι | φαίνεσθαι τὰ περὶ <τοῦ> | τὰ τρέφοντα. L'aggiunta del <τοῦ> gli consente di evitare quella <κατὰ τά>, prima di ὑπὸ Προδίκου alla l. 6, suggerita da Gomperz. La restituzione del Diels è confermata da Henrichs in seguito alla revisione del papiro¹⁷.

¹² D. COMPARETTI, "Papiro ercolanese inedito", in *RFIC* 3 (1875), 449-555. Cf. Th. GOMPERZ, in *JLZ* 2 (1875), 603-608. Altre congetture di Diels alla *Stoic. hist.*, ho pubblicate in M. CAPASSO — E. PUGLIA (edd.), *Scritti B. Iezzi* (Sorrento 1994), 294.

¹³ *DGG* 5 p.15-19.

¹⁴ Berolini 1877, 471-480. Il passo sarà riproposto in *DK* 72 A 7 (= Anaxarchus fr.19A Dorandi) sulla base della nuova edizione di W. CRÖNERT, *Kolotes und Menedemos* (Leipzig 1906), 187 s.v. Anaxarchos.

¹⁵ "Atacta", in *Hermes* 13 (1878), 1-3.

¹⁶ *PHerc.* 1428 col. II 28-III 13 (13-14 Henrichs). Il passo è ristampato nei *DG* 544 e in *DK* 84 B 5 (= *SVF* I 448).

¹⁷ A. HENRICHS, "Die Kritik der stoischen Theologie im *PHerc.* 1428", in *CronErc* 4 (1974), 13-14 e ID., "Two Doxographical Notes: Democritus and Prodicus on Religion", in *HSCP* 79 (1975), 116 n.81.

La seconda congettura riguarda ancora il *De pietate*, in dissenso con Bywater, editore di Eraclito¹⁸. Diels scorge un riferimento a due celebri frammenti eraclitei già noti attraverso la testimonianza di Ippolito¹⁹ in un brano dello scritto filodemeo²⁰. Gomperz si era limitato a integrare parzialmente le ll. 2-4 e 7 di quel frammento (ὥς φη|σι[ν κεραυνὸς | π[άντ' οἰα]κίζει καὶ — εἶναι νύκ[τ-]) e aveva riprodotto il resto nella *adnotatio*. Diels, non solo conferma l'integrazione κεραυνὸς | π[άντ' οἰα]κίζει, ma suggerisce anche di completare le linee seguenti con il parallelo di Ippolito: τὰ ἐ]ναντί[α τὸν] | θε[ὸν εἶ]ναι νύκ[τα | ἡμέραν πόλεμον εἰρήνην ... Su quel testo, lo studioso ritornò in occasione dell'edizione dei *Vorsokratiker*, a partire dalla revisione del papiro che gli era stata comunicata dal Crönert, e suggerì con qualche incertezza²¹: “κεραυνὸς π[άντ' οἰα]κίζει” καὶ Ζ[εὺς· συμβ]αίνει δὲ κα[ὶ τὰ]ναντί[α τὸν] θε[ῶ]ν εἶ]ναι νύκ[τα ἡμέραν πόλεμον εἰρήνην ... Un progresso nella restituzione del passo hanno ottenuto, in tempi recenti, West e Henrichs grazie a una rinnovata autopsia del papiro²²: “κεραυνὸς | π[άντ' οἰα]κίζει καὶ | Ζ[εὺς]”. ἀποφ]αίνει δὲ κα[ὶ τὸ τὰ]ναντί[α] | θεοῦ[ς εἶ]ναι, νύκ[τα | ἡμέραν ... Un paio di punti della loro proposta ha, comunque, messo in discussione Capasso. Egli dubita dell'integrazione καὶ Ζ[εὺς di Diels, perché considerazioni di “ordine contenutistico e formale ... impediscono di riferire la menzione della divinità all'Efesio” e suppone che il nome di Zeus risalga a Filodemo o alla sua fonte stoica²³. Critica anche θεοῦ[ς integrato da Henrichs e ritiene,

¹⁸ Cf. già in *JLZ* 4 (1877), 394.

¹⁹ *HIPPOL. haer.* 9, 10 (*DK* 22 B 67 e 64).

²⁰ *PHerc.* 1428 fr.17 (70 Gomperz).

²¹ *DK I* p.165, ad 22 B 67.

²² M.L. WEST, *Early Greek Philosophy and the Orient* (Oxford 1971), 134 n.1, 142, 144, e A. HENRICHs, “Two Doxographical Notes”, 94 n.10. La congettura ἀποφ]αίνει è di A. SCHOBBER, *Philodemi De pietate pars prior* (Diss. Königberg 1923) ora in *CronErc* 18 (1988), 114; essa è stata indipendentemente riproposta da West.

²³ M. CAPASSO, “Epicureismo e Eraclito”, in *Comunità senza rivolta* (Napoli 1987), 87-94. Ma, si noti bene, nell'edizione di Diels, la citazione eraclitea è limitata a “κεραυνὸς π[άντ' οἰα]κίζει”; καὶ | Ζ[εὺς vi è inserito da West e Henrichs.

da un punto di vista paleografico, “non improponibile” θε[ῖον del Crönert²⁴.

Il terzo *atacton* discute del titolo del *PHerc.* 1507. L'integrazione del Diels: Φι[λο]δῆμ[ου] περὶ τοῦ καθ' Ὀμ[ηρον] ἀγα[θοῦ] β]ασ[ιλέως] è confermata dalla autopsia dell'originale e rimpiazza con eleganza la goffa proposta dell'*editor princeps*, S. Cirillo (1844): περὶ τοῦ καθ' Ὀμ[ηρον] ἀγα[θοῦ] λαῶ, “de eo quod iuxta Homerum est bonum populo”. La corretta restituzione del titolo era occorsa, indipendentemente a quanto sembra, anche al Comparetti²⁵.

III. I DOXOGRAPHI GRAECI

Un apporto sostanziale alla papirologia ercolanese, Diels offrì l'anno successivo (1879) con la pubblicazione dei *Doxographi Graeci*. Una ampia sezione di quest'opera mette a confronto l'*excursus* dossografico, per bocca dell'epicureo Velleio, nel I libro del *De natura deorum* di Cicerone e larghi brani del *De pietate* di Filodemo²⁶. In entrambi gli autori si legge un resoconto delle varie opinioni sugli dèi professate dai filosofi, da Talete fino a Diogene di Seleucia. Già dalla prima pubblicazione dell'opera filodemea, la critica aveva messo in evidenza, accanto alle molteplici differenze, la ricca serie di corrispondenze che l'avvicinavano ai capitoli ciceroniani. Nelle pagine dell'introduzione ai *Doxographi*, Diels affronta il problema del titolo e della paternità dello scritto ercolanese e discute il problema delle sue fonti e di quelle del I libro del *De natura deorum* di

²⁴ M. CAPASSO, “Epicureismo e Eraclito”, 94 n.154. W. CRÖNERT (ap. A. SCHÖBER). Capasso ha letto sul papiro: ΘΕ[.]Ο[.]ΙΝΑΙ.

²⁵ D. COMPARETTI, “Relazione sui papiri ercolanesi”, in *Atti Accademia dei Lincei*, Cl. sc. mor., st. e filol. III 5 (1880), 20 n° 17 (poi in D. COMPARETTI - G. DE PETRA, *La Villa ercolanese dei Pisoni. I suoi monumenti e la sua biblioteca* [Torino 1883; rist.an. Napoli 1972], 73 n° 17). Cf. Filodemo. *Il buon re secondo Omero*. Edizione, trad. e commento a cura di T. DORANDI (Napoli 1982), 209.

²⁶ DG 529-550: C^{ic.}*nat.deor.* 1, 25-41 e P^{HLd.}*De pietate*, *PHerc.* 1428. Cf. *Aëtiana* 79-80.

Cicerone²⁷. Contro l'ipotesi dei primi editori del testo ercolanese — che lo avevano attribuito a Fedro epicureo e intitolato Περὶ φύσεως θεῶν — Diels ne difende (con Nauck e Gomperz) la paternità filodemea e ne individua il contenuto in una trattazione sulla εὐσέβεια: siamo di fronte dunque a un libro dell'opera *Sulla pietà* di Filodemo di Gadara (il cui titolo era Φιλοδήμου Περὶ εὐσεβείας). Tutte le difficoltà trovavano la loro origine nella estrema frammentarietà della *subscriptio* del rotolo, della quale restano solo le tracce iniziali del nome dell'autore e del titolo dell'opera²⁸. Diels rifiuta altresì l'opinione dominante che il *De pietate* di Filodemo era la fonte del *De natura deorum I* di Cicerone. Le somiglianze fra i due libri sono palmari, ma vi sono anche alcune differenze capitali che fanno escludere una derivazione sia di Cicerone da Filodemo sia di Filodemo da Cicerone. In particolare, Diels notava che Cicerone non si era limitato a esporre le varie opinioni dei filosofi, ma le aveva criticate mettendole in ridicolo. Con 'perpetua maledicentia', Cicerone aveva trattato le dottrine filosofiche senza alcuna preoccupazione storica e vi aveva introdotto evidenti contraddizioni e forzature, che mancano nelle pagine filodemee. Si deve pertanto escludere — sostiene il Diels — che modello di Cicerone sia stato Filodemo. Una soluzione potrebbe essere quella di una fonte comune a Cicerone e Filodemo che Diels indica nel perduto trattato di Fedro epicureo intitolato Περὶ θεῶν un cui esemplare Cicerone sembra avesse richiesto a Attico di procurargli durante la stesura del *De natura deorum*²⁹. Cicerone seguì tuttavia anche una seconda fonte da cui derivò il tono decisamente

²⁷ DG 121-132.

²⁸ Cf. A. HENRICH, "Die Kritik der stoischen Theologie", 8-10 e Philodemus. *On Piety*. Part 1. Edited by D. OBBINK (Oxford 1996), 88-99.

²⁹ Cic. *Att.* 13, 39, 2: *Libros mihi de quibus ad te antea scripsi velim mittas et maxime Φαίδρου †ΠΕΡΙΟΣΩΝ et ΠΑΛΛΙΔΟΣ†*. Il passo è corrotto e non ancora sanato in maniera soddisfacente. D. OBBINK (ed.), Philodemus. *On piety*, 22 scrive Περὶ θεῶν (Victorius) et <Διογένους περι> (Shackleton Bailey) Πάλλιδος (Orelli); a 96 n. 2 è tuttavia più cauto: Περὶ θεῶν et †ΠΑΛΛΙΔΟΣ†. K. SUMMERS, "The books of Phaedrus requested by Cicero (*Att.* 13.39)", in *CQ* 47 (1997), 309-311 propone Περὶ ὁσίων e Περὶ φιλίας.

polemico della propria esposizione: essa può essere individuata in Zenone Sidonio, il maestro di Filodemo. In tal modo si spiegherebbero bene le somiglianze e le divergenze esistenti fra le due opere di Filodemo e Cicerone. Mentre, infatti, Filodemo aveva mantenuto la raffinata amabilità di Fedro, Cicerone l'aveva manipolata espressamente suggestionato dalla astiosa vena polemica che caratterizzava la produzione di Zenone, sia per ignoranza sia con evidente malevolenza antiepicurea per fare così apparire fin troppo facili le critiche sollevate dall'"epicureo" Velleio. Ma tutto questo ragionamento appariva a Diels troppo congetturale; più verisimile egli credeva l'idea che, almeno per le opinioni dei filosofi più antichi, quelli cioè le cui opere non si leggevano più direttamente alla sua epoca, Cicerone avesse utilizzato un compendio delle *Φυσικαὶ δόξαι* di Teofrasto messo insieme da uno stoico del I sec. a.C.³⁰ Cicerone non si era contentato di una pura e semplice riproposizione di questo compendio, ma lo aveva ampliato e talvolta frainteso e ne aveva stravolto il senso assumendone il contenuto in una prospettiva polemico-sistemica.

Non entro in merito a questo ultimo problema perché una sua discussione esula dal campo della mia indagine, ma vorrei dire qualcosa sull'ipotesi relativa a Fedro e Zenone quali modelli di Filodemo e Cicerone. Essa venne, a più riprese, combattuta da Philippson che ripropose, con nuovi argomenti la vecchia teoria che fonte di Cicerone fosse Filodemo³¹. Philippson mise bene in evidenza che Filodemo, nei suoi scritti, fu lui stesso privo di rispetto e villano nei confronti dei propri avversari³². Le divergenze tra l'esposizione che leggiamo in Cicerone e quella di Filodemo veniva spiegata dal Philippson presupponendo l'esistenza di un compendio delle opere teolo-

³⁰ DG 127-129.

³¹ R. PHILIPPSON, "Zur epikureischen Götterlehre", in *Hermes* 51 (1916), 606-608 (= *Studien zu Epikur und den Epikureern* [Hildesheim 1983], 128-130); ID., "Die Quelle der epikureischen Götterlehre in Ciceros erstem Buche de natura deorum", in *SO* 19 (1939), 15-40 (= *Studien*, 249-274).

³² "Die Quelle", 28-30 (= *Studien*, 262-264).

giche filodemee (*Περὶ εὐσεβείας* e *Περὶ θεῶν*) preparato dall'autore stesso e messo amichevolmente a disposizione di Cicerone per la stesura del discorso di Velleio. Philippson credette addirittura che resti di questo compedio fossero da ravvisare nel *PHerc.* 1077 (*Περὶ εὐσεβείας*) e nei frammenti dell'opera filodemea conservata nel *PHerc.* 168³³. L'infondatezza di questa congettura è già stata rilevata³⁴ e l'ipotesi del Diels di una fonte comune si va oggi affermando. Incertezze permangono, semmai, nell'individuazione del nome dell'autore o degli autori: Fedro e Zenone, entrambi ascoltati da Cicerone durante il suo soggiorno di studio a Atene, o il poligrafo Apollodoro Κηποτύρανος?³⁵ Secondo Wolfgang Schmid, questa fonte comune risalirebbe verso la fine del II o inizio del I secolo a.C.: "Die so rekonstruierte Philodemquelle wird man als eine Art Sammelbecken ansehen dürfen, das die damals auf dem Felde der Götterkritik erreichbaren Materialien nicht nur des Kepos selbst..., sondern auch anderer philosophischer Richtungen in sich vereinte"³⁶. È, a mio avviso, la soluzione più plausibile; ma la questione dell'identificazione del suo autore dovrà essere ripresa alla luce della rinnovata ricostruzione dei rapporti che legarono Filodemo al suo maestro Zenone Sidonio e a Fedro³⁷.

³³ "Die Quelle", 38-39 (= *Studien*, 272-273).

³⁴ A. HENRICHs, "Die Kritik der stoischen Theologie", 9 n.28. Cf. T. DORANDI, "Filodemo: gli orientamenti della ricerca attuale", in *ANRW* II 36, 4 (Berlin-New York 1990), 2354.

³⁵ A.S. PEASE, *Marci Tulli Ciceronis De natura deorum libri III* (Cambridge, Mass. 1955-1958), I 39-42 presenta un resoconto dettagliato della questione relativa alle fonti di questa sezione del *De natura deorum*. Cf. A. HENRICHs, "Die Kritik der stoischen Theologie", 9-10 e D. OBBINK (ed.), *Philodemus. On Piety*, 96-99.

³⁶ W. SCHMID, "Epikur", in *RAC* V (1961), 706 (= *Ausgewählte philologische Schriften* [Berlin-New York 1984], 172). Cf. anche lo stemma tracciato da A. HENRICHs, "Philodems 'De Pietate' als mythographische Quelle", in *CronErc* 5 (1975), 7. Una fonte comune è ammessa anche da R. MCKIRAHAN, "Epicurean Doxography in Cicero 'De natura deorum' Book I", in *Epicureismo greco e romano*, a cura di G. GIANNANTONI — M. GIGANTE (Napoli 1996), II 874-878.

³⁷ Cf. T. DORANDI, "Lucrèce et les Épicuriens de Campanie", in *Lucretius and his Intellectual Background*, edited by K.A. ALGRA - M.H. KOENEN - P.H. SCHRIJVERS (Amsterdam 1997), 35-48.

Le pagine dove il testo di Cicerone è confrontato con quello di Filodemo sono precedute da un *Supplementum de Philodemo*: esso consta di un lungo estratto da una lettera di Theodor Gomperz, che Diels aveva fatto in tempo a aggiungere sulle terze bozze dei *Doxographi*³⁸. In questa lettera, Gomperz discute i problemi cruciali relativi allo scritto filodemeo: l'opera era divisa in due parti, una critica e una dogmatica corrispondenti a due libri; si conserva il finale del I libro; è molto probabile che essa fosse limitata a due libri soltanto. L'ipotesi che si tratti di resti del Περὶ θεῶν di Fedro è insostenibile; il suo autore è Filodemo e il titolo Περὶ εὐσεβείας.

Il testo del Περὶ εὐσεβείας pubblicato da Diels è essenzialmente quello del Gomperz: a parte la congettura già pubblicata in *Hermes*, si segnalano solo tre minimi interventi³⁹.

IV. INTERLUDIO

I principali risultati concernenti i papiri ercolanesi divulgati nell'articolo "Stichometrisches" del 1882⁴⁰, Diels aveva già discussi a lungo col Gomperz in cinque lettere datate rispettivamente 10, 15, 19 giugno, 7 luglio 1880 e 6 marzo 1882⁴¹. Il punto di partenza del dibattito è il nome di un certo Marco che si legge, scritto in caratteri corsiveggianti, nel margine inferiore della col. XXXII del *PHerc.* 336/1150 (Polistrato, *Sul disprezzo irrazionale*) e nel margine della penultima colonna del *PHerc.* 1149/993 (Epicuro, *La natura II*). Il Gomperz sosteneva che, in entrambi i luoghi, bisognava restaurare il nome Μάρκου ὁ Κυαστίου e riteneva che, essendo la scrittura delle

³⁸ DG 529-530. Diels l'aveva ricevuta alla fine del 1878 come si deduce dalla lettera di ringraziamento scritta al Gomperz il 30 XII 1878 (DGG 12 p.28) e da un'altra lettera scritta il medesimo giorno a Usener (DUZ I 88, p.175).

³⁹ DG 533 b 7 (in apparato); 542 b 4-5 (negli *Addenda*, 854); 545 b 21. Sugli ultimi due luoghi, cf. A. HENRICH, "Die Kritik der stoischen Theologie", 32.

⁴⁰ *Hermes* 17 (1882), 382-384.

⁴¹ DGG 14-17, p.31-37; 23, p.46-47.

due sottoscrizioni del tutto differente da quella dei due rotoli, questo Κυάστιος fosse il vecchio proprietario dei volumi, passati poi nella biblioteca di Filodemo. Diels divinò che la forma corretta del nome è Marco Ottavio: Μάρκου Ὀκτα[ου]ίου⁴². Lo studioso era arrivato a questa scoperta a partire dalla *subscriptio* di un altro papiro (*PHerc.* 1426: Filodemo, *Retorica III*) in cui leggeva: Ποσειδῶνακτος τοῦ Βίτωνος. Diels è incerto se in Poseidonax sia da ravvisare lo scriba oppure il proprietario del rotolo: a favore della prima possibilità, richiama l'identità del *ductus* della sottoscrizione e del resto del volume; a favore della seconda, l'analogia con la sottoscrizione in cui compare il nome di Marco Ottavio. Quest'ultimo personaggio non era lo scriba dei due rotoli, né si può decidere se trovò quei rotoli nella biblioteca di Ercolano o se fosse il proprietario della Villa⁴³.

Nel medesimo articolo, Diels si sofferma anche sulla *subscriptio* del *PHerc.* 1414 (Φιλοδήμου περὶ χάριτος)⁴⁴. Contro Birt⁴⁵, fa notare che la giusta lezione κολλήματα (in luogo dell'incomprensibile χαρήματα) era già stata restituita dal Gomperz sul fondamento degli apografi oxoniensi di quel papiro⁴⁶.

Nello stesso anno, in una recensione all'*Antigonos von Karystos* di Wilamowitz, Diels propose, *en passant*, una infelice integrazione a un passo del IV libro del *Περὶ ποιημάτων* di Filodemo (*PHerc.* 207)⁴⁷.

⁴² "Stichometrisches", 384. Il faticoso cammino per arrivare a questa lezione si ricostruisce grazie alla corrispondenza con Gomperz.

⁴³ La questione dell'identità dei due personaggi ha fatto scorrere già troppo inchiostro. Vedi, da ultimo, il dibattito fra B. HEMMERDINGER e M. CAPASSO, in *Eikasmos* 5 (1994), 277-279; 6 (1995), 183-189 e 7 (1996), 165 (con discussione della precedente bibliografia).

⁴⁴ "Stichometrisches", 382-383. L'esegesi della sottoscrizione non è pacifica: cf. T. DORANDI, in *Miscellanea papyrologica*, a cura di M. CAPASSO - G. MESSERI SAVORELLI - R. PINTAUDI (Firenze 1990), 73-74; E. PUGLIA, in *CronErc* 20 (1990), 61-64; T. DORANDI, in *CronErc* 21 (1991), 108 e E. PUGLIA, in *ZPE* 119 (1997), 127.

⁴⁵ TH. BIRT, *Das antike Buchwesen in seinem Verhältnis zur Litteratur* (Berlin 1882), 187-188. Che la polemica sia diretta contro Birt si apprende da *DGG* 47.

⁴⁶ Th. GOMPERZ, in *ZCEG* 18 (1867), 210 n.3 (= *Auswahl*, 48 n.3): nella lettera citata, Diels scrive erroneamente 214.

⁴⁷ *DLZ* 3 (1882), 605. Cf. T. DORANDI, in *MH* 51 (1994), 9 n.26.

Tra il 1883 e il 1897, i contributi ercolanesi sono scarsi. Posso segnalare tre brevi recensioni e un qualche sporadico accenno nella corrispondenza con Gomperz.

In una lettera del 3 settembre 1882, Diels si informa dal Gomperz della sua edizione dell'*Academicorum historia* di Filodemo e gli prospetta un articolo su Empedocle ancora informale⁴⁸. Al medesimo articolo accenna in un'altra lettera del 31 dicembre 1883, dove chiede al Gomperz se possiede una copia dell'apografo oxoniense di una colonna del *PHerc.* 1012, dove sono conservati due versi nuovi di Empedocle⁴⁹. Un contributo complessivo sul nuovo distico empedocleo vedrà la luce solo nel 1897⁵⁰.

In una lettera datata 8 marzo 1885⁵¹, Diels ringrazia il Gomperz per avergli mandato il volumetto *Zu Philodem's Büchern von der Musik: Ein kritischer Beitrag*⁵² — una discussione critica dell'edizione del *Περὶ μουσικῆς* di Filodemo curata da J. Kemke⁵³ — e propone un paio di integrazioni rimaste finora ignote. In un'altra lettera del 20 aprile 1891⁵⁴, prende spunto dalla lettura della memoria di Gomperz, *Philodem und die ästhetischen Schriften der herculanischen Bibliothek*⁵⁵ per ribadire, tra l'altro, contro il collega che lo aveva criticato, la sua posizione relativa alle regole della divisione sillabica quale elemento fondamentale per la ricostruzione dei mutili resti ercolanesi⁵⁶.

⁴⁸ DGG 25 p.49. Gomperz progettava un'edizione dell'*Academicorum historia*, ma vi rinunciò infine e passò tutto il materiale al suo discepolo S. MEKLER, che la pubblicò nel 1902: cf. Filodemo. *Storia dei filosofi. Platone e l'Academia*. Edizione, trad. e commento a cura di T. DORANDI (Napoli 1991), 113-114.

⁴⁹ DGG 31 p.55-56 (= *Vors.* 31 B 142). Cf. "Gorgias und Empedokles", in *SB* 1884, 366 n.2 (= *KS* 182 n.2).

⁵⁰ Vedi *infra*, p.239-240.

⁵¹ DGG 33 p.57.

⁵² Wien 1885 (= *Auswahl*, 111-150).

⁵³ Lipsiae 1884.

⁵⁴ DGG 57 p.90-91.

⁵⁵ *Sitzb. Akad. Wiss. Wien*, Philos.-hist. Cl., 123 (1891), 1-88 (= *Auswahl*, 163-252).

⁵⁶ Diels si riferisce alla n.1 di p.26 (= *Auswahl*, 190 n.1). Nella lettera scrive, per errore, 27. Il motivo del dissenso era stata la recensione di Diels all'edizione del *De morte* di Filodemo curata da S. MEKLER, "Φιλῶδημος Περὶ θανάτου δ'.

Nel frattempo, Diels aveva recensito, sulle colonne della *Deutsche Literaturzeitung* del 1886 l'edizione del Περὶ θανάτου di Filodemo pubblicata dall'allievo di Gomperz, S. Mekler⁵⁷ e i *Fragmenta Herculanensia* di W. Scott⁵⁸. Nella medesima rivista rese conto anche dei *Thirty-six engravings of texts and alphabets from the Herculanean Fragments*⁵⁹.

V. EMPEDOCLE

Nei *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie* del 1897, usciva la memoria "Über ein Fragment des Empedokles"⁶⁰. Oggetto dell'indagine erano due versi nuovi di Empedocle citati in un'opera conservata anonima e anepigrafa nel *PHerc.* 1012⁶¹. Diels ne attribuiva la paternità a Filodemo, ma essa è stata convincentemente rivendicata a Demetrio Lacone (un epicureo del II sec. a. C.) dal Crönert⁶². Demetrio Lacone aveva richiamato i due versi di Empedocle, insieme a un distico di Callimaco⁶³, in una sezione del libro dove discute dello σχῆμα ἀπὸ κοινοῦ. Le due citazioni poetiche permettevano a Demetrio di illustrare le due forme della struttura sintattica

Philodemos Ueber den Tod viertes Buch", in *Sitzb. Akad. Wiss. Wien, Philos.-hist. Cl.* (1885), 305-354. Diels aveva già accennato alla questione in una lettera a Gomperz del 28 VII 1886 (*DGG* 37 p.63-64).

⁵⁷ *Op. cit.*: cf. H. DIELS, in *DLZ* 7 (1886), 515-516.

⁵⁸ Oxford 1885: cf. H. DIELS, in *DLZ* 7 (1886), 1302-1303.

⁵⁹ Oxford 1891: cf. H. DIELS, in *DLZ* 12 (1891), 1023.

⁶⁰ *Philos.-hist. Cl.*, 1062-1073 (= *KS* [Diels] 147-158).

⁶¹ *PHerc.* 1012 col. XL Puglia.

⁶² "Über ein Fragment des Empedokles", 1064 (= *KS* 149). Cf. W. CRÖNERT, *Kolotes und Menedemos*, 115-121, che convinse H. DIELS, in *SB* 1916, 888 n.2 (= *KS* 290 n.2). Il testo è stato riproposto con una traduzione italiana e un ricco commentario da E. PUGLIA, Demetrio Lacone. *Aporie testuali ed esegetiche in Epicuro* (Napoli 1988), 167-168 (testo), 192 (traduzione) e 252-256 (commento).

⁶³ *CALL.epigr.* 7, 3-4: ἄλλων μὲν κήρυκες ἐπὶ βραχῶν οὐνομα καιρὸν | φθέρζονται, κείνου δ' Ἑλλάς ἀεὶ σοφίην. Il distico callimacheo, di cui sul papiro si legge solo l'ultima parola (σοφίην), era già stato individuato dal Diels in una lettera a Gomperz del 30 IX 1893 (*DGG* 72 p.107).

ἀπὸ κοινοῦ: il distico callimacheo è, infatti, un esempio di ‘schema alcmanico’ (il verbo è espresso nella prima frase, al plurale), mentre quello di Empedocle è un esempio di ‘schema pindarico’ (il verbo è espresso nella seconda frase, al singolare).

Il testo del secondo verso di Empedocle è tramandato in pessime condizioni e Diels si impegnò, a più riprese, nel tentativo di un suo restauro⁶⁴. Lo studioso poté giovare degli apografi napoletano e oxoniense della colonna, cui affiancò, in un primo momento, “als drittes und wichtigstes *instrumentum recensiois*”, la collazione di quel passo eseguita da Girolamo Vitelli con l’aiuto del disegnatore dell’Officina dei Papiri napoletana, Luigi Corazza⁶⁵. In un secondo momento, il testo fu di nuovo collazionato per lui dal Crönert, dal Sudhaus e dal Vogliano⁶⁶.

Ritengo istruttivo ricostruire, seppure nelle grande linee, la successione degli interventi del Diels sul testo del frammento empedocleo.

Il primo verso venne restaurato da Diels in maniera corretta, con il parallelo di Hom. *Il.* 6, 248, già nel 1897:

τὸν δ' οὐτ' ἄρ τε Διὸς τέγροι δόμοι αἰγ[ιόχοιο]⁶⁷.

La situazione del secondo esametro è molto più complessa: a tutt’oggi, non è stata trovata una soluzione convincente.

Nell’articolo del 1897, Diels proponeva:

τέ[ρπον] ἄ[ν] οὐδ(ἐ) [αἰθῆρ ἦ κλαυ]στογό[νου πέδον αἴης].

⁶⁴ Oltre che in questo articolo e in “Gorgias und Empedokles”, ancora nei *PPF* 142, p.164 e in *DK* 68 B 142.

⁶⁵ “Über ein Fragment des Empedokles”, 1066-1067 (= *KS* 151-152). A p.1067 (= 152) riproduce i facsimili dei due apografi. Alle pp.1067-1068 (= 152-153), la collazione del Vitelli (quest’ultima è stata riproposta anche da M. GIGANTE, *Atakta* [Napoli 1993], 29-30).

⁶⁶ Si giovò della collazione del Crönert nei *PPF* p.164; di entrambe nelle prime tre edizioni dei *DK*. Per quella di Sudhaus, cf. E. PUGLIA (ed.), Demetrio Lacone. *Aporie testuali...*, 252. La collazione del Vogliano è riferita nei *Nachträge* alla quarta edizione dei *Vors.*, p.XXXIII.

⁶⁷ In “Gorgias und Empedokles”, 366 n.2 (= *KS* 182 n.2) aveva congetturato: τὸν δ' οὐ τάρπε Διὸς τέγροι δόμοι αἰγ[λήεντες].

Se, nei *Poetarum Philosophorum Fragmenta* (1901) pubblicava, molto più cautamente, lacunoso il secondo emistichio:

τέ[ρποι] ἄ[ν] οὐδὲ υ-υ-υ- τέγος -υ-υ-υ-

nella prima edizione dei *Vorsokratiker* (1903) si lasciò nuovamente tentare:

τέ[ρποι] ἄ[ν] οὐδ(ἐ) [αἰνῆς Ἐ]κ[άτ]ης τέγος [ἡλιτόποινον].

Un qualche progresso rappresentò la quarta edizione dei *Vorsokratiker* (1922), dopo che il Bignone aveva recuperato in nome di Ade nel primo emistichio, antitetico a Zeus del primo verso⁶⁸. Diels poteva anche contare su una nuova collazione del papiro fatta dal Vogliano: accettò il nome di Ade — ma corresse il bisillabo attico Ἄιδου con il quadrisillabo omerico Ἀἶδεω —, comprese che all'inizio dell'esametro si celava un οὐ]τε correlativo all'οὐ]τε del primo verso e integrò, dopo Ἀἶδεω, un ottimo δέ[χετ'. Pur con molte incertezze proponeva:

οὐ]τε ποτ' Ἀἶδεω δέ[χετ' ἡδ' οἰ]κτ[ρ]ῆς τέγος [αὐ]δ[ῆς].

Il testo è rimasto invariato nelle successive edizioni dei *Vorsokratiker*. Sul verso sono ritornati, in tempi recenti, Gallavotti e Puglia⁶⁹. Riferisco i risultati ultimi dei loro contributi, fondati entrambi su una rinnovata autopsia del papiro⁷⁰.

Gallavotti così propone di ricostruire il secondo esametro⁷¹:

οὐ]τε [κ' ἐ]ς Ἄιδου δέ[κτ' ἄρα χαλ]κ[εῖ]ης τέγος [αὐ]λ[ῆς].

⁶⁸ E. BIGNONE, *Empedocle* (Torino 1916), 505-507. Bignone integrava: κρούπ]τετ(αι) [οὐ]θ' Ἄιδου, mantenendo la forma attica bisillabica Ἄιδου.

⁶⁹ C. GALLAVOTTI, "Empedocle nei papiri ercolanesi", in *Homages à Cl. Préaux* (Bruxelles 1975), 155-157 e ID. (ed.), *Empedocle. Poema fisico e lustrale* (Verona 1975), 40, 224-225; E. PUGLIA (ed.), Demetrio Lacone. *Aporie testuali...*, 167-168, 192 e 252-256.

⁷⁰ G. ZUNTZ, *Persephone* (Oxford 1971), 228-229 (senza rivedere il papiro) suggeriva: οὐ]τε π[ο]θ' Ἄ(ι)δου δέ[χεται ...]κ[...].στέγος Il riferimento a Zuntz mi è stato segnalato dal Prof. W. Burkert.

⁷¹ C. GALLAVOTTI (ed.), *Empedocle. Poema fisico e lustrale*, 40. In "Empedocle nei papiri ercolanesi", 157 n.1, aveva suggerito alternativamente, per il finale del verso, χαλ]κ[εῖ]η στέγος [αὐ]δ[ῆ] vel [δ]σ[σ]η].

Con maggiore e encomiabile prudenza, Puglia così pubblica il verso:

οὐ]τε .[....]ο Ἄιδου δέ[χεται ..]κ[.]ης τέγος [...]λ[....]⁷².

Nella medesima opera, Demetrio citava ancora due versi di Empedocle già noti da altre fonti⁷³. In entrambi i casi, il Diels aveva dato la preferenza al testo nella tradizione parallela di Sesto Empirico (B 2, 1: κέκυνται “Variante [wie viele]”) e di Aristotele (B 100, 1: ὧδε δ’ ἀναπνεῖ πάντα καὶ ἐκπνεῖ πᾶσι λίφαιμοι: “Die Fassung und Form [sc. bei Dem.Lak.] ist durchweg schlechter als die Ar. überl.”). Gallavotti — seguito dal Puglia — difende la lezione di Demetrio: τέτανται in B 2, 1 e ὧδε δ’ ἀναπνείουσι καὶ ἐκπνείουσι λίφαιμοι in B 100, 1 (ἀναπνείουσι e ἐκπνείουσι sono due participi da intendere come dativi di comodo retti da τέτανται [v. 2]⁷⁴).

VI. I POETARUM PHILOSOPHORUM FRAGMENTA E I FRAGMENTE DER VORSOKRATIKER

Con la discussione dei frammenti di Empedocle ho già avuto modo di richiamare due fra le opere capitali del Diels che, pur non avendo come oggetto precipuo lo studio di papiri ercolanesi, ne tengono largo conto. Mi riferisco ai *Poetarum Philosophorum Fragmenta* (1901) e ai *Fragmente der Vorsokratiker*, usciti in prima edizione nel 1903 (Diels riuscì a prepararne, con la collaborazione di W. Kranz, quattro edizioni: la quarta è del 1922).

⁷² Il testo non è ancora sicuro: accanto a τέγος è possibile anche στέγος. Altre due proposte congetturali, meno convincenti, di N. van der Ben e M.R. Wright sono registrate nell'apparato dell'edizione di Puglia (168).

⁷³ DK 31 B 2, 1 (*PHerc.* 1012 col. LVII 1-5) e B 100, 1-2 (*PHerc.* 1012 col. LXV 1-6). Cf. H. DIELS, “Über ein Fragment des Empedokles”, 1072-1073 (= *KS* 157-158); C. GALLAVOTTI, “Empedocle nei papiri ercolanesi”, 153-155; ID. (ed.), *Empedocle. Poema fisico e lustrale*, 8, 64 e 254-255; E. PUGLIA (ed.), Demetrio Lacone. *Aporie testuali...*, 281-284 e 293-295.

⁷⁴ C. GALLAVOTTI, “Empedocle nei papiri ercolanesi”, 154.

Nelle pagine che seguono mi soffermo esclusivamente sui *Fragmente der Vorsokratiker*: elenco le testimonianze e i frammenti che Diels aveva recuperato dai papiri ercolanesi e indico accanto il riferimento aggiornato alla loro fonte nonché i più recenti contributi che ne hanno rinnovato la costituzione testuale⁷⁵. Il risultato sarà una messa a giorno di una sezione almeno dei *Vorsokratiker*, quella più bisognosa di cure in considerazione dei notevoli progressi della ricerca in questo campo di indagine⁷⁶. Rinuncio consapevolmente a integrare la lista con nuovi passi di autori presocratici scoperti dopo l'edizione di Diels⁷⁷.

Museo (DK 2)

B 12 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 433 col. IV 1-8

B 13 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1088 col. XII 18-25

B 14 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1428 col. VI 16-26; VII 18-21

Henrichs e *PHerc.* 1610 col. III 15-19⁷⁸

Epimenide (DK 3)

B 5 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 247 col. VI 1-7

B 7 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 247 col. Vb 6-9

B 8 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 433 col. VIb 10-25

B 9 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1088 col. VII 24-29⁷⁹

Fericide (DK 7)

B 13 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 247 col. VIa 14-22⁸⁰

⁷⁵ Un elenco dei luoghi ercolanesi nello Stellenregister di W. KRANZ, *Vors.* III, s.v. Demetrius Lacon, Epicurus, Philodemus e Volumina Hercul(anensia). Nel caso di brani tratti dal *De pietate* filodemeo, in attesa dell'edizione della seconda parte dell'opera annunciata da D. OBBINK, qualora singoli passi non siano stati riesaminati di recente, ho ritenuto utile rinviare alla vecchia dissertazione di A. SCHÖBER.

⁷⁶ Seguo la successione e la numerazione di DK.

⁷⁷ Un repertorio, da aggiornare, si trova nei miei *Testimonia Hercul(anensia)*, in *CPF I 1** (Firenze 1989), 1-78 (ordinato alfabeticamente).

⁷⁸ B 12: W. LUPPE, in *APF* 33 (1987), 84-85 — B 13-14: A. HENRICHs, "Die Kritik der stoischen Theologie", 16-18; ID., "Toward a New Edition of Philodemus' Treatise On Piety", in *GRBS* 13 (1972), 72-79.

⁷⁹ B 5: A. HENRICHs, "New Edition", 77-79 — B 8: A. SCHÖBER, 85 — B 9: A. SCHÖBER, 86.

⁸⁰ A. HENRICHs, "New Edition", 78-79 n.32.

Acusilao (DK 9)

- B 1 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1610 col. III 15-19
 B 5 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1088 col. VII 24-29
 B 6 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 247 col. I 12-20
 B 7 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 433 col. VIb 1-6
 B 8 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 247 col. II
 B 9 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 247 col. IVb 5-12
 B 9a — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 433 col. V 16-21
 B 9b — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 247 col. Vb 8-13
 B 9c — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 242 col. IVb 1-3
 B 10 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 433 col. VIII 1-12⁸¹

Anassimene (DK 13)

- A 9 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1428 fr. 8⁸²

Pitagora (DK 14)

- A 13 — *PHerc.* 1788 fr. 4
 A 14 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1428 fr. 10, 4-8⁸³

Senofane (DK 21)

- B 34 (Nachträge I p.491, 8) — Phld. *De Epicuro II*, *PHerc.* 1289 col. XXV Tepedino⁸⁴

Eraclito (DK 22)

- B 64 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1428 fr. 17, 3-4
 B 67 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1428 fr. 17, 4-7

⁸¹ B 1: A. HENRICHS, "New Edition", 78-79 n.32 — B 5: A. SCHOBER, 86 — B 6: A. SCHOBER, 82-83 — B 7: A. SCHOBER, 85 — B 8: W. LUPPE, in *Tyche* 10 (1995), 103-106 — B 9: W. LUPPE, in *Philologus* 129 (1985), 151 — B 9a: W. LUPPE, in *Philologus* 131 (1987), 150-153 — B 9c: A. SCHOBER, 80 — B 10: A. SCHOBER, 88.

⁸² A. HENRICHS, "Two Doxographical Notes", 94 n.3; A. SCHOBER, 112.

⁸³ A 13 va eliminato: cf. T. DORANDI, *Testimonia Herculaniensia*, 68 — A 14: A. SCHOBER, 113.

⁸⁴ A. TEPEDINO GUERRA, "L'opera filodemea *Su Epicuro* (*PHerc.* 1232, 1289 β)", in *CronErc* 24 (1994), 5-53: 43-44. Il frammento deve essere eliminato perché la lettura del nome di Senofane è falsa.

B 81 — Phld. *Rhet.*, *PHerc.* 1004 col. LVII 4-13, LXII 1-17 (I p.351 e 354 Sudhaus)

B 94 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1428 fr. 17, 1⁸⁵

Parmenide (*DK 28*)

A 49 — Phld. *Rhet.*, *PHerc.* 224 fr. 3 (II p.169 Sudhaus)⁸⁶

Melisso (*DK 30*)

A 14 — Phld. *Rhet.*, *PHerc.* 224 fr. 3 (II p.169 Sudhaus)⁸⁷

Empedocle (*DK 31*)

B 2, 1 — Demetr.Lac., *PHerc.* 1012 col. LVII 1-5 Puglia

B 100, 1-2 — Demetr.Lac., *PHerc.* 1012 col. LXV 1-6 Puglia

B 142 — Demetr.Lac., *PHerc.* 1012 col. XL 5-10 Puglia⁸⁸

Damon (*DK 37*)

B 2 — Phld. *De mus. IV*, *PHerc.* 1497 col. XXXIII 37-XXXIV 5 Neubecker

B 3 — Phld. *De mus.*, *PHerc.* 1572 fr. 11, 17-19 Rispoli

B 4 — Phld. *De mus.*, *PHerc.* 411 fr. 9a Rispoli⁸⁹

⁸⁵ B 64 e 67: M. CAPASSO, "Epicureismo e Eraclito", 87-94 — B 81: M. CAPASSO, "Epicureismo e Eraclito", 79-87. Cf. *supra*, p.231-232. Il riferimento a B 94 è estremamente incerto.

⁸⁶ M. CAPASSO, "Epicureismo ed eleatismo", in *Comunità*, 152-154; M. GIGANTE, "Quelques précisions sur le scepticisme et l'épicurisme", in *Le scepticisme antique. Actes du Colloque international...* édités par A.-J. VOELKE (Genève-Lausanne-Neuchâtel 1990), 79; J. BRUNSCHWIG, "Le fragment DK 70 B 1 de Métrodore de Chio", in *Polyhistor. Studies in the History and Historiography of Ancient Philosophy, presented to Jaap Mansfeld* (Leiden 1996), 25-27. In *DG* 534-535, Diels aveva pubblicato un altro passo del *De pietate* di Filodemo (*PHerc.* 1428 fr.4, p.67-68 Gomperz), il cui testo è stato rivisto da M. CAPASSO, "Epicureismo ed eleatismo", 144.

⁸⁷ Vedi *supra*, Parmenide.

⁸⁸ A 33 è da eliminare: cf. C. GALLAVOTTI, "Empedocle nei papiri ercolanesi", 161 e D. OBBINK, "A Quotation of the Derveni Papyrus in Philodemus' *On Piety*", in *CronErc* 24 (1994), 119-121. Per B 2, 100 e 142, vedi *supra*, pp.239-242.

⁸⁹ B 2: *Philodemus. Über die Musik IV. Buch*. Text, Übersetzung und Kommentar von A.J. NEUBECKER (Napoli 1986) — B 3-4: G.M. RISPOLI, "Il primo libro del Περὶ μουσικῆς di Filodemo", in *Ricerche sui Papiri Ercolanesi*, a cura di F. SBORDONE, I (Napoli 1969), 103 e 115.

Anassagora (DK 59)

A 20 — Phld. *Rhet.*, *PHerc.* 245 fr. 7 (II p.180 Sudhaus)

A 48 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1428 fr. 9, 1-4⁹⁰

Metrodoro di Lampsaco (DK 61)

4 — Phld. *De poem.*, *PHerc.* 1081 col. III 2-14 Sbordone⁹¹

Diogene di Apollonia (DK 64)

A 8 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1428 fr. 18, 2-10⁹²

Leucippo (DK 67)

B 1a — *PHerc.* 1788 fr. 1⁹³

Democrito (DK 68)

A 69 — Epic. *De nat.* XXV, *PHerc.* 1191+1056 p.40-41

Laursen

A 72 — Epic. *De nat. lib. inc.*, *PHerc.* 1413 col. [37.20] 5-8 Arrighetti²

A 75 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1428 fr. 16, 2-11

B 1a — Phld. *De morte IV*, *PHerc.* 1050 col. XXXIX 9-15

B 4b — *PHerc.* 1788 fr. 2, 7

B 143 — Phld. *De ira*, *PHerc.* 182 col. XXIX 17-29 Indelli

B 144 — Phld. *De mus. IV*, *PHerc.* 1497 col. XXXVI 29-39

B 153 — Phld. *De adul.*, *PHerc.* 1457 col. X 4-12

B 298a — Demetr.Lac. *De poem. II*, *PHerc.* 1014 col. LXIV 4-10 Romeo⁹⁴

⁹⁰ A 20: Filodemo. *Testimonianze su Socrate*. Edizione, traduzione e commento a cura di E. ACOSTA MENDOZ - A. ANGELI (Napoli 1992), test. 6 — A 48: A. SCHÖBER, 112.

⁹¹ [*Φιλοδήμων Περί ποιημάτων*] tractatus tres. Edidit F. SBORDONE (Napoli 1976), 225.

⁹² A. SCHÖBER, 114.

⁹³ Il frammento deve essere escluso: cf. M. GIGANTE - G. INDELLI, "Democrito nei Papiri Ercolanesi di Filodemo", in *Democrito e l'atomismo antico*. A cura di F. ROMANO (Catania 1980), 463-464.

⁹⁴ A 69: S. LAURSEN, "The Later Parts of Epicurus, *On Nature*, 25th Book", in *CronErc* 27 (1997), 40-41 — A 72: *Epicuro*. Opere. A cura di G. ARRIGHETTI (Torino 1973) — A 75: M. GIGANTE - G. INDELLI, "Democrito", 451-455 —

Metrodoro di Chio (*DK 70*)

A 25 — Phld. *Rhet.*, *PHerc.* 224 fr. 3 (II p.169 Sudhaus)⁹⁵

Anassarco (*DK 72*)

A 7 — Phld. *De adul.*, *PHerc.* 1675 col. IV 31-V 9⁹⁶

Nausifane (*DK 75*)

A 7 — Phld. *Ad [contubernales]*, *PHerc.* 1005 fr. 116 Angeli

B1 — Phld. *Rhet.*, *PHerc.* 1015/832 col. XLVI 21-XLVII 13
(II p.47-48 Sudhaus)

B2 — Phld. *Rhet.*, *PHerc.* 1015/832 *passim* (II p.1-64 Sudhaus)⁹⁷

Diotimo (*DK 76*)

4 — *PHerc.* 176 fr. 5 XXVI 10-13⁹⁸

Prodicò (*DK 84*)

B 5 — Phld. *De piet.*, *PHerc.* 1428 col. II 7-III 13 Henrichs⁹⁹

Trasimaco (*DK 85*)

B 7a — Phld. *Rhet. II*, *PHerc.* 1672 col. XLIX 27-L 29 Longo¹⁰⁰

B 1a: M. GIGANTE — G. INDELLI, "Democrito", 455-458 — B 4b: M. GIGANTE — G. INDELLI, "Democrito", 463 — B 143: M. GIGANTE — G. INDELLI, "Democrito", 462-463 — B 144: D. DELATTRE - P.-M. MOREL, in *ZPE* 121 (1998), 21-24 e J. HAMMERSTAEDT, *ibid.*, 25-27 — B 153: M. GIGANTE — G. INDELLI, "Democrito", 460-462 — B 298a va eliminato, si tratta di una sentenza di autore incerto: Demetrio Lacone. *La poesia*. Edizione, traduzione e commento a cura di C. ROMEO (Napoli 1988), 310-312.

⁹⁵ Vedi *supra*, Parmenide.

⁹⁶ T. DORANDI, "I frammenti di Anassarco di Abdera", in *AATC* 59 (1994), fr. 19A.

⁹⁷ A 7: Filodemo. *Agli amici di scuola*. Edizione, traduzione e commento a cura di A. ANGELI (Napoli 1988) — B 1-2: F. LONGO AURICCHIO — A. TEPEDINO GUERRA, "Per un riesame della polemica epicurea contra Nausifane", in *Democrito e l'atomismo antico*, 467-477; F. LONGO AURICCHIO, in *CronErc* 23 (1993), 93-98 e 24 (1994), 109-110.

⁹⁸ M. GIGANTE, *Scetticismo e Epicureismo* (Napoli 1981), 82-85; Polieno. *Frammenti*. Edizione, traduzione e commento a cura di A. TEPEDINO GUERRA (Napoli 1991), 86 (fr.55).

⁹⁹ A. HENRICHs, "Two doxographical notes", 115-123.

¹⁰⁰ Φιλοδήμου Περὶ ἐητορικῆς libros primum et secundum edidit F. LONGO AURICCHIO (Napoli 1977).

Antifonte (DK 87)

B 93 — Phld. *De poem.*, *PHerc.* 994 col. XXXVIII 5-23 Sbordone¹⁰¹

VII. I LIBRI I E III DELL'OPERA *SUGLI DEI* DI FILODEMO

Negli anni successivi alla pubblicazione del saggio sui versi di Empedocle, se si escludono gli sporadici contributi sparsi nei *Poetarum philosophorum fragmenta* e nei *Fragmente der Vorsokratiker*, l'interesse di Diels per i papiri di Ercolano si affievolì; anche nelle lettere al Gomperz (morto nel 1909) mancano accenni a quei testi.

Il vecchio studioso ritornò ai papiri ercolanesi negli anni cruciali del primo conflitto mondiale, pubblicando, con rinnovata energia e geniali intuizioni, "die großartigste Ausgabe, die je einem herculanensischen Text zuteilgeworden ist"¹⁰², l'edizione del I e del III libro dell'opera *Sugli dei* di Filodemo: Φιλοδήμ[ου] Περὶ θεῶ[ν] α' (*PHerc.* 26) e Φιλοδήμου | Περὶ τῆς ... | θεῶν διαγωγῆς (*PHerc.* 152/157)¹⁰³.

I pregi e i difetti del metodo ecdotico di Diels vennero bene messi in evidenza dal Philippson in una recensione entusiastica del primo volume¹⁰⁴. Diels, a causa della guerra, non aveva avuto accesso ai papiri originali a Napoli e aveva fondato la sua edizione sulle copie degli apografi di Oxford nella trascrizione che il Cohen aveva approntato per Gomperz¹⁰⁵, su quelle degli

¹⁰¹ [Φιλοδήμου Περὶ ποιημάτων] tractatus tres. Edidit F. SBORDONE, 113.

¹⁰² Così la definisce W. SCHMID, "Zur Geschichte der herkulanischen Studien", in *PaP* 10 (1955), Fasc. 45, 493 (= *Ausgewählte philologische Schriften*, 69).

¹⁰³ *Philodemos Über die Götter erstes Buch*, Abh. Preuss. Akad. Wiss., Philos.-hist. Kl., 1915, Nr. 7 (Berlin 1916) e *Philodemos Über die Götter drittes Buch*. I. Griechischer Text e II. Erläuterung des Textes, Abh. Preuss. Akad. Wiss., Philos.-hist. Kl., 1916, Nr. 4 e 6 (Berlin 1917). Una ristampa anastatica è stata pubblicata a Leipzig nel 1970.

¹⁰⁴ R. PHILIPPSON, in *PhW* 36 (1916), 1022-1034. Cf. anche in *PhW* 38 (1918), 124-126.

¹⁰⁵ Dopo la morte di Theodor Gomperz, Diels aveva potuto consultare questo materiale grazie all'interessamento di Heinrich Gomperz: vedi le lettere del

apografi napoletani¹⁰⁶ e sull'edizione di Scott, il solo che aveva, fino allora, verificato la lezione dei papiri¹⁰⁷. La mancata autopsia degli originali e la grande fiducia negli apografi, sufficienti per restituire almeno il senso principale dello scritto, non è considerata troppo dannosa dal Philippson. Lo studioso mise pertanto il testo del Diels a fondamento di una nuova e personale ricostruzione di ampie sezioni dell'opera filodemea sulla quale impiantò poi la sua trattazione della dottrina teologica epicurea¹⁰⁸.

I giudizi degli altri studiosi che si sono occupati di quelle edizioni sono divergenti: Wolfgang Schmid e Gigante, pur non negandone i difetti, dovuti soprattutto all'impossibilità di ricorrere agli originali, lodano la genialità e la straordinaria competenza linguistica e di contenuti posseduta da Diels¹⁰⁹. Più severo era stato il giudizio del Crönert, ripreso dal Kleve¹¹⁰. Per il Crönert, l'edizione del Diels è inaffidabile perché è impossibile restituire la corretta lezione di un papiro ercolanese sul fondamento dei soli apografi e senza l'autopsia dell'originale. Ancora più drastico è il Kleve, le cui osservazioni si riferiscono in particolare al primo libro: "Ohne Übertreibung, darf man sagen, dass es im Diels'schen Text kaum eine Zeile gibt, die ohne Fehler ist". Spesso una o più lettere sono male trascritte negli apografi, Diels non tenne conto adeguato dei dise-

14 IV e 16 V 1915 (*DGG* 137-138 p.183-184). Sulle copie dei disegni di Oxford in possesso del Gomperz e sul loro valore, cf. Th. GOMPERZ, *Auswahl*, p.XI-XII.

¹⁰⁶ Quelli del I libro nella *Voluminum Herculansenium Collectio Altera* V (Neapoli 1865), 153-175, quelli del III nella *Voluminum Herculansenium Collectio Prior* VI (Neapoli 1839).

¹⁰⁷ W. SCOTT, *Fragmenta Herculansia* (Oxford 1885), 205-251 (libro I) e 93-203 (libro III).

¹⁰⁸ R. PHILIPPSON, "Nachträgliches zur epikureischen Götterlehre", in *Hermes* 53 (1918), 358-395 (= *Studien*, 131-168).

¹⁰⁹ W. SCHMID, "Zur Geschichte der herkulanischen Studien", 493-496 (= *Ausgewählte philologische Schriften*, 68-71) e M. GIGANTE, *Ricerche filodemeae* (Napoli 21983), 137.

¹¹⁰ W. CRÖNERT, in *Gnomon* 6 (1930), 144; K. KLEVE, "Zu einer Neuauflage von Philodemos, Ueber die Götter, Buch I (PHerc. 26)", in *CronErc* 3 (1973), 89.

gni e trascurò l'ampiezza delle lacune; gli sfuggì l'esistenza dei resti di ben undici colonne¹¹¹; manipolò le lezioni degli apografi e, cosa ancora più grave, non ebbe accesso ai loro originali. Queste le conclusioni del Kleve: "Die Fehler sind derartig, dass sie Diels' Herstellungen sehr fraglich, wenn nicht unmöglich, machen"; nonostante gli sforzi testuali e interpretativi del Diels e del Philippon, si deve ammettere che: "wir... vom Inhalt des Buches eigentlich sehr schlecht unterrichtet sind"¹¹².

Manca ancora una nuova edizione completa dei due libri del Περὶ θεῶν filodemeo fondata su una autopsia dei papiri e su un rinnovato esame degli apografi che sostituisca quella del Diels. Larghe parti del terzo libro sono state riviste¹¹³; più critica è, invece, la situazione per il primo libro, solo in piccola misura riconsiderato¹¹⁴. Nelle pagine che seguono, mi limito a segnalare tre passi, fra quelli studiati di recente, per i quali la costituzione del testo ha realmente progredito rispetto a quello di Diels. Il lavoro del Diels è certo insostituibile, ma anche chi voglia cercare un bilanciamento fra l'ottimismo di Schmid e il pessimismo di Kleve, deve pur sempre ammettere che i danni causati dalla mancata collazione degli originali sono considerevoli.

Comincio con un paio di esempi dal libro I.

¹¹¹ K. KLEVE, "The Unknown Parts of Philodemus, *On the gods*, Book One, *PHerc.* 26", in *Epicureismo greco e romano*, a cura di G. GIANNANTONI — M. GIGANTE, II 671-681.

¹¹² K. KLEVE, "Zu einer Neuausgabe", 89.

¹¹³ Cf. G. ARRIGHETTI, "Filodemo, Περὶ θεῶν III fr. 74-82. Pap. Herc. 157", in *PdP* 10 (1955), Fasc.44, 322-356 e "Sul problema dei tipi divini nell'epicureismo", *ibid.*, 404-415 (col. VIII 17-X 2); "Filodemo, De dis III, col. X-XI", in *SCO* 7 (1958), 83-99 e "Filodemo, De dis III col. XII-XIII 20", *ibid.*, 10 (1961), 112-121; "Filodemo *Gli dèi* III fr. 75", in *CronErc* 13 (1983), 29-31. A. GRILLI, "Su alcuni frammenti di Filodemo (Περὶ θεῶν fr. 74.76.78.79.80.81.82)", in *PdP* 12 (1957), Fasc.52, 23-45. G. FREYMUTH, "Zu Philodem Περὶ θεῶν Buch III Kol. 8 und 9", in *Philologus* 102 (1958), 148-153. P.G. WOODWARD, "Star Gods in Philodemus, *PHerc.* 152/157", in *CronErc* 19 (1989), 29-47 (col. VIII 33-X 6). Ermarco. *Frammenti*. Edizione, trad. e commento a cura di F. LONGO AURICCHIO (Napoli 1988), fr. 32 (col. XIV).

¹¹⁴ Cf., p.es., K. KLEVE, "Zu einer Neuausgabe", 89-91 e "The Unknown Parts"; A. ANGELI (ed.), *Filodemo. Agli amici di scuola*, 213-215.

Phld. *De dis I*, PHerc. 26 col. XXI 27-29

τῶν ἀντιλογικῶν

δ' Εὐδοξο[ν ὁ Διο]γένης κάμηλ[ο]ν μέ-
γ[ιστο]ν ἔλε[γεν].

Questo il testo di Diels. Il controllo autoptico dell'originale, convalidato da alcuni disegni preparati dal Kleve, ha consentito alla Angeli di invalidare la lettura almeno della l. 28¹¹⁵. Queste le lettere che si leggono sul papiro: ΔΕ[]..ΑΓ[]Π[.....]~ΕΝΩC. Non c'è dunque traccia né di Eudosso né di Diogene cinico¹¹⁶. Indirettamente, viene pertanto confermata la perplessità del Diels che giudicava "unvermutet" quella citazione nel nostro contesto¹¹⁷. Il nome di Eudosso ricompare, a quanto sembra, due volte in uno dei nuovi frammenti scoperti dal Kleve: C2 22 (Κνίδιον) e 24 (Εὐδο]ξο[ς])¹¹⁸.

Phld. *De dis I*, PHerc. 26 col. XXV 35-37

ὄταν

ὄρα̃ παρωσαμένους ὑφ' ἐνός [Α]ντωνί-
ου [χεῖ]ρα[ς τ]ᾶ [κα]τ' ἄσ[τ]υ τοὺς [ἐ]ναντίου[ς].

Questo il testo di Diels, che restituiva alla l. 36 il nome di Marco Antonio e instaurava un rapporto con la Roma degli anni Quaranta e con la lotta fra i triumviri. Sul papiro, tuttavia, si legge: ...AN.|ΟΥ (l'integrazione di Diels era fondata sul disegno di Oxford che riporta: NTHNI|ΟΥ)¹¹⁹. Il restauro

¹¹⁵ A. ANGELI, "I frammenti di Idomeneo di Lampsaco", in *CronErc* 11 (1981), 170 n.53. Cf. M. GIGANTE, *Cinismo e epicureismo* (Napoli 1992), 30-31.

¹¹⁶ Il testo di Diels ritroviamo in R. GIANNATTASIO ANDRIA, "Diogene cinico nei papiri ercolanesi", in *CronErc* 10 (1980), 149 (fr. 2) e nelle raccolte dei frammenti di Eudosso (test. 26 e fr. 126 Lasserre) e di Diogene cinico (*SSR V B 67* Giannantoni).

¹¹⁷ H. DIELS, *Philodemos Über die Götter erstes Buch*, 83.

¹¹⁸ K. KLEVE, "The Unknown Parts", 673 e 681. Stranamente, qui Kleve crede ancora all'esistenza del nome di Eudosso nella col. XXI e ritiene che Eudosso sia uno degli avversari principali di Filodemo in questo scritto.

¹¹⁹ Cf. K. KLEVE presso T. DORANDI (ed.), *Filodemo. Il buon re secondo Omero*, 28 n.23.

della linea è problematico¹²⁰, ma, anche rinunciando al nome di Antonio, l'intero passo mantiene ancora tutta la sua pregnanza e la sua forza espressiva¹²¹.

Per il libro terzo ho scelto un solo luogo, fonte di un interessante dibattito.

Phld. *De dis III*, *PHerc.* 152/157 col. X 2-6

διὰ δὴ τὰ προειρηγμένα κ(αι) καλῶς ἔ-
χει τιμᾶν κ(αι) σέβεσθαι κ(αι) ταῦτα, [κ]αὶ μᾶλλον ἢ τὰ
κατασκευαζόμενα πρ(ός) ὑμῶν εἶδη κ(αι) τοὺς νέους θεοῦς,
ἔ[πει] τὰ
μὲν αἰ συνάπτεται τοῖς [γε] σεβασμοῦ τοῦ παντὸς
ἄξιους, τὰ δ' οὐχ ὁμοίως.

Questo il testo di Diels, che si uniformava a quello di Scotti¹²². La linea problematica è la 4 dove il Diels scorgeva (in τοὺς νέους θεοῦς) una allusione alla divinizzazione di Cesare, dopo il suo assassinio nel 44 a.C.¹²³ Ma la restituzione del Diels è falsa. Sul papiro si legge infatti: ΕΔΗΚ'ΝΑΟΥC...ΤΑ con ΝΑΟΥC cancellato sostituito nell'interlinea con ΤΟΥCΝC.C. Dell'apografo napoletano di questa linea esistono due esemplari: uno disegnato da Casanova e l'altro da Orazi (manca l'apografo di Oxford). In *N Casanova*, l'aggiunta interlineare è un po' più completa: ΤΟΥCΝΕC.C; in *N Orazi*, l'aggiunta è conservata invece per intero: ΤΟΥCΝΕΩC. A partire da questi dati, Arrighetti ha potuto restaurare la lezione corretta della linea: ἔδη κ(αι) τοὺς νε[ώ]ς, "le statue e i templi" e non "i nuovi dèi" (τοὺς νέους θεοῦς)¹²⁴. Questa lettura, scrive Arrighetti, "toglie tutte le illusioni riguardo alla possibilità di scorgere qui la traccia di una posizione politica precisa assunta dagli epicurei nei

¹²⁰ Alla proposta τυρ]άν[υ]ου di M. GIGANTE, *Filodemo in Italia* (Firenze 1990), 58 osta l'anomala divisione sillabica come riconosce lo stesso studioso (58 n.119).

¹²¹ Cf. M. GIGANTE, *Filodemo in Italia*, 56-60; P.G. WOODWARD, "Star Gods", 32-33, la cui interpretazione, a mio avviso, forza un po' troppo i testi.

¹²² *Voluminum Herculanensium Collectio Prior VI* (cf. *supra*, n.106).

¹²³ *Philodemos Über die Götter drittes Buch*. II 33-34. L'ipotesi è ripresa, come vedremo, da P.G. WOODWARD, "Star Gods", 32-33.

¹²⁴ G. ARRIGHETTI, "Filodemo, *De dis III*, col. X-XI", 90-93.

confronti dei gravi avvenimenti che caratterizzarono la vita della repubblica nella seconda metà dell'ultimo secolo avanti Cristo¹²⁵. La ricostruzione proposta da Arrighetti, ma non la sua esegesi, è accolta da Woodward, il quale interpreta questa frase come una allusione evidente al *katasterismos* di Cesare e scorge nell'intera sezione (col. VIII 33-X 6) il tentativo, da parte di Filodemo, di far rientrare anche il sole, la luna e le stelle divinizzati ("star gods") nel pantheon delle divinità accettabili per un epicureo¹²⁶. Tutto questo a partire da una difesa di una interpretazione 'idealista' della teologia epicurea, contrapposta a quella 'realista'¹²⁷.

Anche alla l. 5, la revisione dell'originale ha apportato un piccolo miglioramento. Si deve leggere: *συνάπτεται* (τοῖς) τοῦ[ζ] Arrighetti o *συνάπτεται* τοῦ[ζ] Woodward¹²⁸.

Gli studi sulla teologia epicurea avevano portato Diels, negli stessi anni, a occuparsi del frammento di un trattato epicureo sulla venerazione degli dèi conservato in un papiro di provenienza egiziana, il *POxy.* II 215¹²⁹. Se accenno a questo articolo, è perché in esso Diels si giova del contributo dei rotoli ercolanesi per la ricostruzione del frammento e per la sua attribuzione a Epicuro. In molti casi, questi passi sono riproposti in un testo rinnovato.

Di una edizione manoscritta inedita del quarto libro del *Περὶ θανάτου* (*PHerc.* 1050) di Filodemo parla Gigante: "Per questa edizione parziale (*sc.* del finale del *De morte IV*) ho

¹²⁵ G. ARRIGHETTI, "Filodemo, De dis III, col. X-XI", 93.

¹²⁶ P.G. WOODWARD, "Star Gods", 31-33. Woodward (36) ritiene che τὰ προειρημένα si riferisca a "the perishable stars of our world".

¹²⁷ P.G. WOODWARD, "Star Gods", 29-47. Il dibattito sul problema resta aperto: cf. J. MANSFELD, "Aspects of Epicurean Theology", in *Mnemosyne* 46 (1993), 172-210 e D. OBBINK (ed.), *Philodemus. On Piety*, 11.

¹²⁸ "τοῖς would have made the phrase refer to the totality of gods, contrary to Philodemus' intention" (45).

¹²⁹ H. DIELS, "Ein epikureisches Fragment über Götterverehrung", in *SB* 1916, 886-909 (= *KS* 288-311). Il frammento è riproposto da D. OBBINK, in *CPF* I 1** (Firenze 1992), 167-191. Nel medesimo articolo, Diels ripubblica anche un altro frammento epicureo, *PGrenf.* II 7a (ora da me riedito nel *CPF* I 1**, 164-166).

potuto disporre dell'ed. ms. di Diels-Vogliano già in buona parte utilizzata dal Diano nei suoi *Ethica*¹³⁰. Gigante attribuisce l'edizione a Diels-Vogliano perché il manoscritto fa parte del *Nachlaß* di Achille Vogliano, al quale il Diels poté averlo legato negli ultimi anni della sua vita, quando lo studioso italiano frequentava la sua casa di Berlino¹³¹. Purtroppo, se si escludono gli accenni in Diano e Gigante, il testo resta inedito e non è possibile valutarne né l'attribuzione a Diels né il contributo complessivo alla ricostruzione del quarto libro del *De morte filodemeo*.

VIII. PER UNA CONCLUSIONE

Non mi resta, infine, che tirare qualche conclusione. Una valutazione complessiva delle ricerche del Diels sui papiri ercolanesi fu tentata da Wolfgang Schmid¹³². Lo studioso prese in considerazione solo l'edizione del Περὶ θεῶν — “Triumph philologischer Methode und Sachkenntnis” — e la difese contro il giudizio sfavorevole del Crönert. Diels — scrive lo Schmid — possedeva una enorme dottrina linguistica e dominava con sovrana perizia la dottrina teologica epicurea “als wäre er selber ein Jünger des Kepos”. Nell'utilizzazione del materiale ercolanese, egli si trovò in una circostanza relativamente fortunata che gli consentì di compensare l'impossibilità di una autopsia dei papiri mediante il proprio valore filologico. Diels era consapevole che una ripresa del lavoro sugli originali avrebbe rettificato molto su singoli punti, ma non ha mai verisimilmente travisato il significato fondamentale di quei difficili testi. Schmid conclude ricordando il significativo monito del Diels: “es genüge nicht, bei den

¹³⁰ M. GIGANTE, *Ricerche filodemeae*, 116. Il riferimento è a C. DIANO (ed.), *Epicuri Ethica et Epistulae* (Florentiae 1946, ²1974), 122, 151, dove l'edizione è attribuita a Vogliano.

¹³¹ Cf. W. Rösler (in questo volume), p.263 n.6.

¹³² W. SCHMID, “Zur Geschichte der herkulanischen Studien”, 493-496 (= *Ausgewählte philologische Schriften*, 68-71).

mehr schöpfenden als schöpferischen epikureischen Lehrtrak-
ten, deren Deutung die Aufgabe der herculanensischen Papyrolo-
gie ist, den 'oft recht wirren Pfaden ihres Gedankenlabyrinths
nachzugehen': es gelte vielmehr, die Zusammenhänge der in
ihnen berührten Theorien bis zum Ursprung zu verfolgen".

È tuttavia un'altra pagina dello stesso Diels, tratta dalla Pre-
messa all'edizione del I libro Περὶ θεῶν, che merita di essere
letta per intero¹³³:

Der Text, den ich vorausschicke, beansprucht nicht, als eine
abgeschlossene Ausgabe angesehen zu werden. Der Sinn der Zei-
len hat sich mir erst meist nach wiederholten Anläufen in befriedi-
gender Weise erschlossen. Es ist also bei diesen wie bei den
andern Texten, die in so jammervollem Erhaltungszustand auf
uns gekommen sind, zu erwarten, daß noch manches anders
und besser hergestellt und manches auch, was mir herstellbar
schien, wieder unergänzt bleiben wird. Aber ich hielt es für
nötig, das, was ich aus diesen verkohlten Resten herausgeholt zu
haben glaubte, dem Leser und Nacharbeiter so bequem wie
möglich vor Augen zu stellen. Ich verzichte also darauf, wie
mein Vorgänger Scott durch unzählige Fragezeichen, mit
denen er Sicheres und Unsicheres, Mögliches und Unmögliches
in gleicher Weise ausgestattet hat, zu verwirren. Denn die ver-
schiedenen Grade von Sicherheit der Ergänzung sind schwer zu
scheiden, und ich begnüge mich wie die Epigraphiker, wenn nur
der Hauptsinn feststeht, manchmal damit, beispielsweise Wörter
als Lückenbüßer einzusetzen, die natürlich in einer streng kriti-
schen Ausgabe nicht geduldet werden dürfen. Das Ideal einer
solchen Ausgabe wäre links eine mechanische Reproduktion der
Hayterschen Originalzeichnungen und rechts eine solche der
Volumina Herculensia. Fußnoten müßten den Ertrag einer
Revision des Papyrus selbst enthalten, eine Wiederherstellung
des Textes auf dieser Grundlage müßte den Abschluß bilden¹³⁴.

Questa pagina contiene una lucida e sintetica esposizione di
quelli che furono i criteri che Diels applicò in tutti i suoi con-

¹³³ H. DIELS, *Philodemos Über die Götter erstes Buch*, 5.

¹³⁴ È il sistema che sarà adottato da Jensen nella sua edizione del quinto libro
del Περὶ ποιημάτων di Filodemo: cf. *Philodemos Über die Gedichte fünftes Buch*.
Griechischer Text mit Übersetzung und Erläuterungen von Chr. JENSEN (Berlin
1923), p.viii.

tributi all'edizione di testi ercolanesi. Tali criteri è impossibile condividere del tutto: l'autopsia degli originali — quando conservati — è il primo e indispensabile passo da cui bisogna improrogabilmente partire se si vuole arrivare a un restauro affidabile del testo di un papiro, ercolanese o no. Nondimeno, le parole del Diels lasciano trasparire la sua onestà intellettuale e la sua rigorosa Methode. Né mai, una pur attenta e precisa autopsia potrà, da sola, essere sufficiente alla ricostruzione di un testo lacuno, qualora manchi quella “enorme Sprach- und Sachkenntnis” che Diels sovraneamente possedeva.

Alcuni anni più tardi, maggiore cautela o rassegnazione di fronte alle difficoltà ecdotiche, quasi insormontabili, dei papiri ercolanesi mostrava il vecchio Wilamowitz¹³⁵:

Wohl aber muß ich leider den Tatbestand konstatieren, daß wir oft vor einem peinlichen Dilemma stehen. Was gelesen ist, läßt sich nicht zu einem sprachlich möglichen Satze ergänzen, also täuschen entweder die erhaltenen Schriftspuren oder der Schreiber hat gesündigt. Was von beiden der Fall ist, läßt sich nicht entscheiden; da verliert man die Lust, ins Blaue zu raten. ... Man muß sich eingestehen, daß selbst das Richtige, wenn es jemandem einfiele, keine überzeugende Kraft haben könnte. So etwas kann leicht abschrecken ...

“Die Lust, ins Blaue zu raten” che sembrò mancare al Wilamowitz è il motto che sceglie per definire sinteticamente il messaggio che scaturisce vivido e possente dagli studi ercolanesi di Hermann Diels.

¹³⁵ U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, in *DLZ* 49 (1928), 1158 recensendo *Nuove lettere di Epicuro e dei suoi scolari*, ed. A. VOGLIANO (Bologna 1928).

DISCUSSION

W. Burkert: Diels' Umgang mit herkulanensischen Texten in den *Vors.* ist unbehaglich durch die Inkongruenz des angewandten bzw. nicht angewandten Klammersystems

— z.B. 31 B 42: für Ergänzungen [] im Testimonium, < > im Fragment (vgl. z.B. Antiphon 87 B 44); keine Klammern bei Philodem-Nausiphanes *Vors.* 75 B 1/2.

Aber auch durch das nicht ganz geklärte Problem, inwieweit man die Orthographie normalisieren soll, z.B. φθένγεται; nicht unwichtig, in Bezug auf mögliche Ergänzungen, ist die Frage des ι adscriptum, was von den herkulanensischen Schreibern ungleichmäßig gehandhabt wird.

T. Dorandi: Per quanto riguarda l'uso delle parentesi e dei segni critici nelle edizioni papirologiche, solo nel 1932 furono pubblicate le pagine che vanno sotto il nome di "sistema di Leida" e che misero ordine in questa materia (J. Bidez — A.B. Drachmann, *Emploi des signes critiques...* [Bruxelles/Paris 1932], 17-21; édition nouvelle par A. Delatte et A. Severyns [Bruxelles/Paris 1938]; per una sintesi di facile accesso, vedi E.G. Turner, *Greek Papyri. An Introduction* [Oxford 1980], 179-180). Prima ognuno si regolava a suo piacere. Posso citare come esempio parallelo le pubblicazioni ercolanesi di Th. Gomperz.

Quanto all'ortografia, il problema è più delicato. Si deve innanzitutto tenere conto delle peculiarità di ogni scriba e cercare di comprendere se talune particolarità siano a lui proprie o derivino da fattori esterni (p.es.: un'opera scritta sotto dettatura). Sul soggetto, la *Memoria Graeca Herculanensis* di W. Crönert (Lipsiae 1903) non è stata ancora sostituita.

J. Mansfeld: Sono stato molto sorpreso dalla notizia dell'esistenza di una edizione ancora inedita del quarto libro del Περὶ θανάτου di Filodemo preparata da Diels (in collaborazione?) con Vogliano: è vero che è monopolio di un 'privato'? Si sa qualcosa del *Nachlaß* di Vogliano? A quanto mi risulta, l'*Handexemplar* dei *Doxographi Graeci* con note marginali di Diels è conservato nell'Università di Padova, dove è arrivato *via* Vogliano.

T. Dorandi: Una buona parte del *Nachlaß* di Vogliano è ora a Napoli: si tratta della corrispondenza e degli estratti. La corrispondenza è conservata, a quanto sembra, presso il Professore Marcello Gigante (cf. *CronErc* 17 [1987], 186); una piccola parte è stata pubblicata da L. Marrone, "Lettere di Philippson a Vogliano", in *CronErc* 17 (1987), 169-174 e da F. Longo Auricchio, "Carteggio (1921-1935) Vitelli-Vogliano", in *CronErc* 19 (1989), 271-279. Gli estratti sono stati donati dalla Signora Charlotte Vogliano al "Centro Internazionale per lo Studio dei Papiri Ercolanesi" (con sede nell'Officina dei Papiri Ercolanesi, presso la Biblioteca Nazionale di Napoli). L'ultima volta che ho avuto modo di vedere quel materiale era ancora nell'Istituto di Filologia Classica dell'Università di Napoli in vista della catalogazione. L'edizione del *De morte* resta in mani 'private' così come l'*Handexemplar* (?) dell'edizione del *De pietate* di Th. Gomperz appartenuto a Diels (cf. *CronErc* 28 [1998], 117).

W. Rösler: Die Entscheidung, einen Papyrustext ohne Autopsie zu edieren, ist aus heutiger Sicht unbegreiflich. Diels äußert sich zwar bedauernd, aber er unternimmt es trotzdem. Man wüßte gern, ob eine solche Einstellung zu Diels' Zeit verbreitet war.

T. Dorandi: La pratica non era normale nemmeno al tempo di Diels. Se si getta uno sguardo sulle edizioni di testi ercolanesi pubblicate tra la fine del secolo precedente e gli inizi del

nostro nella Bibliotheca Teubneriana, ci si rende bene conto che l'esigenza di un riesame degli originali era particolarmente sentita (cito il tomo secondo dei *Volumina Rhetorica* di S. Sudhaus e le edizioni di Chr. Jensen e di A. Olivieri). Un ruolo fondamentale giocò l'influenza di W. Crönert, la cui diffidenza totale verso la lezione degli apografi è ben nota. Nel frattempo (1914), D. Bassi aveva inaugurato la cosiddetta *Collectio Tertia* dei Papiri Ercolanesi, dove il testo era accompagnato dalla pubblicazione delle fotografie dei papiri (il Diels stesso nell'edizione del primo libro del *De dis*, 5 n.1 esprime un giudizio favorevole su questo nuovo metodo).

Abbiamo già visto che, per Empedocle, Diels aveva richiesto (a Vitelli, Sudhaus, Crönert e Vogliano) una collazione dell'originale del papiro. Nel caso specifico del *De dis*, egli fu impedito di ricorrere allo studio autoptico degli originali dagli eventi della Prima Guerra Mondiale.

Vi sono alcuni papiri Ercolanesi per i quali non si conserva più l'originale. In questo caso, il problema è risolto *a priori*, nel senso che l'unica documentazione esistente è costituita dai disegni tracciati al momento dello 'svolgimento' del rotolo contestualmente distrutto. Questo, per fortuna, non è il caso dei due libri del *De dis* e la nuova autopsia dei papiri dà buoni risultati.

W.A. Schröder: Ich möchte zum Abschluß darauf aufmerksam machen, daß Frau Dr. Chiara Farraggiana da Sarzana von der Universität Bologna in Zusammenarbeit mit Daniele Broia von der Firma "Fotoscientifica Parma" kürzlich ein neues Verfahren der Digitalisierung von Palimpsesten entwickelt hat, mit dessen Hilfe solche Palimpseste und auch Papyri wieder gut lesbar gemacht werden können, die mit den bisherigen Methoden kaum oder nur schwer entzifferbar waren. Unter dem Titel "Lesbarmachung von Palimpsesten mit digitaler Fototechnik" haben die beiden dieses Verfahren, das unter der Bezeichnung "Mondo nuovo" patentiert worden ist, am 8. Juli 1998 auf Einladung des Graduiertenkollegs "Griechische und byzantinische Textüberlieferung" in Hamburg vorgestellt, worüber in

der Wochenzeitung *Die Zeit* (Nr. 30 vom 16. Juli 1998, Seite 34) ein Bericht von Ulf Rauchhaupt erschienen ist ("Alte Häute vergessen nie. Computer helfen Paläographen, ausradierte Handschriften wieder lesbar zu machen").

VIII

WOLFGANG RÖSLER

HERMANN DIELS UND ALBERT EINSTEIN: DIE LUKREZ-AUSGABE VON 1923/24

I

Die Zeit von Mitte 1919 bis zum Frühjahr 1921 — nicht einmal zwei Jahre — stand für Diels im Zeichen tiefer Zäsuren. Am 15. Juni 1919 verstarb seine Frau, mit der er 46 Jahre verheiratet gewesen war¹. Mitte des folgenden Jahres trat er, nunmehr 72jährig, von dem bedeutenden Amt zurück, das er 1895 als Nachfolger Mommsens übernommen hatte, dem des Sekretars der Philosophisch-historischen Klasse der Preußischen Akademie der Wissenschaften. Wilamowitz hatte noch versucht, ihn von diesem Schritt abzuhalten; doch ließ Diels sich nicht umstimmen. Er schrieb an Wilamowitz²:

¹ KERN 132 und 50.

² *Briefe Diels* 230 S.299 (16.6.20). Zur Dauer der von Diels erwähnten Doppelsitzungen, die donnerstags stattfanden (*DUZ* II 155 S.201 f.), vgl. Marie NORDEN, "Erinnerungen an Eures Vaters Leben, des Professors Dr. Eduard Norden", in E. MENSCHING, *Nugae zur Philologie-Geschichte* VI (Berlin 1993), 8-64, hier 34 ff. Zwischen beiden Sitzungen lag eine Pause "in einem Kaffeehaus und später [seit 1914; vgl. H. DIELS, "Ansprache zur Feier des Leibnizischen Jahrestages", *SB* 1914, 731-739] im Bibliothekssaale der Akademie", die Gelegenheit zu informellen Gesprächen bot; nach den Fakultätssitzungen saß man noch im kleineren Kreis "im Löwenbräu" zusammen, woran auch Diels teilnahm, der dann "gerne von den technischen Leistungen der alten Griechen und Römer, denen damals sein Interesse gewidmet war", sprach (G. HABERLANDT, *Erinnerungen* [Berlin 1933], 191 f.; der Verfasser war seit 1910 Professor der Botanik in Berlin und seit 1911 Ordentliches Mitglied der Akademie; ich verdanke die Kenntnis dieses Werkes, das auch eine kuriose Begebenheit mit Wilamowitz bei einem Gartenfest Eduard Meyers überliefert [191], einem Hinweis von W.M. Calder III).

Die Geschäfte des Sekretariates haben sich so gehäuft und sind so schwierig geworden, daß unbedingt eine jüngere Kraft notwendig ist. Dazu kommt, daß ich schon das Äußere, die anstrengenden Sitzungen, die von dem Vorsitzenden gespannte Aufmerksamkeit erheischen und jetzt mit den Facultätssitzungen in der Regel von 3 — 1/2 11 dauern, mit meinen Nerven nicht mehr aushalte.

Schließlich wurde Diels aufgrund des neuen Gesetzes über die Einführung einer Altersgrenze mit dem 31. März 1921 als Professor der Berliner Universität emeritiert³. Und wenn er auch seine Lehrtätigkeit noch um ein Semester verlängerte⁴, so war doch nichts mehr wie vordem. Das Leben mußte neu gestaltet, neu organisiert werden. Vier Jahrzehnte lang hatte Diels in der Berliner Innenstadt gewohnt, um Akademie und Universität Unter den Linden auch zu Fuß erreichen zu können, und er hatte dabei viermal die Wohnung gewechselt, nicht zuletzt wegen des Anwachsens seiner Privatbibliothek⁵ — nun

³ Gleiches widerfuhr Wilamowitz (siehe *Antiqua* 23, 200 ff.). Die diesbezügliche Mitteilung des Ministeriums für Wissenschaft, Kunst und Volksbildung an Diels (eine Durchschrift im Archiv der Humboldt-Universität Berlin) trägt das Datum 22.1.21. Irrtümlich somit die abweichende Angabe bei KERN 123: "Hermann Diels und Carl Robert haben sich zum letzten Male in Halle am 10. April 1920 in meinem Hause gesehen. Sie waren beide nach dem neuen Altersgesetze eben emeritiert worden".

⁴ KERN ebd. Im Sommersemester 1921 las Diels vierstündig über *Griechische Religionsgeschichte*; vgl. H. HOMMEL, "Berliner Erinnerungen 1920-1921", in *Symbola. Kleine Schriften zur Literatur- und Kulturgeschichte der Antike* II (Hildesheim, Zürich und New York 1988), 442-451, hier 445 f.

⁵ KERN 104. Aus Diels' Korrespondenz und den Angaben in den Jahrgangsbänden der *SB* ergeben sich folgende Wohnadressen: Elisabethufer 59 (bis 1883; heute Erkelenzdamm bzw. Leuschnerdamm im Bezirk Kreuzberg; von hier aus führte Diels' Weg allerdings in erster Linie noch zum Königstädtischen Gymnasium, an dem er von 1877 bis 1882 unterrichtete; es befand sich in der heute nicht mehr existierenden Elisabethstraße, die, etwa 2 km vom Elisabethufer entfernt, östlich des Alexanderplatzes in der Nähe des heutigen U-Bahnhofs Schillingstraße lag), Lützowstr. 83 (bis 1889), Magdeburger Str. 20 (bis 1903 [präzise Zeitangabe in *Briefe Diels* 129 S.200]; heute Kluckstraße; in der gleichen Straße [Nr. 4] wohnte bis zu seinem Umzug nach Stuttgart im Jahre 1894 Zeller [vgl. *DUZ* II 123 S.161]), Kleiststr. 21 (bis 1906) und Nürnberger Str. 65. Die letzten vier Wohnungen lagen nicht weit voneinander entfernt südlich bzw. südwestlich des Tiergartens. In noch kürzeren Abständen war Diels vorher in Ham-

bezog er ein idyllisch gelegenes Häuschen draußen im Villenvorort Dahlem, direkt an einem kleinen Park und auch nur ein paar Minuten entfernt vom Botanischen Garten, in dessen Direktorenhaus der älteste Sohn Ludwig mit seiner Familie lebte⁶. So schien denn, den Umständen entsprechend, doch alles auf das beste geregelt zu sein. Um so unerwarteter dann das Ende: Diels verstarb am 4. Juni 1922 während einer banal erscheinenden Erkrankung an Herzversagen⁷. Er hinterließ, in weitgehend fertigem Zustand, dasjenige Werk, um das es im folgenden geht: Textausgabe und Übersetzung des Lukrezischen Lehrgedichts, letztere mit einem Geleitwort von Albert Einstein⁸.

burg umgezogen (*DUZ* II 282 S.365): “[...] von den drei Wohnungen, die wir in vier Jahren dort gehabt [...]”. In dieser Zeit entstanden auch noch die *Doxographi Graeci!* — Zu Diels’ Privatbibliothek und ihrem Schicksal: E. DE STRYCKER, “Der Nachlaß von Hermann Diels”, in *Philologus* 121 (1977), 137-145; zum historischen Hintergrund siehe W. SCHIEVELBUSCH, *Die Bibliothek von Löwen* (München und Wien 1988); Hinweis auf Diels: S.223.

⁶ Adresse: Am Erlenbusch 6. Besitzer des Hauses war der damals namhafte Pianist Richard Burmeister, der seinerzeit Diels’ Schüler am Hamburger Johanneum gewesen war (siehe den Beitrag von W.A. Schröder in diesem Band; zu Burmeister, als Pianist Schüler von Franz Liszt, vgl. *Brockhaus Riemann Musiklexikon* [21995], I 192). Ganz in der Nähe liegt das heutige *Deutsche Archäologische Institut*; das von dem berühmten Architekten Peter Behrens entworfene Gebäude aus dem Jahre 1911 war damals Wohnhaus des Archäologen Theodor Wiegand, einst Schüler von Diels, inzwischen Direktor der Antikenabteilung der Staatlichen Berliner Museen (vgl. C. WATZINGER, *Theodor Wiegand* [München 1944]; zum Studium bei Diels: 47f.; 52f.). Diels’ Umzug ist wohl im Spätsommer 1920 erfolgt (E. MENSCHING, *Nugae zur Philologie-Geschichte* VII [Berlin 1994], 50 Anm.27): Der oben (Anm. 2) erwähnte Brief vom 16.6.20 kam noch aus der Nürnberger Straße; andererseits nahm Diels vom 1.1.21 bis zum 1.4.22 den italienischen Papyrologen Achille Vogliano in seinem neuen Domizil auf (KERN 133 [irrtümlich: “C. Vogliano”]; vgl. R. KEYDELL, in *Gnomon* 26 [1954], 287 f.; H. HOMMEL [wie Anm. 4], 446; M. GIGANTE, “Achille Vogliano compagno del sabato”, in *Quaderni di Storia* 31 [1990], 129-136). — Ludwig Diels (seit 1914 Unterdirektor [so der Titel], vom 1.4.1921 an Direktor des Botanischen Gartens) wohnte in der Altensteinstr. 4.

⁷ KERN 134 f. — Diels’ Grab befindet sich auf dem Städtischen Friedhof in Berlin-Dahlem.

⁸ T. Lucretius Carus. *De rerum natura*, lateinisch und deutsch von H. DIELS, I [Ausgabe] (Berlin 1923); II [Übersetzung] (Berlin 1924). Die Übersetzung wurde nach dem Zweiten Weltkrieg 1957 im Aufbau-Verlag (Berlin Ost), allerdings ohne das Geleitwort von Einstein, und 1991 im Deutschen Taschenbuch-Verlag (München), hier mit dem Geleitwort, nachgedruckt; sie ist gegenwärtig,

II

Daß am Ende des wissenschaftlichen Lebenswerkes von Hermann Diels gerade *diese* Arbeit steht, ist nicht ohne Symbolwert. Diels war als Philologe mit klarem Schwerpunkt Gräzist — und doch konnte ein Schüler im Rückblick sagen, seine "persönlichste" Vorlesung sei die über Lukrez gewesen⁹. Er hielt sie im Verlauf seiner Lehrtätigkeit nicht weniger als zwölfmal¹⁰. Diels hatte sich bereits ganz am Anfang seines philologischen Werdeganges auf Useners Anregung hin mit Lukrez beschäftigt. Daran erinnert er selbst zu Beginn der ersten seiner fünf späten Lukrezstudien, die in Verbindung mit der Arbeit an Edition und Übersetzung entstanden¹¹:

Es sind jetzt gerade fünfzig Jahre, daß ich auf Grund einer kleinen Arbeit über das Proömium des Lukrez in das Bonner philologische Seminar aufgenommen wurde, das damals unter der Leitung von Otto Jahn und Usener stand. Die Lukrezstudien jener Zeit beherrschte noch vorwiegend die Meisteredition Lachmanns; scharfsinnige Forscher waren bei uns wie im Ausland bestrebt, auf dieser Grundlage weiterzubauen. [...] Auch das erste Buch, das Lachmann noch für völlig vollendet gehalten hatte, wurde nun auf seine Anordnung schärfer geprüft und, da diese vielfach lückenhaft und sprunghaft erschien, [...] einzurenken versucht. So war es kein Wunder,

mit dem Geleitwort und auch zusammen mit dem lateinischen Text von Diels (wenn auch ohne dessen orthographische Besonderheiten, die Diels sehr am Herzen lagen [s.u.]) in einer zweisprachigen Ausgabe (Sammlung Tusculum, München 1993) lieferbar.

⁹ W. JAEGER, "Hermann Diels. Zum goldenen Doktorjubiläum am 22. Dezember 1920", in *Internationale Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik* 15 (1921), 133-146, hier 145 (auch in: W. J., *Humanistische Reden und Vorträge* [Berlin ²1960], 31-40, hier 38). Vgl. KERN 119. Im gleichen Sinn J. Mewaldt in seinem editorischen Vorwort zu Diels' Lukrez-Ausgabe (wie Anm. 8), p. XXXIV: "[Lucretius,] quem unice ille [Diels] diligebat".

¹⁰ KERN 122. Über das erste Mal (im Wintersemester 1883/84): Brief an Th. Gomperz vom 31.12.1883 (*DGG* 31 S. 55 f.). Lukrez im Proseminar: Brief an Zeller vom 13.12.1897 (*DUZ* II 153 S.198 f.).

¹¹ *Lukrezstudien* I, *SB* 1918, 912-939, hier 912 (= *KS* 312-339, hier 312). Vgl. KERN 31. Die Anordnung von Buch I beschäftigte Diels auch weiterhin (Brief an Usener vom 22.12.83 [*DUZ* I 170 S.302]).

daß der angehende Philologe im Wettstreit mit den zahlreichen damals tätigen Lukrezforschern auch seinerseits die widerspenstige Gruppierung des ersten Buches durch Umstellung und Scheidung älterer und jüngerer Redaktionen in Ordnung zu bringen suchte. Es ist nicht meine Absicht, das Ergebnis dieser Anfängerarbeit, die noch jetzt im Archiv des Bonner Seminars aufbewahrt wird, zu veröffentlichen. Denn obgleich einige Vorschläge die Billigung meiner Lehrer gefunden hatten, habe ich längst das Irrige dieser Methode erkannt, und unsere ganze Wissenschaft hat sich mehr und mehr von diesem Heilverfahren abgewandt.

In der Tat zeigt Diels' Ausgabe des lateinischen Textes von 1923 ein vollkommen gegensätzliches Profil. Da indes hier nicht der Ort ist, auf diese die Lukrez-Forschung im speziellen betreffenden Dinge näher einzugehen, kann es genügen, aus der substantiellsten Besprechung, welche die Ausgabe erfahren hat, der von Richard Heinze¹², folgende resümierende Sätze zu zitieren: "Unechte Verse erkennt Diels im Lucrez nicht an". "Umstellungen ganzer Abschnitte" übergehe er mit Stillschweigen. "Auch in der Annahme von Schäden, die mit dem unvollendeten Zustand zusammenhängen — Dubletten, nachträgliche und noch nicht völlig eingepaßte Zusätze u. dgl. —, ist Diels mit Recht zu dem maßvollen Urteil Lachmanns annähernd zurückgekehrt". Alles in allem habe Diels sich "in seiner Textgestaltung enger an die Überlieferung [...] angeschlossen als irgendeiner seiner Vorgänger". Diels hat die gezielte Arbeit an der Edition offenbar 1918 begonnen und sie danach mit großer Intensität betrieben. Am 24.10.1918 legte er auf der Sitzung der Philosophisch-historischen Klasse der Akademie die erste der schon erwähnten Lukrezstudien vor. Nächstes Zeugnis ist ein Brief von Heiberg vom 14.4.1919, der die Zusendung von guten Photographien der "Lucretiusblätter", d.h. der *Schedae Haunienses*, ankündigt¹³. Von der weiteren Arbeit künden sodann die Lukrezstudien II und III (1920), IV

¹² DLZ 1924, 38-49, hier 48f.; 45.

¹³ Briefe Diels 225a S.293 f. Vgl. H. DIELS, Lukrez-Ausgabe (wie Anm.8), p.XVII f.

(1921) und V (1922)¹⁴. Diels dürfte die Übersetzung, die er auch als Ersatz für einen Kommentar betrachtete¹⁵, parallel zur Konstituierung des lateinischen Textes erstellt haben. Er zitiert aus ihr vorab in den *Lukrezstudien* II und IV¹⁶, und er hat sie um die gleiche Zeit wohl auch zum mündlichen Vortrag verwendet¹⁷. Als Diels verstarb, war die Ausgabe bis gegen Ende des 4. Buches gedruckt, der Rest lag als nahezu druckfertiges Manuskript vor. Bei der Übersetzung war dann in stärkerem Maße "behutsame Nachbesserung" vonnöten, worüber das Vorwort des von Diels testamentarisch beauftragten Herausgebers, seines Schülers Johannes Mewaldt, unterrichtet. Die *praefatio* zu Band I hatte Diels noch selbst verfaßt "vere a. MCMXXII". Ihr voraus geht das Widmungsdistichon für Wilamowitz¹⁸:

Σοί, Φιλομωμιχίδη¹⁹, πέμπω τόδε νῦν ἐτέων ὦν
πέντ' ἐπὶ πεντήκοντ' ἄρθμιος ἤδὲ φίλος.

¹⁴ SB 1920, 2-18 (= KS 340-356); SB 1921, 237-244 (= KS 357-364); SB 1922, 46-59 (= KS 365-378). Vgl. Lukrez-Ausgabe (wie Anm.8), p.XXXIII n.2.

¹⁵ Siehe H. DIELS, Lukrez-Ausgabe (wie Anm.8), p.XXXIII: "[...] temporum iniquitate nunc prorsus exclusum esse uidetur, quominus commentarii prolixitas typis describatur. propterea interpretationem breuissimam ego editioni adieci i. e. uersionem germanicam, qua quomodo uerba tradita intellegenda esse credam lectoris aperiam". Diels mag in der Tat zeitweilig an die Abfassung eines förmlichen Kommentars gedacht und davon gesprochen haben, womit sich die unzutreffende Angabe im Nachruf von J. Ilberg erklären würde (*Neue Jahrbücher* 49 [1922], 233-239, hier 235; mehrfach wiederholt von C. BAILEY [vgl. W. RÖSLER, in *Hermes* 101, 1973, 58 Anm.1]): "Eine Ausgabe mit Kommentar und Übersetzung in Versen ist vollendet [...]".

¹⁶ II (wie Anm.14), 4 (= KS 342); IV (wie ebd.), 241 (= KS 361).

¹⁷ Am 3. November 1920 referierte Diels auf der 730. Sitzung der Berliner Mittwochs-Gesellschaft, eines exklusiven Herren-Clubs, dem er seit 1886 angehörte, über Lukrez (Näheres bei E. MENSCHING, *Nugae* VII [wie Anm.6], 9ff. und 51ff.). Dabei gab er dem von ihm selbst verfaßten Protokoll zufolge auch "einige Proben seiner [gemeint ist Lukrez] Behandlung des Stoffes, die er durch zahlreiche poetische Digressionen zu beleben verstand". In Anbetracht des weitgehend fachfremden Publikums (zu dem allerdings lt. Protokoll auch der Archäologe Theodor Wiegand, ebenfalls Mitglied der Gesellschaft, gehörte [vgl. o. Anm.6]) hat es sich bei den "Proben" schwerlich um Originalzitate gehandelt.

¹⁸ In metrischer Übersetzung: "Dir, Wilamowitz, sende ich dies hier — bin ich doch jetzt schon / Fünfundfünfzig Jahr Dir verbunden und freud".

¹⁹ Die griechische Namensform geht auf Wilamowitz selbst zurück (siehe U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Ἐλεγεία* (Berlin 1938), Nr. VI und *pass.* [in Abwandlung von Nr. II, Z.27]). Vgl. *Briefe Mommsen* 544 f.

Heinze führt in seiner Besprechung aus, Diels sei wie kein zweiter für diese Aufgabe gerüstet gewesen. Er verweist auf die Bonner Erstlingsarbeit sowie die häufige Behandlung des Lukrez in Vorlesungen und fährt fort (39): "Zum Verständnis des Inhalts wie wenige unter den Zeitgenossen befähigt, als Textkritiker an den verschiedenartigsten Problemen erprobt, in der Kunst des 'Buchmachens' von bewußter Meisterschaft, hat er ein Werk geschaffen, das den Meister lobt [...]. Es ist, wie Lachmanns Lucrez, die letzte Ernte eines reichen wissenschaftlichen Lebens [...]" So zutreffend dies ist, so fehlt andererseits — und dies ist ein ganz wichtiger Punkt — jegliches Indiz dafür, daß die Ausgabe schon länger geplant war. Sie läßt sich durchaus nicht als Fortsetzung von Arbeiten zum Epikureismus verstehen, wie sie Diels zuletzt 1915/16 publiziert hatte (*Philodemos über die Götter, erstes bzw. drittes Buch; Ein epikureisches Fragment über die Götterverehrung*)²⁰. Dort war es um die Erschließung neugefundener bzw. unzureichend edierter Texte gegangen. Dies aber war bei Lukrez — bei allem philologischen Gewinn, den die neue Ausgabe brachte — nicht das Problem. Überhaupt schätzte Diels an Lukrez gerade nicht primär den 'Epikureer', sondern, was ihn über diesen erhebt: seinen aufklärerischen Impetus, die Fähigkeit zu eigenständiger Naturbeobachtung, die didaktische Kunst, kurzum: das "übertragende Genie"²¹. Und überdies steht ja *neben* der Ausgabe die

²⁰ Die Nachweise in *KS* p.XXIV.

²¹ *Lukrezstudien V* (wie Anm.14), 59 (= *KS* 378). Vgl. folgende Urteile vom Anfang der ersten *Lukrezstudie* ([wie Anm.11] 913 f. [= *KS* 313 f.]): "er scheute sich auch nicht, mit seinen freigeistigen Versen bei den Frommen des Landes anzustoßen [...]" "Er täuscht sich nicht über die abstrakte Unlebendigkeit des Systems, namentlich in der begründenden Prinzipienlehre, die seiner mit leibhaften Gestalten und reicher Naturanschauung gesättigten Phantasie wenig Gelegenheit zur Entfaltung der Schwingen bieten konnte. Sein Geist ist wie der Goethes, der ihn liebte, der lebendigen Anschauung zugewandt. Die Scholastik ist ihm zuwider, und darum scheitern alle Erklärer, die [...] sich wundern, daß in dem Gedicht *De rerum natura* nicht auch die Kanonik Epikurs Aufnahme gefunden habe". "Man braucht nun die Darstellung dieses Buches auch nur mit flüchtigem Auge zu überblicken, um zu sehen, mit welcher Kunst der Dichter die lehrhaften Abschnitte seines Gedichtes durch lebhafter gefärbte und poetischer geformte 'Blüten' unterbrochen hat".

deutsche Übersetzung des Textes, deren Bedeutung, wovon zu reden sein wird, nicht in der Funktion eines Kommentars *in nuce* aufgeht. Offenbar ist es die Vermittlung des Lukrezischen Lehrgedichts an und für sich, die Diels' wesentliches Anliegen darstellt. Wie aber war dieses Anliegen im Jahre 1918 motiviert?

Wenn eingangs von den tiefen persönlichen Zäsuren der Jahre 1919-1921 gesprochen wurde, so ist nun die allgemeine Zäsur des Jahres 1918 in die Betrachtung einzubeziehen. Sie kam für Diels freilich nicht unerwartet. Er spricht in einem Brief vom 30. November 1918²², unter dem unmittelbaren Eindruck der Niederlage und des Zusammenbruchs des Kaiserreiches, von seinem "Pessimismus, der in diesem Kriege leider immer recht behalten hat". Diels hatte das untergegangene Zeitalter an herausragender Stelle als Blütezeit der Wissenschaft erlebt; deren Zukunft war ihm längst zur bedrängenden Sorge geworden. Wie sollte es weitergehen? Im gerade erwähnten Brief bezeichnet er seine Grundeinstellung:

Ihr Brief hat mich in trüber Zeit erhellet, da er mir zeigt, wie trotz der finsternen Nacht, die über unser armes Vaterland hereingebrochen ist, die Flamme der Wissenschaft doch noch glüht und wärmt. Es geht wohl auch Ihnen so, daß beim Unterrichten und Forschen die verzehrenden Sorgen zeitweilig zurücktreten.

Diels verstand Lebenserfahrung und wissenschaftliche Praxis als Einheit, auch in dieser Zeit. Er, der 1918 seinen Pessimismus voll bestätigt sieht, setzt dies ganz direkt um in eine Studie über den antiken Pessimismus²³. Andererseits verharrt Diels nicht im Pessimismus: Erkenntnis und Lehre — so stellt er fest — sind auch unter widrigsten Bedingungen nicht allein möglich, sondern können sogar hilfreich, ja lindernd sein. Als Ideal läßt sich aus solcher Grunderfahrung eine letztliche Unabhängigkeit des 'Weisen' von komfortablen Lebensumständen ableiten. Gewiß, als Kommentar zu der Aussage im Brief erscheint

²² "Ein Brief von H. Diels an W. Capelle", in *Gymnasium* 63 (1956), 81.

²³ *Der antike Pessimismus*, Schule und Leben, Heft 1 (Berlin 1921).

dieser letzte Satz überzogen, und er hat auch eine andere Funktion: nämlich die Verbindung herzustellen zu dem Autor, dessen Vermittlung Diels im Jahre 1918 so energisch in Angriff nahm, zu Lukrez.

Damit ist nun eine These vorbereitet, die zwar nicht mit letzter Sicherheit bewiesen werden kann — denn Diels hat hier explizite Äußerungen vermieden, die auch die Wirkung eher gefährdet als begünstigt hätten. Doch spricht eine Reihe von Indizien (über chronologische hinaus) für folgende Annahme: daß Diels mit seinem Lukrez nicht allein einen Beitrag zur philologischen Forschung leisten, sondern zugleich einen Text ins Bewußtsein der wissenschaftlichen Öffentlichkeit Deutschlands rücken wollte, aus dem nach seiner Überzeugung Wesentliches für eine Positionsbestimmung in der gegebenen historischen Situation zu gewinnen war.

III

Dabei ergab sich ein erster Zusammenhang in der tendenziellen Vergleichbarkeit der Zeitumstände: "Lucretius eis temporibus uixit, quibus antiqua res publica domesticis turbis concussa magno labore ad nouam formam nitebatur"²⁴. Wie sich Lukrez zu diesen Gegebenheiten gestellt hat, wird in detaillierter Interpretation anhand des Gebetes an Venus in Buch I herausgearbeitet (29-43, hier in Diels' Übersetzung):

- Heiß' indessen [*interea*] das wilde Gebrüll laut tosenden Krieges
 30 Aller Orten nun schweigen und ruhn zu Land und zu Wasser,
 Da nur du es verstehst, die Welt mit dem Segen des Friedens
 Zu beglücken. Es lenkt ja des Kriegs wildtobendes Wüten
 Waffengewaltig dein Gatte. Von ewiger Liebe bezwungen
 Lehnt sich der Kriegsgott oft in den Schoß der Gemahlin
 zurücke;
 35 Während sein rundlicher Nacken hier ruht, schaut gierig
 sein Auge,

²⁴ Lukrez-Ausgabe (wie Anm.8), p.XXVIII.

Göttin, zu dir empor und weidet die trunkenen Blicke,
 Während des Ruhenden Odem berührt dein göttliches Antlitz.
 Wenn er so ruht, o Göttin, in deinem geheiligten Schoße,
 Beuge dich liebend zu ihm und erbitte mit süßesten Worten,
 40 Hochbenedeite, von ihm für die Römer den lieblichen Frieden.
 Denn ich vermag mein Werk in den jetzigen Nöten des Staates
 Sonst nicht mit Ruhe zu fördern, und du, des Memmier-
 stammes
 Rühmlicher Sproß, du könntest dich jetzt nicht entziehen
 dem Gemeinwohl.

Dazu Diels²⁵:

Die Wirren des Mavors sind wohl ein schweres Hindernis seines Vorhabens. Aber er betrachtet keineswegs den ersehnten, Ruhe bringenden Friedensschluß (*tranquilla, placida pax* 31. 40) als Vorbedingung für die Beschäftigung mit der Philosophie und für sein dichterisches Werk. Wer die letzten Verse, wie es gewöhnlich geschieht, in diesem Sinne auffaßt, beachtet nicht das Wörtchen *interea* gleich zu Anfang dieses Stückes (29). Der Dichter setzt sich vielmehr trotz der Unruhe der Zeit ans Werk, er fordert auch den Memmius auf, dieses Werk, wie es von Buch zu Buch fortschreiten wird, zu studieren und sich dadurch zum epikureischen Bundesbruder auszubilden [. . .].

Ist man erst einmal — durch Diels — auf Bezüge wie diese aufmerksam geworden, so tritt Weiteres von selbst in den Blick, etwa die Anfangspartie von Buch II. Von ihr kann hier ein längeres Stück aus Diels' Übersetzung zitiert werden, das im Folgenden dann auch noch zur Erläuterung der von Diels zu Grunde gelegten Übersetzungsmaxime herangezogen werden kann (14-46, 59-61):

²⁵ *Lukrezstudien* I (wie Anm.11), 924 (= KS 324). — Mit der von Diels gegebenen Interpretation ist seine Übersetzung der letzten beiden Verse allerdings nicht ganz kompatibel. Hätte er sie noch überarbeiten können, hätte er vielleicht so geändert:

Denn ich vermag mein Werk in den jetzigen Nöten des Staates
 Nicht mit Ruhe zu fördern, und du, des Memmierstammes
 Rühmlicher Sproß, du kannst dich nicht einfach (oder: gänzlich) entziehen
 dem Gemeinwohl.

- O wie arm ist der Menschen Verstand, wie blind ihr Verlangen!
- 15 In Welch finsterner Nacht und in wieviel schlimmen Gefahren
 Fließt dies Leben, das bißchen, dahin! Erkennt man denn
 Daß die Natur nichts andres erheischt, als daß sich der Körper
 Wenigstens frei von Schmerzen erhält und der Geist sich
 Heiteren Sinnes erfreut und Sorgen und Ängsten entrückt
 ist?
- 20 Weniges ist's demnach, was im ganzen für unseres Körpers
 Wesen erforderlich scheint: Fernhalten jeglichen Schmerzes!
 Mag man auch manche Genüsse bisweilen genehmer uns
 Können: allein die Natur hat selber doch nicht das Bedürfnis,
 Daß in dem weiten Palast rings goldene Statuen stehen,
- 25 Jünglinge, die mit der Hand lichtspendende Fackeln erheben,
 Um für das nächtliche Mahl hinreichendes Licht zu gewähren,
 Oder daß alles von Silber und Gold in den Sälen erglänzet,
 Oder daß Zithermusik von dem goldnen Getäfel zurückschallt,
 Während wir ebensogut mit bescheidenen Mitteln uns
 laben,
- 30 Wenn wir an Bächleins Rand in dem Schatten ragender
 Bäume
 Uns zu einander gesellen auf schwellendem Rasen gelagert,
 Wenn zumal auch das Wetter uns lacht und der liebe Frühlings
 Grünende Wiesengefilde mit farbigen Blumen bemalet;
 Auch die hitzigen Fieber verlassen nicht rascher den Körper,
- 35 Wenn auf gesticktem Brokat du dich wälzest und purpurnem
 Polster,
 Als wenn du strecken dich mußt auf die Proletarierdecke.
 Darum, weil nun einmal der Reichtum unserem Körper
 Garnichts nützt und der Adel und herrschender Stellung
 Gepränge,
 Darf man im übrigen auch bei dem Geiste dasselbe vermuten.

- 40 Oder vermeinst du im Ernst, wenn du deine Legionen im
Marsfeld
Wimmeln und aufziehst siehst zu kriegsnachahmendem
Schauspiel
Und als Deckung der Bündner gewaltige Reitergeschwader,
43 Alles in starker Bewaffnung, beseelt von der gleichen
Begeisterung,
43^a Oder der Schiffe Gewimmel erblickst, die die Meere
beherrschen,
44 Meinst du, daß hierdurch dir aus der Seele die Ängste ver-
schwinden
45 Grauslicher Religion? daß dann auch die Schrecken des
Todes
Dir dein Herz nicht bedrücken und du von den Sorgen
befreit wirst? [...]
Jene Gemütsangst nun und die lastende Geistesverfinstung
60 Kann nicht der Sonnenstrahl und des Tages leuchtende
Helle
Scheuchen, sondern allein der Natur grundtiefe Betrachtung.

Eine solche Unabhängigkeit des Denkens setzt für Diels einen Menschen voraus, der zum Zeitgeist Distanz hält — auch dies ja von einer impliziten Aktualität, die in Diels' nachdrücklicher Charakterisierung anzuklingen scheint: "antiqui enim uigoris et priscae simplicitatis fuit homo, antiquae uitae, ut Varro aequalis, amator, nouiciarum elegantiarum osor"²⁶. Und noch farbiger ist das aus Lukrez von Lukrez gewonnene Bild am Beginn der fünften *Lukrezstudie*²⁷:

Lukrez ist kein urbaner Dichter. Die Stadt Rom mit ihrem unruhigen Weltstadtgetriebe, mit ihrem leidenschaftlichen Hasten nach Ehrenstellen und äußerlichem Prunk ist ihm verhaßt. Sein Herz ist der einfachen Natur zärtlich zugewandt, der seine Dichtung gewidmet ist. Im Schatten hoher Bäume an Baches Rand mit lieben Freunden ein ländliches Mahl einzunehmen, das ist sein Ideal. Er ist mit seinen Freuden und Sorgen nach altrömischer Art ein echter Bauer geblieben wie sein Zeitgenosse Varro; die Fruchtbäume, Sträucher und Wiesen, die Kuh und ihr Kalb,

²⁶ *Praefatio* zur Ausgabe (wie Anm.8), p.XXXII.

²⁷ (wie Anm.14), 46 (= KS 365).

die Hunde sind ihm vertraute Wesen, denen der Dichter fast menschliche Empfindungen leiht. Von der Moderne in Leben und Dichtung will er nichts wissen; von den *Poetae novi* trennt ihn technisch und sachlich ein tiefer Abgrund.

Der in beiden Texten gegebene Hinweis auf Varro, den bedeutendsten römischen Gelehrten, unterstreicht, daß es hier gerade auch um die dem Forscher gemäße Wesensart geht.

Diels war im übrigen bestrebt, das 'Rustikale', bisweilen 'Vulgäre', das er, im Einklang mit diesem Bild, in Lukrez' Sprache zu erkennen und dessen Reflexe er in der Überlieferung zu finden meinte, dadurch zu bewahren, daß er exzentrische Formen und exzentrische Orthographie in erheblichem Ausmaß in seinen Text übernahm²⁸. Hier erhob sich beträchtlicher Widerspruch, so von seiten Heinzes, der eine längere Erörterung der Frage mit den Worten abschließt²⁹:

Aber ich kann Diels' Auffassung der Sprache des Lucrez als einer "vulgär" oder "bäurisch" gefärbten und mit Provinzialismen durchsetzten überhaupt nicht teilen. [...] Und wenn Diels [...] meint, die *rusticitas* der Sprache stimme aufs beste zum persönlichen Charakter des Dichters — man sieht, wie weittragend Orthographica sein können —, so bin ich auch über diesen Charakter sehr anderer Meinung [...].

Doch zurück zu der Frage, welche Ziele sich Diels mit seinem Lukrez-Projekt setzte. Deutlich ist, daß dies für ihn kein 'normales' Vorhaben war; vielmehr widmete er sich ihm mit einer Hingabe, die über Pflichterfüllung³⁰ oder ein rein profes-

²⁸ Vgl. *Lukrezstudien* V (wie Anm.14), *pass.*; Lukrez-Ausgabe (wie Anm.8), p.XXVIII ff.

²⁹ R. HEINZE (wie Anm.12), 47. Im Hinblick auf diesen Komplex macht Heinze eine Einschränkung, die zu dem weiter vorn gegebenen Zitat nachzutragen ist: Diels habe sich "in seiner Textgestaltung enger an die Überlieferung, oder was er dafür hielt, angeschlossen als irgendeiner seiner Vorgänger". Entsprechende Einwände bei C. HOSIUS, in *Philologische Wochenschrift* 1924, 423 f., und W.A. MERRILL, in *AJPh* 45 (1924), 388 f.

³⁰ Im Sinne der Ausführungen von U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, "Gedächtnisrede auf Hermann Diels", in *SB* 1922, CIV-CVII, hier CVI (= *KS* VI 71-74, hier 73).

sionelles Interesse weit hinausging. Man vergegenwärtige sich Diels' Lebenswerk im Jahre 1920 — und doch konnte Werner Jaeger bei der Feier des goldenen Doktorjubiläums feststellen³¹: "Sein Plan einer kritischen Ausgabe des römischen Aufklärungsdichters mit Übersetzung wird demnächst vollendet sein, und schon heute darf man voraussagen, daß er nie bei einer Arbeit mehr mit dem Herzen dabei gewesen ist [...]". Offenbar schlug Diels die Arbeit am Lukrez so sehr in ihren Bann, daß er trotz schwerer Zeit sichtbar auflebte. Am 26.12.1919 schreibt Wilamowitz an Jaeger³²: "Diels ist gesünder und energischer als die letzten Jahre, mir eine herzliche Freude". Diels muß zu dieser Zeit auch schon intensiv über die äußere Gestaltung des Werkes nachgedacht haben, die hier in die Betrachtung miteinbezogen werden muß. Als das Ergebnis vorlag, sah Heinze sich zu der Feststellung veranlaßt³³: "[...] man darf ohne Übertreibung sagen, daß es, von reinen Luxusdrucken abgesehen, die schönste Ausgabe eines antiken Autors ist, die wir, in Deutschland wenigstens, besitzen". Dieser Eindruck entsteht vor allem dadurch, daß Kopfzeilen, Zwischenüberschriften und die auf letztere je folgenden, auch in der Größe herausgehobenen Initialen rot gedruckt sind³⁴. Obwohl Diels, der Perfektionist,

³¹ Im Anschluß an das oben gegebene Zitat (Anm.9). Ähnlich J. ILBERG (wie Anm.15): "[...] er hat ihr [der Lukrez-Ausgabe] seine besondere Liebe gewidmet".

³² *Antiqua* 23, 194. Ganz ähnlich KERN 123 über Diels im April 1920. Diese Befindlichkeit hielt bis zu Diels' plötzlichem Tod an; vgl. Wilamowitz an Friedländer am 20.12.21 und — rückblickend — am 11.6.22 ('*The Wilamowitz in Me*'. 100 Letters between Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff und Paul Friedländer, edited by W.M. CALDER III and B. HUSS [Los Angeles 1998], Nr. 78 und 81).

³³ R. HEINZE (wie Anm.12), 40.

³⁴ Das Vorbild lieferte dabei der Archetypus der Lukrez-Handschriften (Ausgabe [wie Anm. 8], p.xi): "Ex apographis apparet etiam in archetypo primas cuiusque uersus litteras maiusculis paululum distantibus a ceteris distinctas fuisse. capitula minio exarata fuerunt itemque primi post capitula singula uersus initiales". Im Ergebnis stehen freilich ästhetischer und editorischer Aspekt in einem gewissen Spannungsverhältnis, das Heinze klar benennt (Rezension [wie Anm.12], 40): "Das sieht sehr hübsch aus [...]". Doch andererseits: "Der Text soll doch eben der des Dichters, nicht der des Archetypus sein, und in seiner Lektüre stören die noch dazu oft an recht unpassender Stelle eingefügten, gele-

schon immer auch auf das genauestens geachtet hatte, was man als die handwerkliche Seite einer Publikation bezeichnen kann, stehen die beiden Lukrez-Bände an Eleganz der Erscheinung für sich. Die aufwendige Produktion ist um so bemerkenswerter in Anbetracht der wirtschaftlichen Situation nach dem Ersten Weltkrieg. Und daß sie selbst in einem Verlagshaus, dem Diels seit Jahrzehnten verbunden war, keine Selbstverständlichkeit darstellte, enthüllt eine Danksagung am Ende der Praefatio³⁵: "editio ut typis tradi possit, duorum amicorum auxilio factum est, qui ut sunt ipsi in sua quisque disciplina clarissimi, ita philologiae laboranti liberaliter subuenerunt." Daß für Diels die exquisite Präsentation seines Werkes so wichtig war, daß er sie gegen die Widrigkeiten der Zeit durchsetzte, wird man mit Lukrez erklären und zugleich als weiteres Indiz zugunsten einer über das Philologische bzw. ein philologisches Publikum hinausgehenden Zielsetzung in Anspruch nehmen dürfen. Dies klingt kryptisch; gemeint ist Folgendes: Lukrez begründet an der hochberühmten Stelle gegen Ende von Buch I (935-950), warum er die 'trockene' Lehre Epikurs in poetischer Form vermittelt ("Denn auch der Versschmuck wurde mit vollem Bedachte gewählt" [V. 935, in Diels' Übersetzung]): Für Lukrez hat die attraktive Form demnach die Funktion, den Transport des Inhalts zu unterstützen. Entsprechend, so kann man sich in Diels' Überlegungen hineinversetzen, sollte sich die Anziehungskraft seines Werkes zunächst über dessen edlen äußeren Eindruck mitteilen. Schwarze und rote Lettern stehen wohlangeordnet schon auf dem Einband: T. LUCRETIUS CARUS, DE RERUM NATURA, LATEINISCH UND DEUTSCH VON HERMANN DIELS.

gentlich sogar den Satz unterbrechenden Kapitalien". Zu völliger Deckung gelangen ästhetischer Reiz und funktionaler Nutzen der Überschriften dagegen in der Übersetzung, wo Diels auf diese Weise seine eigene Disposition gibt.

³⁵ Lukrez-Ausgabe (wie Anm.8), p.XXXIII n.1. In der Vorrede zur 4. Auflage der *Fragmente der Vorsokratiker*, die er unmittelbar vor seinem Tode verfaßte ("Pfungsten 1922"), bezieht sich Diels auf eine Mitteilung desselben Verlagshauses, "daß wegen der unerschwinglich hohen Druckkosten nur ein anastatischer Abdruck der vorigen Auflage möglich sei".

IV

Entscheidender Punkt in dieser Indizienreihe ist freilich die Übersetzung als solche. Wie erwähnt, kündigt Diels sie an als Ersatz für einen Kommentar. Dies in der Tat war die Funktion von Übersetzungen gewesen, wie man sie bisher von Diels kannte: Parmenides³⁶, Heraklit³⁷, überhaupt die B-Abschnitte der Vorsokratiker — stets, auch bei metrischen Texten, nüchterne Prosaübersetzungen, die das Verständnis der griechischen Originale unterstützen. Die metrische Übersetzung des Lukrez ist somit ein später Bruch mit dieser Praxis³⁸.

Doch steht ungeachtet aller diesbezüglicher Erschwerungen, die metrisches Übersetzen mit sich bringt, auch die Lukrez-Übersetzung in dem Ruf besonderer Genauigkeit. Wolfgang Schmid urteilt³⁹: “Als ihre Hauptvorzüge gelten mit Recht ihre Klarheit und oft geradezu überraschende Wörtlichkeit, die doch kaum je auf Kosten der Lesbarkeit der Hexameter geht”. Die Leichtigkeit der Dielsschen Hexameter sticht in der Tat hervor. Wortakzent und Versrhythmus geraten kaum einmal in Kollision; auch wird die Einpassung der deutschen Formulierungen in das Metrum nicht mit Gewaltigkeiten in der Wortstellung erkaufte. Um so erstaunlicher wäre somit eine dazu noch erreichte Bewahrung der originalen Sprachstruktur. Nach Wolfgang Schadewaldt setzt ‘dokumentarisches’ Übersetzen die Beachtung dreier Forderungen voraus. Es sind

³⁶ *Lehrgedicht.*

³⁷ *Heraklit.*

³⁸ Aus der gleichen Zeit wie der Lukrez stammen einige metrische Übersetzungen auch aus griechischer Dichtung (insbesondere Semonides, Simonides, Euripides), die Diels in der Schrift *Der antike Pessimismus* (wie Anm.23) vorlegte. Ansonsten sind metrische Übersetzungen von Diels ἐς τὸ παραχρῆμα ἀκοῦειν für die ‘Graeca’ bezeugt: “War er selbst in seinem Hause der Interpret, so unterließ er es bei Dichtern nie, eine eigene metrische Übersetzung vorzutragen” (Fr. HILLER VON GAERTRINGEN, zitiert von KERN 80). Näheres zu jener ‘Graeca’ bei E. MENSCHING, *Nugae zur Philologie-Geschichte* VIII (Berlin 1995), 9-57; ein Selbstzeugnis von Diels über eine metrische Bakchylides-Übersetzung ebd. 32 Anm.59.

³⁹ Sammelrezension zu Lukrez, in *Gnomon* 39 (1967), 464-495, hier 468.

dies⁴⁰: "Erstens die Forderung, vollständig zu übersetzen, nichts wegzulassen und nichts hinzuzufügen. Zweitens die Forderung, die genuinen Vorstellungen des Dichters, die ihm eigentümlichen Ideen und seine Bilder in ihrer Reinheit und Eigentümlichkeit zu bewahren. Und drittens die Forderung, die Abfolge der Vorstellungen des Dichters bis auf die Wortstellung im Satz soweit wie nur irgend möglich auch im Deutschen einzuhalten". Mißt man Diels' Übersetzung an diesen drei Postulaten, so ergibt sich ein klarer Befund: Eine solche Übersetzung hat Diels nicht angestrebt. Dies läßt sich leicht an einigen ausgewählten Stellen aus den beiden zuvor zitierten Abschnitten demonstrieren. Die Analyse anderer Partien würde zu gleichen Ergebnissen führen.

Im ersten Abschnitt macht Diels Mars und Venus zu einem Ehepaar. Von "Gatte" und "Gemahlin" findet sich im lateinischen Text keine Spur. Zur 'Verbürgerlichung' der Konstellation paßt, daß *deuictus uulnere amoris* mit "von ewiger Liebe bezwungen" wiedergegeben ist. Bei *fera moenera militiai* und *belli fera moenera* (V. 29 bzw. 32) wird nicht ansatzweise versucht, Identisches identisch wiederzugeben (dafür ist dann aber das im Lateinischen *nicht* Wiederholte — *belli* für *militiai* — gleich übersetzt). Überhaupt wird gegen die erste Forderung Schadewaldts permanent verstoßen — dies festzustellen bedeutet keinerlei Kritik, denn Diels unterwarf sich einer entsprechenden Forderung eben gerade nicht. In den Versen 17-23 des zweiten Abschnitts hat Diels mehrfach die Satzkonstruktion so tiefgreifend verändert, daß das Ergebnis eher Paraphrase als Übersetzung ist. In Vers 32 gibt "der liebele Fröhling" *anni tempora* wieder. In Vers 61 klingt "allein der Natur grundtiefe Betrachtung" sehr lukrezisch, doch nicht zuletzt deswegen, weil Diels von sich aus das zu übersetzende *naturae species ratioque* mit dem Lukrezischen Bild des *alte terminus haerens* (in seiner Übersetzung: "der grundtief ruhende

⁴⁰ "Antikes Drama auf dem Theater heute", in W. SCHADEWALDT, *Hellas und Hispanien* (Zürich und Stuttgart 1970), II 650-671, hier 657.

Markstein" [I 77 u.ö.]) kombiniert. Deuten schon diese Beispiele darauf, daß es Diels nicht in erster Linie um dokumentarische Genauigkeit ging, so verdichtet sich ein solcher Eindruck zur Gewißheit in Anbetracht von Modernismen wie den beiden folgenden (im zweiten der zitierten Abschnitte): "... in wieviel schlimmen Gefahren fließt dies Leben, das bißchen, dahin!" (lat.: ... *quantisque periculis degitur hoc aevi quod cumquest* [II 15 f.]) und vor allem — ein grandioser Einfall! — "Proletarierdecke" (*in plebeia ueste* [36]). Wer so formulierte, hatte vor allem eines im Sinn: die Vermittlung des Lukrezischen Lehrgedichts an ein größeres Publikum gerade auch außerhalb der Grenzen des eigenen Faches.

V

Durch den plötzlichen Tod von Diels am 4. Juni 1922 war das Lukrez-Projekt zum Vermächtnis des Verstorbenen geworden. Es ist ein letztes Indiz für eine von Diels von vornherein gewollte interdisziplinäre Ausstrahlung, daß in der Folgezeit zwei hochberühmte naturwissenschaftliche Kollegen für das Werk eintraten — gewiß, weil sie, als Mitglieder der Akademie, von den Absichten wußten, welche Diels mit dem Unternehmen verband⁴¹. Dabei handelt es sich, was bekannt ist, um Albert Einstein (Träger des Physik-Nobelpreises von 1921) und, was weniger bekannt ist, um Walther Nernst (ebenfalls Physiker, gleichwohl Träger des Chemie-Nobelpreises von 1920). Einstein verfaßte für den Übersetzungsband ein Geleit-

⁴¹ Diels hatte seit 1918 in der Akademie seine *Lukrezstudien* vorgelegt. Gesichert ist die Anwesenheit von Einstein auf der Plenarsitzung vom 8.1.20 (Vorlage der *Lukrezstudien* II und III; II enthält eine Probe der Übersetzung [o. Anm.16]). Es ist naheliegend, daß wenigstens gesprächsweise auch auf das Gesamtprojekt eingegangen wurde, aus dem Diels ja kein Geheimnis machte (vgl. seinen Hinweis auf die beiden hilfreichen "amici, qui [...] sunt ipsi in sua quisque disciplina clarissimi", sowie die Ankündigung Jaegers auf der Feier des goldenen Doktorjubiläums [zu beidem siehe oben den letzten Absatz von Abschnitt III]).

wort, Nernst eine Besprechung in der *Deutschen Literaturzeitung*⁴².

Bevor wir uns zum Abschluß diesen Texten selbst zuwenden, zunächst einige Bemerkungen zum wissenschaftsgeschichtlichen Hintergrund. Man muß sich Folgendes vergegenwärtigen: Ziemlich genau in das Vierteljahrhundert, in dem Hermann Diels in der herausgehobenen Stellung des Sekretars der Philosophisch-historischen Klasse der Preußischen Akademie der Wissenschaften amtiert, fällt jene Revolution der Physik, die mit der Entdeckung der Röntgenstrahlen im Jahre 1895 einsetzt und sodann, verbunden mit der Hervorbringung fundamentaler Theorien, der Quantentheorie Max Plancks (1900), der Speziellen, dann der Allgemeinen Relativitätstheorie Albert Einsteins (1905 bzw. 1915), zur Erforschung des Baues und des Funktionierens von Atomen führt. Diels' Kollege als Sekretar der Physikalisch-mathematischen Klasse war seit 1912 eben der zehn Jahre jüngere Max Planck (Träger des Physik-Nobelpreises von 1918). Die Berufung Einsteins erfolgte 1913⁴³; im Jahr darauf — es sollte das erste Kriegsjahr werden — nahm Einstein seine Tätigkeit in Berlin auf. Die Revolution der Physik vollzog sich also nicht zum mindesten in dieser Stadt, ganz in Diels' Nähe. Die Vollendung der Allgemeinen Relativitätstheorie durch Einstein ereignete sich geradezu in der Akademie, und zwar in vier aufeinander folgenden

⁴² Lukrez-Übersetzung (wie Anm.8), p.vi a-b (engl. Übersetzung des Geleitwortes, nicht ohne Fehler: A. VAL, "Albert Einstein's Introduction to Diels' Translation of Lucretius", in *The Classical World* 82 [1988/89], 435 f.); W. NERNST, in *Deutsche Literaturzeitung* 1924, 1741-1743. — Zu Nernst vgl. *Deutsche Biographische Enzyklopädie* VII (1998), 364 f.; K. MENDELSSOHN, *The World of Walther Nernst* (London and Basingstoke 1973); deutsch: *Walther Nernst und seine Zeit* (Weinheim 1976).

⁴³ Bei Einsteins Berufung spielte Nernst im Zusammenwirken mit Planck eine wichtige Rolle (Näheres bei S. GRUNDMANN, *Einsteins Akte* [Berlin und Heidelberg 1998], 15 ff.). Auch auf Diels' Namen trifft man gelegentlich in den diesbezüglichen Dokumenten (S. GRUNDMANN, 33, 35 f., 38, 69). — Als Diels starb, war Nernst Rektor der Berliner Universität; die offizielle Todesanzeige ist von ihm in dieser Eigenschaft unterzeichnet (ein Exemplar im Archiv der Humboldt-Universität Berlin). Vgl. auch *Briefe Diels* 203 S.272.

Vorlagen am 4., 11., 18. und 25. November 1915 (davon die erste und dritte auf Plenarsitzungen)⁴⁴. Wie weit Diels — und die anderen Mitglieder der Philosophisch-historischen Klasse — in diese hochkomplizierte Materie wirklich einzudringen vermochten, läßt sich nicht ermessen⁴⁵. In Anbetracht seines ausgeprägten Interesses an der Geschichte der Naturwissenschaften und der Technik wird man aber bei Diels mit einer besonderen Aufgeschlossenheit rechnen dürfen. Als Einstein im Februar 1917 in der Akademie “Kosmologische Betrachtungen zur Allgemeinen Relativitätstheorie” vortrug und diskutierte, ob der Kosmos räumlich begrenzt oder unbegrenzt sei, war eine fundamentale Frage der antiken Kosmologie aufgeworfen, die auch Lukrez behandelt⁴⁶. (Andererseits finden wir Einstein wiederholt in Vorträgen mit klassisch-philologischer Thematik; eine Durchsicht der Sitzungsprotokolle ergibt für die Zeit bis zu Diels’ Tod, daß er viermal Wilamowitz, zweimal Diels selbst und einmal Norden hörte⁴⁷.) In Anbetracht des Kontaktes, in dem sich Diels somit zu der spektakulären Entwicklung der Physik und zu Gelehrten befand, die zu dieser Entwicklung

⁴⁴ SB 1915, 778-786; 799-801; 831-839; 844-847. Am 18.11. hatte Diels direkt davor seine Rekonstruktion von Platons Nachtuhr vorgelegt (ebd. 803; 824-830).

⁴⁵ Selbst fachlich fernerstehende Vertreter der Physikalisch-mathematischen Klasse hatten ihre Schwierigkeiten; vgl. G. HABERLANDT (wie Anm.2), 195 f.

⁴⁶ I 951 ff.; II 1048 ff.

⁴⁷ Einsteins Sitzungs-Präsenzen sind dokumentiert bei C. KIRSTEN und H.-J. TREDER, *Albert Einstein in Berlin 1913-1933*, Studien zur Geschichte der Akademie der Wissenschaften der DDR, VI-VII (Berlin 1979), Bd. II, 211 ff. Die Vorträge: Wilamowitz, Über griechische Metrik (9.7.1914); Diels (s.o. Anm.41 und 44); Wilamowitz, Über Platons Menon (16.11.1916); Norden, Über den Rheinübergang der Kimbern und die Geschichte eines keltischen Kastells in der Schweiz (5.6.1919); Wilamowitz, Über die Kunstformen der griechischen Rede (12.2.1920); Wilamowitz, Über Athena (22.12.21). Was Diels betrifft, so handelte es sich allerdings kaum um mehr als Zusammenfassungen: “überreichte eine Mitteilung” (o. Anm.44) bzw. “legte vor” (o. Anm.41), nicht “sprach über” (wie stets bei Wilamowitz und bei Norden). Zu den Vorträgen von Wilamowitz, die Einstein hörte, vgl. *Bibliography*, Nr. 522, 570, 645, 660. Ein Schlaglicht auf beider Verhältnis wirft ein Brief Einsteins vom 19.4.1920 (bei C. WEGELER, “... wir sagen ab der internationalen Gelehrtenrepublik” [Wien, Köln und Weimar 1996], 348).

entscheidend beitragen, drängt es sich auf, die zuvor aufgestellte These zu erweitern: Daß Diels im Jahre 1918 eine neue Vermittlung des Lukrez in Angriff nahm, muß zugleich auch mit diesen Erfahrungen zusammenhängen. Lukrez, der Lehrer zur Freiheit, *und* Lukrez, der 'Physiker': diese Verbindung war es offenbar, die für Diels die Aktualität des antiken Autors und seines Gedichtes ausmachte. Verborgен bleibt dabei, wie eng sich für ihn die Beziehungen zwischen antikem Atomismus und moderner Atomtheorie darstellten. Wir werden sehen, daß die beiden Physiker in dieser Hinsicht den fundamentalen Unterschied zwischen Antike und Gegenwart klar benennen.

Auf einen letzten Punkt, der dann direkt zu dem Blick auf die Texte von Einstein und Nernst überleitet, muß noch eingegangen werden. Er betrifft speziell das Verhältnis von Diels und Einstein, und zwar beider Einstellung zum Ersten Weltkrieg. In der Kriegsbegeisterung, die 1914 auch große Teile der deutschen Wissenschaft erfaßte, blieben beide abseits. Einstein, als Schweizer Staatsbürger an sich Außenstehender, war gewiß der Radikalere, der aus seinem entschiedenen Pazifismus keinen Hehl machte⁴⁸. Bei Diels erschließt sich die distanzierte Einstellung zunächst indirekt: Seine Unterschrift fehlt unter dem kriegspatriotischen Aufruf 'An die Kulturwelt!' (Oktober 1914)

⁴⁸ Näheres in den Einstein-Biographien von A. FÖLSING (*Albert Einstein* [Frankfurt am Main 1993], 389 ff.) und S. GRUNDMANN (wie Anm.43). Nernst dagegen teilte die Kriegsbegeisterung der Mehrheit der deutschen Professorenschaft. Überliefert wird (K. MENDELSSOHN [wie Anm.42], 80 [112 f.]), daß er, fünfzigjährig und damals schon Besitzer eines Automobils, sich sogleich dem freiwilligen Fahrerkorps zur Verfügung stellte. "Dies war seine erste Erfahrung mit der Armee, da er wegen seiner schlechten Augen in seiner Jugend keinen Militärdienst geleistet hatte. [...] Es gehörte zu seinen Vorbereitungen, ordentliches militärisches Verhalten, das ihm bis jetzt unvertraut war, zu erlangen. So marschierte er vor seinem Haus auf und ab und lernte unter Emmas [seiner Frau] Überwachung, korrekt zu grüßen. Bei seinem Abschied vom Institut, bevor er zum Militär ging, gab es noch eine kurze Aufregung. Alle Angestellten waren auf die Bunsenstraße herausgekommen, um Nernst zu verabschieden, als dieser plötzlich noch einmal aus dem Auto stieg und nach dem Materialverwalter rief. Er erklärte diesem, daß er eine größere Anzahl von Gummistöpseln mitzunehmen wünsche, damit er die Löcher ausstopfen könne, falls der Feind seinen Benzintank beschieße". Nernst verlor seine beiden Söhne im Krieg.

und später auch unter dem geistesverwandten Manifest 'Die deutschen Hochschullehrer gegen die Reichstagsmehrheit' (Oktober 1917)⁴⁹. Wer ihn näher kannte, erfuhr auch Konkretes: etwa daß er "die Art des Einfalls in Belgien und seiner Behandlung im Reichstage durch Bethmann-Hollweg" mißbilligte⁵⁰. Das Unverständnis, wie es auch Einstein angesichts der Kriegseuphorie der Kollegenschaft empfand, wird von Diels in einem Brief an Heinrich Gomperz vom 4.9.1915 klar und differenziert bezeichnet⁵¹:

Ich danke Ihnen verbindlichst für Ihre "Philosophie des Krieges", mit deren Grundtendenz ich sehr einverstanden bin. Es ist mir stets unverstänlich, wie draußen und zum Teil bei uns hervorragende Männer der Wissenschaft über den Krieg und die

⁴⁹ Vgl. B. VOM BROCKE, "Wissenschaft und Militarismus", in *Wilamowitz nach 50 Jahren*, 649-719; mit spezieller Blickrichtung auf Diels: D. EHLERS in *DUZ II* S.427 f.; E. MENSCHING, *Nugae VII* (wie Anm.6), 42 ff. Näheres in Abschnitt III des Beitrages von St. Rebenich in diesem Band. — Eine Unterstützung des Aufrufes 'An die Kulturwelt!' durch Diels scheint sich indes aus einem kürzlich entdeckten Zeugnis zu ergeben, einem (undatierten) Brief des Archäologen Fritz Weege an den Schriftsteller Hermann Sudermann (J. und W. VON UNGERN-STERNBERG, *Der Aufruf 'An die Kulturwelt!'. Das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda im Ersten Weltkrieg* [Stuttgart 1996], 24 Anm.44; ich verdanke die Kenntnis dieser Arbeit St. Rebenich). Diels — so Weege — habe sich auf die Bitte um nachträgliche "Hergabe seines Namens" für den Aufruf "sehr gern einverstanden" erklärt. Weege (1880-1945) war seit 1912 Privatdozent in Halle; er hatte einst in seinen beiden Berliner Semestern (WS 1900/01 und SS 1901) auch bei Diels studiert (Vita in F. WEEGES Dissertation *Vasculorum Campanorum inscriptiones Italicae* [Bonn 1906]; zu Weege vgl. den Nekrolog von E. v. MERCKLIN, in *Gnomon* 23 [1951], 117 f.; R. LULLIES und W. SCHIERING [Hrsg.], *Archäologenbildnisse* [Mainz 1988], 331). Ob Diels die Bitte des wesentlich jüngeren und noch nicht arrivierten Weege überhaupt als förmliche Anfrage der Initiatoren des Aufrufes auffassen konnte, sei dahingestellt. Doch ist erheblich, daß Diels den Einfall in Belgien mißbilligte (siehe das oben folgende Zitat), welchen andererseits doch der Aufruf gerade zu rechtfertigen bestrebt ist. Somit hat das für sich stehende Zeugnis Weeges nicht das Gewicht, zu einer Revision in der Beurteilung von Diels' politischer Einstellung zu zwingen.

⁵⁰ KERN 124.

⁵¹ *DGG* 140 S.185 f. Aus der gegenüber Gomperz bezeichneten Position erklärt sich Diels' für seine Verhältnisse scharfe Polemik gegen chauvinistische Äußerungen von französischer Seite (Näheres bei E. MENSCHING, *Nugae VIII* [wie Anm.38], 31 ff.).

Feinde so unwissenschaftlich declamieren können. Bei Ihnen finde ich den Versuch, auch den Standpunkt der Feinde zu verstehen und den Frieden im Kriege vorzubereiten, ohne in die überwundene Stimmung der Friedensfreunde um jeden Preis zu verfallen.

Einstein, gut 30 Jahre jünger, hätte vom Alter her Diels' Sohn sein können. Beider Habitus war denkbar verschieden. Einstein waren bürgerliche Konventionen unwichtig; Diels war ein Grandseigneur, der auf Konventionen hielt. Von daher ist eine völlige Übereinstimmung nicht zu erwarten, und der Schluß des Diels-Zitats richtet sich denn auch klar gegen eine radikale Position wie die Einsteins⁵². Doch trafen sich beide ohne Einschränkung in der Sorge um das Fortbestehen einer internationalen wissenschaftlichen Kooperation. Einstein bezeichnete sich als internationalen Menschen; als Deutscher aufgewachsen, von 1896 bis 1901 staatenlos, danach Schweizer Staatsbürger, hatte er vorher in Zürich und Prag gelehrt und besaß eine Fülle internationaler Kontakte. Diels hatte sich um die Gründung der Internationalen Assoziation der Akademien (1899) verdient gemacht; die Zahl der Länder, in denen er akademische Ehrungen erfuhr, ist zweistellig⁵³. Es ist unbekannt, wie es zu dem Geleitwort Einsteins für die Lukrez-Übersetzung gekommen ist⁵⁴. Doch gibt es für

⁵² Einstein seinerseits war von Diels nicht so beeindruckt, daß er ihn aus folgendem Verdikt ausgenommen hätte (aus einem Brief vom 3.4.1917 bei A. FÖLSING [wie Anm.48] 446): "Nur ganz selten selbständige Charaktere können sich dem Druck der herrschenden Meinung entziehen. In der Akademie scheint kein solcher zu sein". Diels konnte sich, wie verschiedene Akademie-Ansprachen des Sekretars aus dieser Zeit zeigen, durchaus zu patriotischem Pathos aufschwingen; einschlägig, besonders am Schluß, auch der Aufsatz "Eine Katastrophe der internationalen Wissenschaft", in *Internationale Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik* 9 (1915), 127-134.

⁵³ Eine Aufstellung bei KERN 157 ff.

⁵⁴ Das Archiv der Weidmannschen Verlagsbuchhandlung wurde 1945 in Berlin vernichtet (Mitteilung des Georg Olms Verlages, dem die Weidmannsche Verlagsbuchhandlung heute zugehört). Die Idee zu dem Geleitwort kann erst nach Diels' Tod entstanden sein, ausgeführt wurde sie ("Berlin, im Juni 1924"), als die Drucklegung des Bandes schon begonnen hatte (deshalb die Seitenzahlen VI a-b). Ergriff Einstein selbst die Initiative, oder gab ein anderer

die Vermutung, daß dies auch eine Hommage für den Verbündeten im Einsatz um den Erhalt der internationalen Wissenschaft war, einen konkreten Hinweis im Text des Geleitwortes.

Auszugehen ist dabei von Diels' Praefatio zur Ausgabe, an deren Ende er auf das Problem der Lukrez-Kommentierung eingeht⁵⁵ — "hoc munus, quo non sine laude olim Gallus Lambinus, recentibus temporibus Anglus Munro, tunc eum secutus Italus Giussanius et in tertio libro Germanus Heinzeus functi sunt". In der historischen Situation, in der das geschrieben ist, sind diese Worte mehr als eine nüchterne Feststellung zur Forschungsgeschichte; sie sind auch eine Absage an Chauvinismus in der Wissenschaft. Dieser Gedanke nun wird von Einstein — man muß sich klarmachen: an gleicher Stelle im zweiten Band, zu dem Diels ein Vorwort ja nicht mehr hatte verfassen können — aufgenommen und noch weiter zurück, nämlich in die Antike selbst, verfolgt:

Rührend ist seine [Lukrez'] Verehrung für Epikur, griechische Kultur und Sprache überhaupt, die er hoch über die lateinische stellt. Es gereicht den Römern zum Ruhm, daß man ihnen dies sagen durfte. Wo ist die moderne Nation, die solch noble Gesinnung gegenüber einer Zeitgenossin hegt und ausspricht?

Es ist dies Ausdruck der Überzeugung, in der Diels und Einstein einander getroffen hatten!

Hier nun die beiden Texte:

Auf jeden, der nicht ganz im Geiste unserer Zeit aufgeht, sondern seiner Mitwelt und speziell der geistigen Einstellung der

den Anstoß? Einstein war spätestens seit 1919, als sich seine aus der Allgemeinen Relativitätstheorie folgende Annahme der Lichtablenkung im Schwerfeld der Sonne empirisch bestätigte, eine internationale Berühmtheit und zweifellos das prominenteste Mitglied der Akademie. Die Mitteilung über die Zuerkennung des Nobelpreises für 1921 erging erst im November 1922, also nach Diels' Tod.

⁵⁵ Lukrez-Ausgabe (wie Anm.8), p.XXXIII.

Zeitgenossen gegenüber sich gelegentlich als Zuschauer fühlt, wird das Werk von Lukrez seinen Zauber ausüben. Man sieht hier, wie sich ein mit naturwissenschaftlichem und spekulativem Interesse begabter, mit lebendigem Fühlen und Denken ausgestatteter, unabhängiger Mann die Welt vorstellt, der auch von denjenigen Ergebnissen der heutigen Naturwissenschaft keine Ahnung hat, die uns im Kindesalter beigebracht werden, bevor wir ihnen bewußt oder gar kritisch gegenüberstehen können.

Einen tiefen Eindruck muß das feste Vertrauen erwecken, das Lukrez als treuer Schüler Demokrits und Epikurs in die Verständlichkeit, bzw. den kausalen Zusammenhang alles Weltgeschehens setzt. Er ist fest überzeugt, ja er glaubt sogar beweisen zu können, daß alles auf der gesetzmäßigen Bewegung unveränderlicher Atome beruhe, wobei er den Atomen keine anderen Qualitäten zuschreibt als geometrisch-mechanische. Die Sinnesqualitäten Wärme, Kälte, Farbe, Geruch, Geschmack sollen auf die Atombewegungen zurückgeführt werden, ebenso alle Lebenserscheinungen. Seele und Geist denkt er sich aus besonders leichten Atomen gebildet, indem er (inkonsequenter Weise) besonderen Erlebnischarakteren besondere Qualitäten von Materie zuordnet.

Als Hauptziel seines Werkes stellt er die Befreiung des Menschen von der durch Religion und Aberglauben bedingten sklavischen Furcht hin, die von den Priestern für ihre Zwecke genährt und ausgebeutet werde. Gewiß ist es ihm damit Ernst. Aber am meisten scheint ihn doch das Bedürfnis geleitet zu haben, seine Leser von der Notwendigkeit des atomistisch-mechanischen Weltbildes zu überzeugen, wenn er es auch seinen wohl mehr aufs Praktische eingestellten römischen Lesern nicht offen zu sagen wagt. Rührend ist seine Verehrung für Epikur, griechische Kultur und Sprache überhaupt, die er hoch über die lateinische stellt. Es gereicht den Römern zum Ruhm, daß man ihnen dies sagen durfte. Wo ist die moderne Nation, die solch noble Gesinnung gegenüber einer Zeitgenossin hegt und ausspricht?

Diels' Verse lesen sich so natürlich, daß man vergißt, eine Übertragung vor sich zu haben.

Einstein

Soeben ist der zweite Band der von Hermann Diels besorgten Neuausgabe von T. Lucretius Carus "De natura rerum" erschie-

nen, welcher die Übersetzung des berühmten lateinischen naturphilosophischen Werkes enthält, und zwar in Versen, die bei vollendeter sachlicher Klarheit durch ihre ungewöhnliche Schönheit nicht nur den naturwissenschaftlichen Inhalt des Originals getreu wiedergeben, sondern auch eindringlich vor Augen führen, ein wie großer Dichter der römische Weltweise war, der seinen Landsleuten in erster Linie die Gedankenwelt Epikurs zu schildern unternahm. Bei der Sprödigkeit der altertümlich herben Sprache des Urtextes wird man Diels gerade auch für seine deutsche Übersetzung besonders dankbar sein, und nicht zuletzt in naturwissenschaftlichen Kreisen.

Das Werk von Lukrez wird von folgenden drei Gesichtspunkten beherrscht, die bis auf den heutigen Tag an moralischer und logischer Kraft nichts eingebüßt haben: 1. Freiheit der wissenschaftlichen Forschung, insbesondere Befreiung von der Knechtung durch eine von Götzendienerei geleitete Priesterschaft; 2. Atomtheorie in weitester Ausdehnung; 3. Annahme des Satzes "Aus Nichts wird Nichts" als allgemeinstes Prinzip jeder naturwissenschaftlichen Betrachtungsweise. — Außerdem ist das Werk durchsetzt von zahlreichen praktischen Lebensregeln, welche die verschiedensten Dinge betreffen und auch heute, schon wegen ihrer vielfach höchst amüsanten Form, durchaus lesenswert sind. — Es fehlt natürlich überall die Begründung durch das messende Experiment, welches die heutige Naturforschung beherrscht und zum Siege geführt hat. So kommt es wohl, daß der heutige Leser des Lukrez häufig deutlich an die Goethische Art der Naturbetrachtung erinnert wird; bei Beiden vermißt man die quantitativ-kritische Methode, bei jenem, weil er sie nicht kannte, bei diesem, weil er sie ablehnte.

Auf viele von wunderbarer Schönheit erfüllte Einschiebungen und Exkurse des Lukrezschen Werkes kann hier nicht hingewiesen werden. Nur einen Punkt möchte ich zum Schluß noch kurz berühren. In den Sätzen "Aus Nichts wird Nichts" und "Nichts wird zu Nichts" darf man nicht, wie wohl gelegentlich ausgesprochen, Vorahnungen der Gesetze von der Erhaltung des Stoffes oder der Energie erblicken; derartige quantitative Gesetze mußten Lukrez völlig fern liegen. Vielmehr sind obige Sätze bei Lukrez deutlich der Ausdruck dafür, daß Nichts ohne zureichenden Grund sich zu ereignen vermag, d.h. Lukrez (bzw. sein Gewährsmann Epikur) war sich über das Kausalitätsprinzip als Grundlage jeder Naturforschung vollkommen im Klaren.

Trotz aller Fortschritte der neueren Naturwissenschaft gibt es noch Fragen genug, über die man auch heute noch, wenn es möglich wäre, mit Lukrez eingehend debattieren möchte; da dies nicht angängig ist, wird jeder Naturforscher, ja jeder Gebildete, der über die "Natur der Dinge" nachzudenken Lust hat, gerne zu dem Werke von Lukrez greifen, um zu erfahren, wie, geleitet von griechischen Vorbildern, ein großer römischer Dichter dazu Stellung genommen hat; und wir Deutschen können uns freuen, daß ein Hermann Diels durch seine wundervolle Verdeutschung uns den Weg dazu so anmutig ausgestaltet hat.

Nernst

Die Texte sprechen für sich⁵⁶. Doch verdient Hervorhebung, daß beide Physiker in ihrer Wertschätzung des Lukrezischen Lehrgedichts gerade nicht den Weg einer harmonisierenden Annäherung des antiken Atomismus an moderne Physik beschreiten. Besonders Einstein betont das Fremde, Unvertraute. Dies jedoch ist es gerade, was ihn interessiert: die Möglichkeit, in Lukrez einen Menschen zu beobachten, der, mit naturwissenschaftlichem und spekulativem Interesse begabt, doch zugleich ohne die naturwissenschaftlichen Elementarkenntnisse eines heutigen Schulkindes, die Welt erklärt. Nernst seinerseits insistiert darauf, daß sich der von Lukrez vertretene Ansatz mit moderner Physik als einer Wissenschaft des messenden Experiments nur im Bereich allgemeinsten Grundprinzipien berührt⁵⁷.

⁵⁶ Nicht ohne weiteres verständlich ist allerdings das Ende des zweiten Absatzes im Einstein-Text. Einstein bezieht sich mit dem Begriff "Erlebnischarakter" auf die Modi des seelischen und des geistigen Erlebens. Er kritisiert, daß mit dem den betreffenden Atomen zugesprochene Merkmal einer besonderen Leichtigkeit eine Qualität eingeführt werde, die aus dem Bereich geometrisch-mechanischer Qualitäten herausfällt. Doch ist diese Kritik kaum berechtigt, da Lukrez deutlich macht, daß Gewicht in Relation zur Größe steht: Es ist abhängig von der geometrisch-mechanischen Qualität des Atoms. Vgl. T. Lucretius Carus. *De rerum natura*, Buch III, erklärt von R. HEINZE (Leipzig 1897), zu V. 186.

⁵⁷ Zur griechischen Naturphilosophie und zum Atomismus im besonderen haben sich in der Folgezeit auch noch zwei weitere Physiker und Nobelpreisträger geäußert, die zeitweilig in Berlin wirkten: Erwin SCHRÖDINGER (Nobelpreis

Was die beiden Nobelpreisträger bei ihrer Beschäftigung mit Lukrez empfanden, war dann letztlich auch auf einer ganz anderen Ebene angesiedelt: „Zauber“⁵⁸, „tiefer Eindruck“, „Rührung“ — so empfand es Einstein; von „wunderbarer Schönheit“, von einem „großen Dichter“ spricht Nernst. Dieser Brückenschlag zwischen Philologie und Naturwissenschaft ist eine bedeutende Leistung des Übersetzers Hermann Diels, was beide Physiker denn auch mit hohem Lob zum Ausdruck bringen. Zwei der drei Söhne von Diels waren selber herausragende Naturwissenschaftler. Der eine, Otto Diels, erhielt gar den Chemie-Nobelpreis für 1950⁵⁹. Sein Porträt hängt in der Galerie der Berliner Nobelpreisträger, die sich im ersten Stock der Eingangshalle der heutigen Humboldt-Universität befindet, neben den Porträts von Nernst und Einstein⁶⁰.

für Physik 1933), Nachfolger Plancks an der Berliner Universität: *Die Natur und die Griechen* (Hamburg 1956): zum Atomismus: 97 ff.; Werner HEISENBERG (Nobelpreis für Physik 1932), dessen Großvater mütterlicherseits der Philologe Nikolaus WECKLEIN, Autor zahlreicher Arbeiten zur griechischen Tragödie, war: *Gesammelte Werke / Collected Works*, Abt. C: *Allgemeinverständliche Schriften / Philosophical and Popular Writings*, I (München 1984), 50-61 (bes. 51-54); 126-132; II (1984), 43-60; III (1985), 395-404 (bes. 395-397).

⁵⁸ Einstein sprach freilich auch vom „Zauber“ der Allgemeinen Relativitätstheorie (SB 1915, 779).

⁵⁹ Otto Diels (1876-1954), bis 1916 zunächst Privatdozent, dann Außerordentlicher Professor in Berlin, danach Ordinarius in Kiel. Sein Vater nennt ihn als Helfer bei der Herstellung des Modells von Platons Nachtuhr (s.o. Anm.44; SB 1915, 827 f.). Der andere auf naturwissenschaftlichem Gebiet bedeutende Sohn ist der Botaniker Ludwig Diels (1874-1945 [vgl. o. Anm.6]); er folgte im Juni 1945 seinem Vater im Amt des Sekretars nach, allerdings der Mathematisch-naturwissenschaftlichen Klasse der Berliner Akademie, verstarb jedoch bereits wenige Monate später. Der dritte Sohn, Paul Diels (1882-1963), war ein namhafter Slawist. (Zu allen drei Diels-Söhnen vgl. *Deutsche Biographische Enzyklopädie* II [1995], 517 f.) — Hermann DIELS über die Bedeutung von Nobelpreisen: SB 1916, 95 f.; vgl. auch 1920, 682.

⁶⁰ Ich danke Dan Drescher für seine Hilfe bei der Sammlung des Materials für diese Studie und Cornelis Menke für Beratung in physikalischen Fragen.

DISCUSSION

W.M. Calder III: I wonder whether Diels' inclusion of a translation was not due in part at least to Wilamowitz' influence. The first version of Wilamowitz' famous essay *Was ist übersetzen?* appeared in his edition of Euripides, *Hippolytos* in 1891. It was reprinted regularly in his *Reden und Vorträge*. It is most easily available today at *Reden und Vorträge I* (Dublin/Zürich 1967), 1-36. Here Wilamowitz argues that only the philologist can translate competently but that a literal translation is not the goal. Rather (8) "die wahre Übersetzung ist Metempsychose". He had included poetic translations in his editions of *Hippolytos* and *Herakles*. Earlier models would have been August Boeckh's *Antigone* and K.O. Müller's *Eumeniden*. Eduard Norden in his *Aeneid VI* had already followed Wilamowitz' example. A translation is the ultimate commitment. A commentary allows one to hedge. I think Diels' translation in a book dedicated to Wilamowitz must be read in this light.

W.A. Schröder: Einstein spricht von "Lucrezens rührender Verehrung für Epikur sowie die griechische Kultur und Sprache überhaupt" und leitet daraus eine "noble Gesinnung der Römer gegenüber einer zeitgenössischen [sic] Nation" ab, die keine Parallele unter den modernen Nationen habe und den Römern zum Ruhm gereiche. Doch irrt Einstein in diesem Punkte. Denn die Römer der spätrepublikanischen Zeit haben — um kurz und etwas summarisch zusammenzufassen — für die Griechen ihrer eigenen Gegenwart im wesentlichen nichts als Verachtung übrig gehabt — die meisten Angehörigen der politischen Führungsschicht sicher in noch höherem Maße als Cicero. Dieser, der die griechische Geisteskultur vielfach bewundert und ihre Überlegenheit anerkannt hat, trennt des-

halb, wenn er über die Griechen urteilt, scharf zwischen den Griechen seiner eigenen Zeit (deren würdeloses Auftreten und politische Unfähigkeit, deren Geschwätzigkeit, Müßiggang, Unzuverlässigkeit, kurz, deren Charakterlosigkeit er wiederholt tadelt) und ihren Vorfahren (der *vetus Graecia*) bzw. den *homines perpauci, si qui sunt vetere Graecia digni* (ad Q.fr. 1,1,16), denen die *humanitas* verdankt werde und denen er alle erdenkliche Anerkennung zollt (für alles Weitere verweise ich auf den Aufsatz Ulrich Knoches, "Cicero: Ein Mittler griechischer Geisteskultur", in *Hermes* 87 [1959], 57-74, insbes. 59ff. = U. Knoche, *Ausgewählte Kleine Schriften* [Frankfurt/M. 1986], 101-118; J. Vogt, *Ciceros Glaube an Rom* [Stuttgart 1935], 22f.).

Zur Verdeutlichung von Diels' politischer Haltung, der in der Tat jeder Art von Chauvinismus ablehnend gegenüberstand, will ich hier aus seinem Brief an Julius Hirschberg vom 5. Januar 1915 zitieren, in dem er sich für die Zusendung von dessen Werk über die Geschichte der Augenheilkunde bedankt, genau: für den Teil III,10, welcher die englischen Augenärzte behandelt (SUB Hamburg, LA Diels):

Welches Glück, daß Sie diese ungeheure Arbeit noch vor Ausbruch des Krieges fertig stellen konnten. Jetzt ist auf absehbare Zeit die Möglichkeit solcher Werke ausgeschlossen. Die Art, wie Sie am Schlusse dieser Wendung gedenken, wird trotz der Vornehmheit bei dem schrecklichen Hass der Engländer wenig Verständnis finden. Die vordem mir freundlich gesinnt waren, sind jetzt, wo wir den Krieg angefangen und die Neutralität Belgiens gebrochen haben, auch zur grossen Partei der Deutschenhasser bekehrt. Für uns Alten ist in internationaler Beziehung nichts mehr zu hoffen.

Auf die Lectüre Ihres reichhaltigen Buches bin ich sehr gespannt. Ob noch die französischen und englischen Ärzte derselben Epoche dieser Objectivität fähig gewesen wären (denn von dem jetzigen maniakalischen Zustande rede ich nicht), ist mir zweifelhaft. Das Buch des Bordolesen Cruchet über die deutschen Universitäten und speciell die Kliniken ist ein trauriges Beispiel der dort schon vor 1/8 (19)14 bestehenden Hirntrübung.

Der Ausschnitt zeigt, daß Diels die Geschehnisse völlig emotionslos und unparteiisch beurteilt: Das Fehlverhalten der deutschen Seite nennt er ausdrücklich beim Namen, ebensowenig verschweigt er aber den "schrecklichen Hass der Engländer" und die schon vor dem Kriegsausbruch bestehende Hirntrübung (d. h. den Chauvinismus) in Frankreich. Diels stand in politischer Hinsicht in der Mitte zwischen zwei Extremen, dem Nationalismus (vertreten etwa durch Ed. Meyer) einerseits und dem Pazifismus Einsteinscher Prägung andererseits. Seine Haltung scheint mit den sehr gemäßigten Anschauungen Friedrich Meineckes weitgehend übereingestimmt zu haben, wie dessen Erinnerungen vermuten lassen (vgl. *Autobiographische Schriften*, Werke Bd. 8 [Stuttgart 1969], 239f.; 254).

A. Leukart: Ich finde Einsteins Geleitwort faszinierend in seiner Vielschichtigkeit und seinem Facettenreichtum.

Im ersten Satz wird ein moderner Zeitgenosse mit objektiv-beobachtendem Abstand zu seinem Zeitgeist vorgestellt; auf ihn wird Lukrez' Werk seinen Zauber — nicht gerade eine objektive Kraft — ausüben können.

Im zweiten Satz wird diese Objektivität, aber auch spekulatives Interesse (also auch die Fähigkeit, sich bezaubern zu lassen) dem Autor Lukrez zugeschrieben.

Im zweiten Teil desselben Satzes kehrt Einstein zurück zur klassischen mechanistischen Physik des ausgehenden 19. Jahrhunderts, welche dem Kindesalter zugeschrieben wird, dem Alter, in dem sie ihm und seinen Zeitgenossen beigebracht wurde, dem Alter auch, bevor man ihr "bewusst oder gar kritisch gegenüberstehen" kann. Letzteres weist gleichzeitig auf die neue, "erwachsene" Physik hin, zu der er entscheidend beigetragen hat.

Der zweite Abschnitt handelt vom Glauben an ein gesetzmässig-kausales und somit verständliches Weltgeschehen, das Weltbild von Lukrezens Lehrern und Vorbildern Demokrit und Epikur. Walter Burkert hat uns darauf aufmerksam gemacht, dass Einstein selber strenge Kausalität wollte ("Gott

würfelt nicht“) und deshalb mit dem Gesetz des Atomzerfalls, d.h. der Halbwertszeit als bloss statistischer Grösse (Unbestimmbarkeit des Zerfalls eines gegebenen Atoms), sowie auch mit der Quantentheorie Schwierigkeiten hatte. Er spricht hier also ebenfalls verdeckt auch für sich selbst.

Der dritte Abschnitt spricht von Lukrez' Absicht der Befreiung des Menschen von der durch Religion und Aberglauben bedingten sklavischen Furcht, die von den Priestern für ihre Zwecke genährt und ausgebeutet werde. Wir kommen vom Glauben zur Ethik. Der Satz kann aus moderner Sicht gleichzeitig für das Verhalten des Christentums und anderer institutionalisierter und manipulativer Religionen seit dem Altertum gelten und zeigt hin auf Einsteins humanistisch-humanitäres Engagement, das wir auch sonst kennen.

Doch sogleich kehrt Einstein von diesem zentralen Punkt zur Physik zurück, zu der des Lukrez und gleichzeitig zur seinen: Denn beiden ist es ein Anliegen, das neue, fortschrittliche Weltbild ihrem jeweiligen Publikum näherzubringen.

Der Abschnitt schliesst mit einer unverhohlenen Zurückweisung des Nationalismus zur Zeit des ersten Weltkrieges, illustriert am Beispiel der römischen Hochachtung der Griechen (wenn auch, wie Wilt A. Schröder bemerkt hat, Einstein mit dem summarischen Ausdruck "Zeitgenossin" für die griechische Nation fehlgeht: die republikanischen und späteren Römer achteten die klassischen Griechen, nicht aber die *graeculi* ihrer Zeit). Wird der Chauvinismus damit nicht auch als Religion bzw. Aberglaube hingestellt, der von dessen Priestern, sprich: gewissen Politikern — gefolgt von nicht wenigen Wissenschaftlern — für ihre Zwecke genährt und ausgebeutet wurde? (Vgl. seinen anderweitigen Ausspruch: "Nationalismus ist eine Kinderkrankheit, sozusagen die Masern der Menschheit".)

Der Schlusssatz kehrt zum Leser aber auch zu Diels als Autor zurück und stellt eine interdisziplinär-kollegiale Empfehlung der gekonnten, eingehenden und flüssigen Form der an ein breiteres Publikum gerichteten Übersetzung, die sich so selbst vergessen macht, dar, ohne näheren Zusammenhang mit

dem Vorhergehenden — ausser man wolle sie kontrapunktisch zum zuvor verurteilten, implizit als starr empfundenen Nationalismus verstehen (was wohl kaum Einsteins — zumindest bewusste — Absicht gewesen sein dürfte).

Man hat den Eindruck, dass Einstein beim Verfassen dieses Geleitwortes an viel mehr und auch viel rascher dachte, als er schreiben konnte bzw. niederschrieb. Deshalb wirkt der Text zumindest an der Oberfläche des sprachlichen Ausdrucks bezüglich des logisch-semantischen Zusammenhangs und auch der syntaktischen Gliederung der Sätze gerade im ersten Abschnitt etwas sprunghaft oder unorganisch (in mathematischen Begriffen: unstetig), jedenfalls ungewöhnlich, weit weniger jedoch in der — wie wir im Vorhergehenden anzudeuten versucht haben — viel komplexeren, eine Fülle von Beziehungen sinnvoll und einheitlich verbindenden (und eventuell auch Unterbewusstes miteinbeziehenden), d.h. multirelationalen bzw. multidimensionalen Tiefenstruktur der Gedanken.

Hier äussert sich die — allen Forschern und irgendwie an Sprache oder Schrift gebundenen Künstlern — bekannte Schwierigkeit, dass eine organische Einheit von Gedanken, häufig gleichzeitig und als Ganzes eingefallen oder gefasst, darnach wegen der naturgemässen Beschränkungen der Sprache bzw. Schrift nur analytisch-linear, d.h. in zeitlich-räumlicher Abfolge von Einzelelementen und unter teilweise erheblichem Verlust vorheriger natürlich-organischer Zusammenhänge ausgedrückt werden kann.

So erweist sich dieser Text als genial und kongenial zugleich. Niederschmetternd — so Michael von Albrecht, *Geschichte der römischen Literatur* (21994), 253 — ist er nicht.

W. Burkert: Mein Eindruck ist, daß die in Anm. 21 zitierte Formulierung von "freigeistigen Versen" im Konflikt mit den "Frommen des Landes" eher die Situation des jungen Eduard Zeller im Bund mit Ferdinand Christian Baur und David Friedrich Strauß als die geistige Situation von 1918 spiegelt.

Diels hat, in seiner Verbindung mit Heiberg, Euklid ohne Zweifel gut gekannt. Wir wissen aber vorläufig nicht, ob er je

den Begriff der 'nichteuclidischen Geometrie' aufgegriffen hat, der durch Einsteins Relativitätstheorie überraschend wichtig wurde.

W. Rösler: Ich muß mich angesichts der Vielfalt der behandelten Aspekte darauf beschränken, abschließend noch einmal auf einen ganz zentralen Punkt — Diels als Übersetzer — zurückzukommen. Wolfgang Schadewaldt unterscheidet in dem erwähnten (Anm. 40) Aufsatz die dokumentarische von der transponierenden Übersetzung, als deren Exponenten er seinen Lehrer Wilamowitz anführt. In der Tat hat Wilamowitz sich in Praxis und Theorie in diesem Sinne geäußert (auch der späte Aufsatz "Die Kunst der Übersetzung" ist zu nennen, erschienen in *Der Spiegel. Jahrbuch des Propyläenverlages* 1924, 21-24 (= *KS VI* 154-157). Am pointiertesten aber umreißt Wilamowitz seine Intention als Übersetzer gleich zu Beginn des Vorworts zum 2. Bd. der *Griechischen Tragödien* (Berlin 1900 u.ö.): "Meine Übersetzung will mindestens so verständlich sein wie den Athenern das Original war, womöglich noch leichter verständlich [...]". Schadewaldt bezeichnet sie als "ein seltsames Gemisch von Schiller, Geibel, protestantischem Kirchenlied, spätgoetheschen Rhythmen, Hebbelschem Dialog mit seltsamen Abstürzen in den Alltagsjargon" ("Antike Tragödie auf der modernen Bühne", in *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, Jahresheft 1955/56, 37-64, hier 50 [= *Hellas und Hesperien*, Zürich und Stuttgart ²1970, II 622-650, hier 636]). Man wird Diels' Lukrez ungleich größere Einheitlichkeit bescheinigen; aber daß er hier im Grundsatz gleichwohl Wilamowitz näher steht als etwa der Position Wilhelm von Humboldts, der vom Programm des dokumentarischen Übersetzens in seiner Einleitung zum *Agamemnon* des Aischylos (von 1816 [= *Werke*, hrsg. von A. Leitzmann, VIII, Berlin 1909, 119-146, hier 129-146]) bereits Wesentliches vorwegnimmt: dies ist offenkundig.

EN GUISE D'ÉPILOGUE

Brève évocation de la Ποίησις φιλοσόφος (*Poesis Philosophica*),
recueil composé et imprimé à Genève, en 1573,
par Henri Estienne

Hermann Diels, dont la carrière a été évoquée sous divers aspects au cours de ces *Entretiens*, est devenu, depuis près d'un siècle, le guide et le compagnon de quiconque s'intéresse activement à l'aurore de la philosophie grecque. Cela grâce au recueil qu'il a publié, en 1903, sous le titre de *Die Fragmente der Vorsokratiker*. Réédité deux fois de son vivant, puis constamment réimprimé, depuis 1934, dans la version revue et complétée qu'en a donnée Walter Kranz (en 1972, on en était déjà au seizième tirage, et cela a continué depuis!), ce recueil est devenu un classique.

Or il se trouve que les XLV^{èmes} Entretiens de la Fondation Hardt, consacrés à Hermann Diels, ont eu lieu presque à portée de voix (quatre kilomètres à vol d'oiseau) du quartier genevois de Rive où, il y a quatre cent vingt-cinq ans, est sorti des presses d'Henri Estienne un recueil qu'il est légitime de considérer sinon comme le modèle, du moins comme le précurseur des *Vorsokratiker*. Il s'agit d'un petit in-octavo de 222 pages, intitulé Ποίησις φιλοσόφος *vel saltem Reliquiae poesis philosophicae*. Henri Estienne en est à la fois l'auteur et l'imprimeur. On y trouve aisément mis à la disposition du lecteur les fragments des présocratiques qu'Estienne a recueillis au cours de ses lectures¹, à

¹ Les fragments rassemblés par Estienne sont extraits des oeuvres de très nombreux auteurs, les uns profanes (Platon, Aristote, Plutarque, Sextus Empiricus, Proclus, etc...), les autres chrétiens (Eusèbe, Clément d'Alexandrie, Théodoret, Justin le Martyr, Lactance, Athénagoras, Dion Chrysostome). En outre, Athénée, "Stobée" et Diogène Laërce ont été largement mis à contribution.

savoir les fragments de six philosophes qui se sont exprimés en vers dactyliques (Empédocle, Parménide, Xénophane, Cléanthe, Épicharme, Timon); les poèmes attribués à Orphée, à Musée, à Linos; les *Vers d'or* de Pythagore et les autres textes qui lui sont attribués, les iambes de Critias et de Cléanthe. A ces fragments en vers, Estienne a ajouté des textes en prose de Démocrite et d'Héraclite, ainsi que la *Lettre d'Hippocrate à Damagetos*, dans laquelle il est largement question de Démocrite, et des extraits de Diogène Laërce relatifs aux philosophes dont les fragments figurent dans son anthologie.

Dans l'épître dédicatoire, adressée au Baron Schwarzenau, qui faisait partie, à Augsbourg, de l'entourage des Fugger², Estienne disserte de manière très suggestive sur cette "poésie philosophique" qui, bien que formée de vers, n'est pas une forme naturelle de la poésie.

En fin de volume figurent, sur quatre pages, des notes critiques de Joseph-Juste Scaliger sur les fragments d'Empédocle et de divers autres auteurs, ainsi que des indications données par Estienne au lecteur sur la manière dont il a recueilli les fragments qu'il lui offre.

La présence de Joseph-Juste Scaliger s'explique aisément. En effet, à l'époque où Estienne imprimait sa *Ποίησις φιλοσόφος*, qui est sortie de presse, rappelons-le, en 1573, Scaliger vivait à Genève. Il s'y était réfugié en septembre 1572, peu après le massacre de la Saint-Barthélemy, et devait y rester jusqu'en septembre 1574. Sous le nom de Joseph de l'Escale, il a donné, dans le cadre de l'Académie fondée par Calvin, un enseignement qui a eu un large écho³. De ces circonstances, on peut déduire que Scaliger a remis, de la main à la main, ses notes à Estienne.

² Rappelons qu'Henri Estienne a été commandité, de 1557 à 1567, par Ulrich Fugger, ce qui lui permettrait de se qualifier, sur la page de titre des livres qu'il imprimait, de *Illustris viri Huldrici Fuggeri typographus*. Sur les rapports d'Ulrich Fugger avec Genève et avec Henri Estienne, on trouvera des précisions dans la notice d'Erich Hans KADEN, "Ulrich Fugger et son projet de créer à Genève une 'librairie'", in *Genava* N.S. 7 (Genève 1959), 127-136.

³ Voir à ce sujet Charles SEITZ, *Joseph-Juste Scaliger et Genève* (Genève 1895) et Charles BORGEAUD, *L'Académie de Calvin* (Genève 1900), 132-6.

Henri Estienne et Hermann Diels ont donc travaillé dans le même esprit : faciliter l'accès aux richesses de la tradition grecque pour en stimuler l'étude. C'est ainsi qu'Henri Estienne, que le testament de son père obligeait à maintenir son imprimerie à Genève, a mis, dans des conditions économiques, politiques et financières très précaires, à la disposition des savants et des lettrés, des instruments de travail de tout premier ordre, à commencer par son *Thesaurus Graecae linguae* qui correspond, avec ses annexes, à cinq *in-folio* imprimés sur deux colonnes de 76 lignes chacune, composées en petit corps, soit, au total, 2100 pages, tirées à près de cinq mille exemplaires, ce qui est, pour l'époque, considérable⁴.

Estienne a beaucoup travaillé pour le *beneficium in lectores*, selon l'expression qu'il a lui-même employée⁵. Il a groupé des textes de même nature, sous forme d'anthologie, ce qui est le cas, notamment, de ses *Poetae Graeci principes heroici carminis* (*in-folio*, de quelque 1400 pages, [Genève], 1566), dans lesquels il a regroupé les oeuvres de tous les poètes — à commencer par Homère — qui se sont exprimés en hexamètres dactyliques ou en distiques élégiaques, à l'exception de quelques poètes didactiques, notamment de Quintus de Smyrne et des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, dont il devait donner, huit ans plus tard (en 1574) une édition séparée⁶.

C'est aussi pour le *beneficium in lectores* qu'Estienne a édité, en 1572, les oeuvres complètes de Plutarque (six tomes groupés en 13 volumes *in octavo*) et en 1578, celles de Platon (trois

⁴ Sur l'édition du *Thesaurus*, on se reportera aux renseignements très circonstanciés que donne Hans Ulrich BREMER, *Buchdrucker und Buchhändler zur Zeit der Glaubens-Kämpfe... Studien zur Genfer Druckgeschichte 1565-1580* (Genève 1969).

⁵ C'est ainsi qu'il qualifie sa prestation dans l'épître au lecteur de ses *Concordantiae Testamenti novi graecolatinae* ([Genève] 1594).

⁶ Sur cette édition, dont le manuscrit préparatoire a été acquis en 1997 par la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, voir Olivier REVERDIN, "Retour à Genève d'un important manuscrit d'Henri Estienne", in *Genava* N.S. 46 (Genève 1998), 91-98.

tomes *in-folio*). L'ordre dans lequel il a classé les traités de Plutarque a toujours été respecté depuis, et le système de référence dont il a doté les *Dialogues* de Platon est celui-là même dont nous nous servons encore aujourd'hui.

Sans doute n'est-il pas hors de propos de rappeler ici que c'est Robert Estienne, le père d'Henri, qui a eu l'idée, pour faciliter en les précisant les références, de diviser les chapitres du *Nouveau Testament* en *τριημέτια* (en latin *versiculi*), soit en versets. Ces versets apparaissent pour la première fois dans le *Nouveau Testament* grec qu'il a imprimé en 1551 à Genève, où il s'était réfugié en automne 1550 après y avoir transféré, de Paris, son imprimerie (et sa famille)⁷.

En guise de conclusion, affirmons que les spécialistes des études classiques ne seront jamais trop reconnaissants envers ceux qui, à l'instar d'Henri Estienne et d'Hermann Diels, ont mis à leur disposition les instruments de travail dont il se servent quotidiennement.

Olivier Reverdin

⁷ Dans l'épître au lecteur de ses *Concordantiae* (voir note 5), Henri Estienne donne des précisions sur les circonstances qui ont incité son père à diviser le *Nouveau Testament* en versets.

Ce qu'Henri Estienne ignorait — ou feignait d'ignorer —, c'est que son père n'a pas été le premier à subdiviser le texte du *Nouveau Testament* en versets. Il a été précédé, pour d'autres textes bibliques, entre autres pour l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des Cantiques*, puis pour l'ensemble du *Nouveau Testament*, par le dominicain Sante Pagnini (notamment dans sa traduction latine de la Bible parue à Lyon en 1527, que Robert Estienne devait sans doute connaître). Toutefois, c'est bien par le *Nouveau Testament* grec imprimé à Genève par Conrad Badius pour son beau-frère Robert Estienne, en avril 1555, que ce système a pris son essor, pour devenir universel. Robert Estienne l'avait imaginé dans le cadre de la préparation d'une *Concordance du Nouveau Testament*, alors qu'il était encore à Paris, ouvrage dont la mise au point définitive, par son fils Henri et par Théodore de Bèze, n'a été achevée qu'un demi-siècle plus tard et n'a paru qu'en 1594. Sur le découpage en versets de la Bible par Sante Pagnini, on trouvera d'amples précisions dans l'ouvrage de M. INGAMMARE, *Qu'il me baise des baisers de sa bouche*. *Le Cantique des Cantiques à la Renaissance* (Genève 1993), 122 sqq.

INDEX SÉLECTIF

INDEX DES AUTEURS ANTIQUES

Achilles, Περὶ τοῦ παντός: 159, 163.

Acusilaus, *DK* 9

B 1: 244.

B 5: 244.

B 6: 244.

B 7: 244.

B 8: 244.

B 9: 244.

B 9a: 244.

B 9b: 244.

B 9c: 244.

B 10: 244.

Aelianus, *De natura animalium*: 193.

Aetius Amidenus: 220.

Aetius doxographus: 144-147, 154, 161, 163-164, 166.

1,3,1: 186.

3,9-15: 168.

4,2,2-8: 186.

4,5: 166.

5,27,2, p.245 Daiber: 190.

Alcinous, *Didascalicus*: 164.

Alcmaeon, *DK* 24 A 14: 187.

Ammianus Marcellinus: 140.

Anaxagoras, *DK* 59: 165, 175, 179, 183, 185, 191.

A 20: 246.

A 43: 185.

A 44: 186.

A 47: 183.

A 48: 246.

A 52: 186.

A 74: 188.

B 1: 187.

B 20: 190.

Anaxarchus Abderites, *DK* 72: 230.

A 7 (= fr. 19A Dorandi): 230, 247.

- Anaximander, *DK* 12: 165, 178, 183-185, 192.
 A 6/7: 184.
 A 9: 180.
 A 16: 188.
 B 1: 178, 180.
 B 3-5: 180.
- Anaximenes, *DK* 13: 180, 183.
 A 9: 244.
 B 2: 180.
- Anonymus Iamblich, Ὑποθήκαι: 185.
 6,2, *DK* II p.402,30: 186.
- Anonymus Londinensis: 198.
- Antiphon, *DK* 87
 B 44: 191, 257.
 B 93: 248.
- Apollodorus Atheniensis, *chronica*: 20, 160.
- Apuleius: 141.
- Archelaus: 195, 198.
- Archytas, *DK* 47: 193.
 A 23a: 187.
 A 91: 188.
- Aristophanes: 43, 201.
au. 995-1009: 187.
nub. 201/216: 187.
- Aristoteles: 15-17, 70, 146, 161, 165, 175, 179, 183-186, 194, 204, 242.
Ath. 53: 17.
Cael. 2,13: 168.
GA 4,3, 796 a 9-26: 187.
Metaph. A 3, 984 a 11 (= Anaxagoras, *DK* 59 A 43): 185.
Mete.: 167.
Ph.: 147, 199.
Problemata
 14,14, 910 a 15: 188.
 23,30, 934 b 33: 187.
- Arius Didymus: 145.
- Athenaeus, 15, 695e: 98.
- Ausonius: 140.
- C**
 Caelius Aurelianus: 108.
 Caesar, C. Julius: 141.
 Callimachus: 193.
 fr.194 Pfeiffer: 206.
epigr. 7,3-4: 239.

Cato: 140.

Cicero: 140, 145, 150-151, 155, 234-236.

Ac. 2,118: 167.

Att. 13,39,2: 233.

fin. 2,104: 24.

nat.deor.

1: 232-233.

1,25-41: 150, 232.

ad Q.fr. 1,1,16: 290.

Tusc. 5,10: 170.

Clemens Alexandrinus: 153.

protr. 68,5: 191.

strom. 5,14,111,7: 175.

Codex Theodosianus: 120.

Columella: 140.

Corpus Hippocraticum: 198, 221.

Corpus inscriptionum Etruscarum: 120.

Corpus medicorum Graecorum: 207, 211-213, 215, 217-222, 224.

Corpus medicorum Latinorum: 222.

Corpus nummorum: 120.

Critias, *eleg.*: 201.

Cyrillus Alexandrinus: 153.

Damon, *DK 37*

B 2: 245.

B 3: 245.

B 4: 245.

Demetrius Lacon: 239, 242.

Democritus, *DK 68*: 171, 174-176, 183, 185, 193, 196, 204-205, 285.

A 1 §42: 185.

A 50: 192.

A 69 = 7 XI 15 Arrighetti: 192, 246.

A 72: 246.

A 75: 246.

A 77 (cf. Plutarchus): 188, 192.

A 134: 186.

A 150a-155a: 193.

B 1a: 246.

B 4b: 182, 246.

B 5: 195.

B 26: 180.

B 30: 191.

B 119: 185.

- B 125: 186.
 B 143: 246.
 B 144: 246.
 B 152a: 188.
 B 153: 246.
 B 156: 185.
 B 158-159: 180.
 B 164: 180.
 B 165: 193.
 B 166: 188.
 B 298a: 246.
- Demosthenes: 2.
- Diogenes Apollonius, *DK* 64: 183.
 A 5: 188.
 A 8: 246.
 C 3: 189.
- Diogenes Laertius: 147, 164, 182, 184, 191.
 2,1-17: 146.
 8,51-77: 146.
 8,83b-84: 146.
 9,1-60: 146.
 9, 51: 194.
- Diotimus, *DK* 76, 4: 247.
- Dissoi Logoi*: 188, 201.
- Doxographi Graeci* (Diels): 143-144, 146, 151, 154-159, 162-163, 165-166, 258.
- E**mpedocles, *DK* 31: 179, 181, 183, 185, 190-191, 202-204, 238-240, 242, 248, 259.
 A 33: 192.
 A 48: 188.
 B 2,1: 242, 245.
 B 6: 174.
 B 6,1: 202.
 B 8,3: 204.
 B 17,4: 202.
 B 54: 202.
 B 76,3: 202.
 B 100,1-2: 242, 245.
 B 139: 192.
 B 142: 182, 245.
- Epimenides, *DK* 3
 B 5: 243.

- B 7: 243.
 B 8: 243.
 B 9: 243.
- Epiphanius: 153.
- Euripides
Hipp.: 289.
 8: 198.
Med. 600-602: 196.
- Eusebius Caesariensis
PE: 146.
 14,19,10: 194.
- FGrHist* III C 1, 7*: 21.
- Fronto: 124-125, 141.
- G**alenus: 69, 222, 229.
commentarius in Aph.: 220-221.
commentarius in De natura hominis: 215.
commentarius in Epid. II: 218, 221.
de alimento: 218.
de humoribus: 218.
de placitis Hippocratis et Platonis 3,1,10-15: 166, 209.
- Pseudo-Galenus: 15.
definitiones medicae: 226.
historia philosopha: 68, 144, 148-151, 153, 159, 160, 207, 209, 217.
- Gellius, Aulus: 124, 141.
- H**eraclitus: 105, 175, 179, 183, 191, 204, 276.
DK 22
 A 22: 188.
 B 64: 231, 244.
 B 67: 231, 244.
 B 81: 245.
 B 94: 245.
 C 2: 189.
 fr.1c Marcovich: 175.
 fr.28 c³ Marcovich: 188.
- Herodotus: 12.
 1,170,3: 106.
- Hesiodus: 184.
 fr.394 Merkelbach-West: 190.
- Hippocrates: 208, 224.
- Pseudo-Hippocrates

- carn.*: 189.
mul.: 225.
 Hippolytus Romanus: 147, 153, 184.
 refutatio omnium haeresium: 146.
 1: 147.
 9,10: 231.
 Homerus: 145.
 Il. 6,248: 240.

Iamblichus

- Protr.*
 p.6,1 Pistelli: 185.
 p.93,27 Pistelli: 185.
 Idaeus philosophus, *DK* 63: 188.
 Ioannes Damascenus: 149.
 Iordanes Gothus, *Rom.* 6: 94.
 Isocrates, *Demonicea*: 185.
 Pseudo-Iustinus, *cohortatio ad gentiles*: 184.

Leucippus, *DK* 67: 175, 191, 193, 196.

- A 6: 186.
 A 19: 186.
 B 1a: 246.
 Longinus, *rh.* 718, I p.316 Spengel: 24.
 Lucretius: 140, 165-166, 178, 186, 261, 263-265, 267-269, 274, 281,
 283-288.
 1,29-43: 269, 277.
 1,927: 149.
 1,935-950: 275.
 1,951 sq.: 280.
 2,14-46 et 59-61: 270-272.
 2,1048 sq.: 280.

Manilius: 140.

- 1,483-507: 69.
 Martialis, M. Valerius: 140.
 Melissus philosophus, *DK* 30: 183.
 A 14: 245.
 Metrodorus Chius, *DK* 70: 188.
 A 5: 187.
 A 25: 246.
 Metrodorus Lampasacenus, *DK* 61, 4: 246.
 Musaeus, *DK* 2

B 12: 243.

B 13: 243.

B 14: 243.

Nausiphanes Teius, *DK* 75: 176.

A 7: 247.

B 1: 182, 247, 257.

B 2: 182, 247, 257.

Nemesius Emesenus: 153.

de natura hominis: 159.

Nicolaus Damascenus: 148.

Nonnus: 62.

Novum Testamentum: 160, 300.

Ev. Luc.: 160.

Ev. Marc.: 161.

Ev. Matt.: 160-161.

Oribasius: 208, 210.

Orpheus, *DK* 1 B 21: 185.

Orphicorum fragmenta: 184.

P*papyri*

PDerv. XIX 2 sq.: 184, 191.

PGrenf. II 7a: 253.

PHerc.

26: 248.

col. XXI 27-29: 251.

col. XXV 35-37: 251.

152/57: 248.

col. VIII 33 — X 6: 253.

col. X 2-6: 252.

168: 235.

207: 237.

336/1150 col. XXXII: 236.

433 col. IV 1-8: 243.

1012: 238.

col. XL Puglia: 239.

col. LVII 1-5: 242.

col. LXV 1-6: 242.

1050: 253.

1077 col. IV 27-28: 229, 235.

1088 col. XII 18-25: 243.

1149/993: 236.

- 1414: 237.
 1426: 237.
 1428: 232.
 col.II 28 — III 13 (13-14 Henrichs): 230.
 col.III 1-3: 230.
 2-4 et 7: 231.
 6: 230.
 1428 fr.17 (70 Gomperz): 231.
 1507: 232.
 1675 col. IV 34 — V 9: 230.
- POxy.*
 II 215: 253.
 XI 1364: 191.
 XV 1922: 191.
 LII 3657: 191.
 LIII 3710: 192.
- Parmenides, *DK* 28: 178-179, 183, 206, 276.
 A 21: 180.
 A 49: 245.
 B 8: 180.
- Paulus Aegineta: 220.
- Pausanias
 2,30,8-9: 164.
 2,31,10: 164.
- Phaedrus: 150, 233, 235-236.
- Pherecydes Syrius, *DK* 7: 185.
 B 13: 243.
- Philodemus: 21, 168, 229, 234, 236, 238, 248.
de bono rege secundum Homerum: 230.
de deis: 235, 250.
 1: 227, 250, 251, 255, 259.
 2: 252.
 3: 227, 250, 252.
de morte: 238-239, 254, 258.
 4: 253.
de musica: 238.
de pietate: 229-233, 235-236, 243, 245.
de poematis 4: 237.
de vitiis: 230.
Stoicorum historia: 229.
- Philolaus: 183, 193, 204.
- Plato: 16, 176, 179, 204.
Grg. 484a: 186.

- leg.* 10, 889b: 188.
Phd. 97e3-98a1: 183.
Prt.: 194, 196.
 323a-328d: 195.
Thr.: 194-196.
 166e: 195.
 Plautus: 55, 140.
 Plinius maior, *nat.* 7,89: 24.
 Plutarchus: 69, 150, 180, 229.
 de facie in orbe lunae 15, 928B: 188.
 Is. 48, 370D: 188.
 q.conv. 8,10,2, 734F (cf. Democritus, *DK* 68 A 77): 188, 192.
 Pseudo-Plutarchus: 166, 174.
 Placita philosophorum: 41, 144-145, 148, 150-151, 153-154, 163,
 204, 207.
 strom.: 146.
 Porphyrius, *philosophos historia*: 190.
 Proclus, *in Euc.* p.157,10 sqq. Friedlein: 184.
 Prodicus Ceus, *DK* 84
 A 20: 186.
 B 2: 180.
 B 5: 180, 182, 192, 230, 247.
 Protagoras, *DK* 80: 195.
 A 23: 192.
 B 1: 194.
 B 4: 194.
 C 1: 194.
 Pythagoras, *DK* 14: 175, 206.
 A 13: 244.
 A 14: 244.
 Pythagorae discipuli, *DK* 58: 175.
Sallustius: 140.
 Seneca: 140.
 nat. 4,9: 188.
 Septem Sapientes, *DK* 10: 185.
 Sextus Empiricus: 153, 175, 180, 242.
 Simplicius: 186, 199-200.
 in phys.: 148, 171.
 p.24,13 Diels: 165, 193.
 p.25,19 (= Thphr. fr.3): 185.
 p.26,7 (= Thphr. fr.9): 185.
 p.161,19: 202, 204.

- p.161,20: 191-192, 204.
 8,1, 250b18 p.1121 (Metrodorus): 187.
- Sophocles: 12.
Ant.: 195.
- Status, P. Papinius: 140.
- Stephanus Atheniensis medicus, *commentarii in Hp.*: 222.
- Stobaeus, Johannes: 69, 145, 148-149, 166, 174.
eclogae physicae et ethicae: 144, 148, 150-151, 153-154, 207.
- Suetonius: 140.
- T**acitus: 2, 124, 140-141.
Germania: 30.
- Thales, *DK* 11: 106, 150, 184.
 A 9: 187.
 A 12: 186.
 A 13: 186.
 A 20: 184.
 A 22: 187.
 B 1-2: 184.
- Theodoretus: 145, 153, 166, 174.
Graecarum affectionum curatio: 144, 151, 159.
 2,95: 144.
 4,31: 144.
 5,16: 144.
- Theophrastus: 147, 155, 165, 167, 178, 185, 193-194.
 fr.3: 185.
 fr.9: 185.
phys. doxai: 146, 157, 161, 165, 234.
phys.op. fragmenta 1,4,6,7,8,9,11,22,23: 167.
sens.: 148, 167.
 46-48 (cf. *DK* 64 A 19): 186.
- Thrasymachus, *DK* 85 B 7a: 247.
- Thucydides: 2, 224.
 4,84-85: 69.
- Tzetzes: 190.
- V**arro: 145, 155, 273.
- Vegetius: 140.
- Vergilius, *Aeneis*: 140.
- Vetusta placita*: 12, 145-146, 151, 155, 163-166, 168.
- X**enophanes, *DK* 21: 172.
 A 13: 183.

INDEX DES AUTEURS ET NOMS MODERNES

- A**costa Méndez, E.: 246.
 Aland, K.: 112.
 Algra, K.A.: 235.
 Alt, K.: 180.
 Alter, P.: 119.
 Altheim, F.: 190.
 Althoff, F.: 100, 109, 113, 122.
 Angeli, A.: 246-247, 250-251.
 Arons, L.: 103-105.
 Arrighetti, G.: 171, 246, 250, 252-253.
 Austin, C.: 169.
- B**ailey, C.: 266.
 Balbo, A.: 4.
 Baltussen, J.N.M.: 167.
 Bassi, D.: 259.
 Baumgarten, M.: 108.
 Baur, F.Chr.: 293.
 Baumgarten, M.: 108.
 Behler, E.: 18.
 Behrmann, G.: 44.
 Bernabé, A.: 185.
 Bernays, J.: 27, 41.
 Berner, H.-U.: 3.
 Bernheim, E.: 159.
 Bertini Malgarini, A.: 189.
 Besier, G.: 7, 110.
 Bidez, J.: 257.
 Bierl, A.: 12.
 Bignone, E.: 241.
 Bintz, J.: 62.
 Bintz, L.: 62.
 Birt, Th.: 41, 237.
 Blanck, H.: 192.
 Blanke, H.W.: 118.
 Bodrero, E.: 168.
- Boeckh, A.: 89, 289.
 Bögel, Th.: 122.
 Böhme, K.: 11.
 Bollack, J.: 181, 183.
 Bonitz, H.: 58, 113.
 Bonnet, C.: 181.
 Bopp, F.: 136.
 Borgeaud, Ch.: 296.
 Borsche, T.: 170.
 Bowra, C.M.: 27.
 Brandis, C.A.: 148.
 Brandl, A.: 1.
 Braun, M.: 2, 9, 133, 227.
 Bremer, J.M.: 19.
 Bremmer, J.: 164.
 Brentano, L.: 86, 102.
 Briggs, W.W.: 113.
 Bröcker, O.: 57.
 Broia, D.: 259.
 Brunschwig, J.: 245.
 Bubendey, H.: 44, 54.
 Buchheim, Th.: 201.
 Bücheler, F.: 123, 125, 139-141, 228.
 Bugenhagen, J.: 37.
 Burchardt, L.: 90.
 Burkert, W.: 2, 27, 91, 156, 164-166, 170, 174, 184-185, 189, 192-193, 227, 241.
 Buschor, E.: 27.
 Bywater, I.: 128, 211, 231.
- C**alder III, W.M.: 1-4, 9, 12-13, 18-19, 85, 108, 113, 115, 133, 176, 227, 261, 274.
 Capasso, M.: 230-232, 237, 245.
 Capelle, W.: 65, 67, 112.
 Cauer, P.: 7.

- Chartier, R.: 151, 207, 218, 226.
 Cherniss, H.: 187.
 Classen, C.J.: 3, 44, 176.
 Classen, J.: 40, 43, 45-46, 48, 54,
 60-62, 83.
 Colin, G.: 17.
 Colli, G.: 183.
 Comparetti, D.: 230, 232.
 Conze, A.: 99, 114.
 Corazza, L.: 240.
 Corssen, P.: 6.
 Coxon, A.H.: 183.
 Crönert, W.: 228, 230, 232, 239-
 240, 249, 254, 257, 259.
 Croke, B.: 94, 127.
 Crombie, A.C.: 159.
 Cumont, F.: 181, 206.
- D**aiber, H.: 190.
 Daremberg, Ch.: 208.
 de Boor, K.: 120.
 de Lang, M.H.: 160.
 de Petra, G.: 232.
 de Strycker, E.: 263.
 Deichgräber, K.: 118.
 Delatte, A.: 257.
 Delattre, D.: 247.
 Demandt, A.: 121.
 Dessoir, M.: 58.
 Deubner, L.A.: 16.
 Deubner, O.: 16.
 Diano, C.: 254.
 Diels, B.: 10.
 Diels, H.: *passim*.
 Diels, L.: 32, 68, 82, 288.
 Diels, O.: 288.
 Dillon, J.M.: 189.
 Dilthey, W.: 120.
 Dobesch, G.: 127.
 Dorandi, T.: 25, 182, 192, 205,
 228, 232, 235, 237-238, 244,
 247, 251.
 Downey, G.: 3.
- Drachmann, A.B.: 257.
 Dülffer, J.: 129.
 Dummer, J.: 96.
- E**ckstein, Fr.A.: 47, 55.
 Ehlers, D.: 2, 47, 51, 133, 153,
 197, 282.
 Einstein, A.: 261, 263, 278-279,
 281, 283, 285, 287-289, 291-
 294.
 Erman, A.: 16.
 Estienne, H.: 295-298.
- F**abricius, J.A.: 39.
 Farragiana, C.: 259.
 Fels, A.: 55.
 Fest, J.: 152.
 Fink, E.: 179.
 Finley, M.: 27.
 Flach, H.: 7.
 Flashar, H.: 169.
 Fleischer, R.: 92.
 Fölsing, A.: 281, 283.
 Fowler, R.L.: 3.
 Fraenkel, E.: 4, 6, 27.
 Frank, E.: 187.
 Frazer, J.G.: 25-26.
 Freymuth, G.: 250.
 Friedländer, P.: 4, 7, 13, 27,
 274.
 Friedländer, S.: 20.
 Fugger, U.: 296.
 Fuhrmann, M.: 16.
- G**allavotti, C.: 241-242, 245.
 Gemelli Marciano, M.L.: 170,
 188, 190, 194, 196.
 Gercke, A.: 93.
 Giannantoni, G.: 235, 250.
 Giannattasio Andria, R.: 251.
 Gigante, M.: 19, 228, 235, 240,
 245-247, 249-252, 254, 263.
 Gigon, O.: 183-184.

- Giusta, M.: 158.
 Glucker, J.: 55.
 Gomperz, H.: 2, 5, 20, 25, 28-29, 133, 211, 227, 248, 282.
 Gomperz, Th.: 2, 5, 10, 18, 20, 22-23, 27-29, 33, 51, 94, 96, 99, 115, 121-122, 133, 136, 175, 227-230, 233, 236-239, 248-249, 257, 264.
 Gradenwitz, O.: 120.
 Graf, F.W.: 105.
 Grau, C.: 92, 110-111, 117, 121, 128, 133.
 Grensemann, H.: 225.
 Griesbach, J.J.: 160-161.
 Grilli, A.: 250.
 Gronewald, M.: 192.
 Gronov, J.F.: 39.
 Grote, G.: 18.
 Gründer, K.: 121.
 Grundmann, S.: 279, 281.
 Gurlitt, J.: 40.
 Guthrie, W.K.C.: 169.
- H**aberlandt, G.: 12, 261, 280.
 Hallier, Ed.: 63.
 Hallof, K.: 127.
 Hammerstaedt, J.: 247.
 Harder, R.: 27.
 Hardtwig, W.: 119.
 Harlfinger, D.: 200.
 Harnack, A.: 95, 107-108, 110, 114-116, 120-122, 131-133, 136, 138.
 Hartmann, L.M.: 122, 127-128, 133.
 Hauler, E.: 126.
 Heck, E.: 16.
 Heeg, J.: 215.
 Heiberg, J.L.: 14, 28, 35, 117, 128, 171, 208-209, 211, 221, 293.
 Heidegger, M.: 178, 201.
- Heidel, W.A.: 10-12, 28.
 Heinze, R.: 265, 267, 273-274, 287.
 Heisenberg, W.: 288.
 Helm, R.: 137.
 Helmer, R.: 128.
 Helmreich, G.: 209, 213.
 Hemmerdinger, B.: 237.
 Henrichs, A.: 15, 18, 192, 230-231, 233, 235-236, 243-244, 247.
 Herbst, L.F.: 40.
 Hertz, H.: 41.
 Heuss, A.: 119.
 Heylbut, G.: 41.
 Hiller von Gaertringen, Fr.: 276.
 Hinneberg, P.: 92, 133.
 Hirschfeld, O.: 85, 99, 114, 122, 127, 133.
 Hirschle, M.: 180.
 Hoche, R.: 44-55, 57-59, 62-64, 73, 83-84.
 Holl, K.: 129.
 Holstenius, L.: 39.
 Hommel, H.: 16-20, 29, 96, 100, 112, 133, 176, 262-263.
 Horacker, R.: 61.
 Horst, E.: 62.
 Hose, M.: 7.
 Hosius, C.: 273.
 Housman, A.E.: 27.
 Howald, E.: 169, 182.
 Hübinger, G.: 102.
 Hübner, E.: 95.
 Huffman, C.A.: 183.
 Huss, B.: 13, 274.
- I**lberg, J.: 113, 211, 213, 274.
 Indelli, G.: 246-247.
 Irmischer, J.: 113, 118.
- J**acobs, E.: 95.
 Jacoby, F.: 14, 20-21, 27, 169, 171, 175.

- Jaeger, W.: 1, 4-5, 14-16, 19, 27, 89, 92-93, 96, 101, 113, 117, 119, 134, 224, 264.
- Jahn, O.: 88.
- James, M.R.: 26.
- Jaraus, K.H.: 102.
- Jensen, Chr.: 255, 259.
- Jespersen, O.: 9-10, 28, 30.
- Jonas, F.: 102.
- Jungius, J.: 38-39.
- Juul, A.: 9.
- K**aden, E.H.: 296.
- Kahn, Ch.H.: 183.
- Kaibel, G.: 23, 33-34, 172, 175, 209.
- Kalbfleisch, K.: 209, 213, 218.
- Kalkmann, A.: 41.
- Kantorowicz, E.: 27.
- Kassel, R.: 169.
- Kelter, E.: 37-41, 48, 55, 59-62.
- Kemke, J.: 238.
- Kerferd, G.B.: 176, 192.
- Kern, O.: 2-3, 5-6, 10-11, 23, 34, 41, 45-46, 64, 83, 85-86, 91-92, 95-96, 100, 113, 117, 119, 122, 128, 148, 168-169, 207, 261-264, 274, 282-283.
- Keydell, R.: 19, 263.
- Kiessling, Ad.: 4.
- Kingsley, P.: 174.
- Kirchhoff, A.: 58, 113, 198.
- Kirk, G.S.: 157, 179, 182, 184.
- Kirstein, R.: 28.
- Kirsten, C.: 58, 113, 117, 280.
- Klein, K.: 91.
- Kleve, K.: 249-251.
- Knoche, U.: 290.
- Kock, Th.: 40.
- Kocka, J.: 102, 114.
- Koenen, M.H.: 235.
- Kollesch, J.: 118, 207.
- Kranz, W.: 181, 183-184, 190, 195, 200-201, 205, 208, 217, 243, 295.
- Kraus, H.J.: 190.
- Krische, A.B.: 150.
- Krömer, D.: 122, 124, 134.
- Krumbacher, K.: 211.
- Kruse, K.: 46.
- Kühlewein, H.: 209.
- Kühn, C.G.: 151, 207, 218.
- Kuiper, W.E.J.: 19.
- Kunitzsch, P.: 190.
- Kurig, H.: 40.
- L**achmann, C.: 158, 160-161, 265, 267.
- Lafrance, Y.: 182.
- Laks, A.: 183, 188, 191.
- Lambros, S.: 128.
- Langerbeck, H.: 178, 201.
- Lassalle, F.: 105.
- Lasserre, F.: 190.
- Lasson, A.: 16.
- Laursen, S.: 192, 246.
- Lehmann, K.F.: 41.
- Lehmann, R.: 37.
- Lenger, F.: 102.
- Leo, Fr.: 124-125.
- Leo, M.: 62, 139, 211.
- Littré, E.: 208.
- Longo Auricchio, F.: 247, 250.
- Longrigg, J.: 180.
- Longstaff, T.R.W.: 160.
- Lüders, H.: 135.
- Lullies, R.: 282.
- Luppe, W.: 243-244.
- Lurje, S.: 196.
- M**addalena, A.: 182.
- Mansfeld, J.: 41, 64, 164-165, 182, 189, 253.
- Marcovich, M.: 179, 183-184, 196, 204.
- Marquardt, J.: 209.
- Marrone, L.: 258.
- Martin, A.: 191-192, 203.
- Marx, K.: 170-171, 205.

- Matelli, E.: 170.
 Mauersberg, J.: 107.
 McKirahan, R.: 235.
 Meineke, F.: 61, 152.
 Mejer, J.: 192.
 Mekler, S.: 238-239.
 Mendelssohn, K.: 279, 281.
 Mensching, E.: 97, 110-111, 261, 263, 266, 276, 282.
 Merrill, W.A.: 273.
 Messeri Savorelli, G.: 237.
 Metz, Ad.: 55-56.
 Meusel, H.: 141.
 Mewaldt, J.: 207, 211-216, 218-219, 221, 223, 264, 266.
 Meyer, Ed.: 12, 28, 41, 61, 89, 111, 291.
 Meyer, H.: 4.
 Mommsen, Th.: 7-8, 23, 38, 57-58, 79, 85, 87-101, 104, 107, 109, 112-116, 118, 132, 134-136, 140, 152.
 Mommsen, W.J.: 102, 111, 119.
 Morel, P.-M.: 247.
 Morrow, G.R.: 189.
 Most, G.W.: 169-171, 173, 175, 179, 191.
 Müller, I.: 209.
 Müller, K.O.: 289.
 Munk, H.: 136.
 Murray, G.: 14.
Nachmanson, E.: 218, 220-221.
 Nelson, A.: 218.
 Nernst, W.: 278-279, 281, 287-288.
 Neubecker, A.J.: 245.
 Newiger, H.-J.: 188.
 Nicole, J.: 93.
 Nielsen, H.F.: 9.
 Nielsen, J.E.: 9.
 Niemeyer, C.: 46.
 Nipperdey, Th.: 119.
 Nock, A.D.: 12, 181.
 Norden, Ed.: 2, 5, 27, 30-31, 34, 93, 139, 289.
 Norden, M.: 261.
 Nowak, K.: 132.
Obbink, D.: 233, 235, 243, 245, 253.
 Oexle, O.G.: 132.
 Olivieri, A.: 259.
 Oniga Farra, F.: 163.
 Oppermann, H.: 37.
 Orchard, B.: 160.
 Orelli, L.: 170, 188.
Palmer, N.H.: 161.
 Paquet, L.: 182.
 Paschoud, F.: 138.
 Pasquali, G.: 163, 174, 189.
 Paulsen, F.: 37, 40.
 Pease, A.S.: 235.
 Petersen, U.: 68.
 Pfaff, R.W.: 26.
 Pfeiffer, R.: 169.
 Philippson, R.: 228, 234-235, 248-250.
 Pintaudi, R.: 237.
 Planck, M.: 279.
 Pökel, W.: 47, 55.
 Pöschl, V.: 1, 27.
 Preuss, H.: 107.
 Primavesi, O.: 191-192, 203.
 Puglia, E.: 230, 237, 239-242.
Rautenberg, Th.: 44, 54, 57, 77.
 Raven, J.E.: 157, 176, 182.
 Rebenich, S.: 7, 58, 86, 92-96, 100-108, 110, 114, 119-121, 126, 129, 131-132, 134, 138-139, 143, 156.
 Regenbogen, O.: 5, 9, 13, 18, 25, 27-28, 59.
 Rehrenböck, G.: 127.

- Reinhardt, K.: 19, 179, 195.
 Reinstorff, E.: 62.
 Reverdin, O.: 297.
 Ribbeck, O.: 139.
 Rinn, H.: 57, 77.
 Rispoli, G.M.: 245.
 Ritschl, F.W.: 55, 148.
 Ritter, H.: 170.
 Robert, C.: 6, 100, 262.
 Robinson, T.M.: 189.
 Röckl, S.: 122.
 Rösler, W.: 68, 96, 111, 165-166,
 178, 187, 254, 266.
 Roethe, G.: 135.
 Rohde, E.: 7, 28, 41.
 Rolle, R.: 100.
 Romano, F.: 246.
 Romeo, C.: 247.
 Roscher, W.H.: 189.
 Rosenthal, F.: 190.
 Rostovzeff, M.: 27.
 Rota, J.M.: 151, 208.
 Roussel, M.: 182.
 Rubensohn, O.: 202.
 Rüsen, J.: 119.
 Runia, D.T.: 161, 164-166.
Sachau, E.: 99, 128.
 Sachs, E.: 31.
 Sachse, A.: 96, 103, 128, 134.
 Samter, E.: 17, 92, 96.
 Sbordone, F.: 245-246, 248.
 Scaliger, J.J.: 296.
 Schadewaldt, W.: 19, 27, 276-
 277, 294.
 Schiera, P.: 90, 92, 102-103,
 134.
 Schiering, W.: 282.
 Schievelbusch, W.: 263.
 Schlegel, A.W.: 18.
 Schliemann, H.: 21.
 Schmid, W.: 235, 248-250, 254,
 276.
 Schmidt, E.: 99.
 Schmidt, H.: 190.
 Schmidt, J.: 114.
 Schmoller, G.: 114-115.
 Schober, A.: 231-232, 243-244,
 246.
 Schöne, H.: 97, 209, 213,
 221.
 Schofield, M.: 157, 176, 182.
 Schrader, H.: 44, 54, 65.
 Schrijvers, P.H.: 235.
 Schröder, W.A.: 3, 23, 96, 108,
 113, 144, 292.
 Schrödinger, E.: 287.
 Schuchhardt, C.: 100.
 Schüttrumpf, E.: 45, 113, 116.
 Schultess, F.: 47.
 Schwabe, K.: 111.
 Schwarz, Ed.: 28.
 Scott, W.: 239, 249.
 Seitz, Ch.: 296.
 Semper, G.: 40.
 Severyns, A.: 257.
 Sider, D.: 10-11, 183, 190.
 Siefert, O.: 43.
 Simon, J.: 170.
 Skutsch, O.: 12.
 Solmsen, F.: 34.
 Spahn, M.: 105.
 Spoerri, W.: 195.
 Stiehl, R.: 190.
 Stock, F.: 57, 77.
 Strauss, D.F.: 293.
 Strohmaier, G.: 190.
 Sudhaus, S.: 240, 259.
Tarán, L.: 199.
 Tepedino Guerra, A.: 244, 247.
 Tieleman, T.L.: 166.
 Timpanaro Cardini, M.: 182.
 Torstrik, A.: 113.
 Traube, L.: 120.
 Treder, H.-J.: 280.

Trzaskoma, St.: 133.

Turner, E. G.: 257.

Ullrich, F.W.: 40.

Unte, W.: 122, 124, 134.

Untersteiner, M.: 182, 190.

Usener, H.: 2, 4-5, 8, 22, 28, 41-42, 44-47, 49, 52-53, 56, 63, 95, 115, 118, 144, 146, 148, 153-155, 161, 170-171, 182, 207, 228, 236, 264.

Utzinger, Chr.: 195.

Vahlen, J.: 8, 16, 58, 113-114, 130, 135, 198.

Vail, A.: 279.

Vierhaus, R.: 90.

Virchow, R.: 105, 107.

Vitali, R.: 183.

Vitelli, G.: 128, 240, 259.

Vlastos, G.: 195.

Vogliano, A.: 19, 168, 254, 256.

Vogliano, Ch.: 240-241, 258.

Vogt, J.: 290.

vom Brocke, B.: 90, 111, 115, 282.

vom Bruch, R.: 100, 102, 110, 129, 133.

von Albrecht, M.: 293.

von Duhn, F.: 44.

von Helmholtz, H.: 90-91.

von Helmholtz, L.F.: 24.

von Humboldt, W.: 40, 61, 294.

von Melle, W.: 44, 60, 65-66.

von Mercklin, E.: 282.

von Rohden, H.: 229.

von Treitschke, H.: 86, 106.

von Ungern-Sternberg, J.: 111, 129, 282.

von Ungern-Sternberg, W.: 111, 282.

von Wilamowitz-Moellendorff, U.: 1-2, 4-8, 11-16, 18, 21, 23, 25-28, 30-31, 33-35, 51, 56,

64-65, 83-86, 89-91, 93, 95-96, 107-108, 111-112, 115, 117, 119-120, 123-124, 127-128, 130-132, 134-136, 139, 149, 171, 191, 203, 213, 228, 237, 256, 261, 266, 273-274, 280, 289, 294.

von Zahn-Harnack, A.: 132.

Wachsmuth, C.: 42, 69, 148, 150, 152, 182.

Wagner, W.: 33, 54-58, 75.

Waldeyer, W.: 128.

Walzer, R.: 34.

Warde Fowler, W.: 127, 152.

Wasserstein, D.: 190.

Wattenbach, W.: 98.

Watzinger, C.: 263.

Wecklein, N.: 288.

Weege, F.: 282.

Wegeler, C.: 280.

Wehler, H.-U.: 108.

Weinhold, K.: 114.

Welcker, F.G.: 27, 205.

Wellhausen, J.: 4, 8-9.

Wellman, E.: 209.

Wenkebach, E.: 218.

West, M.L.: 189-190, 231.

Westenberger, J.: 215.

Whitman, S.: 100.

Wickert, L.: 86-87, 92, 96-97, 102, 130, 134.

Wilsdorf, H.: 91.

Wöhrlé, G.: 180, 183, 190.

Wölfflin, E.: 123-126, 139-141.

Wolf, F.A.: 61.

Woodward, P.G.: 250, 252-253.

Wright, M.R.: 182-183.

Wucher, A.: 127.

Zangemeister, K.: 95.

Zeller, E.: 2, 5, 27-28, 43, 52, 58, 64, 98, 100, 104, 106,

113, 115, 119, 137, 153,
156, 170, 172, 185, 293.
Zuntz, G.: 185, 241.

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 1999
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
«ORIENTALISTE» À HERENT, BELGIQUE

DÉPOSITAIRES

LIBRAIRIE DROZ S.A.

11, *rue Massot*,

CH-1206 Genève

Tél.: (+41-22) 346 66 66

Fax: (+41-22) 347 23 91

DR. RUDOLF HABELT GMBH,
Am Buchenhang 1, Postfach 150104,
D-53040 Bonn

Telefon: (+49-228) 923 83-0

Telefax: (+49-228) 923 83-6

*pour l'Allemagne et les régions
de langue allemande*

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Les volumes I, III à V, VII, VIII, X, XI, XIX, XXVII sont épuisés.

Volumes réimprimés en 1999:

- II (1956) L'INFLUENCE GRECQUE SUR LA POÉSIE LATINE DE CATULLE À OVIDE. *Six exposés et discussions par J. BAYET, A. ROSTAGNI, V. PÖSCHI, Fr. KLINGNER, P. BOYANCÉ, L.P. WILKINSON.*
- VI (1960) EURIPIDE. *Sept exposés et discussions par J.C. KAMERBECK, A. RIVIER, H. DILLER, A. LESKY, R.P. WINNINGTON-INGRAM, G. ZUNTZ, V. MARTIN.*
- XIII (1967) LES ORIGINES DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE. *Neuf exposés suivis de discussions par E. GJERSTAD, F.E. BROWN, P.J. RIIS, J. HEURGON, E. GABBA, K. HANELL, A. MOMIGLIANO, A. ALFÖLDI, F. WIEACKER. Avec la participation de J.H. WASZINK et D. VAN BERCHEM.*

Volumes disponibles:

- IX (1963) VARRON.
- XII (1966) PORPHYRE.
- XIV (1969) L'ÉPIGRAMME GRECQUE.
- XV (1970) LUCAIN.
- XVI (1970) MÉNANDRE.
- XVII (1972) ENNIUS.
- XVIII (1972) PSEUDEPIGRAPHA I.
- XX (1974) POLYBE.
- XXI (1975) DE JAMBLIQUE À PROCLUS.
- XXII (1976) ALEXANDRE LE GRAND, IMAGE ET RÉALITÉ.
- XXIII (1977) CHRISTIANISME ET FORMES LITTÉRAIRES DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE EN OCCIDENT.
- XXIV (1978) LUCRÈCE.
- XXV (1979) LE CLASSICISME À ROME AUX I^{ers} SIÈCLES AVANT ET APRÈS J.-C.
- XXVI (1980) LES ÉTUDES CLASSIQUES AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES.
- XXVIII (1982) ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON.
- XXIX (1983) SOPHOCLE.
- XXX (1984) LA FABLE.
- XXXI (1985) PINDARE.
- XXXII (1986) ASPECTS DE LA PHILOSOPHIE HELLÉNISTIQUE.
- XXXIII (1987) OPPOSITION ET RÉSISTANCES À L'EMPIRE D'AUGUSTE À TRAJAN.
- XXXIV (1989) L'ÉGLISE ET L'EMPIRE AU IV^e SIÈCLE.
- XXXV (1990) HÉRODOTE ET LES PEUPLES NON GRECS.
- XXXVI (1991) SÉNÈQUE ET LA PROSE LATINE.
- XXXVII (1992) LE SANCTUAIRE GREC.
- XXXVIII (1993) ARISTOPHANE.
- XXXIX (1993) HORACE.
- XL (1994) LA PHILOGIE GRECQUE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE *par N.J. RICHARDSON, J. IRIGOIN, H. MAEHLER, R. TOSI, G. ARRIGHETTI, D.M. SCHENKEVELD, C.J. CLASSEN. Entretiens préparés et présidés par Franco MONTANARI.*
- XL I (1996) PAUSANIAS HISTORIEN *par D. MUSTI, Fr. CHAMOIX, M. MOGGI, W. AMELING, Y. LAFOND, E.L. BOWIE, S.E. ALCOCK, D. KNOEFLER. Entretiens préparés et présidés par Jean BINGEN.*
- XL II (1996) LES LITTÉRATURES TECHNIQUES DANS L'ANTIQUITÉ ROMAINE *par P. GROS, P. FLEURY, M. LENOIR, J. DELAINE, P. BRENNAN, A. CHASTAGNOL, L. TONEATTO. Entretiens préparés et présidés par Claude NICOLET.*
- XL III (1997) MÉDECINE ET MORALE DANS L'ANTIQUITÉ *par H. FLASHAR, V. NUTTON, T. RÜTTEN, C. SCHUBERT, H.VON STADEN, J. JOUANNA, J. PIGEAUD, Ph. MUDRY, A. GARZYA, O. REVERDIN. Entretiens préparés et présidés par Hellmut FLASHAR et Jacques JOUANNA.*
- XL IV (1998) LA BIOGRAPHIE ANTIQUE *par S.M. MAUL, E. BRESCIANI, W. BERSCHIN, M. BEARD, A. DIHLE, L. PICCIRILLI, G.W. BOWERSOCK, R. GOULET. Entretiens préparés et présidés par W.W. EHLERS.*
- XL V (1999) HERMANN DIELS (1848-1922) ET LA SCIENCE DE L'ANTIQUITÉ *par W.M. CALDER III, W.A. SCHRÖDER, St. REBENICH, J. MANSFELD, W. BURKERT, J. KOLLESCH, T. DORANDI, W. RÖSLER. Entretiens préparés et présidés par W.M. CALDER III et J. MANSFELD.*
- XL VI (A paraître en 2000) LA RÉVOLUTION ROMAINE APRÈS RONALD SYME. BILANS ET PERSPECTIVES *par S. DEMOUGIN, K. GIRARDET, T. HOELSCHER, F. MILLAR, J. SCHEID, M.A. SPEIDEL, Y. THOMAS, A. WALLACE-HADRILL. Entretiens préparés et présidés par Adalberto GIOVANNINI.*

ISBN 2-600-00745-8



9 782600 007450

ISSN 0071-0822

ISSN 2-600-00745-8

